LA VIE A PARIS

1899

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

La Vie a Paris (1895) .... 1 vol.

La Vie a Paris (1896) .... 1 vol.

La Vie a Paris (1897) .... 1 vol.

La Vie a Paris (1898) .... 1 vol.

L'Accusateur (9e mille) .... 1 vol.

Brichanteau, comédien français (roman parisien) (10e mille) .... 1 vol.

EN PRÉPARATION :

Le Sang Français.

JULES CLARETIE
de l'Académie Française

LA VIE A PARIS

1899

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1900

LA VIE A PARIS

I

De la réputation usurpée qu'a Paris. — Une ville entêtée. — Mon ami de V..., retour de Cochinchine. — Un déjeuner chez Alexandre Dumas. — Rien ne change ! — Le réveil d'Epiménide. — Journaux du matin et journaux de l'an dernier. — L'opinion de Mardoche. — M. de Caprivi. — Deux chanceliers. — Les arbres poussent. — L'approche du Carnaval. — Bal de l'Opéra. — Le comte de Chambrun. — D'un Album à un Musée. — Les *Larmes* de Jacques Pineton de Chambrun. — La comtesse de Chambrun. — Gounod. — Les invités. — Les eaux de l'Avre. — Encore un espion. — Rien ne change ! — En 1900.

30 janvier 1899.

J'avais un camarade de collège qui fut, en son temps, le type le plus complet de ce qu'on appelle le *parisien*. Il savait tout, connaissait tout, était partout, comme le *Solitaire* et, à l'inverse du héros de d'Arlincourt, cet ubiquiste boulevardier avait en horreur toute solitude à moins qu'elle ne fût la douce « solitude à deux ». Je l'aimais infiniment. Il avait eu

pour parrain le bon grand aîné de Gascogne, Alexandre Dumas, père des Trois Mousquetaires. Et, un jour, il m'avait même fait inviter à déjeuner par le romancier inépuisable, en ce logis de la rue d'Amsterdam, où vivait alors l'auteur de *Monte-Cristo.*

Avec quel battement de cœur je m'habillai pour le rendez-vous ! Voir de près l'homme dont les beaux contes, les aventures de Chicot ou de Pertinax de Montcrabeau, avaient été mes enchantements ! Je crois bien que je n'eus d'émotion plus forte que le jour où, place des Barricades, à Bruxelles, j'entendis — pendant que j'attendais, en bas, dans le petit salon — le pas lourd de Victor Hugo descendant vers moi, résonner sur le plancher de sa chambre, là, sur ma tête!

Du moins, place des Barricades, allais-je voir Hugo ; rue d'Amsterdam, je ne vis pas Dumas. Le grand fantaisiste était parti depuis la veille pour le Caucase, je crois bien, et il avait laissé à son filleul ce simple mot, placé près de la table toute servie : « Chez moi, tu es chez toi! Prends ma place et déjeune avec ton ami ! »

Ce fut une déception ; mais après tout Alexandre Dumas reviendrait du Caucase, un jour ou l'autre, et l'on se console vite, à dix-huit ans. Mon camarade en devait voir bien d'autres, et moi aussi! — Quelques années après, venant m'annoncer qu'il partait, comme officier, pour la Cochinchine, il m'embrassa en me contant sa dernière bonne fortune, disparut, demeura là-bas cinq ou six ans, y reçut quelques balles, y cassa

quelques têtes, *flirta*, comme don César, avec des femmes jaunes, oublia le boulevard et les Variétés à l'ombre des pagodes... Puis, un beau matin, on sonne à ma porte et, un peu tanné, assez amaigri, mais toujours flambant et verveux, je vois entrer chez moi mon ami de V... qui me tend la main, s'assied au coin du feu, comme s'il m'avait quitté la veille, et me dit :

— Mon cher, je m'aperçois d'une chose : je ne sais rien de plus entêté dans ses modes et ses habitudes que ce Paris. Comment, voici des mois et des mois que je l'ai quitté ! Je me figure le retrouver modifié, bouleversé de fond en comble et il continue, ce diantre de Paris, son trantran habituel comme une ville de province qui réglerait sa vie sur l'horloge de la sous-préfecture ! Il est le même, absolument, obstinément le même que lorsque je l'ai planté là. Aucun changement pendant l'entr'acte. C'est toujours la même chanteuse qui y joue la même opérette, le même drame que je vois affiché à l'Ambigu, le même ministère que je retrouve debout après avoir appris qu'on l'a deux fois renversé, les mêmes livres à l'étalage des mêmes libraires, les mêmes visages aux mêmes fauteuils de balcon, en des salles de *premières* immuables (j'étais, hier, au débotté, à la *première* du Vaudeville). Et ce qu'il y a de plus grave, mon pauvre ami, c'est que Paris, qu'on dit si capricieux et si frivole, est surtout fidèle à ses habitudes dans ce qui devrait être le plus renouvelable au monde : l'amour. Ce ne sont pas seulement les mêmes pièces que je retrouve figurant sur les colonnes Morris, ce sont les mêmes femmes que je rencontre dans l'avenue des Acacias ou les

avant-scènes des petits théâtres. Elles ont six ans de plus et elles n'ont ni une ride apparente ni un soupirant de moins. Solides au poste comme l'homme juste d'Horace, elles n'ont été remplacées par personne et se moquent avec agrément du cri fameux : *Place aux jeunes !* Elles reçoivent à la même heure, dînent du même menu, redisent les mêmes mots et chantent la même chanson. Ah çà ! vraiment, est-ce que notre Paris aurait usurpé sa réputation de ville-girouette et ne serait-ce pas ici, au contraire, le pays de l'habitude où Gros-René s'acoquine aux éternels appas de l'éternelle Marinette? Pour moi, je me demande si vraiment je viens de passer six ans en Cochinchine puisque je retrouve, figés et immuables, les mêmes pièces, les mêmes comédiens, les mêmes politiciens, les mêmes préoccupations et les mêmes vendeuses de sourires !

Et mon cher de V... avait raison. Mais que dirait-il s'il avait quitté Paris l'an dernier, à pareille date, et s'il le retrouvait aujourd'hui hypnotisé par des préoccupations identiques? Un Épiménide d'une année, un cataleptique de douze mois, s'endormant d'un sommeil de trois cent soixante-cinq jours, pour se réveiller en plein trouble moral, se demanderait volontiers si la terre a tourné et si le monde a marché depuis l'an passé. Le journal du matin étant tout naturellement le premier cordial que réclame un bon Français en rouvrant les yeux, le dormeur sonnerait bien vite :

— Mon journal !

Et, en la parcourant, cette feuille fraîche encore et

fleurant cette odeur d'encre qui est un des aromes de Paris, le dormeur éveillé croirait faire ou continuer un rêve. Pas un beau rêve.

— Comment! On parle encore de l'*Affaire!* Eh quoi! l'on n'a point fait un pas! Vraiment ce sont les mêmes noms que l'on imprime et les mêmes injures que l'on ressasse! Impossible! Je suis certain que le portier se trompe : il m'a monté là, oublié dans sa boîte, un journal de l'année défunte! Ou encore, c'est ma vue qui se trouble et j'y vois double ou je n'y vois plus !

Mais non : il suffit de se frotter les yeux et de regarder la date du journal nouveau. C'est bien la feuille du matin; ce perpétuel recommencement es bien la nouvelle du jour. Ce n'est pas la séance, c'est le cauchemar qui continue. Paris n'a changé ni d'amours, comme au temps de mon vieil ami de V..., ni de haines. Il s'obstine à la lecture de l'interminable roman — de l'histoire, hélas! — qui laisse loin, bien loin, les inventions des *Mystères de Paris* ou les péripéties du *Juif-Errant*, Rodin, l'homme au « radis noir », étant aujourd'hui remplacé par le rabbin dans l'imagination des foules. On ne saurait plus dire vraiment que ce peuple se fatigue de ses lectures et se blase sur les sujets de conversation.

— Avant un mois, vous verrez, on en aura par dessus la tête, me disait, en l'an 1897, un homme qui connaît *son Paris*.

Les mois passent, les mois et les années, et la situation demeure immuable. Ce problème de conscience arrête, inquiète (et c'est son honneur) ce

peuple léger. Je dois reconnaître que de l'*Affaire* chacun fait son affaire — sa carrière — et en tire un parti quelconque, attitude ou profit. C'est un champ comme un autre où l'on cherche à glaner; les mauvaises herbes n'y font point défaut. Et les bonnes gens — ceux qui toujours, en fin de compte, payent pour tout le monde — regardent, laissent dire, écoutent, attendent et s'attristent.

Cette guerre civile des cerveaux, si je puis l'appeler ainsi, aura eu du moins le mélancolique avantage de mettre en lumière les dessous de certains caractères. Rien n'est plus curieux — et plus effrayant — que la différence qui peut exister entre des enfants d'une même mère, des citoyens d'un même peuple, des serviteurs d'une même loi. Rien n'est plus étonnant surtout que l'évolution des générations qui, loin d'être cohéritières, semblent être ennemies, répudier les conquêtes des aînés. Un Lombroso devrait étudier ces phénomènes à son point de vue spécial. Comme dans une maison de fous où chaque aliéné sourit ironiquement de la conviction maniaque du voisin de cabanon, chaque adversaire parle avec mépris de la mentalité du contemporain. Il y a là comme un vertige. C'est que peut-être Mardoche, le Mardoche de Musset, a raison :

.... Nous n'avons pas, dit Mardoche, le crâne
Fait de même...

Le crâne, sans nul doute, et peut-être aussi le cœur. Je suis effrayé de tant de colères, qui sont comme des

anachronismes. Et je songe que c'est avant Voltaire, avant Diderot, avant Hugo, avant Michelet, avant Quinet, avant Renan, qu'en pleine monarchie despotique, à l'ombre même du Roi Soleil, le bon La Fontaine put librement écrire en parlant cependant d'un prévaricateur avéré :

Et c'est être innocent que d'être malheureux !

Foin des malheureux et parlons de plus intéressants personnages ! La mort de M. de Caprivi eût, en un autre temps, fait grand bruit, et c'est un acteur de premier rang dans la comédie du monde qu'un chancelier du grand empire d'Allemagne. Le général devenu diplomate fut, à son heure, un comédien en vedette. M. de Bismarck avait joué victorieusement les matamores. M. de Caprivi joua les *raisonneurs*. Il était, lui aussi, botté et casqué, comme son prédécesseur ; mais il faisait moins sonner ses éperons et son éloquence n'avait pas ce bruit de menaçante ferraille des discours de l'homme de Varzin.

Ils ont, du reste, l'un et l'autre, connu le pouvoir, sa griserie, ses amertumes et ses vanités. Chose singulière, le soldat de carrière montra plus de douceur et, par conséquent, d'habileté que le diplomate cuirassé. M. de Bismarck rencontra, du reste, cette même humeur de sagesse jusque chez le vieux Moltke luimême.

Lorsqu'en 1875 il avait voulu se précipiter encore sur la France et, comme il disait, « en finir », M. de Moltke, plus prudent, l'avait arrêté de son mieux dans ses projets.

— Mais alors, disait Bismarck, que nous reste-t-il à faire?

Le maigre soldat au masque voltairien répondit :

— Regarder les arbres pousser!

Les arbres poussent aussi à Paris et le carnaval s'approche et je sais des gens, d'une belle humeur particulière, qui songent surtout, à l'heure présente, aux prochains confetti, aux défilés et aux mascarades, Faut-il les envier? Peut-être. Roger Bontemps est aussi un Français de France. Je préfère Pascal, dont les *Provinciales* seraient présentement les bienvenues. Mais un bain d'oubli, sous quelque forme qu'on le prenne, n'est jamais à dédaigner et les affiches du *veglione* au prochain bal de l'Opéra, avec leurs pimpantes chromolithographies de Jules Chéret font un agréable constraste avec les rouges placards de de M. Jules Guérin. Elles sont là comme pour nous dire que la gaieté, même factice, comme celle des bals travestis, n'a point tout à fait perdu ses droits et qu'on peut encore se divertir à Paris pourvu qu'on ait vingt ans et qu'on ne soit pas trop difficile sur la valeur des divertissements.

Quand je pense pourtant qu'aux heures de ma jeunesse ce bienfaiteur des classes pauvres qui vient de mourir après avoir fondé le *Musée social*, le comte Aldebert de Chambrun, fut précisément un sujet de plaisanteries courantes, un de ces originaux ou de ces naïfs dont Paris aime à s'entretenir avec une douce ironie! Le comte de Chambrun était alors député officiel et il avait tenu à laisser à la postérité une évidente preuve de son dévouement à l'empire.

Riche, ayant épousé la fille d'un des propriétaires de la cristallerie de Baccarat, il s'était offert le luxe d'une publication spéciale où ses moindres gestes, ses actions les plus simples, étaient magnifiés par la gravure : M. le comte de Chambrun visite les pauvres de sa circonscription ; *M. le comte de Chambrun présente ses compliments à S. M. l'empereur ; S. M. l'empereur salue Mme la comtesse de Chambrun*. Ces hauts faits, illustrés par un crayon indulgent, nous faisaient sourire. Nous ne soupçonnions pas alors que ce gentilhomme, dont la biographie se réduisait à ces scènes intimes, s'élèverait du jour jusqu'à la gloire des Montyon et des Le Play.

On aurait pu le prévoir si l'atavisme est une vérité. Le comte de Chambrun descendait, sans nul doute, de ce Jacques Pineton de Chambrun qui a laissé ce beau livre de pitié, les *Larmes*. Plus d'une fois le futur créateur du *Musée social* a dû relire cette œuvre imprégnée de souffrances violentes comme un cri de douleur. Philosophe et mélomane, M. de Chambrun fut un wagnérien forcené. Il publiait naguère encore, à grands renforts de réclame, des livres un peu nébuleux, mais superbement illustrés sur le *Rheingold* et la *Valkyrie*.

L'hôtel de la rue de Monsieur fut, du reste, pour parler comme les poètes mythologiques du premier empire, un temple ouvert aux Muses et consacré à la Mélodie. La comtesse de Chambrun, si accueillante et si bonne, eut pour la musique de Gounod une passion demeurée célèbre. On prétendait qu'elle avait fait monter en broche un bouton du gilet du maître

ramassé, un jour, sur un tapis. On souriait de cette exaltation artistique. Ce Paris qui, a-t-on dit, est une *ville d'invités*, se plaît volontiers à railler ceux-là mêmes dont il sollicite les invitations. Un morceau de carton attire les convives avec une facilité prodigieuse et ces mêmes hôtes, empressés, n'ont qu'une idée, au bas de l'escalier, c'est de critiquer, avec plus ou moins d'esprit, la bonne grâce et les façons d'être de leurs amphitryons.

Puis les chroniqueurs recueillent les légendes des dîneurs et les *mots* qu'ils débitent en manière de visites de digestion. Les comédies s'en mêlent et le théâtre se moque des salons où cependant l'auteur fut accueilli. Je me demande comment il se trouve encore des maîtresses de maison pour ouvrir leurs portes à ces spirituels satiriques qui semblent apporter leur esprit d'observation comme ils apporteraient, en poche, un kodak.

La vie, du reste, se charge de mettre tout au plan. Le comte de Chambrun, dont l'*Album* glorieux nous semblait autrefois ironique, meurt sous la louange et la juste reconnaissance d'une ville et d'un peuple. La comtesse de Chambrun dort d'un dernier sommeil, comme une sainte. Et Paris suivra avec recueillement le cortège de l'ancien candidat de l'empire devenu — digne descendant de l'auteur des *Larmes de Jacques de Chambrun* — le collaborateur du grand mouvement de mutualité qui emporte le monde...

Ce serait bien là tout ce qu'il y a nouveau dans la vie courante si l'on n'avait trouvé le moyen d'éloigner

encore un peu plus de notre Paris les étrangers, qui n'y abondent pas, en leur apprenant — ce qui est faux — que les eaux de l'Avre engendrent la fièvre typhoïde. Sganarelle, le mari trompé, n'a qu'une idée, c'est d'aller hurler à tous les échos son malheur imaginaire. Nous agissons comme le personnage de Molière. L'Avre, injuriée comme une simple Cour criminelle, roule pourtant des eaux innocentes. Mais il faut crier. Lorsque la Tamise empoisonne les poissons, les Anglais se gardent bien d'en souffler mot. Nous, nous organisons la défiance. « Gare au typhus! Sauve qui peut! »

Était-il besoin encore de faire si grand bruit autour de l'arrestation de l'ex-lieutenant Boisson pour faire croire que, décidément, les espions succèdent aux espions et que, comme disaient les soldats que j'entendais, le soir de Forbach, nous sommes *trahis*? Il nous faudrait vraiment, sur certains sujets, une cure de silence. Nous ne nous imposerons pas ce régime et, l'an prochain, Épiménide, en s'éveillant, demandera encore :

— « Mon journal! » et dira peut-être, en relisant en 1900 les articles de 1899, qui sont les articles de 1898 :

— Mais c'est le journal de l'an dernier!

II

COMÉDIEN-SOLDAT

31 janvier 1899.

Je songeais, l'autre soir, pendant que défilaient, sur l'air majestueux et lent de Lully, les pensionnaires et sociétaires de la Comédie-Française venant saluer Molière, accrocher au socle du buste leur verte couronne de papier, je songeais à un anniversaire tragique où des artistes, dont beaucoup ont disparu, défilèrent ainsi, il y a vingt-huit ans, sur cette même scène tandis qu'on bombardait Paris.

C'était le 5 janvier 1871. On jouait, dans un décor de hasard, le *Dépit amoureux*, et on le composait, ce décor, avec les éléments qu'on avait sous la main : la maison d'*Amphitryon* et la toile de fond du cinquième acte du *Mariage de Figaro*. Au besoin Molière, comme jadis Shakspeare, se fût contenté d'un écriteau indiquant le lieu de l'action. Et les vieux serviteurs

du logis et les belles comédiennes, alors ambulancières, de défiler comme aujourd'hui et d'incliner leurs révérences profondes devant Molière que Coquelin aîné, en uniforme, venait de célébrer par des vers de Gondinet.

La salle était comble. Le rire de Molière éclatait jusque dans l'agonie de Paris. Édouard Thierry note à cette date, dans son Journal : « Rencontré Sarcey en garde national et enchanté de nous voir une salle pleine. »

A consulter le tableau de la troupe qui saluait alors, on ne trouverait pas beaucoup d'absents à cette cérémonie traditionnelle qui plaît à la fois aux spectateurs et aux artistes, les spectateurs aimant à reconnaître et à applaudir sous la perruque Louis XIV et le grand manteau rouge doublé d'hermine les comédiens qu'ils préfèrent et ceux-ci recevant dans les acclamations qui les accueillent la récompense de leur labeur et se rendant compte en même temps du degré de leur gloire. Aussi bien ne manquent-ils guère à ce défilé, réglé comme par un protocole, et que souligne de ses harmonies légendaires une lointaine, solennelle musique sortant comme du fond du passé.

Le 5 janvier d'il y a vingt-huit ans, un jeune comédien manquait pourtant dans la troupe qui, le laurier vert à la main, défilait devant Molière. Didier Seveste s'excusait par lettre adressée à son directeur d'être contraint « pour la première fois de renoncer à honneur de fêter l'anniversaire de notre patron ». Il était alors à Courbevoie, commandant en qualité

de lieutenant une compagnie des carabiniers parisiens, et c'est de là, des avant-postes, qu'il envoyait à l'administrateur et ses regrets et ses vœux pour la prospérité future de la Comédie-Française.

Quatre jours après, à l'attaque de Montretout, un éclat d'obus lui cassait la cuisse et, ramassé dans la boue sanglante du champ de bataille, Seveste était rapporté — comme le gibier touché rentre au gîte — à son cher théâtre par une voiture d'ambulance amenant avec lui deux autres blessés.

Je ne traverse jamais ce beau foyer de la Comédie, jamais je ne longe la noble galerie des bustes sans revoir, par la pensée, ces salles dorées et luxueuses telles qu'elles furent, aux lamentables jours du siège, avec leurs files de petits lits blancs. Foyer de gaieté, d'esprit et de rires devenu subitement un hôpital. Couloirs remplis de propos alertes, aux soirs de *premières* et transformés en dortoirs funèbres. C'est surtout le soir, et les soirs d'hiver, quand la nuit entre mélancoliquement par les fenêtres hautes, que je revois, dans le mystère crépusculaire, ces blanches et tristes visions. Ce ne sont pas seulement les fantômes des poètes morts qui reviennent alors autour des bustes de marbre. Il y a des spectres de soldats et de martyrs, ces poètes en action.

L'ombre de Didier Seveste est de celles qui hantent le logis aimé. Ce grand garçon, spirituel et mordant qui jouait avec tant de verve, ne se doutait guère qu'il aurait un jour, entre des maîtres tels que Samson

et Provost, sa statue, sa statuette — en uniforme militaire — au foyer des artistes de la Comédie. Il a payé cher, il a payé de sa vie cette gloire posthume qui rejaillit sur toute la Maison, sur toute la corporation.

Les comédiens firent leur devoir vaillamment à l'heure du péril. Ils se multiplièrent. Leur talent apportait des secours aux blessés, de l'argent aux ambulances ; leur courage ne faisait pas défaut aux bataillons de francs-tireurs, aux régiments de marche. Ils disaient des vers de Corneille ou de Hugo pour ceux qui allaient combattre — et eux-mêmes, ensuite, ils allaient mourir.

Le combat ! Chose étrange, ce fut le dernier mot du dernier rôle que créa ou plutôt reprit Didier Seveste sur la scène de la Comédie-Française. Le 3 août 1870, trois jours avant Reischoffen, le théâtre remontait *Une fête de Néron* et dans la tragédie de Soumet et Belmontet, Seveste jouait le personnage d'un jeune philosophe, un Caton qui, rencontrant par les rues de Rome l'empereur déguisé sous une tunique d'esclave et le visage couvert d'un masque phrygien, le frappait parce que César, travesti et insolent, voulait insulter une femme.

Un homme avait frappé César, et il vivait encore ! Néron faisait alors comparaître Montanus devant lui. Ce Montanus, c'était Seveste. Je ne l'ai pas vu en ce dernier rôle — je suivais l'armée du Rhin — mais je me le rappelle fort bien dans le personnage de Dom Brifaut, ami du comédien Favart, sorte de prêtre ou de moine éloquent en qui les auteurs

d'un *Maurice de Saxe*, alors applaudi, Jules Amigues et l'excellent maître graveur Marcellin Desboutin, incarnaient par avance la Révolution française. Seveste dut apporter, dans le philosophe Montanus, la même ardeur vibrante que dans le brave curé de campagne.

Néron, décidé à se venger, mettait Montanus « entre deux trépas », lui ordonnant de choisir :

Le bain tiède ou bientôt tes veines vont s'ouvrir,

ou :

Je t'offre le combat contre un gladiateur !

Égorgé par le belluaire ou évanoui à jamais, les veines vides de sang !

— Ma mère ! mon épouse !

gémissait Montanus.

Et Néron :

— Allons, viens nous distraire
Choisis !
— Qui, moi?
— Le sort n est pas toujours contraire!
Tu choisis?
— Le combat !

Et, sur ce mot, Montanus s'éloignait, tandis que Néron, le regardant partir, s'écriait férocement :

Il sort sans se troubler !
Il a du cœur ! Combien sa mère va trembler !

Didier Seveste aussi, le bon comédien de Molière, avait *choisi le combat*, à l'heure du danger de la patrie. Et sa mère « tremblait » comme la mère du Romain, sa vieille mère qui restait là-haut, à Montmartre,

où les Seveste étaient nés. Il y avait, dans le logis voisin du petit théâtre de banlieue, trois femmes, une aïeule, une mère et une sœur qui vivaient de la vie pleine d'espoirs du jeune acteur et qui, depuis qu'il avait endossé le bel uniforme des carabiniers volontaires, partageaient — de loin — son existence de dévouement et d'angoisses.

Le plaisir de porter galamment des galons d'officier avait bien été pour quelque chose dans le vaillant choix de Seveste. Mais l'appétit du combat pour le combat était aussi dans sa nature et, dès le Conservatoire, Corneille, enseigné par Régnier, lui avait appris le devoir.

Ses chefs l'aimaient, ses hommes le suivaient au feu avec une ardeur courageuse. Lorsqu'on vit, devant la porte du théâtre, en la triste après-midi du 19 janvier, descendu de la voiture à croix rouge, ce beau garçon tout pâle et la jambe brisée, on s'empressa. Les camarades accoururent.

— Mon pauvre Seveste !

Lui, cependant, soutenu par les ambulanciers, essayait de sourire. Il était chez lui. Cet acte de présence, qu'il n'avait pu faire à la matinée du 15, il le faisait pendant la matinée du 19. Il *rentrait.* Et tandis qu'on le montait par le grand escalier — celui que tous les Parisiens connaissent — il disait tristement, mais essayant de plaisanter encore :

— Eh! bien, je joue au naturel le dernier acte des *Fourberies de Scapin !*

Il se revoyait en Scapin, porté sanglant sur une chaise comme à présent sur la civière.

Puis, comme il voyait, par les couloirs, un peu de monde ; comme il percevait, à travers les cloisons, le frémissement d'une salle où il y avait du public :

— Tiens, dit-il, on joue donc aujourd'hui?

— Oui.

— Et qu'est-ce que l'on donne ?

— *Tartufe* et le *Médecin malgré lui.*

Alors, la préoccupation de l'artiste qui tient à ses droits apparut, furtive, entre deux gémissements involontaires poussés par le héros :

— Ah ! le *Médecin !*... Et qui est-ce qui joue *mon* rôle? demanda-t-il à Mlle Reichenberg.

Il faisait Lucas dans la pièce de Molière.

On lui répondit :

— C'est Barré.

— Ah ! par hasard, alors !

Et il s'étendit sur le lit où, dans la galerie des Bustes, entre Beaumarchais et Scribe, on allait lui couper la jambe.

Le soir où l'empereur et l'impératrice de Russie assistèrent au gala que la Comédie eut l'honneur de leur offrir, Mlle Reichenberg, en parcourant cette galerie pleine de fleurs changée en serre par la Ville de Paris, me dit en me montrant un petit salon aménagé pour les souverains :

— Quand je pense que c'est là qu'on a mis la jambe coupée de Seveste !

Il y a encore, dans la pièce qui sert aujourd'hui de buffet, devant la table des rafraîchissements, une

armoire où resta longtemps enfermée cette jambe tandis que le docteur Lataste, interne alors, veillait sur le pauvre amputé.

Que de coins douloureusement illustres dans notre chère Comédie ! Le salon élégant qui servit longtemps de fumoir à l'empereur et sert aujourd'hui d'arrière-loge au chef de l'État, était alors cette lugubre *chambre des morts* que voulait peindre Gustave Doré. On y transportait, comme dans une chapelle funéraire, les cadavres des blessés qui venaient d'expirer.

Trois jours après Buzenval, Seveste voyait arriver le général Schmitz, chef d'état-major du général Trochu, qui apportait dans un écrin un bout de ruban rouge, une croix d'honneur qu'on épinglait aux draps blancs du comédien.

— C'est un comédien blessé que le gouverneur décore, dit le soldat, mais c'est en même temps toute la Comédie-Française qu'il salue — dans ses auteurs qui ont bien combattu, dans ses actrices ambulancières qui se sont si bien dévouées ! Et ce sera peut-être là le dernier acte de mon rôle. Je serai déchu demain pour avoir fait mon devoir. Aujourd'hui, je suis bien heureux d'avoir pu rendre justice !

Qu'il fut fier de cette croix, le pauvre Seveste ! Il pouvait la contempler, la toucher de ses doigts ! Mais il voulait aussi la porter, la porter sur son uniforme s'il le revêtait encore, la porter sur sa redingote s'il était forcé, ne pouvant plus jouer la comédie, de devenir régisseur.

— Cependant, disait-il, je pourrai toujours bien jouer La Flèche, ce valet à qui Harpagon dit en rognonnant : *Chien de boiteux !* Mais voilà : un seul rôle, un seul, ce n'est pas *un répertoire !*

On l'avait, de la galerie des bustes où il fut opéré, transporté au foyer des artistes, sur un lit mécanique, près de la fenêtre. A l'endroit où j'ai fait placer depuis le portrait de la pauvre Jeanne Samary, par Carolus Duran, était la couche où gisait Didier Seveste. Il y avait, là, lui faisant pendant, si je puis dire, un colonel, amputé aussi, et qui, tandis qu'on lui coupait la jambe avait fumé sa pipe, sans broncher. Il mourut aussi, léguant cette pipe — sa seule fortune — à Mme Madeleine Brohan qui a gardé, me dit-on, cette relique sur un coussin de velours, dans son salon : « Mon plus beau joyau ! » dit la charmante femme.

Lorsqu'on avait amputé Seveste, il n'avait dit qu'un mot, au moment le plus douloureux :

— Ah ! voilà l'os !

Un jour — M. Prudhon, qui fut témoin, me contait, hier, ces dernières heures — Didier Seveste vit entrer, par la petite porte du foyer, un prêtre. Le premier vicaire de Saint-Roch, paroisse de la Comédie, paroisse de Corneille. Celui qui avait joué Dom Brifaut, le prêtre de *Maurice de Saxe*, se releva à demi sur sa couche, devint blême et fit : *Ah !*... Puis bientôt il se ressaisit. Il se confessa, communia. Derrière un paravent, sa mère et sa sœur priaient et pleuraient.

— Bah ! dit vivement le comédien en riant, c'est une formalité, maman, ne crains rien !... Cela ne fait pas mourir ! Un dernier *raccord !*

Il mourut le 30 janvier, à sept heures du matin. On l'enterra le 31. Né à Montmartre, le 4 août 1846, Jules Didier Seveste n'avait pas vingt-quatre ans et demi lorsqu'il tomba pour la patrie. Longtemps, Édouard Detaille dut peindre le portrait du mort destiné au foyer de la Comédie. Aujourd'hui, le sculpteur Fagel nous envoie la statue de marbre que la sœur de Seveste donne au théâtre. Il sera bon que dans la Maison de Molière se dresse en uniforme de soldat improvisé, l'image de ce brave garçon qui prit au sérieux l'art et la vie et pour devise choisit, à l'heure voulue — qui sonnera pour plus d'un — le *Qu'il mourût !* du vieux Corneille.

III

LE BALZAC DU CLERGÉ

8 février 1899.

Il y aura un an dans trois jours que Ferdinand Fabre est mort. Sa disparition fut une perte amère pour les bonnes lettres françaises. Le maître écrivain avait encore des œuvres à donner et il allait réaliser un de ses rêves, son plus beau rêve après la joie d'avoir accompli sa tâche : l'Académie allait l'élire et réparer enfin l'injustice de la longue attente infligée à un des grands romanciers de ce temps.

Ce ne furent cependant ni ce stage académique, ni les échecs immérités qui influèrent sur la santé de Fabre. Philosophiquement, ironiquement, l'auteur des *Courbezon* avait pris son parti des *alea* de la vie. Il voulait, depuis des années, ajouter à son premier livre de souvenirs, à *Ma Vocation*, un autre volume d'impressions personnelles qu'il appelait *Mon Cas litté-*

raire. C'est au papier, au papier seul, qu'il confiait le secret de ses désillusions. Quelques amis, parmi les plus chers qui lui furent fidèles, songent aujourd'hui à réparer, par un témoignage visible, les torts qu'eut envers Ferdinand Fabre l'inconstante destinée. Et, comme Alphonse Daudet, comme Léon Cladel, comme Banville ont leur nom inscrit sur une plaque au coin d'une rue de Paris, des fidèles veulent demander au Conseil municipal parisien un angle de muraille où accrocher cette inscription, qui serait glorieuse : *Rue Ferdinand Fabre*.

Il ne fut pas, ce fier écrivain français, ce qu'on désigne par un *écrivain parisien*. De Paris, il aima l'âme et la rumeur de ruche. Mais son cœur était resté là-bas, à Bédarieux, dans les Cévennes. Cependant, c'est à Paris qu'il fit son œuvre, c'est Paris qui devint son *studio* et son laboratoire. Chaque heure de sa lutte avec la destinée a pour théâtre Paris.

Mon Cas littéraire! La bonté de Mme Ferdinand Fabre, qui porte si noblement le nom illustre du mort, m'a permis de jeter les yeux sur les feuillets inachevés de ces confidences qui nous promettaient un beau livre. Pieusement, j'ai lu ces confessions d'un honnête homme et noté au passage quelques souvenirs d'une simplicité touchante. Je ferai partager à ceux qui me suivent ici cette triste bonne fortune littéraire. Il me semble que je viens de causer avec un ami, d'écouter la parole vivante, colorée et aiguisée d'un vif accent du pays, de ce Fabre qui fut un si merveilleux causeur.

C'est lui qui s'explique et se livre. C'est lui qui mélancoliquement conte les étapes de sa vie :

... Des amis trop bienveillants, écrit-il au début de *Mon Cas littéraire*, ne cessent de me répéter : « Sortez de votre réserve ! » Autant me dire : « Sortez de vous-même. » Est-ce que cela est est possible ? Le moyen, je vous prie, d'échapper à sa nature? On n'est pas parfait, et peut-être ne demanderais-je pas mieux, comme nombre de mes confrères dans les Lettres, chez qui l'habileté, l'aplomb, l'intrépidité à parler de soi à toute heure du jour et de la nuit n'ont pas entamé le talent, peut-être ne demanderais-je pas mieux, moi aussi, que de pouvoir aller et venir librement dans ma carrière, de « savoir me tenir » dans un bureau de rédaction, d'être capable d'imposer mon nom au boulevard. Je ne connaîtrai pas cette gloire.

Il en connut une autre pourtant et plus durable. Mais le « mélange singulier de timidité et d'orgueil » qui fut le fond même de sa nature l'arrêta longtemps. « Je rapportais, dit-il, de là-bas toutes les rudesses, tous les hérissements, toute la sauvagerie d'un loup cévenol, plus habitué à l'escalade des bergeries qu'aux gentillesses de la patte de velours. »

Et, dans ces pages inédites, que Mme Ferdinand Fabre publiera sans doute, le romancier nous conte avec émotion son arrivée à Paris, en octobre 1849, accompagné de son père, et ses premières promenades à travers la grande ville, où il errait, « ahuri, regardant droit, dépaysé comme un louveteau de l'Espinouse ».

Le père et le fils allaient souvent se planter, dans la rue de Rivoli, en face du pavillon de Marsan. Le père, en qualité d'appareilleur, avait été employé vers 1810 a la construction de cette partie du palais et il prenait plaisir à montrer à son fils, à l'angle faisant saillie sur le ciel, la longue chaîne de pierres de taille que lui-même il avait fait placer.

Quel temps ! Un jour, comme sous sa direction, on hissait les blocs destinés à l'entablement, l'Empereur paraît, gravit le pre-

mier échafaudage, examine toutes choses, et daigne, en présence des ouvriers, lui adresser des félicitations sur la bonne conduite des travaux. En me racontant cette scène, dans ce Paris grondant autour de nous comme une mer, après des courses exténuantes, la voix du brave homme tremblait, et moi j'avais envie de pleurer. »

Mais le père s'ennuie, à Paris, dans les brouillards de novembre. Il a hâte de regagner sa petite ville de Bédarieux, « si calme, si claire au creux des montagnes ». Il remonte en diligence, dans cette cour des Messageries Laffite et Caillard, rue Saint-Honoré, si connue des voyageurs d'il y a cinquante ans, de tous ces provinciaux qui débarquaient là pour *conquérir Paris*, et, en embrassant son fils, pâle d'émotion, il lui dit, à l'oreille :

— Fais attention, au moins, fais attention!..

Alors, seul dans la grande ville, Ferdinand Fabre, pour oublier la séparation, pour s'étourdir — pour faire son œuvre aussi — se jette à corps perdu dans le labeur. Il travaille, lit, écrit, écoute. Au Quartier Latin, il découvre la Sorbonne, le Collège de France, le Jardin des Plantes, l'Hospice de la Pitié, et, après les repas, « si maigres chez les prêtres séculiers du petit séminaire de Saint-Pons, puis chez les prêtres réguliers du grand séminaire de Montpellier », quelle orgie de savoir et d'idées « à la table des Michelet, des Saint-Marc Girardin, des Jules Simon, des J.-J. Ampère, des Flourens ! » « J'en fus malade et je dus, dit-il, aller refaire des provisions de forces au pays natal. »

« La rude terre cévenole me connaît, ajoute bien vite Ferdinand Fabre, elle me releva. Que de surgeons, dans nos châtaigneraies, qui, étêtés par la dent envenimée de la chèvre, reprennent vie dès le printemps ! »

Et Fabre, mordu par Paris, revivifié par le sol natal, revient à Paris. Mais Michelet n'est plus là, cette fois, pour commenter les *Cahiers* de la Constituante ; Jules Simon a cessé d'expliquer à la jeunesse la *République* de Platon. Le 2 décembre a passé, *tornade* d'hiver, balayant les penseurs. Rue Copeau, dans une chambrette de *l'Hôtel du Jardin*, le jeune homme poursuit solitairement ses rêves, fustigés par le Coup d'État. Du haut de sa fenêtre, il peut voir du moins des oiseaux et des fleurs. Il peut se croire encore, en cette ruelle de couvent, chez son oncle l'abbé Fulcran Fabre, au presbytère de l'ancien prieuré des Frères mineurs de saint François, à Camplong.

Et là il étudie, oui, il « étudie » son métier. Ah! le divin travail des heures de foi et de jeunesse, alors qu'avec un bout de plume on se figure qu'on va soulever le monde!... Les illusions, les désillusions ! Les premiers vers ou le premier roman écrits dans la fièvre heureuse et relus « au coin d'un feu de mottes », tristement, avec la sensation de n'avoir pas étreint, comme on le croyait, la Chimère!

Il y avait alors à Paris une jeunesse qui, comme celle d'aujourd'hui, promenait ses justes ambitions et ses longs espoirs sous les galeries de l'Odéon. Ferdinand Fabre lia connaissance, en bouquinant, avec des jeunes qui *écrivaient déjà dans les journaux!* Et il les saluait comme des grands hommes. Les amitiés de rencontre devenaient des relations de cénacles où chacun racontait ses projets, déroulait ses plans. Timide, Fabre laissait dire, demeurait muet devant ces remueurs d'univers.

Un jour, cependant (c'était un soir d'août, dans les bois de Fresnes) un vieux grognard de la bohème, fumant un brûle-gueule dans sa barbe grise, lui demanda :

— Et toi, voyons, que comptes-tu faire?

Timidement, Fabre répondit :

— Moi? Je compte essayer de peindre mon pays, les Cévennes du Bas-Languedoc.

— Et c'est pour ça que tu as fait le voyage de Paris !

— J'ai traversé une crise religieuse très pénible. Il m'a été donné d'entrevoir l'Église, et, peut-être, avec l'Église...

On l'interrompit par des éclats de rire « outrageants comme des soufflets ». Il était assis, il se leva, colère. Vainement on essaya de le retenir. Il s'enfuit, se mit à marcher seul sur la route, songeant, s'irritant, se révoltant. La cérébration, consciente ou inconsciente, agissait. En arrivant à Paris il avait *trouvé* son livre. Les *Courbezon* étaient nés!

Il y a des pages exquises dans le manuscrit que Mme Fabre m'a confié et que j'ai là — des pages sur les enivrantes fiançailles avec la littérature bien-aimée.

L'histoire du pauvre desservant des Cévennes consolait Fabre et moralement le faisait vivre. « Je le voyais, je lui parlais. » Ce nom de Courbezon était celui d'une petite métairie de son beau-frère Vire. Il lui plaisait. Pierre Courbezon l'absorbait, lui tenait lieu de compagnon, lui faisait fuir toute bohème. Fabre, bourgeois économe — il ne rougit pas de l'avouer —

avec quatre cent vingt-cinq francs dans son boursicot (une fortune !) louait une chambre chez un paysan de La Celle Saint-Cloud, et, sur les coteaux de Marly encore solitaires, il allait rêver aux *Courbezon* — à ces chers *Courbezon* que, rentré à Paris, il relisait sur un banc coutumier du boulevard extérieur, abrité par le talus des fortifications, non loin de la rue de Courcelles.

Mais les *Courbezon* finis, il fallait les faire paraître. Où ? Dans quelle revue ? En quel journal ? A qui s'a dresser dans « l'immense désert parisien, le *désert d'hommes ?* » Ferdinand Fabre hésita six mois, doutant de son talent, dégoûté de son œuvre ; puis, un jour de décembre 1860, « par un brouillard fumeux », il alla rue du Pont-de-Lodi, et glissa — comme on mettrait un nouveau-né au *tour* des enfants-trouvés — son manuscrit épais et lourd des *Courbezon*, dans la boîte de la *Revue contemporaine*. « Il y passa, à la fin, par petits paquets. »

Il y avait à la *Revue contemporaine* un homme de goût qui vit encore, un lettré, M. Alphonse de Calonne. Après bien des mois et des mois d'angoisses, Ferdinand Fabre recevait trois lignes de ce directeur, mais trois lignes fulgurantes : « Les *Courbezon* étaient un roman remarquable, ils paraîtraient prochainement. »

Ils parurent. — Je me souviens de la sensation pro duite parmi nous, les jeunes.

Fabre doutait cependant. Malgré les encouragements, malgré les témoignages de sympathie, il doutait encore. La voie était ouverte, mais il l'appelait la *voie douloureuse*, « et ces trois mots, écrit-il dans ses notes, contiennent mon cas littéraire tout entier ».

Et, tout à coup, un jour, le mardi 7 avril 1863, dans le *Constitutionnel*, Sainte-Beuve, le maître de la critique, parla « des vaillants essais de M. Ferdinand Fabre, *un fort élève de Balzac* » ; puis, M. de Pontmartin s'en mêla et, écrit alors l'auteur des *Courbezon :*

Si M. de Pontmartin, le samedi 22 avril 1863, m'avait rencontré remontant la rue d'Amsterdam, la *Gazette de France* dans les yeux, puis un instant après, s'il m'avait entendu lisant à ma femme, émue d'une joie jusqu'alors inconnue, à ma fillette, qui ne comprenait pas et qui riait comme une folle, son article plus que bienveillant sur les *Courbezon* !.. Il se trouve amalgamé au fond de nos bonheurs d'artiste quelque chose toujours d'un peu puéril, et je crains bien de faire sourire si j'avance que le souvenir de cette fête — ce fut une fête — m'attendrit encore après vingt ans. J'étais jeune, j'avais le cœur plein, la santé farcie, la santé entière, et un critique autorisé me criait : « En avant ! » En vérité, pour un homme claquemuré, blotti dans le recueillement du foyer familial, n'y avait-il pas là de quoi perdre un peu l'esprit ?

On ne saura jamais ce qu'un article peut causer de joie et donner d'espoir à un écrivain qui doute de soi-même. Voilà Fabre soudain éperonné et qui, d'année en année, donne un livre. Des maîtres livres : *Julien Savignac*, *Lucifer*, *l'Abbé Tigrane* — Tigrane après Courbezon, l'ambitieux après le doux apôtre — le *Chevrier*. Quand il songe, en ces pages inédites, à ces premières œuvres, il s'attendrit sous ses cheveux qui ont grisonné : « Jeunesse, pourquoi nous quittes-tu ? Il est si doux de ne voir que le côté riant, le côté aimable, le côté bon des hommes et des choses ! »

Et, dans tous ses livres, ses chères Cévennes le trouvent obstinément fidèle. Encore un coup, il adore Paris. Balzac avait affronté « le monstre » et, de taille à le dompter, l'avait dompté. Mais lui, Fabre, le Cévenol ? Pourquoi se mesurer avec ce Paris « qui le

fuyait »? Il s'en tint d'abord à ses « âpres pastorales », puis il songea à d'autres sujets où il se sentirait plus à l'aise que dans les idylles du *Chevrier* :

C'est, dit-il excellemment, dans une de ces minutes de fièvre que j'entrevis la possibilité de réaliser, un jour, une sorte de *Comédie cléricale*. Qui, mieux que moi, frais émoulu de deux séminaires, qui, mieux que moi parmi les écrivains de ma génération, avait été préparé a pareille œuvre?... Assurément ces personnages — le *mari*, *la femme et l'amant* — qui défrayent le roman contemporain, qui le défrayeront peut-être toujours, car les combinaisons entre ces trois facteurs sont inépuisables comme la vie elle-même, offraient un intérêt très vif. Mais comment arrivait-il que ces combinaisons, tantôt ingénieuses, tantôt puissantes, me laissaient froid? Où mon cœur était-il placé? Je ne l'avais donc pas à gauche, comme tout le monde? Dans l'église, au contraire, j'étais saisi, touché tout de suite. Il n'était pas un détail, du bénitier au tabernacle, dans le domaine des choses, du plus humble desservant au Souverain Pontife, dans le domaine des hommes, qui, empreints pour moi de quelque souvenir, suave ou terrible, ne me remuât tête et cœur.

Balzac avait bien, lui qui embrassait toutes choses, touché à l'Église avec le *Curé de Tours*. L'auteur de l'*Abbé Tigrane* voulait aller plus loin. De Bédarieux, il entrevoyait Rome.

— Prenez garde, répétait devant moi Alphonse Daudet à Ferdinand Fabre dans une soirée chez M. Adrien Hébrard, en vous spécialisant ainsi, mon cher ami, vous n'aurez jamais pour vous ce public qui fait le grand succès : — les femmes!

Ferdinand Fabre ne songeait qu'à cette lectrice réfléchie qui est femme, perfide aussi comme elle, comme la Fortune, et qui s'appelle la Postérité.

Cette lectrice il l'a conquise, il la gardera.

La vie n'a point permis au « louveteau de l'Espinouse » devenu Parisien, mais resté Cévenol, d'achever

les « cent actes divers » de sa *Comédie cléricale*. Mais si la cathédrale n'est pas bâtie jusqu'au faîte, les assises et certaines chapelles sont là, du moins, solides, mystérieuses et profondes.

Aussi bien, Paris doit-il et donnera-t-il à l'enfant de Bédarieux ce buste que l'Académie décerne à ses morts dans les corridors de l'Institut, et ce buste, elle le lui accordera en plein air, sur quelque place du Quartier Latin, jadis habité par Ferdinand Fabre ou dans un jardin des Batignolles, où il vécut. Et, pour parler comme les arrêts, ce sera justice.

Les amis pétrisseurs de terre ne manqueront pas, Injalbert ou Marqueste. Le bon compagnon de l'auteur des *Courbezon*, Jean-Paul Laurens, ce Ferdinand Fabre du pinceau — vaillant, dévoué, mâle et fidèle — est là pour mener à bien le projet. Et au bout de la *voie douloureuse* il aura du moins rencontré l'hommage posthume et la consécration suprême, Fabre, le bon serviteur des lettres françaises qui restera comme le *Balzac du Clergé.*

IV

CEUX QUI TRAVAILLENT

L'Exposition et son Commissaire Général

I

11 février 1899.

J'ai vu, hier, un coin de Paris, où il semble qu on ne s'inquiète guère des polémiques des journaux et des menaces étrangères. C'est cette partie des Champs-Élysées où s'élèvent, dans l'entrelacement des poutrelles, les futurs palais de l'Exposition universelle. A travers les gigantesques cages de bois apparaissent les blanches masses de pierre, les murailles qui montent, les colonnades qui se dressent, les arceaux déjà dessinés. C'est une ville neuve qui sort de terre, une cité d'art et de luxe et, tout à côté, les piliers du pont Alexandre semblent déjà les supports pétrifiés de l'immense passerelle jetée sur la Seine et sur laquelle, dans un an, l'an prochain, se pressera la foule, passera le Monde !

Ce spectacle du labeur humain, du labeur français, est bien fait pour rassurer ceux que nos haines inquiètent. Ailleurs on discute, ici on travaille. J'imagine bien qu'en déjeunant à la cantine les ouvriers de ces ruches de pierre échangent leurs idées et ont leurs opinions sur la Bourrasque. Ils ont dû parler de Quesnay de Beaurepaire. Mais la tâche du jour est leur grande affaire et leur préoccupation, c'est le pain quotidien, le pain qu'il faut gagner pour la femme et pour les petits. Et c'est pourquoi, du fond des terrains remués, des tranchées ouvertes, des allées éventrées, de cette terre parisienne où semblent germer des moissons de pierres, surgissent, peu à peu, avec leurs candeurs de cités neuves — blanches comme des visions — les murailles des palais futurs, des palais de 1900.

J'avoue que j'ai surtout, en ce 1er janvier de l'année présente, songé au 1er janvier de l'an prochain. Où serons-nous lorsque le calendrier changera en 9 ce chiffre 8 qu'il traîne depuis près de cent ans? 1900! L'année de la Paix, l'année du labeur couronné, l'an de l'Exposition des travaux, des efforts, des essais, des découvertes de tout un siècle! A travers quelles épreuves y parviendrons-nous? Comment vivrons-nous ces douze longs mois, chargés de menaces, qui nous séparent de l'année future, de la bonne année consolante?

Je crois bien que les travailleurs du pont Alexandre III et des palais des Champs-Élysées ne s'en soucient guère. Ils vont au chantier de bonne heure; ils en partent quand le jour tombe. Ils ont fait leur journée bravement. Si tous les Français en étaient là, tout

irait le mieux du monde et j'espère qu'à bien prendre les laborieux et les silencieux sont encore les plus nombreux en ce cher pays de la raison, de l'épargne et du bon sens. Le double alcoolisme, les cabarets et les journaux ne l'ont pas encore essentiellement modifié.

Et je pense à l'homme qui a assumé la responsabilité de nous donner, à heure fixe, ces palais achevés, meublés d'œuvres d'art, emplis des multiples produits de l'industrie humaine. M. Alfred Picard, le Commissaire général de l'Exposition de 1900, est le grand ouvrier de cette immense œuvre de labeur. Il est, du fond de son cabinet d'ingénieur, le commandant en chef de cette armée de travailleurs et le général qui leur doit, qui leur donnera la victoire. Quand je songe à lui pourtant, c'est sur un autre champ de bataille que je le vois et sur un terrain non plus éventré par la pioche des terrassiers, mais labouré, creusé par les obus.

J'ai passé avec lui une des journées les plus dramatiques de ma vie. Il doit s'en souvenir, il s'en souvient certainement. Pour moi, il me semble que cette journée du dimanche 7 août 1870 est présente encore et que je la revis, minute par minute.

Depuis des années, je veux la conter.

Je m'étais jeté, tout vêtu, la nuit qui l'avait précédé, ce dimanche ensoleillé et sinistre, sur le lit que j'occupais à Sarreguemines, dans l'hôtel de l'excellente Mme Fistié. J'avais passé, avec des officiers de chas-

seurs, des officiers d'artillerie et le sénateur-maire de la ville, M. de Geiger, toute la soirée du samedi, jusqu'à une heure avancée, près du pont de la Sarre qu'on fortifiait et barricadait en hâte, aux rayons de la lune. Tout le jour, dans l'anxiété de la bataille voisine, j'avais erré, fiévreux, à travers les régiments de la division Montaudon, échangé des nouvelles avec un général très intelligent, très inquiet, furieux de son inaction, qui était le général Clinchant, et son aide de camp, un jeune homme mince, alerte, résolu, qui allait être le général Cremer. On se battait à Forbach, tout près. Les grondements sourds énervaient les troupes impatientes. Et Clinchant, pâle, allant et venant sous les arbres, du côté de la route qui va vers Deux-Ponts — la frontière alors ! — de répéter, mordant sa moustache :

— Pourquoi ne marche-t-on pas au canon ?

Je dirai, une autre fois, ce drame de la journée du 6 où, certain de la victoire, — je vis s'avancer, grandir, grossir en quelque sorte, d'heure en heure, cette chose sinistre et inattendue, la Défaite. Vers une heure de la nuit cependant, le bruit courait à Sarreguemines que l'armée du général Frossard — le *précepteur du petit* — comme disait un rival, le général Castagny — avait finalement résisté à l'armée allemande et, sur cette parole rassurante, j'avais pu me coucher, tout habillé et dormir.

De quel sommeil ! Avec quelle fièvre ! A l'aube, un bruit m'éveille, comme d'un ruisseau humain qui coulerait dans la rue, roulant des cailloux. Je me lève, je regarde : sous ma fenêtre, dans la lumière pâle du

petit jour, c'est l'armée de Frossard qui bat en retraite : fantassins, chasseurs à pied, sans grand désordre, mais lasse, mais lugubre, avec des apparences de légion-fantôme.

Pour mieux voir, pour savoir aussi, je descends en hâte. Les bataillons succèdent aux bataillons. Les soldats sont muets. Les officiers froncent le sourcil, blêmes de colère. La lourde fatigue d'une marche de nuit, après une journée de bataille, ne les a pas abattus. Ils n'ont pas l'air d'être écrasés, non : ils sont étonnés. L'un d'eux me dit : « J'ai vu Malakoff, j'ai vu Solférino, j'ai vu Puebla — je n'ai jamais vu pareille tuerie, dans le *wald*, là-bas ! » Il passe.

Ils passent comme un torrent d'hommes. Ils battent en retraite sur Puttelange.

Parfois ils traînent avec eux des groupes de prisonniers prussiens, et ces Allemands qu'entourent nos fantassins armés ont l'attitude arrogante de vainqueurs. Ils marchent, ces prisonniers, parmi les Français qui les gardent, avec un air de défi ou, philosophiquement, fument leur pipe de porcelaine.

Alors, c'est donc la déroute? Non, mais décidément l'échec sinistre, le recul. Des soldats blessés montrent, tout en boitant, les balles qu'ils ont reçues : « Elles sont énormes, voyez ! *Ah ! les sauvages !* »

Je cours, en hâte, éveiller Edmond About qui loge tout près du pont, chez un médecin de ses amis :

— Levez-vous ! Frossard est en retraite !

Il pousse un cri de colère, puis un « mot » lui vient :

L'empereur peut faire recoller du papier à Saint-

Hélène, par exemple! » Ensuite il songe à sa maison de Saverne et me dit :

— Partons, je voudrais revoir mon pauvre *chez moi* avant de rentrer à Paris.

Il avait été assez aimable, les jours précédents, pour me donner place dans une carriole qu'il avait louée afin de suivre la campagne — la campagne à travers l'Allemagne! « — Je ne sais pas trop comment vous ferez pour suivre l'armée quand nous aurons passé le Rhin », m'avait même dit le général de Saint-Sauveur, grand prévôt de l'armée.

Passer le Rhin! Hélas!

Pendant qu'Edmond About s'habille, fait atteler ses chevaux, je vais, attiré par la pitié et l'admiration navrée pour ces pauvres soldats qui piétinent, se traînent, je vais revoir l'armée qui s'écoule, traverse Sarreguemines, monte, là-bas, la côte de Metz. Je cherche, dans ces rangs éclaircis, quelque visage ami, quelqu'un de ces officiers avec qui nous avons causé, Édouard Lockroy et moi, les jours précédents, avec qui nous avons, à la santé de la France, bu sous les arbres le petit vin *gris* de Moselle! Et je m'attarde à fouiller des yeux ce défilé à la fois sinistre et superbe, à saluer ces drapeaux troués qui passent noirs de poudre et dont parfois une balle a cassé l'aile de l'aigle d'or...

Et puis, je rentre chez le médecin qui est l'hôte d'About.

— M. Edmond About? me dit-on. Mais il est parti!

— Parti!

— Il vous a attendu cinq minutes, dix minutes.

Puis il a dit : « Ma foi, tant pis pour lui ! » et il a pris le chemin de Saverne !

About avait raison et j'avais tort. En temps de guerre, les minutes sont des siècles. Mais, très désemparé, je me trouvais là, seul, à pied, dans une ville affolée où tous les équipages avaient été réquisitionnés, et ne sachant, à travers la Lorraine brusquement envahie, comment gagner Metz.

Que faire ? Aller au hasard par les champs ? Suivre, vers Puttelange, l'armée en retraite? — Je rentre à l'hôtel, je laisse là ma valise — qu'Amédée Achard me rapportera plus tard — et, pour tout bagage un sac d'officier au côté — je me décide à suivre le cours de la Sarre, en allant vers Metz. A la garde de Dieu !

Sur la rive, c'est un désordre épouvantable. Des convoyeurs du corps d'armée, paysans réquisitionnés, un ruban tricolore au chapeau, jettent au hasard, sur la rive, des caisses de biscuits, des provisions, des vivres, et se sauvent. Des officiers d'artillerie attellent en hâte les pièces mises en position cette nuit pour défendre le pont.

Et, le cœur serré, je reste là, hypnotisé par le spectacle, lorsqu'un jeune homme grand, mince, élégant, la tête fine, à moustache noire, couverte d'une casquette galonnée d'or, s'approche de moi, et m'offre, si je dois quitter Sarreguemines, de me donner, pour me guider par les routes, une carte (que j'ai encore), ou mieux, de me prendre avec lui dans une barque qui va l'emmener du côté de Metz, par le canal de la

Sarre. C'est un ingénieur des ponts et chaussées, chargé de suivre officiellement l'armée et qui étudiait encore la veille les moyens de transporter le matériel de siège. « La guerre sera longue et *hérissée de sièges!* » avait dit Napoléon dans sa proclamation. Mais la destinée ne veut pas que ce soient les forteresses allemandes qu'on assiège et prenne d'assaut.

— Monsieur, me dit ce compagnon inattendu qui me sort d'un cruel embarras, nous ferons route ensemble, voulez-vous?

Déjà, là-haut, sur la colline, du côté de la frontière, apparaissent — comme de petites fourmis noires — des silhouettes de uhlans prussiens. Je les ai vues, tout à l'heure, en montant aux mansardes de l'hôtel Fistié. Un lieutenant de dragons m'a dit : « Ils nous suivent! Il va y avoir du *tam-tam* ! »

Quittons Sarreguemines — Sarreguemines où, tout à l'heure, hélas! les éclaireurs allemands pourront voir encore, exposée aux boutiques des papetiers, une caricature d'André Gill représentant un gros Prussien, lourd et casqué, paré d'une plume de paon piquée dans sa chair...

Ils riront de nous qui, hier encore, riions d'eux.

L'ingénieur m'a donné place dans la barque qui lentement glisse le long du canal, faisant plier les roseaux brillant au soleil comme des sabres au clair.

Tout d'abord, nous ne causons pas. Je regarde; Sarreguemines disparaît, au loin, dans ce vert paysage

lorrain, ironiquement inondé de la lumière d'août. Le long de la rive, des charrettes passent, des voitures chargées de paquets et de malles. Ce sont des bourgeois de la ville ou des paysans qui fuient. Pliant sous le poids, traînant par la main leurs enfants, de pauvres gens cherchent, à pied, je ne sais où, quelque asile. Dans les bois, peut-être.

Mon compagnon se nomme. Nous causons. Il a mon âge ou à peu près. Élève de l'École Polytechnique, il a connu là Sadi-Carnot, son meilleur camarade, dont le père veut bien me témoigner de la sympathie. Ces noms cités, sans compter l'atroce hasard qui nous rapproche, nous unissent bien vite.

Ce jeune homme froid, grave, élégant, tout à fait charmant, s'appelle Alfred Picard. Il a, comme moi, la mélancolie, l'amertume, la colère de la défaite.

Et nous la voyons, la défaite, nous la touchons du doigt, sur tout le parcours du bateau ; elle nous apparaît dans ces groupes effarés qui s'enfuient, dans ces visages pâlis dont les grands yeux inquiets contemplent cette barque qui file avec des passagers aussi tristes que ceux de l'admirable *Mal'aria* d'Hébert.

Cette journée, cette longue journée de tristesses et d'angoisses à travers la Lorraine envahie, qu'elle fut atroce! Qu'elle fut poignante!... M. Alfred Picard se rappelle-t-il ce village où, arrêtés en chemin dans une auberge, nous faillîmes, pris pour des espions prussiens, être écharpés par les grands gars lorrains? La casquette à beaux galons d'or du futur commis-

saire général de l'Exposition de 1900, cette casquette d'ingénieur, à forme inconnue, était regardée par les paysans comme une casquette d'officier prussien. Et — parce que nous ne comprenions pas l'allemand — nous avions contre nous la colère et les menaces de braves gens qui, eux, n'entendaient pas le français!... En pays de France! En terre lorraine!

Et quand je songe que l'ingénieur des ponts et chaussées, qui peut-être me sauva la vie le 6 août 1870 — et qui, ce jour-là, avait, comme moi, le cœur crevé du deuil de la patrie — est le même homme, le même, que la destinée devait appeler à l'honneur de nous donner, à la fin du siècle, la revanche par l'art, par l'industrie, par le labeur — je ne désespère pas de la France!

Elle est immortelle, la Patrie!

Et je ne me doutais pas, mon cher compagnon d'aventures par les routes de Lorraine, le jour où nous pleurions ceux qui venaient de mourir, que vous commanderiez, un jour, à ceux qui travaillent et qui veulent vivre!

II

M. Picard, après avoir lu les pages où j'évoquais ces souvenirs, me faisait l'honneur de m'écrire une lettre où, à son tour, il fixait quelques traits de ce dramatique passé. Singulièrement éloquentes, ces lignes valent d'être lues par d'autres que par moi :

CABINET
DU
COMMISSAIRE GÉNÉRAL

Paris, quai d'Orsay.

Mon cher Maître,

Votre récent article du *Journal* vient de m'être communiqué. J'ai l'honneur de vous adresser mes plus vifs remerciements.

La lecture de cet article m'a profondément ému... parce qu'il retrace des épisodes inoubliables de notre vie.

Bien des années se sont déjà écoulées depuis 1870. Cependant mes souvenirs sont aussi précis que si les événements dataient d'hier.

Je revois les ponts de bateau que j'avais construits sur la Sarre pour le passage de notre armée envahissant l'Allemagne et qu'il me fallut ensuite couper précipitamment pour protéger notre retraite, la glorieuse mais malheureuse bataille de Forbach, l'encombrement des places de Sarreguemines par nos troupes et nos canons, la tristesse de nos vaillants officiers. Voici l'hôtel Fistié avec sa table d'hôte, où vous étiez aux côtés d'Edmond About, de M. Lockroy et de tant d'autres dont beaucoup ne sont plus; voici les vedettes de l'armée allemande ne pouvant encore mesurer l'étendue du succès de leurs armes et restant en observation sur les hauteurs avoisinantes. Je refais notre voyage mouvementé vers Metz, par Mittersheim et Loudrefing, avec ses multiples incidents et en particulier celui du soupçon d'espionnage.

Plus tard, ce sera pour moi le siège de Metz et ses douleurs; la fuite après la reddition, l'exode par des routes couvertes de trois pieds de neige, le service à l'armée de la Loire, le deuil de la paix (deuil plus cruel encore pour un Alsacien), le retour — partie en chemin de fer, partie à pied, avec ma valise sur le dos et des gîtes devant lesquels eût reculé un mendiant!

Si je n'avais pas eu le goût inné du travail, tant d'infortunes auraient suffi à me l'inculquer. Le devoir de tout bon citoyen, quelque modeste qu'il fût, était de consacrer toutes ses forces au relèvement de la patrie mutilée.

Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, je donne à l'œuvre de 1900 le peu d'énergie qui me reste.

Nous sommes là une pléiade d'ingénieurs, d'architectes, d'administrateurs, d'entrepreneurs, d'ouvriers qui accomplissons notre tâche, sans bruit, pensant aux effets salutaires de l'Exposition pour l'apaisement social et la grandeur du pays. Bien remplir notre devoir est notre seul but; en avoir conscience est notre seule récompense.

Vous nous y aidez, vous nous encouragez. Mille fois merci.

Quand vous écrirez plus longuement les débuts de la guerre

néfaste, très honoré Maître, vous pourrez recourir non à ma collaboration (ce serait trop ambitieux), mais aux ressources de ma mémoire. Toujours, vous me trouverez.

Veuillez agréer l'expression de mon *dévouement* et de ma haute considération.

A. PICARD.

Et voilà qu'elle me rappelle encore, cette lettre, et avec plus de précision peut-être, les moindres faits de ce dimanche d'août, paisible et silencieux, succédant à ce samedi 6, gros de rumeurs et de canonnades. Voilà que les campagnes lorraines, où les pigeons blancs roucoulaient sur les maisons forestières — tandis que, là-bas, si près, agonisaient nos soldats — se lèvent du fond du passé comme un paysage qu'envelopperait la brume. Hélas! il était rouge sur la Sarre, le brouillard de ce mois d'août 1870!

Nous allions, nous allions, à travers champs, pour gagner Metz. Et nous avions fait prix avec un voiturier, maire d'une petite commune qui touchait à celles de Loudrefing et de Mittersheim. A chaque tour de roues il était tenté de nous planter là, en rase campagne, le pauvre homme, rongé d'inquiétudes, pour retourner à son logis, bride abattue.

— Ma femme, ma fille, que deviennent-elles si les ulhans sont chez moi? Et mes bestiaux? Et mes fourrages?

Mais d'un mot nous ramenions le brave et bon Lorrain à son devoir :

— Vous devez nous conduire à Metz. Allons jusqu'à Metz. Nous avons votre parole. Un honnête homme n'y manque jamais!

Alors il soupirait un « Allons ! » il fouettait ses chevaux et continuait sa route, notre route.

Il nous arrêta en chemin, chez un curé, son parent, qui nous accueillit avec une bonté chaleureuse. Désolé, d'ailleurs, le bon prêtre, et se préparant vaillamment à toutes les tristesses, à tous les devoirs de l'avenir :

— Si les Prussiens nous prennent la terre de Lorraine, je leur en disputerai le cœur !

Un bon gros Lorrain lui disait :

— Ce n'est pas une guerre, ça, monsieur le curé ! Non, ce n'est pas une guerre ! La Chine, le Mexique, l'Italie même, oui, c'étaient des guerres ! C'était loin ! Mais chez nous, des batailles, des combats, chez nous, on ne me fera pas dire que c'est une guerre, ça !

Ah ! que j'en ai entendu de ces « mots », pendant ces heures sombres — comme celui de cette paysanne devant son plant de choux écrasé sous les roues d'une batterie :

— De pauvres légumes qu'on a tant de peine à élever !

Cependant nous allions, nous allions toujours, à travers les campagnes, par les villages où les petites communiantes en robes blanches passaient, effarées et comme tremblantes, en regardant cette voiture qui filait au galop avec son conducteur arborant au chapeau un ruban tricolore — et ce jeune homme, à côté de moi, une casquette galonnée au front !

Ce fut cette casquette d'ingénieur, portée par le futur commissaire général de l'Exposition, qui faillit

nous perdre. A Herbitzeim, à neuf ou dix kilomètres de Sarreguemines, nous nous arrêtons pour déjeuner. Rapidement. Du jambon, des œufs. On nous sert dans la grande salle du rez-de-chaussée ouvrant sur la rue. Machinalement, je regarde à la muraille, des imageries d'Épinal, des scènes de la *Tour de Nesle*, avec légendes explicatives en français et en espagnol. Pourquoi en espagnol? Et — je m'en souviens comme de la journée d'hier — je lisais la scène où Buridan demande à Marguerite de couper les cordes qui l'enserrent : *Buridan dice a la Reina que quiere salir de la carcel...* lorsque, par la fenêtre ouverte, entre un murmure grandissant, une rumeur de menaces. De grands gars lorrains entourent notre voiture, interrogent le voiturier. Des visages irrités apparaissent. Les poings se ferment. De l'autre côté de la rue les femmes, accotées contre la muraille, regardent, pâles et peureuses, anxieuses du drame qui va venir. Et j'entends de rauques clameurs d'où sort, dix fois, cent fois répété, ce mot : *Preuszein!*

Des Prussiens! M. Picard et moi, on nous prend pour des Prussiens! Les gestes des paysans désignent, pleins de haine, la casquette à galons d'or. *Preuszein!*

Je laisse là la *Tour de Nesle.* La porte de l'auberge s'ouvre. Un gros homme, glabre et gras, qui ressemble étrangement à Louis Ulbach, entre, suivi de trois ou quatre gars solides; il porte sur son ventre en tonnelet une ceinture tricolore. C'est le maire d'Herbitzeim. Il s'avance et nous interroge.

Mais — ô ironie! — il nous interroge en allemand,

et c'est, je le répète, parce que je ne sais pas l'allemand que, Français, je suis pris pour un espion prussien par ces braves gens de Lorraine.

M. Picard parlait cependant un peu la langue allemande et la comprenait d'ordinaire passablement. Mais les habitants du bourg, à défaut du français qu'on ne leur avait pas inculqué, ne connaissaient qu'un allemand tout à fait dénaturé, un véritable patois.

J'entends cependant qu'on regarde M. Picard comme un officier, et le maire, s'adressant à moi, me pose des questions où je devine, par le mot *papier*, *papir*, souvent répété, qu'il me demande mes *papiers*.

Des papiers? je n'en ai pas. A Forbach j'ai laissé tous mes bagages, absolument comme cet aumônier du corps de Frossard qui, dans ce grand désastre, me disait, de mauvaise humeur, à l'hôtel Fistié : « C'est bien ennuyeux, je n'ai même plus une brosse à dents. »

M. le maire d'Herbitzeim devient sévère en me voyant répondre par geste que je n'ai point de passeport. Non, rien. Dans la rue, les cris redoublent : *Preuszein! Preuszein!*

Tout à coup, je pousse un cri. J'ai, le matin de la bataille, gardé — pour lire un article de Philarète Chasles sur l'*Amérique* d'Hepworth Dixon — un numéro du journal le *Temps*. C'était de la prédestination. Je prends le papier, je le tends au magistrat. En apercevant le titre d'un journal estimé en Alsace et en Lorraine, il sourit, — fait, d'un ton guttural : *Ah! ah! ah!* et me rend la feuille, d'un air aimable et protecteur à la fois.

Màis ce n'est pas le *Temps* qui nous tirerait d'affaire, la rue gronde et hurle toujours, et il faut l'intervention d'un éclusier des Houillères de la Sarre qui vient certifier de l'identité de M. Picard et dire :

— Ce n'est pas un officier prussien! Je le connais, c'est notre ingénieur!

En route! Un coup de fouet. Et adieu à Herbitzeim, que je ne reverrai sans doute jamais!

C'est à Loudrefing que nous couchons. Le jeune ingénieur, mon érudit compagnon, avait été chargé d'ouvrir là une tranchée profonde à travers le faîte séparatif du bassin de la Sarre et du bassin de la Seille. Elle devait, cette tranchée, permettre de jeter dans la Seille les eaux des grands étangs de Mittersheim et de Gondrexange, d'amener ces eaux à Metz et d'inonder ainsi les abords de la place dans un but défensif.

Ah! cette petite auberge de Londrefing! La terreur de la vieille aïeule qui avait vu déjà 1815 et qui disait, assise au coin de l'âtre, terrifiée par l'approche des Prussiens, en joignant ses mains maigres : *Encore si c'étaient des Russes!* Et, auprès de la grande cheminée où cuisait le repas, l'apparition soudaine d'un cuirassier, perdu dans la campagne, poudreux, et qui racontait un combat qui ne ressemblait pas à celui de Forbach et qui était la retraite de Reischoffen! Et, à minuit, alors que ne pouvant dormir, les yeux gros de larmes, je songeais — les allées et venues, les pas de ce commis-voyageur qui se déshabillait tranquil

lement de l'autre côté de la cloison, et jetait, par sa fenêtre ouverte, au vent de la nuit les gargarismes de le chanson du duc de Mantoue : *la Donna e mobile...* Je l'aurais volontiers étranglé, cet imbécile !

Le lendemain, à l'aube, nous commencions notre journée par la visite des chantiers où se trouvait alors un nombreux personnel ouvrier mais que l'invasion menaçante allait désorganiser bientôt.

Les braves gens saluaient leur ingénieur, parlaient d'échanger la pioche contre le chassepot.

L'un d'eux me disait :

— Les patriotes d'autrefois, ceux du temps de mon grand-père, prenaient Landau ! Ceux d'aujourd'hui se contentent de se défendre ! Quelle différence ! Mon père en pleurerait, s'il vivait !

Jamais, non, jamais, je n'oublierai la longue journée de causerie, de confidences échangées avec M. Picard, tandis que notre pauvre brave voiturier, silencieux, songeait à sa demeure envahie peut-être. Nous arrivâmes à Metz assez tard. Autour de Metz, tout sentait déjà l'effarement. On fuyait, on entassait sur des haquets les matelas et les meubles. Un ivrogne, au milieu du chemin, voulut nous barrer la route en criant : *Vive l'Empereur !* Ce fut la dernière fois que j'entendis pousser ce cri, en 1870.

Et puis des années passèrent, de longues années laborieuses et tristes. La France, pour la première fois, en 1878, eut une journée de joie et pavoisa, illumina pour fêter une exposition des labeurs de la paix. Puis, au lendemain de l'Exposition de 1889, je vis entrer dans mon cabinet un homme grand, maigre, le

visage énergique, les manières à la fois hautes et exquises, et qui, président de section du Conseil d'État venait me demander d'écrire pour une sorte de tableau général de l'Exposition, la partie relative à l'art du théâtre, aux décorations et aux machineries de la scène.

— Vous rappelez-vous, me dit-il, entre temps, notre voyage de Sarreguemines à Metz, au lendemain de Forbach ?

Je le regardais, étonné.

Comment ! ce haut personnage de l'État, cet intime ami de M. Carnot, ce magistral ouvrier d'une grande œuvre nationale, c'était le jeune ingénieur qui m'avait recueilli jadis, moi, piéton abandonné à travers la déroute, qui m'avait sauvé peut-être, et dont la casquette à galons d'or avait été, par les pauvres gens d'Herbitzeim, prise pour une casquette prussienne ?

Oui, vraiment — c'était lui — c'était M. Picard, et tous mes souvenirs, toutes les angoisses de ces heures de triste jeunesse se ravivaient, se réveillaient dans une causerie délicieuse et douloureuse à la fois.

— Vous rappelez-vous, me disait-il, notre serrement de cœur, lorsqu'en approchant de Metz, nous avons vu à terre les magnifiques plantations des routes, les arbres coupés aux abords de la ville ? C'était la préparation du siège déjà certain !

— Oui, répondais-je. Et, après la porte Serpenoise, tout près de la gare, nous nous sommes séparés après un long serrement de mains muet. Vous restiez à Metz, alors la *Ville-Vierge* ; j'allais à Paris, par le dernier train, moucheté, en route, par des balles alle-

mandes. On apportait, — vous en souvenez-vous? — sur un brancard un commandant en uniforme de la ligne, pâle comme un linge, et qui, du bout de sa canne, indiquait encore à ses infirmiers le chemin de l'ambulance où sans doute il voulait aller mourir! Tout l'héroïsme de l'armée s'incarnait dans ce mourant silencieux, dans ce vaincu superbe!

— Que c'est loin!...

— Et c'était hier!

C'était hier! La plaie est toujours vive, la blessure — pour moi du moins — est toujours saignante. J'entendrai toujours le canon de Forbach. Mais il faut pourtant songer à demain et demain c'est l'Exposition, c'est l'apothéose du Travail, le testament glorieux du *Siècle des ouvriers*; c'est — comme le dit si bien M. Picard — l'apaisement social et la grandeur, la revanche du pays. Y pense-t-on bien, parmi les querelles et les haines?

On n'y pense pas ou pas assez. On ne se préoccupe point de ces hôtes de demain, les étrangers. Couramment, des négociants français, intéressés pourtant au succès d'une telle œuvre patriotique, hochent la tête et disent :

— Ah! bah! l'Exposition! Est-ce qu'elle se fera?

Non seulement elle se fera, mais elle se fait. Ils travaillent avec acharnement, ces collaborateurs de l'admirable et dévoué commissaire général, ingénieurs et ouvriers. Ce scepticisme des gens déshabitués de l'action, il faut le combattre, à tout prix le vain-

cre. Et le temps presse. Le commissaire du gouvernement anglais, sir Howard Vincent, retournant, l'autre jour, dans son pays, faisait connaître à ses compatriotes de la Chambre des Communes l'admirable effort de la France et il les adjurait d'agir aussi, de se préparer, de *croire* à cette Exposition future.

— Si vous vous attardez, leur disait-il, vous préparerez simplement, à l'aube du siècle nouveau, un triomphe éclatant à l'industrie, à l'énergie allemandes !

Ah ! ceux-là, les Allemands, patients et laborieux, ne s'attardent pas et n'hésitent point ! Ils sont prêts. Comme à la veille de Forbach, ils sont préparés, armés, outillés pour la grande bataille industrielle. Il ne leur manque rien. Leur éclairage est essayé. Déjà ! Ils pourraient exposer demain. Allons, un coup de clairon et un coup d'épaule ! En avant ! Il y a aussi, du côté des Champs-Élysées, un clairon qui sonne la charge du labeur humain, du labeur national ! Il ne faut pas — il ne se peut pas — que cette grande manifestation française, qui, magnifiquement, doit couronner le XIXe siècle, soit, de par nos rivalités ou nos anémies, un Forbach industriel.

Aux armes !

V

LE PRÉSIDENT

I

18 février 1899.

Tout à l'heure, dans la tristesse de ce clair matin de février — ironiquement doux comme une aube printanière — j'ai vu tomber, abattre poutre à poutre, arracher les tentures de cette *marquise* dressée depuis des jours pour la fête de jeudi prochain, le bal du 23 au palais de l'Elysée. Il y avait comme un symbole navrant, une sorte de deuil en action dans ce labeur douloureux où les coups de marteau déchirant les bois blancs devenus comme le squelette d'une estrade de gala, faisaient songer invinciblement à ces mêmes coups lugubres frappés sur un cercueil.

Et j'ai là, sous les yeux, les grandes cartes glacées, les invitations bleues et violettes portant ce timbre à la fois officiel et familier : le *Président*, et invitant à venir passer au palais de l'Elysée la soirée du jeudi 23 février, à neuf heures et demie. *On dansera.*

On dansera! Ah! l'ironique inscription funèbre! Quel deuil et quelle épouvante dans ces lignes qui semblent comme un rictus du destin! On dansera, et c'est le jour de cette fête, c'est à la date de ce bal pour lequel une note récente nous avertissait qu'il ne restait plus une invitation disponible, c'est ce jeudi 23 février que les grands corps de l'État conduiront les funérailles solennelles de celui qui était hier, il y a quelques heures, le Président!

Hélas! à cette fète où il n'y avait plus de place pour personne, voici — le sort se joue ainsi de nos certitudes — qu'il y avait cependant place pour la Mort!

Elle est venue, l'invitée qu'on n'attend jamais et qui nous attend tous autant que nous sommes, et qui est là, derrière la porte, et qui choisit son heure, et l'Élysée en fête est un palais en deuil. De nobles femmes et de pauvres petits enfants sont là qui pleurent derrière ces murailles que la foule, en passant, fouille du regard comme pour y apercevoir le drame qui s'y est joué. Drame de famille qui est un drame national, de telle sorte que celui qui était vivant et souriant, il y a quelques heures, a dû subir l'autopsie de la science, cette science qui veut tout connaître et qui tient à répondre par la constatation des faits certains à cette chose qui est, comme l'herbe parasite de l'histoire, la légende.

Le Président est mort, non de son poste comme Carnot, mais à son poste. Sa haute et cordiale figure était et restera populaire. Il avait conquis le peuple lui-même, dans le sens le plus noble et le plus vaillant du mot. En ce siècle des laborieux, il était fils de ses

œuvres. Il était plus fier encore de son origine que de son point d'arrivée, et il avait raison. Très grand, bel homme, dominant la foule partout où il était, son port de tête un peu incliné, son air affable, son sourire cordial, étaient faits pour séduire la nation qui attend et qui regarde. Dès le premier jour, il prit quelque chose de l'attitude ouverte et attirante d'un Henri IV démocratique. La nation l'adopta. Familièrement, elle disait *Félix*. C'était aussi un salut et un hommage.

Je ne donne, moi aussi, qu'un salut respectueux au Président qui disparaît et que j'ai vu accueillant et simple, dans ce que sa vie officielle pouvait laisser entrevoir d'intimité. Sa joie visiblement était, après un repas solennel, de se retirer dans un coin de salon ou de jardin, et de causer avec quelque artiste qu'il aimait. La première fois qu'il vint à la Comédie-Française, j'avais eu le grand plaisir de lui annoncer, durant un entr'acte, que la *Champagne* — qu'on croyait perdue — était arrivée à New-York. Son visage s'illumina. Il dit à un de ses amis d'autrefois, debout à ses côtés :

— Tu es aussi content que moi, Geo-Geo !

C'était Georges Clairin qu'il appelait ainsi, du nom familier des causeries d'atelier. Bien souvent dans une des réceptions de l'Élysée, après le dîner officiel, le chef de l'État, en un coin du petit salon — sous le tableau de Philippoteaux — rappelait à Carolus Duran les voyages à Venise, offrait à Henner ou à Reyer quelque pipe de contrebande apportée d'Angleterre dans « la valise » diplomatique.

— Ne le dites pas!..

Et l'on riait.

Il était heureux aussi de quelque allusion à l'auteur de *Méditerranée* et d'autres livres de savantes et pittoresques impressions de tourisme — sa fille dont il parlait avec fierté, comme d'un écrivain remarquable en effet et que je puis louer maintenant en toute sincérité profonde, car il n'est plus là pour me dire : « Ne parlez pas d'elle, mais n'est-ce pas qu'elle a du talent? »

Un jour, le Président reçut de moi un volume qu'un docteur suédois m'avait prié de lui remettre au nom de la presse scandinave, et je me rappelle la façon dont il me dit :

— J'aime beaucoup ces Suédois, ces Danois, ces gens de Norvège. Jamais je n'oublierai qu'un jour, étant député et délégué pour assister, à Bruxelles, aux fêtes du cinquantenaire de la délivrance de la Belgique, on vint me dire, là-bas, que dans le défilé je prendrais place , moi qui représentais la France, à ma place alphabétique — la lettre F venant après la lettre A, c'est-à-dire après l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre marchant en tête! « Ah! pardon, dis-je alors il y a cinquante ans, lorsque les petits soldats de France se faisaient tuer dans les tranchées d'Anvers et de leur mieux travaillaient à l'affranchissement de la Belgique, il n'y avait pas d'ordre alphabétique! Représentant de la France, je prendrai place au rang qui, en pareille cérémonie, appartient à la France, c'est-à-dire au premier! Et s'il le faut — nous verrons bien! — je m'ouvrirai ma place moi-même! » — C'est alors que les Danois et les Suédois,

gens assez bien râblés, vinrent à moi et me dirent : « Monsieur Félix Faure, nous serons demain à vos côtés et, s'il faut vous aider, nous vous aiderons ! » Il n'en fut pas besoin. On me fit ma place. La France marcha en avant, mais grâce à ces bons et braves Scandinaves, je n'étais pas seul, — et avec eux, j'aurais volontiers fait le coup de poing comme on fait le coup de feu (1) !

C'est parmi tous les souvenirs qu'évoque présentement cette mort brutale, soudaine, absurde et sinistre, celui qui me paraît le mieux peindre le Français qui dort, maintenant, en une rigidité de pierre, sous le toit d'un palais que surmonte le drapeau tricolore crêpé de deuil.

Chez le *Président* de 1899, subsistait, palpitait toujours le Soldat de 1870.

II

FUNÉRAILLES OFFICIELLES

Les Parisiens, pendant la journée de dimanche, ont défilé devant la chapelle ardente où, entre des cierges, reposait, pâle et raidi, avec le grand-cordon de la Légion d'honneur lui barrant de rouge la poitrine, le corps de M. Félix Faure. Ils ont, par longues files silencieuses, regardé une dernière fois — les uns les traits de marbre du Président, les autres (car avant midi on avait fermé la bière) le cercueil où reposait celui qui avait été pendant cinq ans le chef de l'État. Des offi-

(1) Sans doute, Félix Faure avait cru à une difficulté qui n'existait pas. Les organisateurs des fêtes belges ont réclamé contre l'exactitude de ce fait; ce qui est certain, c'est que le Président me le conta tel que je l'ai rapporté.

ciers de la garde républicaine, immobiles comme des statues, se tenaient debout, l'épée au poing, tandis que des religieuses en robes noires aux plis rigides priaient, prostrées, devant le catafalque.

J'avais, pour saluer une dernière fois celui que j'avais honoré vivant, traversé les salons attristés où les statues sont voilées de crêpes. Dans le jardin, par où s'écoulait la foule respectueuse devant le Mort, je retrouvais la place où se tenait M. Félix Faure les jours des *garden party* de l'été. Un brouillard gris et fin enveloppait d'un autre voile ces allées où passait la longue théorie noire des visiteurs. Les branches des arbres sabraient de leurs hachures ce fond de brume légère. Et des croassements lugubres se faisaient entendre au fond du jardin. Ce n'étaient plus les paons aux cris funèbres entendus le jour de la dernière fête donnée par M. Carnot, le jeudi qui précéda sa mort. C'étaient, là-bas, au haut des arbres, des corbeaux qui jetaient leur note de deuil.

Voilà le second Président de la République que verra partir pour la tombe ce palais de l'Élysée magnifiquement décoré de ses solennelles tentures des jours de funérailles nationales. Les autres y passèrent : on y apporta le cadavre noblement mutilé de M. Carnot; M. Félix Faure seul y est mort.

Quels coups de théâtre que ceux de l'histoire! Paris, dont les fenêtres portent des drapeaux tricolores cravatés de deuil comme des gardes d'épées, voit encore — antithèse éternelle! — sur ses arbres grêles pendre et s'agiter les fils roses des serpentins du dernier Carnaval et, par ses rues pointillées par

endroits des confetti d'il y a huit jours, passera l'imposant cortège funèbre du premier magistrat de la patrie. Çà et là, du fond de leurs affiches chromolithographiées, des figurines de Chéret, jaunes d'or et bleu de ciel, les petites Parisiennes saccadées qui appellent le public au prochain bal de l'Opéra, pourront assister à ce touchant et majestueux spectacle ; — et elles sont là comme le symbole même de notre vie moderne où, en dépit des épreuves et des deuils et des angoisses et des tragédies, ce n'est pas seulement *la séance*, c'est le bal — et même *l'évohé* — qui continue.

Je sais un provincial de mes amis qui ne vient à Paris que pour y voir passer les enterrements, illustres et les grands cortèges officiels. C'est sa curiosité et son goût. Il loue une fenêtre et regarde. Il a vu ainsi, du haut d'un balcon de la place Saint-Georges, sortir le cercueil de M. Thiers qu'on emportait au Père-Lachaise en une heure inquiétante de notre histoire, alors que la lutte était ardente entre la République et les anciens partis. Ce jour-là, le bruit courait que ces funérailles du Président seraient sanglantes, que le gouvernement du Maréchal était décidé à profiter de tout désordre pour réprimer, étouffer l'opposition — et mon ami, qui, après avoir assisté au départ du cortège de la maison mortuaire était allé revoir encore le convoi boulevard Poissonnière, regardait là les députés qui, du geste, faisaient à la foule frémissante signe de ne point crier, de ne pas manifester, de conserver sur le passage du premier Président de la République le silence du respect. A la moindre clameur, ils opposaient leur *chut !* et cette foule, qui comprend tout,

qu'un mot agite et fait bouillonner, mais qu'un autre mot ou qu'un geste discipline, cette foule se taisait, des milliers de fronts restant découverts devant le cercueil qui montait au Père-Lachaise.

Mon ami était près de la Madeleine le jour où, interrompant les fêtes données aux officiers russes de l'amiral Avellan, Paris célébra les funérailles du duc de Magenta. Ce fut encore une journée singulièrement poignante. Agité, turbulent, enthousiaste, joyeux, pris de fièvre la veille et l'avant-veille, Paris, tout à coup, se recueillit, devint silencieux, comprit jusqu'en ses fibres les plus intimes le mystère de la mort et aussi le rapprochement singulier que se plaisait à faire la destinée dans ce cortège funèbre de l'homme qui avait, jadis, pris d'assaut Malakoff et qu'escortaient maintenant des compatriotes du noble amiral, l'héroïque Nakhimoff, défenseur de Sébastopol.

Je revois, à mon tour, cette journée inoubliable. J'entends un des compagnons de Mac-Mahon dire derrière moi : « Il a toujours eu de la chance. Arrivé à point en Crimée pour prendre la ville, arrivé à temps à Magenta pour sauver l'armée, emporté blessé du champ de bataille et laissant à un autre la tristesse de la capitulation de Sedan, il meurt en pleine apothéose et les fleurs des marins russes se mêlent sur son cercueil à celles de l'empereur d'Allemagne ! » Aux Invalides, dans l'Église pleine d'uniformes, les drapeaux autrichiens, déchiquetés, brûlés à demi par le dernier incendie, semblaient s'incliner sur le catafalque qui étincelait devant nous comme une châsse, et le dernier maréchal de France, le vieux Canrobert, goutteux et

courbé, en son uniforme fané de bataille — l'uniforme noir de poudre de Saint-Privat — venait saluer une fois encore, avant de mourir lui-même, le camarade d'Afrique, de Crimée et d'Italie...

Je me rappelle, du maréchal de Mac-Mahon, une conversation tout intime qui m'a souvent fait réfléchir à ce qu'on appelle par antiphrase évidemment les *jouissances du pouvoir*. C'était presque au lendemain de la première représentation de *Francillon*, qui fut un éclatant succès et le dernier triomphe d'Alexandre Dumas fils. La foule était grande au bureau de location de la Comédie, et, un jour, dans l'après-midi, l'excellent M. Bodinier vint m'avertir que le sergent de ville préposé à la surveillance du défilé du public était — un peu effaré, l'ancien soldat — monté lui dire : « — Il y a en bas, faisant *queue*, attendant sans s'impatienter, mais risquant d'attendre encore longtemps, le maréchal de Mac-Mahon ! »

— Si l'agent vous a dit vrai, répondis-je, priez le maréchal de me faire l'honneur de monter !

L'agent ne s'était pas trompé. Il avait bien reconnu le maréchal de Mac-Mahon. L'ancien Président, qui pouvait, quelques mois auparavant, venir à toute heure à la Comédie-Française (il n'y venait que très rarement et, à chaque fois, laissait cinq cents francs pour les ouvreuses, le personnel du théâtre), le chef de l'État de la veille attendait, comme un bon bourgeois, que la file eût passé et que son tour vînt devant le guichet de la location.

Je le priai de vouloir bien accepter l'hospitalité de ma loge personnelle. C'était le seul moyen de voir,

comme il le souhaitait, *Francillon* assez vite, toutes les places étant louées pendant fort longtemps encore. Il hésitait, embarrassé, presque timide. Enfin, il accepta.

Et dans la semaine qui suivit, on m'annonça la visite du maréchal de Mac-Mahon, qui tenait à venir me remercier en personne. Dois-je avouer que je fus très profondément touché de cette visite? Un directeur de théâtre est plus habitué aux demandes qu'aux remerciements et la moindre reconnaissance l'étonne. C'est de l'inattendu.

Le maréchal tenait, lui, à m'exprimer sa gratitude. Il s'assit. Nous causâmes. Et tout en causant, il me dit, très simplement et cordialement, la joie qu'il éprouvait à n'être plus Président de la République.

— Je vais et viens où je veux, je vis à ma guise; moi qui étais quelquefois souffrant à l'Élysée, je me porte comme un charme. La liberté, c'est la santé. Je me promène à mes heures, je chasse quand il me plaît et je fais mes cartouches moi-même... J'ai de l'air, enfin!... De l'air!... Il me semble que je suis délivré :

De *Francillon*, il m'entretint d'une façon remarquable et qui eût enchanté Dumas, malgré plus d'une critique piquante. Mais ce fut surtout lorsque je lui parlai de son fils — alors lieutenant de Mac-Mahon et qui venait, au Tonkin, de se distinguer, pour ses débuts, par un héroïque fait d'armes, enlevant un poste de Pavillons Noirs — ce fut là que le soldat, timide, modeste, au parler doux et simple, s'émut, et qu'une rougeur joyeuse monta à son visage déjà coloré et comme cuit par le grand soleil.

Le fils ajoutait un peu de renommée nouvelle à un

nom déjà illustre. Le maréchal en était tout fier, et je sentis que, seul, le juste orgueil paternel palpitait en ce chef d'armée sans pose.

Jamais je n'oublierai cette visite, cette causerie et ce mot, soupir de prisonnier qui aspire le grand air libre :

— *Il me semble que je suis délivré !*

De quelles haines, de quelles ambitions, de quelles rancunes, de quelles trahisons, les hôtes de ces palais d'où l'on gouverne — Tuileries ou Élysée — sont les otages !

L'ami qui vient à Paris pour les jours de grandes funérailles était près du Panthéon lorsque, devant les chers et vaillants fils du Président, M. Challemel-Lacour salua éloquemment la mémoire du martyr. M. Carnot ne savait pas, en partant pour Lyon, où l'on organisait des fêtes, qu'il y allait pour y mourir; mais eût-il su que sa vie était menacée, qu'un couteau-poignard le guettait là-bas, qu'avec sa même simplicité résolue il serait parti — n'ayant jamais reculé devant « ce qu'il faut faire ».

Relisez aujourd'hui les chansons comiques dont on s'amusait à l'heure où les caricaturistes représentaient un Carnot « en bois », dans lequel on enfonçait, sans qu'il bronchât, des épingles ! Ce n'était pas à coups d'épingles, pourtant, que Caserio devait le toucher ! Les satiriques du crayon, du fredon et du flonflon, les Ferny et les Fursy, qui ont de l'esprit à revendre, amusent les éternels frondeurs en soulignant le trait spécial de tout chef d'État qui, parce qu'il est plus haut placé — je n'y vois pas d'autre raison — tout aussitôt devient *cible*.

La raideur, plus apparente que réelle, de Sadi Carnot, la haute stature, le chapeau planté de côté et le port de tête de Félix Faure, furent, tour à tour, des thèmes faciles. Et, comme les Parisiens sont toujours peu ou prou d'humeur chansonnière ainsi qu'au temps de Maurepas, les légendes se créaient toutes seules, de par la puissance irrésistible du couplet.

Carnot, qui ignora peut-être ses chansonniers, souriait, tout le premier, des caricatures de ses caricaturistes :

— Est-ce ma faute? disait-il avec beaucoup de bonne grâce. J'ai beau vouloir donner des plis à ma cravate et la briser, elle se reforme et redevient correcte !

J'ignore ce que pensait M. Félix Faure de ses satiriques en ponts-neufs. Il avait assez de belle humeur curieuse pour être tenté d'aller écouter, dans la loge des grands-ducs de Russie, quelque chanson du Tréteau de Tabarin et assez d'esprit pour en rire.

Mais tout ne finit pas toujours par des chansons en France, quoi qu'en dise Beaumarchais. Il arrive une heure où les couplets se taisent, où les crayons s'arrêtent, où la vérité se fait jour et où, aux larmes de ceux qui aimaient, se mêle le respect de ceux qui contemplent et qui jugent. Hélas! il suffit de mourir!...

Et mon ami, le spectateur éternel de ces grandes manifestations de deuil public pourra, en regardant passer, à travers la tristesse et les douloureux et suprêmes hommages d'une ville, le convoi du Président d'hier, saluer et songer à la parole du maréchal, affranchi de toute glorieuse servitude :

— Il me semble que je suis délivré!

VI

Un mot d'Albert Bataille. — Toujours l'*Affaire*. — Un mort d'hier. — Emile Erckmann. — Une légende littéraire. — Le jugement des *Jeunes*. — Lamartine et le *Conscrit de* 1813. — Une page du *Cours de littérature*. — Le passé. — Les deux collaborateurs. — Phalsbourg et Soldatenthal. — La chronique de la vieille Alsace. — Le cahier de notes d'un soldat inconnu. — Procès oublié. — Emile Erckmann et Pierre Chatrian. — — L'*Ami Fritz*. — Erckmann et le préfet Valentin. — Souvenir du Raincy. — Une lettre d'Erckmann en 1898. — Autre fois et aujourd'hui. — Funérailles à Lunéville. — Le printemps Pâques et la *Trêve des charcutiers*.

29 mars 1899.

On raconte — je ne sais si c'est vrai — que le pauvre Albert Bataille, se sentant frappé par la mort brutale, inique et soudaine qui l'arrachait à ses amis, à une femme aimée, disait entre deux serrements de mains à celle qu'il allait quitter :

— Je laisse toutes mes affaires bien en règle ; ce qui m'ennuie c'est de ne pas savoir comment finira l'affaire Dreyfus.

Jusqu'à la fin le rédacteur judiciaire s'inquiétait de son article ; le légiste se préoccupait de la cause célèbre. Albert Bataille, regretté de tous, est parti en même temps qu'un écrivain fort populaire dont le nom fut, il y a trente ans, sur toutes les lèvres et que nos Parisiens ont laissé enterrer sans bruit, dans sa ville de province, là-bas. Pourquoi a-t-on si peu parlé d'Emile Erckmann, le collaborateur de Chatrian, ou plutôt pourquoi ceux qui en ont parlé ont-ils traité avec cette sorte de dédain la mémoire et les œuvres d'Erckmann-Chatrian qui resteront, quoi qu'on en ait dit, dans l'histoire de la littérature française ?

Et quand je pense que c'est au journal même qui, jadis, dut plus d'un succès de feuilleton à Erckmann-Chatrian qu'il s'est trouvé un juge assez sévère pour dénier aux deux collaborateurs disparus un peu de *talent* alors que le *génie* semble, çà et là, courir les rues. La jeunesse est volontiers sévère. Son injustice même est peut-être une de ses vertus. Lamartine au déclin de sa vie, était moins cruel à Erckmann et Chatrian débutants que les débutants ne le sont à ceux qui partent.

En 1867, Lamartine avait soixante-seize ans et il ne lui restait plus que deux années à vivre. Il publiait toujours son *Cours familier de littérature* et l'on s'y abonnait chez lui, « rue Cambacérès, n° 9, ancien n° 43 de la rue de la Ville-l'Évêque ». Le malheureux grand homme s'épuisant à sa tâche de journaliste, s'occupait, en sa revue, des auteurs, aujourd'hui classiques et qui n'étaient pas encore populaires, comme Ivan Tourguénief, et, après avoir salué l'avènement de Mistral,

le grand poète de Provence, il saluait l'apparition de deux nouveaux qui venaient d'Alsace, M. Erckmann et M. Chatrian.

On retrouvera ce qu'il disait d'eux dans le tome XXIII de ce *Cours de littérature*, et il est assez curieux de voir que Lamartine avait deviné, dans le *Conscrit de 1813*, la collaboration de quelque anonyme, quelque vieillard ignoré de la foule, et à qui les jeunes auteurs avaient emprunté plus d'une des impressions, des *choses vues*, comme dit Hugo.

« *Nouveauté* et *vérité* sont les noms de ce chef-d'œuvre », écrivait nettement l'auteur de *Graziella*. Chef-d'œuvre, Lamartine n'hésitait pas devant le mot — mais il hésitait devant le problème de cette collaboration qui l'inquiétait. « On comprend, disait-il, le génie qui est personnel ou qui n'est pas dans un seul homme ; mais on ne le comprend pas dans deux hommes égaux en facultés et en aptitudes. Ce serait un miracle que Dieu n'a pas fait. Il y a donc là non seulement un phénomène, il y a une énigme. Laissons-la, l'avenir nous l'expliquera. »

En attendant, il admirait — comme nous le faisions tous alors — la simple histoire du petit conscrit, du pauvre boiteux quittant la bouillie de maïs et le pruneau cuit pour aller se faire blesser à Leipzig et revenir à Phasbourg épouser sa cousine et revivre ses souvenirs — car voilà tout le roman, ou plutôt toute l'histoire. Et Lamartine appelait cette histoire « une légende du bas peuple faite pour lui apprendre à détester la guerre et à aimer la justice, la paix, le travail et l'honnête contentement ». « Moi qui vivais,

qui pensais et qui sentais déjà en ce temps-là, ajoutait le poète, moi qui partageais les angoisses du peuple pauvre et sacrifié à la noblesse des barons d'empire, je retrouve dans ce livre la mémoire minutieuse de cette époque. » Et il s'étonnait, lui qui avait vu 1813, 1814 et 1815, de retrouver une France, « divinisant, quarante ans après, le maître, qui faisait de l'héroïsme avec le sang inutilement versé de quelques millions de ses pareils ».

Ce que Lamartine voyait et admirait dans ce récit d'Erckmann-Chatrian, c'est ce qu'il appelait si bien *la naïveté de la vie*. La subtilité contemporaine se plaît à des œuvres plus compliquées. L'auteur des *Confidences*, lui, épris de simplicité, déclarait tout net : « Ce n'est pas là un roman, c'est *la nature !* »

Et, en effet, le bon horloger Goulden, la tante Grédel, la mère Catherine, le petit Joseph formaient un groupe de ce « pauvre peuple qui reçoit tous les coups et chez qui tous les *Te Deum* se changent tout bas en larmes et en malédictions ». L'œuvre des romanciers alsaciens apportait « cette *goutte de vérité populaire* » qui est vraiment l'histoire même. Et Lamartine, encore une fois, retrouvait ses sensations passées, ses colères et ses tristesses, beaucoup plus précises dans le *Conscrit* que dans les volumes de M. Thiers.

Le poète devinait, dès lors, je le répète, que ce roman avait été vécu — et que le petit boiteux de Phalsbourg était un être de chair et d'os dont les conteurs publiaient les souvenirs, comme les éditeurs du général Marbot, du capitaine Coignet et du sergent

Bourgogne allaient le faire plus tard — après une guerre inoubliable dont les romanciers alsaciens, par avance, nous racontaient l'épouvante.

« La moitié du talent, ici, disait Lamartine, est dans une bonne mémoire. Si ce livre est du père de M. Erckmann, je le comprends; s'il est d'un jeune homme, je ne comprends pas. »

Le *Conscrit de 1813* était de « deux jeunes hommes », il n'était pas du père de M. Erckmann. Ou plutôt Erckmann avait trouvé dans sa famille le carnet d'un soldat de dix-sept ans — que j'ai tenu moi-même entre les mains — et les notes des marches et contremarches du capitaine adjudant major Vidal, du 3e bataillon du 6e léger ; puis, ces papiers en mains, il avait visité les champs de bataille de 1813, refait les étapes du petit conscrit, retrouvé, de Leipzig à Phalsbourg, la trace des malheureux disparus.

Il faut avoir vécu à la veille de cette terrible année 1870, que nous pressentions tous, pour se faire une idée de l'action directe, immédiate de ces romans patriotiques, *Madame Thérèse*, le *Blocus* — traînées de poudre littéraire — qu'on accusait de faire craindre la guerre parce qu'ils nous enseignaient l'horreur de l'invasion. Ces livres, en réalité, sentaient le salpêtre. Les Allemands s'inquiétaient fort de ce réveil de l'âme alsacienne et les bonnes gens des Vosges, en lisant les récits des conteurs populaires, répétaient volontiers le dicton demeuré familier aux

paysans de l'Est après quelque bon repas bien terminé :

— En voilà *un* — en voilà *deux* — que les Prussiens n'auront pas !

Hélas ! les Prussiens devaient les avoir tous les deux, prendre le pays, la terre où Émile Erckmann et Pierre Chatrian étaient nés ! Aujourd'hui l'histoire de cette collaboration, dénouée après trente-huit ans d'amitié par la brouille, les procès, et maintenant achevée par la mort, cette histoire singulière, incompréhensible pour Lamartine — qui ne songeait pas alors aux Goncourt — est et restera comme une autre légende.

Je m'y attarde, moi, comme à un touchant souvenir.

Ces hommes, je les ai connus. Ces amis, un moment divisés comme leurs frères *Rantzau*, je les ai aimés.

Chatrian était né dans un petit village de la Meurthe, Soldatenthal — nom prédestiné pour un des auteurs des *Romans nationaux* Depuis deux cents ans, dans les forêts des Vosges, ses aïeux étaient ouvriers, *gentilshommes-verriers* ; ouvriers porte-épée. Un de ses ancêtres, le baron Renaut, avait, dit-on, fondé la verrerie de Baccarat, que son père J.-B. Chatrian, un moment, administra comme directeur et dont les actions faisaient hier la richesse du comte de Chambrun, gentilhomme-démocrate.

Chatrian volontiers racontait qu'en 1814 ce père avait pris le fusil, combattu l'ennemi dans la montagne comme — et peut-être avec — le fou Yégof. Fait prisonnier, attaché par des uhlans au pommeau de leur selle, on emmenait en captivité le brave Alsacien. Sa

femme se précipita vers lui, voulant l'arracher aux soldats. Elle nourrissait alors Pierre Chatrian, le futur écrivain. Un des uhlans la repoussa, lui perça le sein d'un coup de lance. Il y avait des gouttes de sang versé dans le lait que suça Chatrian.

Le temps passe, l'enfant grandit, se dégoûte du métier de verrier, entre comme maître d'études au lycée de Phalsbourg, y enseigne aussi l'histoire et, grâce à l'entremise du vieux principal du collège, le père Perrot, un original qui ressemblait fort à l'*Illustre docteur Mathéus*, Chatrian fait la connaissance d'un charmant garçon, Émile Erckmann, fils d'un négociant de la petite ville de Phalsbourg, destiné à être avocat, et revenu en Alsace après avoir fait son droit à Paris.

Les deux jeunes gens se lièrent d'amitié, échangeant leurs confidences et leurs rêves. L'un et l'autre voulaient *écrire!* Le père Perrot lisait leurs premiers essais, conseillait, corrigeait encourageait. Et, un beau matin, un premier conte fantastique parut, en bonne place, dans un journal de Strasbourg!

C'était le premier rayon de la gloire. Mais la gloire complète on ne la trouve qu'en ce *diantre de Paris*, comme Mme de Sévigné disait de ce *diantre de Rhône*. Ils partirent donc pour Paris, légers d'argent, chargés d'espoirs — et de manuscrits — et tant bien que mal ils vécurent : Erckmann la bourse mieux garnie ; Chatrian demandant, comme disait Balzac, la « niche et la pâtée » à un petit emploi obtenu, par la protection de M. Chevandier, dans l'administration des chemins de fer de l'Est et travaillant à son bureau de dix heures du matin à six heures du soir, puis

veillant la nuit pour faire de la littérature. Notre ami Édouard Siebecker s'en souvient.

Et ce fut Chatrian qui s'avisa, pour faire accepter un conte fantastique à l'*Artiste*, le *Bourgmestre en bouteille*, d'imaginer que ce récit était l'œuvre d'un certain Erckmann, une sorte d'Edgar Poë germanique, célèbre en Allemagne, et Arsène Houssaye, enchanté, publia ce *Bourgmestre « conte traduit de l'allemand d'Émile Erckmann, par P. Chatrian »*.

Ce fut là l'origine de la collaboration célèbre, le premier chapitre de ces livres qui sont « la légende touchante d'un coin de terre nous tenant au cœur plus que tout autre, » disait au procès Me Tézenas, qui calculait alors que dans cette ville de Phalsbourg, patrie d'Erckmann, laquelle n'a que cent deux maisons, en moyenne chaque maison a donné à la France deux officiers. « C'est la pépinière des braves! » s'écriait Napoléon Ier, parlant du prytanée militaire de Phalsbourg.

Le *Conscrit de 1813* résume les romans militaires d'Erckmann-Chatrian comme l'*Ami Fritz* leurs romans intimes. L'*Ami Fritz*, c'est le *François le Champi* de l'Alsace. Kobus, au printemps, regardant le pot de fleurs de la voisine, le chat qui se remet en route sur les gouttières et les moineaux criards qui recommencent leurs batailles, fait songer aussi à un autre personnage de George Sand, au fermier amoureux de la *Petite Fadette*. « C'est le poème de la nature. *Il n'y a pas une larme qui ne soit du bonheur* », disait encore de cette idylle ce Lamartine que

je reviens de feuilleter et de relire avec tant de curiosité et de surprise.

On n'a vu dans cet *Ami Fritz* que les andouilles, la choucroute, les jambons et les chopes de bock-bier, — il y a autre chose : l'analyse d'un état d'âme, l'amour triomphant de l'égoïsme d'un bon gros garçon qui croit vivre heureux — tout seul.

— L'ami Fritz, c'est moi! s'écriait, un jour, Erckmann lui-même, ajoutant : Le vieux rabbin Sichel est le rabbin de Strasbourg, vieil ami de mon père. Et Suzel, toute blanche, toute rose, c'est...

Il s'écria : *C'est elle!* quand il vit Mlle Reichenberg aux répétitions pour la première fois.

— Je peignais, étant à Paris, disait-il encore, les paysages de notre pays, parce que j'aurais voulu les revoir!

Et quand je pense que ce vieillard, dont la joie consistait à voir passer et manœuvrer les pantalons rouges, fut accusé, parce qu'il ne voulait point quitter Phalsbourg, d'être un Allemand, un Prussien, lui qui, aux élections de l'Assemblée nationale en 1871, avait obtenu pour la députation, à Strasbourg, 42,000 voix, deux mille voix seulement de moins que l'héroïque préfet de la Défense nationale, Valentin.

Il n'y a plus à rappeler les épisodes de cette triste rupture entre les deux collaborateurs. Tout est effacé et par la mort et par l'oubli. Il y eut là un malentendu sinistre. Chatrian multipliait pour faire jouer le drame *Alsace!* ses démarches auprès des ministres.

— Savez-vous pourquoi? disait-il. C'est que le lendemain de la représentation d'*Alsace!* drame patrio-

tique de MM. Erckmann-Chatrian, l'entrée de l'Allemagne sera interdite à Erckmann!

Celui-ci, à la fin, se décida à quitter le cher pays et se réfugia à Lunéville. Il y était honoré dans sa retraite, et voici peu d'années la ville lorraine célébrait avec émotion le *jubilé* littéraire du vieil Erckmann. On fêtait l'écrivain, ou saluait l'homme. Un jeune critique de talent, M. Émile Hinzelin, prenait la parole pour louer publiquement l'œuvre des chroniqueurs d'Alsace.

Philosophiquement, Émile Erckmann laissait passer les honneurs comme il avait laissé jadis passer les injures. Il m'écrivait à moi, le 5 février 1898 — il y a à peine un peu plus d'un an — une lettre où doucement il me contait qu'ayant pris son parti de la vie il attendait, sur le pas de sa porte, l'inévitable mort. Et la lettre est touchante :

> J'ai été frappé d'hémiplégie incomplète du côté gauche ; l'œil, le bras et la jambe de ce côté ont subi tout à coup un affaiblissement considérable. Le côté droit est resté intact. Je puis encore écrire, mais l'oculiste que j'ai consulté me recommande de ménager l'œil droit et dans ces derniers temps je me suis aperçu qu'il faiblissait à son tour.
>
> En hiver, j'écoute bourdonner mon feu. En été, je fais transporter mon fauteuil au fond de mon jardin clos de murs tapissés de vigne et de volubilis et je rêve à mes belles forêts des Vosges, à ma scierie, aux bonnes figures d'autrefois. Du reste, pas de souffrance.
>
> Vous avez parfaitement compris pourquoi je me suis retiré à Lunéville, derrière la grille de ma maison où je reçois de bien rares visites. C'est pour me dérober à la calomnie. On ne peut rien reprocher à celui qui se tait. Malheureusement, comme dit Tacite dans la *Vie d'Agricola*, il est plus facile de se taire que d'oublier.
>
> C'est une grande satisfaction, mon cher monsieur Claretie, de n'avoir jamais manqué a ses devoirs ni envers soi-même, ni envers sa famille, ni envers se patrie et c'est la seule qui me

reste au moment, prochain sans doute, de lever le pied pour entrer dans le grand inconnu.

Sur ce, mon très cher et déjà vieil ami, je vous serre la main cordialement.

EMILE ERCKMANN.

Elle est exquise dans sa tristesse résignée, cette lettre mélancolique : c'est la vieillesse de l'*Ami Fritz*.

En la recopiant, je revois le bon gros Erckmann tel que je l'aperçus pour la première fois, au Raincy, dans le jardin de la propriété qu'habitaient en commun Erckmann et Chatrian. C'était celui-ci qui m'avait invité à passer la journée avec eux à la campagne.

J'arrive, Chatrian me tend sa main cordiale. Puis il cherche Erckmann pour me présenter. Erckmann! où est Erckmann?

Chatrian appelle: « Erckmann! eh! Erckmann! »

Puis il me dit :

— Il est peut-être dans sa chambre. Il était un peu souffrant, le médecin l'a mis à la diète. Et puis nous avons eu un petit chagrin, ce matin ! Il faut pourtant que je le trouve! Où es-tu donc, Erckmann?

A la fin nous découvrîmes Erckmann. Il n'était pas dans sa chambre: il s'était juché dans un cerisier, un beau cerisier chargé de fruits rouges, et là, à cheval sur une maîtresse branche, entre deux bouffées de sa pipe de porcelaine, lui mis à la diète par le docteur du Raincy, il mangeait des cerises et en jetait les noyaux aux moineaux, comme l'ami Fritz.

Quant au *petit chagrin* qu'avaient eu les deux collaborateurs, le matin de ce beau dimanche de juin,

le voici : Ils avaient achevé un roman nouveau qu'attendait le *Journal des Débats* et, depuis qu'ils l'avaient commencé, ils n'en étaient pas contents. Alors ils avaient pris le parti de le relire et ayant achevé la lecture, ce matin même, ils s'étaient entre-regardés en hochant la tête :

— Eh bien! qu'en dis-tu?

— Je dis que ce n'est pas fameux!

— Non, ça n'est pas ça!

— Que faire?

— Bah! pour un roman de plus ou de moins nous n'en serons pas plus riches! C'est fort ennuyeux de détruire une œuvre achevée, mais mieux vaut encore ne rien donner que de livrer un travail dont on n'est pas content. Les *Débats* patienteront. Si nous allumions un peu de feu?

Ils avaient allumé le feu et, feuillet par feuillet, le roman qu'ils trouvaient manqué était devenu de la cendre.

C'est leur vieil ami Sichel qui me conta tout bas la chose. Eux n'y pensaient plus ou feignaient de n'y plus penser. Ce que je sais, c'est que ce jour-là, au dessert, ils chantèrent — peut-être pour s'étourdir, oublier le « petit chagrin » du roman détruit — de vieux patriotiques refrains d'Alsace!

Que c'est loin, tous ces souvenirs! Le *Journal de Lunéville* se plaignait, il y a peu de jours, que pas un représentant officiel, pas un littérateur n'ait pris la parole pour saluer une dernière fois Émile Erckmann — et la mémoire unie d'Erckmann-Chatrian — devant la tombe du dernier survivant ouverte en terre lor-

raine. J'ai voulu, du moins, envoyer de loin ce suprême témoignage au philosophe qui, du fond de son jardinet, parmi les volubilis et la vigne vierge, cherchait, lui aussi, au loin, cette *ligne bleue des Vosges* dont parlait celui dont on va dresser l'image à Tunis, Jules Ferry, si calomnié, si attaqué, si bien vengé.

Et voilà tout ce qui s'est passé depuis notre dernière causerie, déjà lointaine. Le printemps vient, repart, se montre un matin, disparaît le soir. Chaque journée apporte son contingent de nouvelles, de discussions, de recontars, d'inquiétudes, d'espérances. Et cela, ce défilé, cette cohue, ces contrastes, ces polémiques, cette course folle qui n'est qu'un piétinement, c'est ce qu'on appelle la vie. C'est à cela que s'use la vie.

Pâques donne, comme tous les ans, son espèce d'accalmie à la fièvre éternelle. On s'arrête un peu pour respirer. On part, on prend des vacances. Le premier bourgeon a fait aussitôt boucler la première malle. Les comédiens vont, libres de *bulletins*, loin des coulisses, au bord de la Marne. *Relâche !* C'est la joie annuelle, un brin de liberté tous les douze mois et, chose curieuse, le musée Grévin encaisse, au vendredi saint, la plus grosse recette de l'année.

Treditionnellement, les bouchers et les charcutiers consacrent ce jour-là à une visite aux figures de cire. Leurs grilles sont fermées et leurs étaux font grève ; ils s'en vont contempler les gloires du panthéon Grévin. Et, en vérité, la politique et les polémiques feraient sagement de prendre modèle sur ces corps de

métier qui donnent l'exemple des trêves heureuses : *trêve des confiseurs* sous les frimas de janvier, *trêve des charcutiers* aux premières fleurs de Pâques !

La troisième trêve sous la troisième République serait plus difficile à trouver.

VII

ÉDOUARD PAILLERON

SOUVENIRS.

26 avril 1899.

J'étais à Sienne, vendredi dernier, et dans cette cité pittoresque, entrevue pour la première fois, après quatre où cinq voyages en Italie, le souvenir du beau drame la *Haine*, avec l'assaut des murailles crénelées, le dénouement terrible dans la cathédrale, les rues pleines de processions et de cadavres me hantait — et j'avais la pensée et les yeux pleins de décors de théâtre — une affiche même, sur ces murailles noires, portait le titre de la *Fernanda* de Sardou — lorsqu'enfin je vais au télégraphe pour avoir, au bureau restant, les dépêches que j'attendais et de chez moi et de la Comédie.

De ces dépêches, sur papier jaune saumon, il y en avait deux que l'employé me tendit, mais en hésitant

à me livrer la deuxième, car le nom du destinataire était, sur l'enveloppe, orthographié *Clarède*.

— Vous n'êtes pas M. Clarède ?

— Non, mais il est plus que probable, il est certain que la dépêche est pour moi !

L'employé n'en était pas convaincu et gardait entre ses mains ce papier fermé que je faillis, un moment, ne pas ouvrir. Et c'est une particulière angoisse, un peu énervante que celle-ci : avoir devant les yeux un papier clos, contenant sans doute quelque nouvelle qui est comme une parcelle de votre vie et ne pas pouvoir en déchirer les plis, parce qu'en transmettant la dépêche, un employé a fait erreur sur l'orthographe du nom du destinataire.

Clarède ! Y avait-il vraiment un *Clarède* qu'une dépêche guettait à Sienne et qui viendrait réclamer ce pli fermé ?

Et je me demandais si, dans cette dépêche que je ne pouvais lire et qui était pour moi, j'en avais la certitude, il s'agissait de la représentation de Racine ou de cette fête de La Ferté-Milon, à laquelle, avec la meilleure volonté du monde, arrêté en chemin par un misérable hasard de voyage, il me serait impossible de prendre part.

A la fin, l'employé se décida à me livrer la dépêche de *M. Clarède*, mais conditionnellement :

— Ouvrez-la, lisez-la et, si elle n'est pas pour vous, rendez-la !

Elle était pour moi !

Elle était pour moi et contenait ces mots de M. Guilloire : « *Pailleron mort. Obsèques samedi. Faut-il relâche ? Comité convoqué par Mounet pour déci-*

sion. » Ainsi, voilà la nouvelle navrante que me donnait ce papier jaune, qu'un moment on avait refusé de me délivrer ! Édouard Pailleron, dont le *Monde où l'on s'ennuie* figurait encore sur le dernier programme envoyé par moi de Messine, venait de disparaître après Augier, après Dumas, après Meilhac, plus jeune que les deux premiers, plus vigoureux en apparence que le dernier — avec sa forte carrure de Parisien qui sait se faire rural pour demeurer robuste — et je restais, dans cette rue de Sienne, stupéfait et désolé de ce coup inattendu.

J'aurais appris trop tard, pour envoyer les instructions à Paris, cette mort brutale, si l'employé n'avait consenti à me laisser décacheter la dépêche de *M. Clarède*, et, une fois encore, le hasard eût été malencontreux. Les journaux toscans annonçaient cependant, en une ligne, ce même soir, la nouvelle de la disparition de M. Pailleron, *commœdiographe.*

Ce fut, en effet, un auteur de comédies dans toute la force du terme et s'il se risqua une fois dans le drame avec *Hélène*, qu'il appela sur l'affiche une *tragédie bourgeoise*, il s'en tint là et se cantonna sur un terrain très personnel qui me faisait l'effet d'un jardin de Paris où il eût cultivé, çà et là, des fleurs tombées des mains exquises de Musset. L'*Étincelle* est de ce coin de terre.

Et, tout à coup, pendant que je télégraphiais au théâtre pour les obsèques du lendemain — ces obsèques où je ne serais pas — tous les souvenirs d'autrefois se levaient en

foule, m'empêchaient de voir ces ruelles étonnantes de Sienne, ces percées de pierres et ces horizons délicieux, ces louves sinistres et maigres se dressant comme pour défendre encore la cité, comme au temps farouche de Blaise de Montluc — tout ce qui m'avait saisi le matin, d'une impression si profonde. Mais la vie chassait ces images — la vie ou plutôt la mort. Et comme tout paraît décidément une vision, une sorte de cinématographe tantôt grotesque, tantôt dramatique — toujours affreusement rapide — dans ce que nous appelons une existence humaine !

J'avais connu Pailleron voilà bien des années. Je l'avais beaucoup aimé. Qui ne l'a point rencontré quand il avait vingt-cinq ans ne peut savoir ce que contient de vitalité, d'esprit et de charme un être solide et jeune. J'avais écrit, je crois bien, mon premier article de critique sur son premier livre, qui était naturellement un volume de vers.

Je me vois encore achetant cet in-18 à couverture blanche, portant ce titre : *les Pasasites*, et le lisant, tout en marchant. Édouard Pailleron venait de faire applaudir à l'Odéon une première pièce, l'éternelle comédie antique qu'on apportait alors régulièrement — depuis la *Ciguë* — au second Théâtre-Français, comme on y a apporté depuis — depuis Banville — des Pierrots et des Colombines. Il avait donné à son volume de vers le titre de sa pièce, et ses vers étaient bien vraiment des vers de jeune homme, ardents, vibrants, alertes, spirituels, éloquents, dont la forme aujourd'hui ferait peut-être sourire nos habiles joailliers, les maîtres émailleurs de la poésie, mais dont le souffle était

vraiment printanier, avec des accents amèrement virils, comme lorsque ce *jeune* disait aux jeunes gens d'alors :

Qui mourra pour ta cause, ô sainte Liberté ?

On ne s'imagine pas le railleur que fut Pailleron en ces dernières années, poussant ces cris de foi et de colère. Il connut aussi nos révoltes, pourtant. Il n'avait pas en vain fréquenté, en sortant du régiment (car il avait été dragon, on a dû le redire dans les articles faits sur lui) son compatriote, le poète Pierre Dupont. Ce bon et entraînant Pierre Dupont, dont Lyon a le droit d'être fier, avait pris Édouard Pailleron en affection, et comme deux *gônes* des Brotteaux ou de la Croix-Rousse, les deux compagnons allaient aux environs de Paris chercher des rimes, des chansons et des fleurs.

Un jour que Pailleron avait à la boutonnière une magnifique rose, quelque *Gloire de Dijon* achetée chez un fleuriste, Pierre Dupont, au sortir d'un cabaret de Chaville, eut une idée de poète.

— Donne-moi ta rose, dit-il à Pailleron, Je vais la greffer sur un églantier du chemin, et vois-tu la surprise et la joie des amoureux qui, aux floraisons futures, trouveront des roses glorieuses sur les haies des sentiers de Chaville !

J'ignore si les *Gloires de Dijon* ainsi greffées ont produit des roses nouvelles. M. Moser, le maître horticulteur, mon voisin de Viroflay, seul pourrait nous le dire. Mais s'il en était ainsi, il serait juste que la variété nouvelle portât le nom du chansonnier des blés, de la vigne et des bœufs.

Hélas ! ces souvenirs datent de longtemps et les rosiers de nos vingt ans ont passé fleur ! Pailleron aimait à conter ces histoires dans les dîners intimes du quai Malaquais — alors qu'il habitait, avec le docteur Charcot, l'ancien hôtel du Ministère de la Police Générale sous le premier Empire. Ces réunions étaient charmantes. Il y eut là des *lundis* de causeries où l'esprit flambait comme une illumination. Augier et son verbe gaulois ; Dumas, conteur savant et causeur plein de ripostes ; Alphonse Daudet étincelant de verve, avec le geste, avec le mot, avec la voix ; Édouard Thierry, Ed. Got — qui ne s'aimaient qu'en Pailleron — le bon Louis Leroy, un vieux peintre resté jeune ; Pierre Véron, Henri Lavoix, Henry Fouquier, notre ami Charles Edmond qui écrirait, s'il le voulait, les plus étonnants Mémoires du monde, car il a tout vu ; Adrien Marx, Harpignies, Chenavard, Henry Rivière dont les *Pavillons-Noirs* devaient promener la tête au bout de leurs piques — combien d'autres et combien de morts qui étaient alors jeunes, vibrants, apportaient leur note originale, leur propos, leur *conte et joyeux devis* à ces réunions calculées sur le nombre exigé par Brillat-Savarin !

Après le dîner, on montait dans la salle de billard où, sur un bureau de bois, dans un coin, Pailleron travaillait d'ordinaire. Ce billard entendit aussi, comme le billard fameux de Meilhac, bien des histoires. Un chroniqueur eût trouvé là de la copie pour vingt articles. Autour de lui, sur les murs tapissés d'aquarelles, il eût pu déchiffrer des autographes précieux, encadrés comme les plus beaux tableaux que

pût avoir un littérateur : vers de Musset, lettres de Balzac, odes de Hugo, méditations de Lamartine.

On me dit qu'en ces derniers temps, ces *lundis* étaient plus tristes. De fins causeurs, tels que M. Paul Hervieu, que goûtait particulièrement Pailleron très frappé de ce fier talent, y avaient cependant ramplacé les conteurs d'autrefois, pris un à un par la mort.

Et voilà que la mort a pris le maître du logis lui-même!... Elle est venue (elle vient toujours, mais elle choisit son heure avec un plaisir cruel), au moment où Pailleron quittait sa maison nouvelle, quai d'Orsay, chassé, cette fois, par les démolisseurs, pour emporter tous ses bibelots précieux, ses tableaux, ses statues et ses livres, et les caser enfin — en jouir tout à fait dans une admirable installation près du parc Monceau, dont je ne savais pas même l'adresse. Car, en ces derniers temps l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, très préoccupé sans doute ou très las, n'apparaissait plus guère au théâtre ni à l'Académie.

— Que devient Pailleron ? On ne le voit plus !...

Mon ami Louis Dépret, qui le voyait cependant, m'en donnait des nouvelles inquiétantes. La veille de mon départ pour l'Italie nous en parlions encore. Mais je conservais de Pailleron l'image vigoureuse du travailleur en gilet de tricot, écrivant *sa scène* tout en fumant sa pipe et prêt, le lendemain, à partir pour la chasse. On ne s'imagine point qu'on vieillit. Je ne croyais pas à une telle fin, à ce deuil qui a frappé tout un foyer respecté et aimé.

Ah! le beau temps, le bon temps des *Parasites* et

du *Mur mitoyen !* Les soirs des premières de l'Odéon ! Thiron, l'excellent Thiron, jouant dans la pièce de Pailleron un rôle de collégien, oui, de collégien en tunique, avec ceinturon, et faisant, en ce costume, une déclaration d'amour, d'amour hésitant et peureux où nous applaudissions, au passage, ce vers — le *joli vers* dont la sous-préfète sourira plus tard :

Car le cœur d'un timide est un coffre d'avare !

L'Odéon d'Amédée Rolland, de Charles Bataille, de Jean du Boys, poètes dramatiques appelés, croyions-nous, comme Louis Bouilhet, à recueillir la succession de Hugo ! Où sont ces noms et ces journées ? Fondues et liquéfiées, les blanches neiges d'antan !

Pailleron, lui, n'avait fait qu'un bond de la rive gauche à la rive droite et de l'Odéon à la Comédie-Française à laquelle — sauf lorsqu'il donna l'*Age ingrat* au Gymnase — il resta fidèle. Il disait de soi-même, du reste : « Je suis un singulier auteur, l'auteur qui a peur d'être joué ! » C'était vrai : il avait des rêves de « distribution » tout à fait particuliers. Lorsqu'il apporta la *Monde où l'on s'ennuie* à M. Perrin, il hésita longtemps à donner définitivement la pièce, parce qu'il exigeait pour la duchesse de Réville Mme Arnould Plessy. On lui répondait que Mme Plessy était retirée. Il se résigna presque à Mme Madeleine Brohan et la délicieuse Madeleine — l'esprit même et la bonté en personne — fut tout à fait supérieure dans ce rôle, son dernier rôle malheureusement.

— Si ce sont mes cheveux blancs qu'elle a mis, disait d'elle la charmante marquise de Blocqueville,

la fille de Davout, je la remercie de les si bien porter!

Pour la *Souris*, il lui fallait absolument Delaunay. M. Delaunay était parti. Beaucoup trop tôt. Je lui offrais l'admirable comédien qu'est M. Worms.

— Delaunay a écouté le rôle. Le rôle est pour Delaunay. Pas de *Souris* sans Delaunay, me répondait Pailleron obstinément.

Victor Koning, qui savait cela, fit offrir une vingtaine de mille francs à M. Delaunay pour créer la pièce au Gymnase ; mais le comédien, fidèle au pacte social et ne voulant plus jouer sur aucun théâtre après avoir quitté la Comédie, refusa net et la *Souris* fut représentée à la Comédie-Française. On sait le succès éclatant qu'y obtint M. Worms.

En ces derniers temps, Pailleron rêvait pour l'éminent artiste un rôle de père, dont il me traçait les grandes lignes. Cette fois, l'auteur comique allait droit au drame. C'était vigoureux et hardi. Le succès eût été grand. Peut-être retrouvera-t-on dans ses papiers la pièce, dont je connais le scénario.

L'*interprète*, on le voit, préoccupait fort Pailleron, comme il préoccupait fort Dumas. C'est en écoutant rire tour à tour et pleurer Jeanne Samary qu'il écrivit l'*Étincelle*, si adorablement jouée par l'éclatante comédienne. C'est en voyant aller et venir, fureter et causer Mlle Reichenberg sur la scène qu'il eut l'idée du rôle de la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*.

Il n'aimait pas les pièces à thèse. Il aimait avant tout le théâtre d'Augier, peut-être parce qu'il discutait — un peu trop — le théâtre de Dumas. Dumas, à son tour, disait de lui :

— Quand on a écrit dans *Petite Pluie* cette simple phrase pour définir l'amour : « *De grands mots avant, de petits mots pendant, de gros mots après* », — on a écrit ce qu'il y a de plus difficile à écrire : une phrase courte qui mérite de rester éternellement.

L'éternité ! Les pierres mêmes, les noires pierres de Sienne, que je regardais après avoir lu la triste dépêche, n'ont gardé ni la trace du sang versé jadis, ni l'écho des soupirs évanouis — et elles disparaîtront peut-être elles-mêmes quelque jour, ces pierres pittoresques et sinistres. L'éternité ? Question de siècles. Question de minutes. Et nous faisons, nous, les éphémères, des phrases sur l'éternité de nos espoirs !

VIII

Un Parisien disparu. — Édouard Pailleron. — Le prologue de *Cabotins*. — *Un grand Enterrement*. — Souvenir de jeunesse. — Dualisme. — Confession d'un maître du théâtre. — Pailleron jugé par lui-même. — Un mondain timide. — Lettre au comte Fantoni. — Vers d'album. — Les projets de M. Pailleron. — Port-Royal et le théâtre. — La lassitude des artistes. — Le rêve de Mlle Emma Calvé. — La *Fleuriste d'Ophélie*. — Petite histoire. — Les fleurs des champs et les fleurs de marbre. — Pourquoi Mlle Calvé a commandé son tombeau.

27 avril 1899.

On n'a pas fait cette remarque, assez funèbre, que la dernière œuvre d'Édouard Pailleron représentée sur un théâtre de Paris avait été ce *Prologue de Cabotins*, joué au Châtelet dans une représentation à bénéfice. Prologue ironique et douloureux où l'auteur, avec sa verve cruelle, mettait en scène, marquait d'un trait vif, comme d'un Henri Monnier qui eût conversé avec les fossoyeurs de Shakspeare, les funérailles d'un homme célèbre. C'étaient les obsèques d'un membre de l'Institut, la « dernière journée » de ce

M. Laversée, dont Pailleron nous avait montré le triomphe, l'inauguration de la statue, et, entre parenthèses, c'était au sculpteur Gustave Deloye que j'avais demandé le plâtre de cette statue d'homme d'État, plâtre à hautaine et curieuse tournure qui figure encore dans le magasin d'accessoires de la Comédie-Française. Le bon Deloye avait improvisé cette statue, grandeur nature, en quelques jours et, pour meubler l'atelier du sculpteur, il nous avait même offert — et donné — le propre instrument de travail d'un admirable maître, la plate-forme sur laquelle Houdon pétrissait la terre de ses bustes, souvenir précieux qui restera conservé parmi nos trésors d'art.

Un moment, Édouard Pailleron avait eu l'idée d'ajouter, lors d'une reprise de *Cabotins*, ce prologue comique et terrible à la fois qu'il appelait *Un grand Enterrement* et que les acteurs du Paris le plus divers, MM. Huguenet, René Luguet, Saint-Germain, Gobin, Francès — j'en oublie — jouèrent, au bénéfice de la caisse de secours des Artistes dramatiques en compagnie des créateurs de *Cabotins* à la Comédie-Française. Je ne sais pas quel eût été le sort de ce tableau pris sur le vif des banalités qu'entend le cercueil d'un homme célèbre, regrets exprimés entre deux propos échangés sur la pièce de la veille, l'*affaire* du jour ou la première du lendemain, soupirs légers de camarades, larmes de confrères crocodiliens, chagrins d'inconnus qui sont parfois les meilleurs amis et les admirateurs les plus sincères des gens illustres, tout ce qui fait la petite comédie éternelle de ces deuils où les pleurs silencieux des êtres chers, de

ceux qui demeurent et souffrent sont le drame poignant de la scène qui se joue chaque jour à Paris. Musique militaire et discours officiel où l'orateur ne dit pas du mort tout ce que ceux qui l'aimaient eussent souhaité, ou encore profite de l'heure douloureuse et s'arme du deuil d'aujourd'hui pour dénigrer quelque grand mort d'hier.

Je ne crois pas que le prologue de *Cabotins* eût réussi comme la pièce. On ne badine pas plus avec la Mort qu'avec l'Amour. Lorsque Pailleron nous lut ce tableau spirituel et féroce dans la salle du comité, M. Mounet-Sully, qui riait comme nous tous à ces saillies funèbres, dit tout à coup :

— Quelle sinistre chose que la photographie !

C'était une photographie, en effet, une phonographie presque des propos inévitables que ce *Grand Enterrement* et j'y songeais, loin de Paris, alors qu'il m'était impossible d'arriver à temps pour les funérailles. Je me rappelais le rire de Pailleron lui-même faisant répéter ses acteurs, mouvoir ses personnages, réglant les reprises de la *Marche funèbre* de Chopin et s'amusant de M. Huguenet, correct et discret comme un ambassadeur dans son rôle d'ordonnateur des pompes suprêmes.

Alphonse Daudet, dans ses profondes et douloureuses *Notes sur la vie* — livre qui pourrait prendre pour titre celui du livre projeté : *Sans phrases !* — a laissé ces deux lignes, qui donnent une sensation d'angoisse : « J'ai peur des installations ! La table rêvée, la maison à soi : maladie, mort. »

Pailleron, qui regrettait les quais de Paris, les cou-

chers de soleil embrasés et les aurores exquises sur la Seine, venait de s'installer dans son logis nouveau et, s'il a lu dans la *Revue de Paris* les *Notes* de Daudet, il a dû s'arrêter devant cette pensée qui répondait sans doute à quelqu'une de ses inquiétudes. Car cet homme qui eut tant de succès et qui avait autour de lui tant de causes de bonheur fut un inquiet. Notre génération, qui le vit débuter, le regarda longtemps comme un poète riche qui faisait des pièces et des vers à ses moments perdus. Il fut de mise courante, parmi les petits journalistes de ce temps-là, d'appeler simplement l'auteur du *Parasite*, du *Dernier Quartier* et des *Faux Ménages* « le gendre de la *Revue des Deux-Mondes* ». Or la *Revue des Deux-Mondes* n'était pas toujours fort clémente au théâtre d'Édouard Pailleron, et cet *heureux* travaillait ses œuvres, piochait ses scénarios avec un acharnement de mineur détachant de la voûte un bloc de charbon.

J'ai jadis écrit sur Pailleron une étude biographique où je vois que la plupart d'entre ceux qui viennent de parler de lui ont puisé sans le dire. Ils ont eu raison. Les éléments mêmes de cette étude m'avaient été fournis par Édouard Pailleron lui-même et, à vrai dire, ces pages ont la valeur d'une confession. Je retrouve, non sans émotion, les notes que l'amitié de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* confiait à son biographe et me disant d'en faire ce que je voudrais. Elle ont aujourd'hui une valeur documentaire et je dirai testamentaire considérable.

Pailleron se peint lui-même et s'analyse avec une franchise étonnante.

« Dualisme dans le *caractère* : cordial et correct, sceptique et enthousiaste, gai et attendri, etc., etc. »

C'est lui qui parle, je le répète et je recopie ces notes sur son écriture dont l'encre a un peu pâli — mais qui est là, tandis que la main qui a tracé ces mots est devenue glacée. Et il me semble, en relisant ces pages d'autrefois, retrouver un de ces *portraits moraux* si fort à la mode au dix-huitième siècle et où se *livraient* à leurs amis, se peignaient d'après nature, avec quelque coquetterie parfois, les hommes et les femmes célèbres du temps passé.

« Dualisme *dans les habitudes* : très homme d'action et homme d'étude : chasse, escrime quotidienne, natation, voyages. Et liseur acharné.

« *Dans les goûts* : solitaire et mondain : 15 jours seul à la campagne en hiver et 15 jours de suite dans le monde à la ville. Friand de célébrité, ennemi du tapage, jamais de préfaces à sensation ni de discours sur les tombes ; jamais aux *premières* ni aux dernières, c'est-à-dire aux enterrements à effet. Jamais de réclamations aux journaux, de lettres à *Mon cher Prével*. Jamais de portraits aux vitrines des photographes.

« *Dans le talent* : audacieux et habile. Commencé en envoyant en même temps de graves articles de droit aux journaux de jurisprudence et en écrivant la *Plombéïde* (pour un dentiste, insérée depuis dans le *Monde où l'on s'ennuie*). A continué : vers, prose, drame, comédie. Railleur comme *Petite Pluie*, ému comme l'*Étincelle*, passionné comme les *Faux Ménages* ou satirique comme le *Monde*. C'est peut-être ce

dualisme qui permet de travailler seul (jamais de collaboration). Il y a deux hommes, dont l'un surveille l'autre. Peut-être a-t-on sacrifié trop le côté poète au bénéfice du côté auteur dramatique.

« Caché pour écrire comme une poule pour pondre. Ne parle jamais ou ne lit jamais rien à personne. Autrefois essais de poésie à Cannes : l'été, meilleur marché, personne sur la côte, logé appartement 55 francs par mois, nourri et blanchi 75 francs ; passait sa journée à travailler ; nuits étant trop chaudes, allait coucher en mer sur barque du pêcheur *Vian-Souti*. Nuits délicieuses, à la belle étoile, avec la brise de terre apportant parfums de roses, orangers et fleurs. A trois heures, relevé des filets, bain, bouillabaisse, retour à terre avec la pêche. Deux mois de cette vie, affection des pêcheurs — qui le considéraient comme un *bon fou*. Au départ arrivent les mains pleines de cadeaux, curiosités, coquillages, un bouquet de fleurs, lettre de recommandation pour un parent à Gênes qu'ils croyaient un haut personnage.

« Habité chez J.-B. Dumas, rue Saint-Dominique, dans une mansarde — quai Malaquais sous les toits.

« Après le succès de l'*Age ingrat*, Montigny offrit spontanément 6,000 francs de prime. Refus. Insistance. Combat de générosité *peut-être unique !!!* Acceptation de 3,000 francs seulement, sur volonté expresse et persistante du directeur et à la condition qu'ils serviraient à payer la fête de la 100° qui fut donnée sur bateau-mouche.

« Spécialité de virginités au théâtre. Débuts de jeunes comédiennes dans ses pièces. Dans le *Parasite :*

Mlle Delahaye, depuis Mme Borrelly, et à Saint-Pétersbourg ; elle avait dix-huit ans. *Dernier Quartier :* Marie Royer, alors vingt ans. Son premier bon rôle et le seul bon rôle pour elle jusqu'à la veille de sa mort où elle eut un autre succès et prit sa place. *Faux Ménages :* Reichenberg avait quinze ans le jour de la lecture. Début dans la comédie moderne. *Petite Pluie :* Samary, dix-sept ans. Débuts dans la comédie moderne. *Monde où l'on s'ennuie :* Mlle Durand, dix-huit ans, son deuxième début dans le rôle de Samary ; réussit beaucoup. Premier début avait eu lieu dans le *Demi-Monde.*

« En dehors de toute autre qualité, une des caractéristiques, c'est mouvement, fougue, vie, élément capital de succès, non seulement pour auteur, mais pour artistes, non seulement pour les débutants qui n'ont pas encore renommée, mais pour les arrivés qui les voient faiblir. Bressant assoupi, réveillé par *Faux Ménages*, Croizette, un peu délaissée par le public, Delaunay lui-même et rafraîchissant leur vogue dans l'*Étincelle.* Mme Plessy crée sa nouvelle manière, « les *blagueuses* », et jette son dernier éclat dans *Petite Pluie* et l'*Autre Motif.* Reichenberg, inquiète de son crédit. Madeleine Brohan voulait quitter le théâtre : elles jouent le *Monde où l'on s'ennuie* et les voilà plus fêtées, plus applaudies que jamais. C'est que la vie amène la vie, c'est-à-dire le succès qui est la vie des artistes. »

Rien de plus précieux aujourd'hui que ces notules qui constituent en quelque sorte une page de *Mémoires.* Il m'a été donné de constater combien le *dualisme*

dont parlait là Pailleron et qui, selon lui, faisait le fond même de son œuvre et de son tempérament, est une contribution exacte à l'étude de son caractère. Au théâtre, on le trouvait souvent bourru pendant ces répétitions qu'il dirigeait avec un art merveilleux, car, au contraire de Dumas qui se souciait peu de mettre ses pièces en scène, il *indiquait* comme pas un les intonations des mots et les mouvements des actes. Par exemple, je me souviens l'avoir entendu dire à Mme Broisat, étonnée, et qui jouait dans la *Souris* une sorte de femme éthérée, corps glorieux lisant avec affectation — le rôle le voulait ainsi — des lettres que lui écrivait un vieux général épris de son esthétisme :

— A çà mais, madame, vous n'avez donc jamais reçu de lettres d'amour ?

Mme Broisat, femme charmante et tout à fait distinguée, se plaignit à l'administrateur. Mais la boutade de l'auteur partait d'une brusquerie qui — je vais étonner bien des gens ayant entendu les traits d'esprit de Pailleron — était une façon de timidité ! Un de ses biographes, un Italienqui parle le français comme un Parisien, ou, si, l'on veut, qui parle le parisien comme un boulevardier, le comte A. Fantoni, a cité de lui cette boutade : il abordait, lui apportant le manuscrit d'une pièce de théâtre, l'auteur de l'*Étincelle* pour la première fois, et lui disait, en toute sincérité :

— Je suis aussi timide que peut l'être une femme allant à un premier rendez-vous !

— Timide, les femmes ? s'écria Pailleron. Ah ! non, par exemple ! Les hommes le sont bien davantage !

Et cela est vrai, surtout pour lui Je l'ai vu tout à fait intimidé, avant une lecture, après une répétition, après la lecture au comité de ces deux derniers proverbes, joués l'an passé, et revenant me demander, après avoir quitté le théâtre : « Eh bien ! qu'est-ce qu'*ils* en pensent vraiment ? Dites-moi franchement cela ! »

En réalité, c'était un « solitaire », un solitaire mondain, en sa dualité, mais un solitaire. Il écrivait, avec une joie visible, à ce même M. Fantoni, du fond de la propriété d'Eugène Labiche, où il était allé se reposer en Sologne de toutes les fièvres parisiennes :

Je suis en ce moment un être grossier, hirsute et insupportable à moi-même. Depuis deux mois je ne communique plus avec ma famille, qui est à Ronjoux (en Savoie), bien portante, que par la poste. Oui, voilà deux mois que je n'ai embrassé ma fille. Jugez de mon irritation. Depuis un an, j'aurai deux pièces sans débrider, un drame et une comédie qui m'ont mis — intellectuellement du moins — sur les dents. J'ai la littérature en horreur, le théâtre en abomination, le papier blanc me donne des vertiges, et l'odeur de l'encre des nausées.

... En ce moment, je tue des lièvres, des lapins, des perdrix rouges, voire des écureuils, et je ne me figure pas le bonheur sous une autre forme. Décidément pour être heureux soyons crétins.

... Mais à la campagne ! Il y a le crétin des villes et le crétin des champs, et combien celui-ci l'emporte en bien-être sur l'autre. Oui, soyons crétins. Ce n'est pas très difficile, allez ! ni très long. Oh ! mon Dieu, en quelques jours, loin de Paris, quelques forts repas, quelques longues chasses, ça y est ! On ne pense plus, on ne rêve plus ; on digère et on dort. Je crois que c'est pour cette fin que Dieu a créé l'homme. *Amen.*

Ces feuillets inconnus sont précieux qui nous rendent ainsi un « Pailleron peint par lui-même » et dans cette lettre un trait entre tous est à recueillir pour ceux qui l'ont connu, celui qui évoque le souve-

nir de sa fille. Ce fut son grand amour et lorsqu'elle était encore cette délicieuse enfant que peignit Gustave Jacquet comme John Sargent, plus tard, peignit la famille entière de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, il lui adressait un sonnet où toute sa sollicitude paternelle s'épanchait en une crainte émue :

Si je mourais demain, ma fille bien-aimée...

La pièce entière est d'une tendresse pénétrante ;

Si je mourais demain, mon vague souvenir
S'effacerait bientôt comme de la fumée. .

... Ce qui me serait dur, si je mourais si vite,
Ce n'est pas de laisser, ô ma chère petite,
Tes yeux sans une larme et ton front sans un pli,

Mais ne plus exister, même dans ton sourire !
C'est à ne pas savoir ce que Dieu voulait dire,
Lui qui créa l'amour quand il créa l'oubli.

La vie, du moins, donna à Pailleron la joie de voir grandir, de voir heureux, sous la tutelle d'une femme supérieure et charmante et d'une bonté exquise, les enfants qu'il aimait. Je crois bien que ce fut là son attendrissement suprême. Le sceptique alors, le railleur, se faisait sentimental. Il avait le *mot* dans le courant de l'existence et souvent le mot acéré ; pour les siens il gardait secrète et discrète la *petite larme à l'œil* dont parle Sterne.

Je lui ai souvent entendu dire en parlant des variétés de Bellac qu'il avait en horreur :

— Ils corrigent *nos devoirs* !

Il s'en souciait peu. Mais il s'attendrissait quand il parlait de ses enfants vivants et d'un autre qu'il avait perdu. Dualisme, il avait raison. Et n'y a-t-il point,

deux hommes, souvent très différents l'un de l'autre, en chacun de nous ?

Sollicité de laisser, un jour, un autographe sur un album, Édouard Pailleron écrivit ce quatrain :

Être indéfinissable et toujours défini,
La femme est l'instrument ou qui chante, ou qui beugle,
Dont le mari joue en aveugle
Et l'amant en Paganini.

Je n'ai indiqué que certains traits de ce mondain épris de sauvagerie et de cet homme d'esprit dont on n'a voulu voir que l'humeur railleuse et même un peu chagrine. Il y avait en lui des ressources infinies et je regrette que sa timidité l'ait empêché d'achever, de donner tant de pièces dont il me parla bien souvent, drames ou comédies qu'il me contait tour à tour. Nous faisons tous des projets et des songes : il faudrait *saisir le jour*, comme dit Horace, et réaliser nos rêves dès qu'ils se présentent à nous. L'action, la vie avant tout, Pailleron avait raison, et c'est là le devoir de l'auteur dramatique. Les solitaires de Port-Royal ont seuls le droit de s'abîmer dans leurs douces contemplations et leurs rêveries au désert. Ils ne « faisaient » pas de théâtre et, lorsque Jean Racine se réfugiait parmi ces *messieurs*, il reniait presque le théâtre.

Arrive-t-il donc une heure certaine où tous ceux qui ont vécu de cette vie intense, attirante et énervante en éprouvent, je ne dirai point le remords, mais la lassitude ? Cette charmante Emma Calvé, âme ardente et généreuse, ne vient-elle pas d'exprimer l'espèce de sentiment de vanité de tout qui saisit tour à tour un

Charles-Quint sur le trône et un portefaix dans la rue? Elle a été acclamée, fêtée, adorée, elle a le succès, la beauté, la jeunesse, et elle aspire — à quoi ? à son tombeau. Elle commande à un jeune maître, qui fera un chef-d'œuvre, comme de la *Seine* ou de la *Chimère*, une Ophélie couchée sur le marbre, et cette Ophélie, ce sera elle, elle-même dont M. Denys Puech sculptera les traits poétiques.

Ce n'est pas la première fois qu'une telle pensée morbide traverse un cerveau d'artiste et je sais, au Père-Lachaise, un comédien encore vivant qui a déjà son buste placé sur un socle, avec la date de sa naissance gravée là et attendant la date de la mort. Mlle Calvé a voulu savoir sous quelle pierre et quelle image elle dormirait. Elle a voulu d'avance contempler la figure de cette Ophélie qu'elle incarna, qu'elle va réincarner avec tant de poésie et de grâce et qui lui rappelle sans doute un cher et touchant souvenir, que je connais.

Faut-il être indiscret ? Oui, car le fait est tout à l'honneur de cette délicieuse âme dévouée et j'ai été tenté d'écrire, sous forme de nouvelle, cette petite histoire, avec ce titre : *La Fleuriste d'Ophélie.*

C'était à Nice, au pays du soleil, il y a quelques années. Mlle Calvé avait donné un concert au profit des pauvres. Un jour... Mais je vais être indiscret jusqu'au bout et je prends, parmi mes autographes, cette lettre d'Emma Calvé elle-même, que celui qui me l'envoya jadis me pardonnera de citer :

« J'ai une petite histoire attendrissante à vous raconter. J'avais donné, il y a quatre ans, un concert au profit de trois familles très pauvres de Nice, sur-

chargées d'enfants. J'avais réparti très équitablement l'argent en trois parts égales et j'avais conseillé aux mamans le métier qu'il fallait apprendre aux petits. L'une d'elles (une concierge) avait une pauvre petite fille de quinze ans, bossue, paralysée des jambes, avec de beaux yeux intelligents et doux et qui me rappelait la petite bossue de Daudet, dans un de ses romans, la petite Delobelle, qui fait des oiseaux, vous savez !

« J'avais conseillé à la maman de lui faire apprendre l'état de fleuriste et j'avais payé son apprentissage chez une des grandes fabricantes de fleurs d'ici, pour qu'elle fût plus vite à même de gagner sa vie. J'avais oublié cette bonne action, quand, hier, je vois arriver dans une petite voiture, traînée par la maman, ma petite bossue toute pâle, mourante : « Elle est condam-« née, m'a dit la mère et n'a pas six mois d'existence, « elle crache le sang ! » Pauvre petite ! elle m'apportait des fleurs faites par elle, des merveilles de délicatesse et de goût, car elle est devenue une *grande artiste*. On lui paye ses bouquets fort cher.

« On lui avait dit que pour Ophélie, que je jouais, il me fallait des fleurs des champs. Et elle m'apportait des fleurs des champs. Elle y avait travaillé toute la semaine, car ce qui est curieux chez elle, c'est qu'elle les fait entièrement, ses fleurs, ne voulant pas se servir, comme les autres ouvrières, des choses apprêtées par les apprenties.

« Je vous en envoie trois petits bouquets et pas des plus jolis, car j'en suis jalouse. Ils ont une grâce naïve. Ce matin, en les regardant mieux, ils m'ont

fait pleurer. Regardez chaque fleurette et dites-moi si ce ne sont pas de petits poèmes. « Ils ne sont « pas très fins, très fins, m'a-t-elle dit, mais pour « jeter par terre, j'ai pensé qu'ils vous suffiraient! » Quant à ma couronne pour la tête, c'est une merveille.

« Pauvre petite! Elle tousse à fendre l'âme. Maman, qui connaît ces pauvres gens, me dit qu'ils habitent une loge au Nord. Dans ce pays du soleil, cette petite ne le voit jamais! Je vais donner à maman l'idée de prendre cette pauvre enfant à la maison et de la laisser mourir là-haut, au bon soleil, parmi les fleurs! Je suis tout émue en pensant à ces pauvres existences. Qu'ont-elles fait, celles-là, et que seront-elles plus tard? J'ai dû être bossue autrefois : je les plains tellement! »

La lettre est touchante, le dernier trait en est irrésistible, et la femme de cœur vaut l'artiste, l'admirable artiste qui, à Nice, chaque fois qu'elle jouait Ophélie, recevait de la pauvre petite bossue qui mourait dans l'ombre, un joli, joli bouquet de fleurs des champs. Oh! le romarin et les violettes de Shakspeare, nés sous les doigts amaigris de la petite poitrinaire! Mais est-elle donc morte, la pauvre fleuriste d'Ophélie et n'y a-t-il pas des miracles parfois pour ces êtres d'élection? Non, il n'y a pas de miracle contre la tuberculose et lorsque Emma Calvé entrera en scène dans *Hamlet*, à l'Opéra, elle aura le regret de n'avoir pas sur ses cheveux la couronne de la petite fée de Nice, là-bas. Mais peut-être l'a-t-elle gardée, comme un fétiche. Et c'est parce que Emma Calvé a de ces dou-

ceurs, de ces émotions, de ces tendresses d'âme qu'elle a voulu avoir, sur sa tombe, des fleurs durables, des fleurs de marbre, des fleurs que feront naître non plus les petits doigts de la mourante, mais le ciseau du maître statuaire.

Et en regardant les fleurs de Puech, elle n'oubliera pas cependant — elle n'oubliera jamais — les pauvres fleurs des champs créées entre deux accès de toux par la fillette de Nice !

IX

LE CENTENAIRE DE BALZAC

3 mai 1999.

Lui! Toujours Lui! Partout...

Balzac est l'homme du siècle. Victor Hugo plane au fond du Rêve, Balzac fouille la Vie et le Réaliste colossal va de pair avec le géant du Lyrisme. Voilà les grands Français.

C'est en 1902 qu'on célébrera le centenaire de l'auteur de *Ruy Blas*. C'est ce mois-ci qu'on fêtera l'anniversaire de la naissance de l'auteur de *Mercadet*.

Balzac aura même deux *centenaires :* l'un à Tours, le dimanche 7 mai, l'autre à Paris, le 20 mai, jour de sa naissance. Et les fêtes célébrées à Tours en l'honneur de l'homme qui écrivit la *Comédie humaine* prendront, grâce à une ingénieuse idée des organisateurs, un caractère tout particulier de charme et de curiosité. Toute une journée sera consacrée à une excursion dans

la vallée de l'Indre, à des visites aux coins de terre que Balzac a rendus célèbres, la Chevrière (Clochegourde), le château de Condé, le château de Saché, Valesne (Frapesle), où vécurent les personnages que son génie transforma pour les rendre immortels. Voir de près le logis où passa cette idéale Mme Mortsauf qui portait, dit-on, un nom presque similaire! Retrouver là-bas cette ombre heureuse ! Promener ses pas dans les sentiers du *Lys dans la Vallée!* L'idée est charmante, la perspective est tentante Un vrai voyage de poètes.

On vient de publier à Londres une série d'articles intitulés : *le Londres de Charles Dickens*, où les illustrations nous rendent, tels que les vit et les décrivit l'auteur de *David Copperfield*, les *lanes* sombres où vécut Olivier Twist et les ruelles où Dickens lui-même, l'inimitable Booz, erra en sa triste et laborieuse jeunesse. On pourrait de même, après nous avoir donné le *Dictionnaire biographique* des héros de Balzac, — Vautrin, Nucingen, Rastignac, la duchesse de Langeais, le baron Hulot, le cousin Pons, de Marsay, Rubempré, Maxime de Trailles, tous ces êtres plus vivants cent fois que les automates exsangues coudoyés journellement sur le boulevard — oui, après la biographie balzacienne on pourrait, on devrait nous donner la *géographie* même de l'œuvre de Balzac, cette œuvre épique où toute notre France, le vaste Paris et la province aussi, la province, qu'elle soit Angoulême ou Tours ou Guérande, sont caractérisés, évoqués, peints à jamais par un maître peintre, un de ces conquérants d'hommes et de terres dont on n'annexe pas les conquêtes.

Partout où Balzac a passé, il a marqué son empreinte. Enfant, on me montrait les coins de paysages limousins, où il avait marché, en compagnie de Gay-Lussac, le grand chimiste à qui il demandait les secrets de la science pour cette *Recherche de l'Absolu* poursuivie par son Balthazar Claës.

Les compatriotes du bon Tourangeau — incarnation solide et fière de notre véritable race, la race celtique — ont bien fait de songer à cette visite aux châteaux et aux paysages illustrés par l'auteur de la *Grenadière*. Une excursion dans le Berri de George Sand, au pays de la Petite Fadette, et dans les *traines* du Champi, aurait le même charme. Ce sont là de bonnes haltes aussi et de chères visions inoubliables.

A Paris, nous donnerons un acte inédit de Balzac dont il ne m'appartient point de parler, M. le vicomte de Spoelberch de Louvenjoul, qui m'a confié cet *Orgon*, se réservant de raconter lui-même l'histoire de sa précieuse trouvaille. On me dit que les fêtes de Balzac à Tours n'ont pas été sans provoquer quelques observations de la part de quelques conseillers municipaux qui trouvent que, peut-être — qui sait? — Balzac est un peu réactionnaire pour recevoir de solennels et populaires hommages en temps de démocratie républicaine. Je ne crois pas à ces objections, et ce n'est là sans doute qu'un bruit sans nulle cause, comme il en naît, comme il en meurt, à toute minute, dans cette misérable époque de polémiques attristantes.

Mais, en vérité, il eût été bizarre qu'on accusât de *réaction* ce génie de la vérité absolue, de la vérité

totale, ce remueur d'idées, ce visionnaire, dont l'œil de flamme devinait l'avenir, cet homme dont la puissante main secouait, bouleversait la société entière, et qui, mort à la veille du Second Empire, semble avoir précisé, avoir pétri dans sa glaise les hommes de ce Second Empire, les manieurs d'argent, et jusqu'aux *arrivistes* d'aujourd'hui. Qu'est-ce que de Marsay, si ce n'est un personnage d'un lendemain d'un coup d'État? Qu'est-ce que Rastignac, le Méridional froid et acéré, si différent de Roumestan et de Pégomas qui sont tout en palabres ? Qu'est-ce que cet ambitieux réservé et mathématique, sinon le politicien d'attente, le *profiteur* de révolutions ou d'évolutions, qui, en ce moment même, cherche et flaire d'où vient le vent?

Balzac réactionnaire ! Mais ce catholique résolu et ce royaliste d'éducation et d'opinion était le plus révolutionnaire de tous les écrivains de sa génération, plus révolutionnaire cent fois que le romancier démocrate Eugène Sue lorsque celui-ci écrivait les *Mystères de Paris*, *Martin l'Enfant trouvé* ou les *Mystères du peuple*.

Balzac réactionnaire! Mais il ne pénétrait ou ne nous faisait pénétrer dans le faubourg Saint-Germain — le Faubourg, dirait M. Abel Hermant — dont on lui entr'ouvrait à peine la porte, ce qui lui suffisait, d'ailleurs, pour tout voir et tout deviner — il n'entrait dans ces salons que pour en arracher les masques, et le fer rouge appliqué à l'épaule de la terrible et exquise grande dame coquette par le général de Montriveau n'est que le symbole de l'idée, de l'action même de l'œuvre du grand conteur rabelaisien et royaliste.

Rabelaisien ? Il y avait du gaulois dans cet homme qui fut toujours un vériste sans être jamais un pessimiste ; il y avait du gaulois railleur et prêt à toucher du doigt, pour en faire sonner le creux, le front des personnages consulaires assis sur leur chaise curule.

Un de ses amis, Edmond Texier, le rencontra, le 24 février, devant la porte des Tuileries, alors que Balzac sortait, le visage enflammé, du palais où il était entré avec le peuple.

— Et d'où venez-vous ? demanda Texier.

— Mon cher, je viens de là-dedans et je tenais à y prendre un lambeau du trône — que voici !

Il montrait un petit fragment de ce que Napoléon Ier avait appelé, jadis « quatre planches recouvertes de velours ».

Et comme Texier regardait Balzac d'un air étonné :

— Oui, précisa l'auteur de *Vautrin*, j'ai déjà un morceau du trône de Charles X pris en 1830. Cela m'en fait deux maintenant. Je collectionne !

Puis, il ajouta :

— Oh ! j'en aurai encore d'autres !

Voilà l'étrange royaliste qu'est ce remueur de mondes aux prophétiques visions. L'univers, à tout prendre, lui était une immense et violente comédie, comédie humaine où Hugo ne voyait, ne réclamait que la pitié, où Honoré de Balzac, par principe, célébrait la Force, cette Force dont M. Paul Adam vient de nous donner le roman épique. Seulement il y avait aussi une Pitié profonde chez cet apôtre de la *poigne* qui voulait réaliser par la plume ce que Napoléon avait tenté avec son épée. Ce fils du Premier Empire, élevé parmi

les vétérans de la grande armée, entre un colonel Chabert et un Philippe Brideau, ce Tourangeau qui avait aperçu les moustaches grises et les joues hâlées des brigands de la Loire, cet historien extraordinaire de la Chouannerie et des drames judiciaires de l'époque impériale — oh ! l'admirable *Ténébreuse Affaire !* — cet énamouré de la police, des policiers, des chasseurs d'hommes, à croire qu'il avait été compagnon de Vidocq et de Bibi Lupin ; ce théoricien de l'écrasement était, au fond, un idéaliste attendri, un cœur ardent, une âme crédule, naïve, enfantine, candide et exquise et on le voit bien par ses lettres, ses déchirantes lettres d'amour à Mme de Hanska où tombe çà et là, dans le harassement du labeur qui tue et qui sépare, cette larme dont George Sand, un soir que Balzac lui faisait, à dîner, quelque théorie féroce, disait :

— Prenez garde, mon cher ami, vous allez pleurer !

Il y a des larmes, de ces bonnes larmes, dans son œuvre, comme il y a de la liberté et un souffle de rénovation sociale dans ses écrits. Et c'est ce qui fait la grandeur de Balzac révolutionnaire sans le vouloir. Un homme n'est grand, vraiment grand que par la bonté.

Plût aux dieux, pour le salut de notre démocratie, que tous les jeunes républicains ressemblassent à ce républicain idéal, Michel Chrétien, que Balzac a sculpté — d'après nature ! Je ne sais pas d'idéal plus beau, d'apôtre d'une République supérieure que cette figure à nous laissée, comme un exemple — comme une satire parfois — par le royaliste que fut Honoré de Balzac. Michel Chrétien vaut Enjolras.

Célébrons donc cet homme, ce grand homme, célé-

brons-le deux fois, dix fois. Que Falguière nous donne son image après Rodin et un autre après Falguière. L'autre jour, à Catane, un homme élégant, charmant, à belle figure un peu militaire, moustaches grisonnantes, entre dans mon wagon pour me dire :

— Je suis souffrant, mais je vais peut-être me mettre en route pour la France, afin de répondre à l'invitation du *Comité Balzac*. Ah ! Balzac ! C'est notre maître à tous !

C'était M. Giovanni Verga, l'éminent romancier sicilien, qui peint ses « Chevaliers rustiques », comme Balzac peignait ses *Paysans*. Il payait en quelques mots la dette de l'Italie. Payons, nous, celle de la France. C'est par la littérature, c'est par nos livres, c'est par les œuvres des morts et le labeur cérébral des écrivains vivants que, parmi les nations, elle reste grande, notre pauvre et chère France !

X

AU PANTHÉON

10 mai 1899.

Dans son jardin de Vélisy, tout riant, plein de fleurs, Mme Michelet, l'an dernier, me parlait de ces fêtes du Centenaire de son mari qui lui étaient un prétexte pour vivre. Assister à l'apothéose de celui dont elle avait partagé l'existence, collaborant à l'œuvre immortelle, c'était une joie qu'elle redoutait de manquer, la destinée humaine étant ironique et glaçant nos lèvres au moment même où elles vont boire à la coupe désirée.

Et, de sa voix douce, au timbre méridional qui semblait parfois la rendre ironique, la noble femme me disait qu'après la journée attendue, elle pourrait, ayant corrigé les épreuves de sa Correspondance de fiancée avec l'historien de la France, mourir sans tristesse ayant accompli sa tâche, ayant vu

d'ailleurs se réaliser le dernier rêve de Michelet.

Son dernier rêve? Ce fut celui-ci : frappé à la tête, ne parlant plus, plongé depuis de longues heures dans une sorte de sommeil comateux, tout à coup il avait fait un signe, le geste de vouloir écrire et, d'une main tremblante, sur le papier qu'on lui avait apporté, il avait tracé ces lignes suprêmes — qu'on a dû retrouver dans les papiers de la morte :

— *La France?... Son alliée, désormais, c'est la Russie... La Russie... l'avenir...*

Je ne réponds pas des termes, je réponds du sens des paroles et je réponds du fait. L'homme qui avait parlé avec tant d'amour de l'héroïque Pologne se tournait, bien avant les facteurs de l'alliance russe, vers l'aigle moscovite par amour de sa France, de sa chère France qu'il ne voulait pas voir isolée dans le monde.

Et ce jour-là, nous parlâmes avec Mme Michelet des cérémonies futures du 14 juillet qui allait suivre et sans doute, disais-je, de la translation des restes de Jules Michelet au Panthéon. Mais elle m'interrompit bien vite :

— Le Panthéon? Non pas, non. Je veux qu'il repose où il a choisi la place de son dernier sommeil, là-haut, sur la colline, à quelques pas du faubourg où il est né, sous ce marbre d'où sort, parmi les fleurs, un filet d'eau et où chante éternellement un oiseau qu'a sculpté Mercié, sous l'image de l'historien endormi! Le Panthéon? Oh! non, non, point de Panthéon. C'est l'étouffoir! De l'air, des arbres, du soleil, de la lumière, de la vie jusque dans la mort!...

Elle est au Père-Lachaise, cette blanche tombe de Michelet où l'insecte et l'oiseau viennent bourdonner et voltiger au-dessus de la vasque de la fontaine. Le profil pétrifié du poète endormi — car ce fut le poète de la patrie — apparaît là au-dessus du médaillon d'un enfant, cher petit être disparu qui aura maintenant pour pendant le portrait de la mère.

Et, en contemplant ce monument d'une pureté d'art exquise, qui est comme un chant marmorifié, on comprend l'espèce d'horreur qu'exprimait Mme Michelet à l'idée d'arracher celui qui dort là au murmure des arbres et au chant des pinsons et des passereaux du cimetière pour l'enfouir triomphalement dans les caveaux froids du Panthéon.

La tombe de Balzac n'est pas située, au Père Lachaise, très loin de ce tombeau de Michelet. Elle est là-haut dans cette sorte de *poete's corner* où la mort a rassemblé, dans une promiscuité chronologique, Charles Nodier et Émile Souvestre, Casimir Delavigne et l'auteur de *Vautrin*. C'est la tombe la plus simple et la plus saisissante : une pierre, une stèle, un buste de bronze. Le buste singulièrement vivant et fier, est de David d'Angers. Il repose — comme sur une assise indéfectible — sur un livre où se lisent, écrits sans doute avec la plume couchée sur le volume, ces mots qui disent tout : *La Comédie Humaine*.

Que de fois me suis-je arrêté devant ce bronze de David ! Que de fois Balzac lui-même a-t-il dû station-

ner là, regardant du haut de la colline, l'immense Paris, étendu à ses pieds ! Car — voilà, pour cette fois, la justice du Destin — c'est à l'endroit même où il plantait son Rastignac défiant Paris, le géant Paris avec son entassement de maisons, d'églises, de théâtres, de clochers et de cheminées d'usines, à l'endroit où Rastignac, venant d'enterrer le vieux Goriot jetait à la grande ville pleine de rumeurs, de tentations, d'honneurs, d'argent, de fièvres, de femmes, d'Amour et de Pouvoir, son fameux cri : *A nous deux, maintenant !* — oui, c'est précisément là qu'Honoré de Balzac dort, enseveli dans sa gloire, ayant conquis, non seulement comme Rastignac, ce terrible et adorable Paris, mais, avec Paris, le monde, l'avenir, l'éternité de la renommée humaine — et c'est là que viennent saluer sa belle tête de Tourangeau robuste les aurores roses et les flamboiements des couchers de soleil.

Et n'est-ce point, pour un songeur, la meilleure place où reposer à jamais : la terre même, la terre féconde où, comme une fleur de la pensée, a germé, s'est épanoui le Rêve ? La terre où le vivant a médité, inventé, fait passer et vivre, un moment, les créatures immortalisées par son génie ?

Je voudrais que chaque grand artiste reposât ainsi dans le cadre même donné par lui à son œuvre. Et George Sand a bien choisi qui a voulu dormir dans le petit cimetière berrichon parmi les paysans qui parlent encore, comme d'un personnage de légende, de la *bonne dame de Nohant*. Le Panthéon d'un poète, d'un peintre, d'un soldat, c'est un coin choisi

dans la terre qu'il a chantée ou pour laquelle il a pu mourir. J'ai entendu les balles des soldats prussiens faisant l'exercice au polygone voisin de la tombe de Marceau, en terre allemande. On eût dit une salve quotidienne tirée chaque jour en l'honneur du Héros.

Les nations reconnaissantes ont raison d'honorer les grands hommes qui ont continué et agrandi leur gloire. Mais on peut bien laisser aussi les morts dormir du sommeil qu'ils ont voulu, et je me demande ce que pense du très généreux projet de M. E. Fournière le propre neveu de Balzac, le ferme et éloquent écrivain M. le comte Stanislas Rzewuski?

— Et Lamartine? s'est-on écrié, l'autre jour, à la Chambre, quand M. Fournière a parlé de *panthéoniser* Balzac.

Lamartine dort, comme il l'a souhaité, dans la petite chapelle de Saint-Point qu'il avait fait construire pour y reposer à côté de sa mère, de sa femme et de sa fille. Peut-être a-t-il encore dans sa bière le petit crucifix de bois noir qu'il avait gardé toute sa vie, et quand on le transporta, là-bas, par un jour d'hiver, les survivants exauçaient le vœu qu'avait exprimé jadis le poète des *Méditations* :

O forêt de Saint-Point! oh! cachez bien ma cendre
Sous le chêne natal de mon obscur vallon!

Libre au poète de choisir les quelques pieds de terre où il veut se coucher, enviant, comme Luther, *ceux qui reposent*. Chateaubriand veut dormir sur un roc de Bretagne, et il a raison. Il a bravé les colères humaines, il lui plaît de braver l'écume des vagues, et

tout près d'un fort, si quelque boulet vient ricocher sur sa pierre : — « Qu'importe, dit-il, je suis un soldat! » Mise en scène soit, mais les derniers souhaits des mourants sont sacrés et, sur la tombe de Montmartre, M. de Saint-Marceaux a bien fait de coucher Alexandre Dumas fils tel que le philosophe du théâtre avait voulu être étendu sur son lit de mort : enveloppé dans sa robe de laine et, comme un moine, les pieds nus.

Le coin de terre où fut enfoui Racine, au Désert, dans la solitude de Port-Royal, parle beaucoup plus à notre esprit et à nos cœurs que sa sépulture officielle — Panthéon béni — à Saint-Étienne-du-Mont.

Sans doute, cela est beau, le Panthéon, et en décrétant la translation des cendres d'un grand homme sous les voûtes du Westminster français, la nation s'honore en honorant ses morts. Mais, une fois encore avant cette consécration suprême, l'immortel est livré aux discussions, aux disputations des hommes. On lui marchande parfois ce rayon de gloire, on lui fait acheter son triomphe posthume, un triomphe qu'il ne demandait pas. Qu'un chef d'État tombé, comme Carnot, pour la patrie, soit porté au Panthéon par tout un peuple, il semble qu'il y ait là comme un acte de réparation nationale : le martyr appartient à la France entière. Mais quand les poètes ont choisi leur tombe — (Victor Hugo eût, d'ailleurs, choisi Notre-Dame ou le Panthéon) — ne faut-il pas la leur laisser?

Alfred de Musset pensant à la mort, songe aussi à la couche suprême où il s'étendra, et son rêve de

poète est de dormir bercé par la chanson d'un saule, le saule qu'il entendit célébrer par les lèvres de fièvre de Desdémone-Malibran :

Mes chers amis, quand je mourrai
Plantez un saule au cimetière...
J'aime son feuillage éploré.
Sa pâleur m'en est douce et chère...

Tout le monde les sait par cœur, ces vers gravés sur la tombe même du poète et sous son image de marbre. Tous les jeunes gens de ma génération ont fait jadis plus d'un pèlerinage au saule de Musset, à ce petit saule qui dépérissait et qu'a remplacé un admirateur, un *mussetiste,* apportant un saule nouveau des bords d'une rivière américaine. J'ai, entre deux feuillets des *Nuits*, une feuille desséchée prise aux branches grêles du saule disparu et un jour, devant cette tombe de Musset, je vis, cueillant aussi une feuille du saule du poète, un jeune officier de chasseurs à pied que je ne reconnus pas tout d'abord et qui était Paul Déroulède. Que d'années passées depuis lors !

J'entends d'ici les cris de quelques-uns si l'on s'avisait de réclamer le Panthéon pour les cendres de l'auteur de *Lorenzaccio*. Mais je crois bien que Musset lui-même, si les morts pouvaient parler, protesterait contre ce glorieux exil. « De l'air, des arbres, du soleil, de la lumière ! », comme s'écriait Mme Michelet, songeant à la tombe du poète de l'*Insecte* et de l'*Oiseau*. De la vie autour du repos. Musset tiendrait à son saule et à l'ombre légère, à la fine guipure des folioles sur le marbre de son tombeau. Il refuserait les honneurs

administratifs et souhaiterait de demeurer comme il est, plus près des amoureux qui passent et s'arrêtent, silencieux et songeurs, devant le buste du poète de l'amour.

Et je crois bien — M. E. Fournière me le pardonnera —je crois que Balzac lui-même eût demandé à garder la place choisie par lui pour y camper Rastignac bravant la Ville et l'Avenir. Il y a à Rome, au haut du Janicule, un admirable monument, un des plus beaux qu'un homme au monde puisse espérer : c'est celui de Garibaldi, de Garibaldi à cheval sur un piedestal géant et dominant de là-haut la ville aux Sept Collines, la ville dont il disait, dans sa fière devise, formelle comme un mot d'ordre : *Roma o Morte !* Eh bien ! du haut de cet autre Janicule qu'est le Père-Lachaise, la colline des morts, Balzac semble dominer aussi la Ville, la grande Ville qu'il a conquise. Et son buste, sa face de bronze produit là, pour ceux qui pensent, la même impression que la statue équestre du héros qui s'appelait si crânement le chef de *ses flibustiers* de Palerme.

Le véritable Panthéon de Balzac, c'est ce cimetière où Rastignac a vécu ; c'est le Père-Lachaise d'où le créateur et la créature imaginaire ont, tour à tour, jeté le défi au monstre ; c'est la cité libre des morts dominant, sous le ciel gris ou bleu, orageux ou serein, la cité des vivants ou plutôt des agités, des essoufflés, des impatients, des affamés, des inassouvis qui croient vivre.

On peut transporter les ossements d'Honoré de Balzac sur la montagne de Sainte-Geneviève : c'est

toujours là-haut, au Père-Lachaise, que j'irai chercher son fantôme et son âme.

Je ne dirai pas que, lorsqu'il y aura tant de poètes et de penseurs au Panthéon, ils me rappelleront les mots haletants du délire de Napoléon Ier mourant : « Lannes ! Bessières ! Duroc ! Que de militaires rassemblés ! Ils vont se disputer ! » Hélas ! la mort fait cesser toutes les discussions et toutes les haines ! Les poètes ne disputeraient pas. Edgar Quinet, plein de flamme et de foi, sourirait à Ernest Renan, cherchant toujours le grand *peut-être*. Mais on n'aurait plus, çà et là, de par le monde — que ce soit Brizeux au bord du Scorff, ou Lamennais au cimetière Montparnasse — assez de tombes à visiter, et le Panthéon, centralisant nos admirations et nos amours, ne serait plus que la grandiose fosse commune de la gloire.

Laissez-nous quelques coins encore où nous puissions porter des fleurs qui ne se flétrissent pas trop vite dans l'humidité d'une cave !

XI

FRANCISQUE SARCEY

17 mai 1899.

C'est un collaborateur de trente années, c'est un ami de ma jeunesse, c'est un maître de la critique, une des forces du journalisme que le *Temps* vient de perdre, et le retentissement de la mort de Francisque Sarcey sera profond dans le public qui l'aimait, dans la foule même où il était si populaire.

On ne s'imagine pas une première représentation sans cette sorte de président robuste, attentif et passionné, qui n'avait d'autre désir, en entrant dans une salle de spectacle, que de s'y plaire, et qui, à soixante-douze ans, aimant le théâtre comme aux jours de ses débuts, y arrivait le premier et sacrifiait tout, invitations mondaines, soirées amicales, relations, camaraderie, jusqu'à sa santé, pour suivre avec le respect de sa profession et le plus rare souci de ce qu'on

appelait en souriant le « sacerdoce », les débuts des auteurs et des comédiens, depuis la Comédie-Française qu'il aimait tant, jusqu'à ces petits théâtres où les directeurs le suppliaient d'apparaître, et où il allait avec bonhomie, toujours prêt au labeur quotidien, espérant découvrir là quelque œuvre méritant d'être encouragée, quelque auteur nouveau digne d'être révélé au public.

On ne s'imagine point Paris, en ses journées de liesses populaires, privé de l'image de celui à qui, mercredi dernier, la dernière fois que j'ai eu la joie de causer avec Sarcey, un jeune diplomate arabe, l'émir Emin Arslan, disait chez moi : « Savez-vous, cher maître, que là-bas, au Liban, vous êtes pour mes compatriotes l'*oncle* vénéré comme vous êtes celui des Parisiens? » Le surnom faisait sourire Francisque Sarcey qui l'acceptait de bonne grâce, s'en faisait une sorte de parure et, paterne, restait en effet l'oncle souriant de ceux-là mêmes qui le raillaient et semblaient parfois témoigner de la haine à ce vigoureux homme de lettres qui connaissait toutes les ressources de la polémique mais qui ignorait, lui, le secret de la haine.

On ne s'imagine point surtout le feuilleton du *Temps* n'apportant pas, le dimanche venu, au public qui l'attendait cette causerie substantielle, à la fois magistrale et familière, aimée du lecteur, redoutée des justiciables, singulièrement *documentée* comme on dit aujourd'hui, sur les œuvres, les hommes et les choses du théâtre et qui servit pendant quarante ans — depuis les articles de l'*Opinion nationale* —

de guide et de moniteur au public. Non pas que, comme on l'en a souvent accusé, Francisque Sarcey se fît le serviteur absolu et comme l'esclave des goûts de la foule. Que de fois, courageusement, avec cet acharnement qu'il apportait en tout son labeur, essaya-t-il de réagir contre les sévérités du « tout Paris » et de lui imposer telle ou telle œuvre forte que les spectateurs n'entendaient pas accepter. Je me rappelle sa campagne en faveur de la *Contagion* d'Augier, satire au fer rouge dont le « public » ne voulut pas. Je cite cette pièce, j'en pourrais citer bien d'autres dont les auteurs sont morts ou encore ont oublié l'intervention courageuse de Sarcey pour ne se souvenir que de ses critiques.

Ce fut cette passion évidente et absolue pour le théâtre qui donna à Sarcey sur la masse des lecteurs cette influence considérable qu'il aura gardée jusqu'à la fin. Lorsqu'il débuta dans la critique, le feuilleton du *lundi* — régal des esprits lettrés — était aux mains de maîtres stylistes qui, comme Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor, en faisaient un prétexte à de brillantes fantaisies, souvent à de durables pages d'histoire ou, comme Édouard Fournier, un thème à des recherches érudites. Le bon Janin, déjà vieillissant, se préoccupait seul de donner sur l'œuvre nouvelle son sentiment intime, ou du moins avait-il ainsi fait jadis et ce procédé tout simple, qui consiste à conter l'œuvre que le public entend connaître, lui avait valu, dès longtemps, le surnom de *prince des critiques*. Mais Jules Janin, depuis des années, ne tirait plus, dans les *Débats*, que des feux d'artifice un peu éventés

et des fusées mouillées. Sarcey vint qui fut un Janin moins fantaisiste, plus érudit et plus averti, subordonnant, comme il l'a dit, sa vie entière au théâtre, ne cherchant pas les pyrotechnies du style, n'aimant que le bon sens, en Français de France, et la bonne foi, en ami d'Horace devenu l'ami de Montaigne, se rappelant le vers de Boileau :

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose,

pour le traduire ainsi :

Ma phrase, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

et arrivant ainsi à cette souveraineté littéraire, à cette indiscutable autorité qui pouvait faire se cabrer ceux qui niaient cette toute-puissance mais qu'ils étaient condamnés à subir.

Je retrouvais, l'autre jour, au bas d'une photographie de Sarcey ces lignes très sincères qu'il traçait sur le carton en manière d'autographe : « Toute mon « esthétique tient dans cette phrase de La Bruyère : « Vous voulez dire : il pleut, dites : il pleut; vous me « trouvez bon visage et vous désirez m'en féliciter; « dites : je vous trouve bon visage. Est-ce un si grand « malheur d'être entendu quand on parle? » En un mot, il était de la grande lignée des écrivains de race française qui prisent par-dessus toutes choses ces vertus suprêmes : la simplicité, la netteté, la lumière, la clarté.

Et ces qualités, méprisées des subtils et des chercheurs de quintessence, Sarcey les possédait à un degré tel qu'il fut, en ce temps-ci, une force. Une force

faite de bonté. Je ne sais pas d'homme au monde qui ait plus volontiers bravé les injures. Il les laissait passer en levant légèrement ses larges épaules et, au rebours de bien d'autres qui puisent des motifs de rancune dans les services qu'on leur rend, il ne se souvenait pas plus des services qu'il rendait aux ingrats qu'il ne se souciait des colères ou des haines de ses ennemis.

D'ailleurs, avait-il des ennemis? Tout homme qui manie par devoir professionnel les amours-propres, les vanités et surtout les intérêts des hommes est exposé à déchaîner des révoltes qui, chez les âmes hautes, se calment bien vite, mais qui s'aigrissent et deviennent fiel chez les âmes basses. Sarcey passait à travers ces orages comme si ses yeux de myope lui eussent donné la grâce d'état de ne pas les voir. Mais, en réalité, s'il ne les voyait point, c'est qu'il les dédaignait et qu'il faisait mieux encore, le bon et brave juge tant de fois maudit et toujours aimé en fin de compte : il les oubliait.

C'est maintenant qu'on va voir quelle était la puissance de Sarcey et combien cet ami du théâtre en France savait inspirer au public même cette passion pour la scène qui le dévorait. Les jeunes, qu'il encourageait pourtant, se figureront sans doute que, lui parti, « l'obstacle » est renversé. Ils verront bien qu'ils perdent un conseiller, un oncle parfois grondeur, bon enfant cependant, et la main cordialement tendue. Je dis la main : chez Sarcey, elle n'était pas toujours vide.

La Comédie-Française surtout perd un ami dévoué et

le type le plus parfait et le plus complet de ces vieux habitués dont le coup d'œil et le suffrage étaient autrefois, pour les comédiens, l'encouragement suprême. « Vous avez été bien applaudi, ce soir, » disait-on à un de ces acteurs d'autrefois, un des plus illustres. Il répondit, comptant pour peu les bravos de la foule : « Oui, mais le *petit coin* n'a pas bronché! » Sarcey était, à lui seul, ce *petit coin* des habitués dont se souciaient jadis et s'inquiétaient les comédiens fameux. Il l'aimait, cette noble Comédie qui, devant l'étranger, fait partie de notre gloire nationale. Il l'aimait, la châtiant parfois, précisément parce qu'il l'aimait, la défendant toujours, avec une ardeur et un dévouement qui touchaient au cœur le pilote.

Et quel exemple donne au journalisme ce journaliste qui meurt à la veille du jour où l'Académie va élire un successeur à un autre journaliste disparu! Jusqu'à la fin, Francisque Sarcey aura travaillé par ce besoin d'écrire qui pousse invinciblement les écrivains nés pour ce labeur de chaque jour, de chaque instant. Il me quittait mercredi, pour aller « piocher », disait-il. Et ce mot *travailler* lorsqu'il le disait, il le prononçait gaiement. Le labeur c'était sa vie. Faire un article lui était un plaisir. La dernière fois qu'il s'assit à sa table de travail, il traça, coup sur coup deux articles. Le soir, il était au théâtre « devant que les chandelles fussent allumées ». Et couché, le lendemain — frappé à mort — il s'inquiétait de « l'article à faire » — du feuilleton du *Temps*.

Hier encore, hier, quelques heures avant l'étouffement suprême, il se souciait, en vrai journaliste, de

l'actualité du matin; il demandait, réclamait son gendre, M. Ad. Brisson, qu'il aimait comme un fils : « Je veux le voir, j'en ai besoin ; je ne serais plus au courant ! » Il eût pu tenir la plume, il eût écrit certainement.

Écrire, parler, agir, c'était sa vie et son être débordait de vie, se dépensait en causeries, en conférences, en articles jetés au vent, en correspondances privées qu'il multipliait, puis, le soir, en sortant d'écouter un vaudeville ou un drame, il allait causer durant des heures dans un bureau de rédaction. Il aimait à la fois le *home* qui sent la bonne odeur des livres bien reliés et la salle de journal où le journaliste hume l'odeur de l'encre d'imprimerie comme un soldat aspirerait la poudre.

Il est tombé intact, en pleine puissance, en pleine verve, septuagénaire enseignant aux plus jeunes le travail, l'amour de la lutte, la force, la volonté, la bonté. Je parlais tout à l'heure de l'Académie française. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant que Francisque Sarcey eût, s'il l'eût voulu, succédé à Émile Augier parmi les Quarante. Son vieil ami, M. Gréard, le poussait beaucoup à se présenter. Sarcey se crut tenu, par un article jadis publié à propos de sa candidature et où il déclarait que sur sa tombe il ne voulait que deux titres gravés : *professeur* et *journaliste*. Qui se souvenait de cet article de renoncement? Sarcey ne l'oubliait pas et, quelque tenté qu'il fût peut-être au fond de son cœur du juste désir d'aller s'asseoir en une compagnie où sa place était marquée, il poussa le scrupule jusqu'à rester fidèle à cette décla-

ration que tant d'autres avaient faite avant lui qui l'ont oubliée. Le journaliste tint parole au journaliste.

Qu'il garde donc devant la postérité ce seul titre, ce titre glorieux dont il était fier. Ce grand journaliste honora le journalisme, et son nom populaire, ce nom que tout un peuple, à Orange, avant *Œdipe Roi*, acclamait en même temps que celui de Mistral, ce nom du remueur d'idées, de l'*articlier* admirable, prodigieusement alerte, fécond et entraînant, restera dans l'histoire littéraire de ce siècle. Le *Temps* aujourd'hui en porte le deuil.

Et c'est pour nous, c'est pour moi comme un deuil de famille. Cette nuit, dans la maison ouverte où, sur le seuil, les reporters groupés attendaient les nouvelles; dans ce logis où tant de débutants suppliants et peureux ont passé, cherchant l'appui et le réconfort; dans cette petite maison d'un sage où le dévouement admirable de la plus dévouée des femmes s'unissait au zèle des amis, des parents, là, à côté du silencieux désespoir des fils, j'ai vu se dresser le fantôme de ma jeunesse — j'ai revu Sarcey solide, brun, gai, accueillant, se levant de la table où, penché sur le papier, il promenait sa plume cursive et tendant au nouveau venu cette main rude à la fois et loyale — et j'ai senti combien j'aimais l'ami dévoué qui, dans une heure, allait mourir!

J'ai reparlé de lui devant sa tombe :

Messieurs,

L'Association des journalistes républicains dont Francisque Sarcey faisait partie depuis sa fondation, m'a prié de saluer en son nom le magistral journaliste qui disparaît aujourd'hui,

travailleur robuste, ouvrier de chaque jour, mort en se préoccupant encore de son article du lendemain et couché maintenant sur le colossal monceau de son labeur. Notre Association savait qu'en honorant pour elle le maître populaire de la causerie universelle, je me ferais un devoir de payer au journaliste qui encouragea mes débuts — comme il le fit pour tant d'autres — la dette du souvenir, de l'affection et de la reconnaissance.

Si vous voulez, messieurs, savoir ce qu'il faut penser d'un homme d'aujourd'hui, en ce temps de polémiques implacables où les haines personnelles ont transporté jusque dans la critique littéraire les mœurs féroces de la politique, ne lisez pas les journaux de parti pris, écoutez derrière le cercueil qui passe ce que dit la foule, l'immense foule, notre juge à tous, le souverain juge en parlant de l'homme disparu. Quelquefois la foule ne dit rien, elle pleure ; ou, comme aujourd'hui, elle regarde le convoi qui monte au cimetière et ce qu'elle répète, nous venons de l'entendre : « — C'était un bon homme, un homme de talent, un honnête homme, un homme sans morgue et sans haine, un homme charitable, un confrère serviable, un écrivain populaire, un maître, une gloire, une figure qui disparaît ! »

Paris aimait Sarcey qui aimait son Paris. Il saluait ce spectateur habituel de la vie courante. Il lui avait voué cette sorte de culte spécial, à la fois respectueux et souriant, qui va droit à certaines personnalités légendaires, au père Bugeaud dans l'armée, au bonhomme Béranger dans les lettres. C'est que, depuis cinquante ans, à travers tant de journaux et de revues, du *Figaro* hebdomadaire où le petit professeur de Grenoble envoyait timidement par la poste son premier article, jusqu'au *Temps* où le maître critique avait dressé la tribune la plus écoutée de notre époque, Francisque Sarcey avait multiplié les articles, brassé les questions, jugé les hommes, manié les vanités, attaqué bien des abus, frappé, çà et là, bien des coups — qu'il regrettait parfois — et que dans l'histoire des turbulences de nos jours troublés, personne n'avait été mêlé à plus de polémiques, à plus de gens et d'événements que ce grand abatteur de fagots, comme eût dit Rabelais, que ce merveilleux improvisateur de causeries, ce journaliste par définition, qui avait hérité du surnom familier, familial, que notre génération donnait respectueusement à Sainte-Beuve.

Messieurs, dans la mêlée étrange de ce siècle qui va finir, nous avons assisté souvent à de tristes spectacles ; les hommes, non seulement, selon le mot d'un homme d'autrefois, s'y sont égorgés dans la nuit, mais haïs dans les ténèbres et insultés au grand jour, et ceux-là sont rares qui ont gardé leur sang-froid dans ces déchirements. Francisque Sarcey fut de ceux-là. Il y avait chez ce polémiste vigoureux qui mena pendant près d'un

demi-siècle la bataille pour ses idées une sorte d'homme de lettres du XVIIIe siècle, un encyclopédiste qui, du fond de son cabinet de travail, remuait les faits et parlait aux foules. Francisque Sarcey, en bon journaliste qui veut être libre, renonçait aux relations mondaines, aux honneurs et à tout ce qui décore et encombre la vie, pour avoir le droit de dire, comme il l'entendait, son opinion sur les hommes et les choses et garder cette indépendance non point hautaine et agressive, mais accueillante et persuasive qui fut sa force et sa fierté. Il avait en lui de l'humeur des aïeux frondeurs de la vieille France, ou plutôt de ces raisonneurs exquis et profonds qu'il aimait avec passion dans l'humaine comédie de Molière. C'était l'honnêteté cordiale de Cléante et le bon sens averti et militant de Chrysalde, ces bourgeois de Molière dont les petits-fils furent les bourgeois de 1789 et les hommes du Tiers-Etat.

Et, sans avoir rien d'Alceste que sa franchise, Sarcey encore eut à subir parfois ces colères et, ce qui est pis, ces rancunes de l'éternel Oronte, l'homme au sonnet qui ne pardonne pas l'outrage fait à ses rimes et brûlerait le monde avant de brûler ses manuscrits. Sarcey en prenait son parti, et Cléante alors devenait Philinte, mais Philinte avait eu aussi son heure de révolte.

Francisque Sarcey avait pris parti dans la bataille des idées S'il recherchait en ces dernières années une sorte de quiétude relative, se cantonnant dans les questions littéraires et théâtrales qui lui étaient chères, nous ne pouvons oublier que ce journaliste qui ne voulut rien être, ni député ni académicien ni quoi que ce fût qui tînt à quelque chose, faisant décorer les jeunes et refusant les croix pour lui-même, ce polémiste redoutable dont la plume savait guérir les blessures qu'elle avait faites, nous ne pouvons oublier, dis-je, que ce publiciste écouté avait mené, à une heure périlleuse, aux côtés d'Edmond About, le bon combat pour les lois et le droit dans ce *XIXe siècle* que le gouvernement du 16 mai n'osa pas supprimer et qui fut alors, dans la presse française, menacée du silence, quelque chose comme un hussard d'avant-garde harcelant brillamment l'adversaire, un soldat de résistance et de liberté.

Sarcey ne se souvenait plus de cette campagne courageuse comme il ne se souvenait ni des attaques ni des injures. Il apportait en toute sa vie une sorte de philosophie, souriante : *A quoi bon ?* lorsqu'on lui parlait ou d'honneurs ou de représailles. Avec ses amis, qui lui furent fidèles, parce qu'il les chérissait d'une affection solide et sûre, avec sa chère et vaillante compagne et ses enfants qu'il voyait grandir, il n'aimait rien que le travail, ne se souciait que de son œuvre, ne songeait qu'à la conférence, à l'article, au feuilleton, à ce labeur de tous les

instants qu'il accomplissait non seulement par ce devoir tout naturel qu'on a de se multiplier pour les siens, mais par ce besoin qu'il a de dire son mot, de publier son avis, de jeter son cri, de faire œuvre de journaliste, en un mot. Journaliste, Francisque Sarcey l'était jusqu'aux moelles. Il était journaliste dans sa chaire de professeur, journaliste dans ses causeries de conférencier, journaliste dans ses propos de camarade, journaliste dans sa vie tout entière. Il est resté journaliste jusqu'à sa mort, jusque dans la mort. Son dernier souci, c'était l'*article à faire,* ce feuilleton qui, lorsqu'il ne parut point, dimanche dernier, dans les colonnes du *Temps* fit dire à ceux qui connaissaient le maître de la critique théâtrale :

— Si Sarcey n'a pu tenir la plume, c'est qu'il est frappé à mort!

C'est au nom de l'Association des journalistes républicains que j'ai donné à Francisque Sarcey ce dernier adieu ; mais les journalistes, mes confrères, s'étonneraient eux-mêmes si l'administrateur de la Comédie-Française ne joignait à l'hommage des écrivains qu'il représente ici le souvenir reconnaissant des comédiens qui sentent tout ce qu'emporte de bons conseils et d'expérience le critique dont l'attention leur était précieuse et dont ils attendirent, durant tant d'années, les arrêts et les conseils. L'émotion ressentie par ceux-là mêmes pour qui Francisque Sarcey eut souvent des sévérités maintenant oubliées honore les artistes qui m'ont prié de rappeler ici tout ce qu'ils doivent au guide aimé qui n'est plus. Il y a quelque chose qui égale l'amour-propre des comédiens dont on parle trop, c'est la générosité de leur cœur dont on ne parle pas assez. En perdant leur juge ils ont senti qu'ils perdaient un ami.

Et c'est un ami que je salue, que je regrette du fond du cœur. Le deuil des siens m'est un deuil personnel. Mais quoi! Sarcey a vaillamment rempli sa tâche. Il a laissé un nom aimé, des affections solides, une mémoire sans tache.

N'ayant voulu rien être il a été un puissant incontesté, non pas un puissant de quatre jours, comme dit Figaro, mais d'un demi-siècle, et par la seule force de sa plume.

S'il a rencontré parfois l'ingratitude, il a pu voir à son lit de mort, fidèlement accourus, toutes les amitiés que les années lui avaient laissées. Il n'avait perdu en chemin que celles que lui avait prises la destinée. Il n'a pas connu la haine, il n'a pas connu la lassitude; à soixante-douze ans, exemple de vigueur et de vaillance, il n'a pas connu la vieillesse, et, en m'inclinant devant tant de labeur, de talent, de renommée, de courage et de bonté, je salue, au nom de ses confrères, le plus sincère, le plus cordial et le plus populaire des maîtres contemporains!

XII

MÉDAILLES D'HONNEUR

UNE SOIRÉE CHEZ ERNEST HÉBERT

24 mai 1899.

Les peintres décerneront, cette semaine, la médaille d'honneur du Salon. Il en est un peu de ces récompenses comme de ces petits plébiscites littéraires où des électeurs plus ou moins qualifiés choisissent le Roi des poètes, le Chef des prosateurs ou le Président des chroniqueurs. Le vote de la médaille d'honneur a cela de moins imposant qu'il est annuel. Les souverains de la peinture et de la statuaire ne règnent que pendant douze mois. Il est des maîtres qui, en cette matière, n'ont point régné du tout et n'en sont pas moins immortels.

Il paraît que Rosa Bonheur avait, cette année, les plus grandes chances d'obtenir cette récompense suprême que J.-J. Henner a trop longtemps attendue, et

que Théodore Rousseau et Millet ont ignorée. L'admirable femme que l'on peut saluer du nom donné par Flaubert à George Sand « *chère* et illustre Maître », avait exposé au Champ-de-Mars, et les artistes qui honorent en elle une des plus nobles existences de notre temps et un des peintres les plus puissants de notre école française, voulaient profiter de l'occasion pour rendre hommage à tant de labeur et à tant de gloire. Rosa Bonheur s'est refusée à cette manifestation sympathique. Elle a écrit une petite lettre toute simple, modeste et souriante comme elle, et elle a prié ses futurs électeurs de la laisser à ses chiens, à ses moutons, à ses arbres, à son jardin et à son atelier de By.

Elle n'a pas besoin de médaille. Elle pourrait, si les règlements le permettaient, prendre place sur les bancs de l'Institut. Elle n'y songe point. Elle est heureuse de par son travail, satisfaite de la renommée que lui a donnée son œuvre et elle aime la vie parce que la vie permet aux braves gens de faire un peu de bien.

Ce n'est pas à soixante-seize ans qu'on se trouble pour une récompense d'écolier, et Rosa Bonheur, très touchée sans doute de la pensée de ceux de ses confrères qui songeaient à elle, est plus satisfaite encore de n'avoir rien à changer à son existence, et de n'avoir pas même à quitter, pour venir remercier ses camarades, sa chère forêt de Fontainebleau.

Elle a dicté jadis à Georges Cain des notes intimes sur sa vie, et la *Bonne Demoiselle de By* y trace, sans façon, l'emploi de ses journées. Elle mène la vie de paysan, se lève tôt, se couche tard, fait, dès l'aube,

en poney-cart, une promenade sous les arbres, rentre à neuf heures, s'assied devant son chevalet, travaille, s'interrompt pour le déjeuner, très frugal, fume une cigarette, regarde les journaux et, à une heure, reprend ses pinceaux jusqu'à cinq heures. Alors, elle redescend au jardin, caresse ses chiens, regarde le soleil se coucher, rouge comme une grappe de sorbier, derrière les grands arbres; elle rentre, elle dîne, ouvre un livre — histoire, récits de chasse ou de voyages — et s'endort de ce bon sommeil qui se peut appeler, en toute vérité, cette fois, le sommeil du juste, le sommeil de la charité et de la bonté.

Rien n'est plus touchant que la poésie des cheveux blancs. Rosa Bonheur, dont un portrait figure au Salon, ressemble à la fois, avec sa chevelure de coupe masculine et sa blouse d'atelier, à Mme Michelet et au bonhomme Corot. Elle a pour les bêtes une douceur et pour les hommes une mansuétude d'apôtre. Elle a le sourire indulgent des êtres forts. Elle a eu chez elle des lions domptés qui la suivaient comme des chats familiers.

On a fêté, hier, les quatre-vingts ans de la reine Victoria. La souveraine est une des grandes admiratrices de Rosa Bonheur dont le *Marché aux Chevaux* est entré depuis longtemps à la National Gallery de Londres. Ces quasi-contemporaines sont d'une forte race glorieuse. Je ne puis oublier le mot, un peu pessimiste, que me disait, il y a quelques mois, un diplomate avisé, à l'heure trouble où l'Amirauté armait, là-bas, bourrait d'obus ses arsenaux :

— Il y a dans toute l'Angleterre *quatre* Anglais qui ne veulent pas la guerre avec la France : lord Salis-

bury, M. Balfour, sir John Morley et la reine Victoria. Mais avant tous, la Reine !

Elle a plus fait pour la paix que la Conférence de La Haye ne pourra tenter, peut-être. La vieillesse donne à l'âme humaine une quiétude supérieure, et la reine Victoria a, pour une certaine gloire, le philosophique dédain que professe l'exquise Rosa Bonheur pour les grandes médailles d'or.

Je me rappelle avec quel sourire un autre maître illustre, resté aussi jeune que *Mademoiselle Rosa* elle-même (ainsi l'appellent les pauvres) et qui traite la Femme, l'idéal modèle, avec un charme égal à la puissance que la maîtresse *animalière* donne à ses fauves, Ernest Hébert répondit à l'offre d'un banquet qu'on voulait donner en son honneur :

— Un banquet ! Ah ! grand Dieu !

Hébert, pour l'éviter, se fût enfui jusqu'à Rome. Ou plutôt, fidèle à son atelier du boulevard Rochechouart, comme Rosa Bonheur à sa demeure de By, il se fût barricadé là contre les invitations et les honneurs. Ces grands travailleurs sont des sages. Leur existence simple et claire est comme une vivante antithèse à nos agitations souvent stériles, et si telle visite à Rosa Bonheur, là-bas, à la lisière de sa forêt, m'est un souvenir cher entre tous, telle soirée passée naguère dans l'atelier d'Hébert me restera inoubliable (1).

(1) Cet article sur Rosa Bonheur paraissait la veille de la mort de l'artiste et arrivait à By le matin du dernier jour. La fidèle servante de Rosa Bonheur a dit que la malade avait eu le temps de l'écouter; ce fut sa dernière joie. Je suis heureux et très fier de la lui avoir donnée. La *lettre moulée* n'est pas toujours un instrument de douleur.

Dans cet atelier enveloppé d'ombre, où, çà et là, sous l'abat-jour des lampes, quelques lumières assoupies éclairaient un cadre d'or ou quelque poétique figure de femme — dans ce grand atelier surmonté d'une coupole destinée à la décoration du Panthéon et où, sur fond d'or, comme dans la cathédrale de Ravenne, se détachaient des saintes en prières — dans ce *studio* sobre et majestueux à la fois où de grands rideaux cramoisis tamisaient la lumière pâle de la grande baie vitrée donnant sur le boulevard — là, assis auprès du maître-peintre, j'ai goûté — et, antithèse singulière, par un soir de Carnaval, alors que les masques du Mardi Gras promenaient à quelques pas de nous leur gaieté de monômes ou de cohues ! — j'ai savouré des heures de haltes exquises, comme un repos sur les sommets.

Là, au piano, devant les bougies à réflecteurs qui donnaient à ces physionomies d'artistes une expression d'attention pensive, Théodore Dubois jouait — avec quel charme ! — un *Andante Cantabile* qu'il a composé pour Delsart et, de mémoire, l'admirable exécutant mariait les accents profonds, tendres, déchirants, de son violoncelle aux accords du compositeur. Et c'était un duo délicieux, une sensation d'art infinie, cette audition intime d'un morceau de maître que les Romains allaient bientôt entendre, que la reine Marguerite allait applaudir, et que nous écoutions, nous, pour la première fois.

Ce fut ensuite, interprétée par Diémer et par Delsart, une cantate de Marcello Benedetto, Marcello, le vieux maître vénitien. Et après Marcello, une sonate

d'Hændel, d'une construction musicale admirable, avec un adagio superbe et de ces évocations musicales du passé qui semblent faire réapparaître sur ces airs d'autrefois les spectres majestueux ou bonhommes de nobles et bons vieux ancêtres disparus.

Hébert écoutait, sa belle tête à longue barbe blanche faisant dans la pénombre une tache lumineuse. Il écoutait, immobile. De ses yeux profonds, d'un brun clair, il suivait les mouvements de l'archet ou les doigts du pianiste. Le jeu de ces merveilleux artistes le charmait véritablement autant que la musique même des maîtres. Et j'espérais que lui-même, prenant son violon, ferait sa partie dans ce concert de choix, car il a aussi — mais mieux caressé, paraît-il, — son « violon d'Ingres ».

Non. Il se contenta, ce soir-là, d'entendre, ainsi que nous, de jouir de ces sonates impeccablement traduites et animées. Ah! comme j'étais loin de la vie batailleuse de tous les jours! Tout ici m'arrachait aux préoccupations courantes, m'attachait à l'Art éternel. Sur ce piano, un admirable dessin d'Hébert évoquait dans un cadre un homme jeune, barbe et cheveux noirs, l'air inspiré : c'était Gounod. Tout à côté, une page autographe de Gounod lui-même, encadrée aussi, portait une dédicace « à *mon peintre* Hébert », et c'était la danse des jeunes Troyennes, du quatrième acte de *Faust* en la nuit du Walpurgis.

Au-dessus du piano des tableaux, des esquisses : une poignante étude de la campagne romaine en automne par le maître du logis, avec un rouge coucher de soleil sur un ruisseau pareil à une flaque saignante;

au-dessus encore, un vigoureux paysage, un arbre tordu, vivant et frémissant — et celui-là était d'un autre maître disparu en pleine gloire, Jules Dupré, l'ami dévoué d'Ernest Hébert, Dupré dont le buste de marbre entrera demain à Versailles.

Puis, là, devant moi, à côté d'un délicieux portrait de jeune femme blonde — morte d'hier que ressuscite Hébert aujourd'hui — un noble et fin visage de femme sortait d'un cadre et semblait nous regarder, la tête un peu penchée, avec un doux, souriant, caressant, mélancolique sourire. Bonnet noir, caraco de velours noir, traits exquis, d'une finesse extrême, un inexprimable charme; et, dans les yeux, dans ces yeux profonds, dans ces tendres yeux qui vivent et songent, une expression que je reconnais — que je retrouvais dans le regard d'Hébert lui-même.

— Le portrait de ma mère! me dit-il alors doucement, de sa voix prenante.

Je l'aurais deviné. Et c'est un chef-d'œuvre, ce portrait de femme encore jeune et très belle. Il date de quarante-sept ou quarante-huit ans, de l'année de cette incomparable *Mal'aria*, qui popularisa Hébert. C'est une maîtresse page, un morceau de choix, quelque chose d'achevé. Et je dis au charmant homme qu'est le grand artiste toute mon admiration pour cette œuvre : une morte immortalisée par un immortel.

— Il ne vaudrait pas la peine d'être peintre, fit-il alors doucement, si l'on ne peignait pas bien sa mère !

Et c'est encore *la mère* — ce qu'il y a de plus adorable au monde — qu'il a peinte en cette Madone

qu'une clarté de lampe et un reflet de coke éclairaient, au fond de l'atelier, d'une manière quasi fantastique, le feu du poêle se reflétant en une sorte de tache rouge, incandescente, dans le verre qui couvrait un des plus beaux tableaux d'Hébert : *la Vierge enant sur ses genoux un enfant Jésus aux grands y eux rêveurs*. Le hasard donnait précisément à ce reflet du coke dans le verre du cadre une valeur de symbole : il semblait qu'au-dessus de cette lueur de forge rappelant dans sa manifestation la plus utile — un feu de charbon — la vie moderne, ce qu'il y a d'idéal, au contraire, dans la vie superieure des esprits et des âmes se dressât, victorieusement représenté par cette Madone délicieuse et cet enfant-Dieu dominant le reflet même de l'existence brutale et banale.

Et, à deux pas de là, un autre chef-d'œuvre unissait ici le charme même de la réalité à ce que l'idéal a d'exquis : une lueur de lampe me permettait d'entrevoir, de deviner, de revoir ce portrait de Mme Ernest Hébert, si poétique et si attirant, cette féminine beauté, d'une grâce supérieure, majestueuse sans hauteur, séduisante par la simplicité même dans la majesté, et se détachant sur un fond de verdure un peu sombre qui fait songer au mystère profond et frais des bois sacrés, du *lucus* de ces Romains qu'Hébert a aimés, parmi lesquels il a vécu — il leur ressemble — et dont il a pénétré l'âme.

Ah ! la bonne soirée de causerie supérieure et d'art éternel !... Les rauques cornets à bouquin des boule-

vards extérieurs ajoutaient leur note ironique à ce que je savourais d'intime et de recueilli dans ce que j'appelais tout à l'heure une halte sur les monts, et leurs enrouements de Carnaval soulignaient tout ce qu'il y avait de délicieux, d'apaisé, d'élevé dans cet atelier de labeur, de pensée et de gloire.

Hændel et la Madone immortelle, l'Art immaculé, l'au-delà de la vie courante, le feu de coke et le feu sacré, — comment oublier jamais ces heures trop courtes qui font, du moins, supporter les heures trop amères ou trop lourdes ?

Ce soir-là, Hébert me conta — comme il sait conter (et sa parole a le charme de son œuvre) — l'histoire de cette délicieuse *Pasquia Maria*, la petite fille des Abruzzes, modèle dans les ateliers de la Villa, dont il fit un chef-d'œuvre, et qui, quasi-achetée à ses parents, épousa, quelque part, en Écosse, un *milor inglese*.

Un jour, le père s'attrista de ne plus voir sa fille. Il vint à pied, du fond de ses montagnes, jusqu'à Paris et demanda Pasqua Maria.

— Pasqua Maria ?... Elle est en Angleterre ! lui dit-on.

Où ? Il ne savait pas. Elle portait un autre nom maintenant. Le père, en ses habits de paysan, fit, toujours à pied, le chemin de Paris au Havre. Il se blottit, pour traverser la mer, dans un bateau de pommes de terre et dans ce grand Londres plus grand que Paris, dans ce noir gouffre d'hommes, il chercha, demanda, appela Pasqua Maria. Pasqua Maria n'était pas là. Quelqu'un lui dit :

— Elle est peut-être en Irlande!

Alors, jusqu'à la sombre mer d'Irlande, le père marcha, marcha, demandant toujours la jolie Pasqua Maria dont une grande dame, éprise du tableau d'Hébert, avait fait, par adoption, une *miss* anglaise. La mer d'Irlande arrêta le père qui pleura sur la grève comme un autre roi Lear, secoua la tête, reprit le chemin de Londres, refit la route de Londres à Paris, puis, à pied, lentement, retourna, là-bas, à la cabane des Abruzzes, disant avec tristesse à la mère et aux frères de Pasqua Maria :

— C'est fini. Pasqua Maria est morte pour nous!

Il eût fallu entendre Hébert conter cette simple histoire. Reçu avocat jadis la même semaine, peut-être le même jour où il remporta le prix de Rome, il sait, je le répète, parler comme il sait peindre. Ah! comme ces alertes et puissantes majestés sont plus jeunes que la jeunesse même, et qu'elles ont raison de dédaigner les banquets bruyants, comme le fit Ernest Hébert et les médailles d'or, comme l'a fait Rosa Bonheur!

XIII

Semaine historique. — Grèves et procès. — La *Fête des fleurs*. — A nos modernes. — Un enterrement. — La popularité de Rosa Bonheur. — Souvenirs de l'artiste. — La première médaille. — Le duc d'Aumale. — Deux femmes qui avaient souffleté Napoléon Ier. — Rosa Bonheur en 1870. — Emilio Castelar. — Victor Hugo. — Le dernier article de Castelar. — Un mot sur le général Boulanger. — Homme d'État et journaliste. — L'héroïsme et les héroïsmes. — Ce qui est *chic* et ce qui n'est pas *chic*. — Le centenaire de la Comédie-Française. — Réconciliation. — Beaumarchais et les comédiens. — Le 30 mai 1899. — L'arrivée de Marchand. — La semaine de Paris.

31 mai 1899.

La *grande semaine* est avancée de quelques jours. Ce sera, cette fois, la semaine historique. Des jours de fièvre, des heures d'attente. Le procès Déroulède, la revision de l'affaire Dreyfus, l'arrivée de Marchand à Paris; au loin, la grève du Creuzot succédant, plus sérieuse, à la grève des facteurs. Il faut avoir, comme dit l'argot parisien, « une fière santé » pour proclamer gaiement, comme le faisait devant moi un aimable indifférent :

— Dans tout cela je ne me préoccupe vraiment que de la *Fête des Fleurs*.

On prépare, en effet, comme tous les ans, la Fête des fleurs et le défilé des chars au bois de Boulogne. Toutes les crises humaines n'empêchent ni les roses de fleurir ni les dilettanti de s'amuser. Quand nous serons sortis du drame, mêlé de tragi-comédie que nous traversons, il sera même fort intéressant d'étudier la psychologie de nos contemporains à propos du plus redoutable problème de conscience qui ait été jamais posé à des hommes. C'est là qu'on a pu voir, avec quelque effarement, combien les âmes sont différentes et combien aussi étaient, en réalité, étrangers les uns aux autres des êtres qui se coudoyaient chaque jour, croyant se connaître, croyant même s'aimer, et, au fond, n'ayant rien de commun que l'habitude d'une certaine existence et de certaines idées de surface. Tel fait brutal est une pierre de touche. Nous avons vu clair dans les cœurs.

Je comprends très bien qu'on se préoccupe avant tout et uniquement de la *Fête des Fleurs*. Orner de lilas blancs les roues d'une voiture c'est une occupation qui en vaut une autre et les pauvres, qui touchent une partie de la recette, en profitent. Mais je crois aussi que beaucoup de gens ont — et, en particulier, que la noble femme conduite, lundi dernier, au Père-Lachaise, et dont le char funèbre disparaissait précisément sous les fleurs, avait — d'autres soucis du monde. Ah ! sous les voûtes vertes des longues allées du *campo santo*, sous les branches frissonnant au vent, que de couronnes entassées sur ce char s'avançant entre les arbres et les monuments de pierre grise! Jamais Rosa Bonheur ne reçut tant de fleurs en sa vie !

J'ai été surpris de voir la foule, le peuple du faubourg accourir avec tant d'empressement à ces funérailles de Rosa Bonheur. La grande artiste évidemment était populaire. Derrière ce cercueil drapé de blanc, comme celui d'Ophélie, de la vieille et bonne *demoiselle de By*, il y avait, montant la rue de la Roquette, beaucoup de braves femmes de Thomery, en habits de deuil et en bonnets de paysannes; mais sur les trottoirs, les ouvriers parisiens faisaient la haie, tous connaissaient le nom de celle qu'on emportait au cimetière et j'ai entendu une petite ouvrière dire à une autre :

— Tu sais bien, nous avons vu de ses tableaux au Luxembourg!

Rosa Bonheur ne recherchait point cependant la popularité. Elle vivait loin du boulevard, solitaire, et c'est en venant à Paris, l'autre jour, qu'elle a pris froid, regagnant, par un soir de bise, — bise printanière — la gare de Lyon, en voiture découverte, avec un mince petit mantelet noir sur les épaules. Mais quoi! ce nom, *Rosa Bonheur*, était familier à tout le monde. Le nombre des Anglaises qui ont envahi les allées du Père-Lachaise pour voir le cortège passer était considérable. La princesse de Galles ne vint-elle pas, une fois, à By pour photographier elle-même Rosa Bonheur en blouse de travail, dans son jardin?

J'ai conté, jadis (1), une visite faite à *Mademoiselle Rosa* dans son atelier près de la forêt. J'avais gardé de sa bonne grâce et de sa simplicité exquise un

(1) *La Vie à Paris*, 1895.

souvenir charmé. Elle savait beaucoup et elle contait bien, avec cet esprit spécial dont l'aliment est le cœur. Cette grande artiste, dont le père avait été saint-simonien et qui rappelait volontiers elle-même qu'elle avait été affiliée à l'ordre des Templiers, ressuscité par Fabre Palaprat dans la Cour des Miracles, rue Damiette, était restée une sentimentale et jamais elle n'oublia la moindre amabilité, elle dont — c'est une constatation que je fais quand disparaît une grande figure — on oublia si souvent les bienfaits.

Elle rappelait, avec une émotion encore communicative le souvenir de sa première médaille — troisième classe — obtenue en 1847, avec un tableau rapporté d'Auvergne, *Bœufs rouges du Cantal.*

A cette époque, les médailles n'étaient point décernées, comme aujourd'hui, en séance publique. Les lauréats allaient chercher leurs récompenses chez M. de Fortin ou M. de Cailleux. Le père de Rosa Bonheur, estimant que sa fille devait apprendre « à se débrouiller toute seule », ne voulut point l'accompagner chez le directeur des beaux-arts, et voilà Rosa Bonheur arrivant, avec l'aplomb de ses vingt-trois ans, dans le cabinet officiel et réclamant sa médaille.

Avec les plus gracieux compliments, le haut personnage remit cette médaille à la jeune fille « de la part et au nom de Sa Majesté », mais il ne put s'empêcher de rire lorsque Rosa Bonheur répondit le plus naturellement du monde :

— Vous remercierez beaucoup le roi pour moi, et vous voudrez bien lui dire que je mettrai tous mes efforts à faire mieux la première fois!

« J'étais déjà *une sauvage* », ajoutait la charmante femme en contant ce souvenir ».

Pas si sauvage! il y a quelques années, un jour, le duc d'Aumale invita Rosa Bonheur à Chantilly et, après le déjeuner, en fumant sa cigarette dans l'admirable galerie de tableaux du prince, Rosa Bonheur tira de sa poche la pauvre petite médaille de 1847, à l'effigie de Louis-Philippe et dit au duc :

— Vous voyez, monseigneur, je l'ai pieusement conservée!

— Et, fit le prince, elle vous a porté bonheur!

Tout homme célèbre qui a beaucoup vu, emporte avec soi en mourant un monde de souvenirs. Il reste de Rosa Bonheur tout un chapitre de *Mémoires* cursifs, dictés dans l'atelier de By, à l'un de ses deux jeunes amis, les frères Cain, petits-fils de ce maître P.-J. Mène, dont l'*animalière* copiait, dessinait les petits bronzes, « *pour apprendre* », autrefois. Georges Cain a écrit — tandis que, sous la lampe, dans l'atelier, Rosa Bonheur causait — les *memoranda* de l'admirable artiste, et elle en a authentiqué, par des corrections faites de sa main et par sa signature, les pages décisives. Ce chapitre de l'histoire de l'art contemporain, qui, traduit en anglais, a paru dans une revue américaine, sera publié par M. Cain, sans nul doute. Je l'espère et je le demande.

J'en ai retenu ce renseignement tout à fait curieux, que Rosa Bonheur m'avait, du reste, donné à moi-même en riant :

— Telle que vous me voyez, j'ai connu deux femmes

qui avaient eu l'honneur de gifler l'empereur Napoléon Ier !

Et comme je m'étonnais :

« Parfaitement, disait-elle. Rien n'est plus exact. La première était une créole, Mme de Ranchoup, qui venait souvent, il y a bien des années, dans l'atelier que j'occupais vers 1849-50, en une maison habitée par d'autres peintres, Signol, Heim, Yvon, Droz et où je travaillais du matin au soir. Veuve d'un ancien intendant des armées de Napoléon Ier, Mme de Ranchoup avait, la première, importé en France les plantes, les fleurs, les animaux de son pays. Elle portait encore, en 1849, les modes du temps de Joséphine ; le châle à plis brodés, la jupe traînante et la taille dans les seins. Elle avait des perruches ondulées, chose rare alors, et des oiseaux des îles ! Quand elle venait dans mon atelier de la rue de l'Ouest, elle arrivait toujours suivie d'un nègre, son nègre. Elle a légué, vers 1857, à sa mort, sa galerie de tableaux, qui était fort belle, à la ville de Blois, et j'ai l'honneur d'y figurer avec *Un troupeau de moutons en Nivernais*. Or, Mme de Ranchoup avec son impétuosité de créole, avait, un jour, souffleté tout net Napoléon Ier qui oubliait quelque peu la bienséance auprès d'elle. Le soufflet avait, tout naturellement, fait scandale. M. de Ranchoup dut démissionner et fut, jusqu'en 1815, exilé dans ses terres, du côté de la Nouvelle-Orléans (1).

(1) M. Descubes, ancien député de la Corrèze, me dit que Mme de Ranchoup — d'abord Mme Faurès — mourut en 18[illegible]9 à quatre-vingt-douze ans, après avoir détruit toutes les lettres qu'elle avait reçues de Bonaparte. (J. C.).

» La seconde personne que j'ai connue et qui avait souffleté l'empereur était la générale Fabvier, femme du héros de l'indépendance hellénique, et qui, née d'Hervas, avait, en premières noces, épousé le maréchal Duroc. Elle était fort jolie, Mlle d'Hervas, Espagnole délicieuse. Le maréchal en était très épris et très fier. Un jour, dans une grande réception aux Tuileries et dès les premiers temps du mariage, l'empereur, en descendant quelques marches de son trône, dit à Duroc :

» — Sais-tu qu'elle est charmante, ta femme?

» Et, ce disant, il prenait le menton de la maréchale.

» La riposte ne se fit pas attendre. La jolie Castillane répondit, instinctivement, par un soufflet. Un maître coup d'éventail campé sur la figure du maître. Celui-ci prit la chose en riant.

» — Mes compliments, dit-il à Duroc. On voit bien que ta femme est Espagnole! »

La veuve de Fabvier pouvait, comme Mme de Ranchoup, se vanter d'avoir fait rougir la joue de César.

De ces curieuses *Notes*, dictées à M. Georges Cain, je ne copierai que quelques lignes encore, mais qui, dans leur simplicité quasi-stoïque, montrent toute l'âme de la très grande artiste disparue :

« Arrive 1870. La guerre, l'horrible guerre, et les heures de misère pour mon pauvre pays. Les Prussiens occupèrent Moret et les environs. By ne fut pas épargné. Mon vieil ami Gambard, consul d'Espagne, ne m'avait pas oubliée, et un jour de novembre, quel fut mon étonnement de recevoir un sauf-conduit pour

moi « et ma maison », signé du prince Frédéric-Charles! Avec cela, vingt sacs de blé, à moi expédiés d'Odessa. Ce chargement me fut bien utile : tous les paysans de By, ou à peu près tous, ne s'étaient-ils pas réfugiés chez moi, eux, leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux! Ces sacs de blé furent donc les très bien venus. Quant au sauf-conduit, il ne me convenait pas d'accepter un traitement meilleur que celui que nos vainqueurs infligeaient à nos pauvres compatriotes — et je le déchirai. »

On me reproche souvent de m'attacher à ces nécrologies. C'est que j'ai le respect de ceux que j'ai aimés et qui partent, découronnant chaque jour un peu plus ce grand pays. Que ceux-là qui m'adressent ce reproche se rassurent d'ailleurs : je ne parle pas de tout le monde!

J'aurais voulu donner un souvenir à l'homme illustre que l'Espagne pleure aujourd'hui. Je l'ai connu, il me faisait l'honneur de m'appeler son ami. Emilio Castelar avait le charme, et cet homme d'État fut un grand citoyen et un maître artiste. C'était une joie que de l'entendre. Depuis combien d'années le connaissais-je! Et, le connaître — c'est à propos de lui surtout qu'on peut rééditer ce *truism* — c'était l'aimer. Je me rappelle lui avoir rendu visite, vers 1868, à Madrid, avec mon vieil ami Francis Magnard, au moment où l'on venait de proclamer la Constitution nouvelle.

En causant, Castelar me dit, souriant :

— Il nous faut peut-être, pendant deux ou trois ans, une monarchie libérale en attendant la majorité de la République !

Magnard n'eut rien de plus pressé que d'imprimer en plein *Figaro* le mot, prononcé *sub rosâ*, et Castelar en fut un peu froissé.

Des mots, il en avait, et de charmants, enchâssés dans une causerie étincelante. Je l'ai entendu, un soir, prouver à Victor Hugo que le grand poète était un *génie castillan*.

— Castillan ! Castillan ! répliquait Hugo, je suis Français, profondément Français, mon cher Castelar !

— Certes, mon cher maître, et vous savez que j'aime trop votre noble France pour lui disputer un homme tel que vous ! Mais vous aurez beau dire, l'auteur d'*Hernani*, de *Ruy Blas*, des *Orientales*, est un génie castillan ! Vous êtes un génie castillan !

Et le léger accent espagnol de Castelar ajoutait un piquant singulier et comme un piment à cette affirmation dont il ne démordait pas : *Vous êtes un génie castillan !*

Emilio Castelar avait raison de dire qu'il aimait notre chère France. Il l'adorait. Ses lettres mensuelles sur la *Politique européenne*, qu'il envoyait à la *Nouvelle Revue internationale* sont pleines de sentiments français, d'amour pour la race latine, de tristesse aussi et d'angoisses. Il faudrait relire aujourd'hui les dernières lignes écrites par lui, il n'y a pas un mois ! Après s'être écrié : « Le masque qui cache les gouvernements représentatifs se substituant aux gouvernements parlementaires ne peut nous tromper, non :

derrière lui nous voyons César, comme derrière les revues tribunitiennes de Marc-Antoine on voyait le prétorien. » Après avoir ainsi prophétisé et jeté l'alarme, Castelar ajoutait, parlant à ces générations nouvelles qui n'ont point connu le poids du despotisme :

— Jeunes, écoutez un vieillard que les vieillards écoutaient quand il était jeune !

Au moment de la forte floraison du boulangisme, Castelar était à Paris. On lui demande s'il voulait connaître le général Boulanger.

— Moi? A quoi bon? Je le connais !

— Vous l'avez vu ?

— Jamais.

Et, de son accent à la fois souriant, aimable et narquois :

— Je ne le connais pas, mais je le connais : c'est *oun* général espagnol !

Il est, souhaitons-le pour la noble nation qui, au dire de Castelar, n'a jamais été à plus dure épreuve depuis la bataille du Guadalète, d'autres généraux en Espagne. Et l'ancien professeur d'histoire, le publiciste qui avait repris sa plume pour vivre, après avoir fait de l'histoire en action, eût été fier d'écrire la biographie de ces généraux prêts à mourir pour leur patrie, comme, chez nous, sont morts les Raoult, les Margueritte et les Renault — Renault l'*Arrière-Garde !*

Cette nécessité du labeur quotidien où Emilio Castelar se trouvait réduit après avoir gouverné son pays est un de ses plus beaux titres de gloire. Il en a d'autres. Mais je me rappelle que, lorsqu'il fut mis à la tête de

l'Espagne, il adressait au rédacteur en chef d'un journal de Buenos-Aires, la *Prensa*, dont il était le correspondant, une petite lettre à peu près conçue en ces termes : « Gardez-moi ma place. Je serai probablement très heureux de la retrouver. Le pouvoir passe, le journalisme reste. »

Et tombé du pouvoir, il s'en revint très simplement à ce que les railleurs eussent appelé ses *chères études*. C'est une autre sorte d'héroïsme, l'héroïsme résigné. L'héroïsme, d'ailleurs, a diverses formes, et ses *gestes*, comme on dit aujourd'hui, varient de dessins et d'allures. Il y a l'héroïsme d'un Marchand et d'un Baratier traversant avec une ténacité admirable les espaces inconnus. Il y a l'héroïsme d'un Ballot-Beaupré parlant sans haine et sans crainte et jugeant selon sa conscience. A de certaines heures la parole d'un honnête homme vaut, pour la grandeur d'une nation, l'épée loyale d'un soldat. La gloire morale égale toutes les gloires.

C'est bien pourquoi les braves gens, les bonnes gens, les humbles gens, qui ne souhaitent au monde que la fierté du pays et la paix des esprits, voudraient arriver, ici même, chez nous, en famille, à ce désarmement peut-être irréalisable que de bons esprits poursuivent à La Haye entre le déjeuner et le *five o'clock*. Je ne voudrais pas comparer l'éternelle comédie humaine et surtout la comédie politique à l'histoire de la Comédie-Française ; mais, pourtant, voilà cent ans, des comédiens désunis pendant des années donnaient un salutaire exemple à leurs contemporains et à l'avenir. Ils se réconciliaient. Et les troupes, un moment rivales,

ne formaient plus désormais qu'une troupe unique, sous le toit qui depuis un siècle a abrité la Comédie.

Il faut tout dire : un accident utile était venu arranger les affaires. A quelque chose malheur est bon. Un incendie avait détruit le théâtre du faubourg Saint-Germain ; les comédiens de la rive gauche se trouvaient sans asile ; ceux de la rive droite leur tendirent les bras. La salle actuelle recueillit les artistes chassés par la flamme et la réalité permet de dire que, vraiment, la Comédie renaissait de ses cendres. On vit alors un touchant spectacle : le soir de mai dont nous avons fêté le *centenaire*, Talma-Rodrigue tendait la main à Vanhove et le jacobin Dugazon donnait la réplique à Mlle Devienne sous l'œil de Grandmesnil et de Mlle Mars.

J'aurais bien envie de noter cette remarque assez curieuse : le hasard des *centenaires* nous faisait célébrer, le 18 mai, le centenaire de Beaumarchais qui, lui, ne poussa pas précisément à la réconciliation des deux troupes et, bien au contraire, étant auteur avant tout, préférant, par conséquent, pour leur donner ses pièces, deux théâtres à un seul, attisa les rivalités et lutta de son mieux contre l'unification de la Comédie. De telle sorte que la Comédie-Française a fêté, à très peu de jours de distance, l'homme qui ne tenait guère à la reconstitution de la Comédie et les hommes qui la reconstituèrent. Mais quoi ! les uns et les autres sont — et pour toujours — réconciliés et dans la mort et dans la gloire. Nous devrions bien les imiter quelque peu, et, sans attendre la vallée de Josaphat, ce qui est un peu lointain, nous réconcilier dans la vie.

C'est un beau rêve. Chacun a ses préjugés et ses colères. Il y a les positions prises, les intérêts, les habitudes, les relations. On ne saura jamais l'influence que peuvent avoir les relations sur les opinions. Telle conviction peut être sincère, la question n'est pas là. La question, c'est le *chic*, c'est que cette conviction appartienne au genre *chic*.

Je me rappelle un vieil article de Nestor Roqueplan sur la façon d'habiller les enfants : il était *chic* de les déguiser en Écossais et tout enfant non costumé écossais n'était pas *chic*. Nous en sommes toujours aux carreaux écossais de Nestor Roqueplan. Il ne devait pas être *chic*, dans les salons de Jérusalem, chez les Pharisiens, de se déclarer pour ce maigre prophète que suivaient les pêcheurs, les publicains et les pauvres gens de la Cité. Cette question de *chic* est encore primordiale dans notre démocratie et ceux-là sont rares qui osent affirmer des opinions qu'on ne trouve pas *chic* autour des tables de thé.

Cependant, qu'il soit *chic* ou ne soit pas *chic*, le vrai fait son chemin et les honnêtes gens finissent par découvrir que deux et deux font quatre. C'est peut-être par là qu'il fallait tout simplement commencer. Et si la dure semaine que nous traversons, s'achève sans trouble comme elle a commencé — avec ce besoin qu'ont les foules d'acclamer et d'admirer quelqu'un ou quelque chose, se traduisant par des ovations faites en toute justice à Marchand et à ses camarades ; si, là-bas, la grève du Creusot qui ne pourra guère fournir de scènes de vaudeville aux revues de fin d'année, comme la légendaire grève

des facteurs, s'achève sans tourner au drame ; si mon fanatique de la *Fête des fleurs* peut aller (ce qui est *chic*) au bois de Boulogne dans quelque automobile fleuri — ou fleurie ; — si la grande Ville, qui a la tête chaude et le cœur excellent, reste calme jusqu'à la fin dans ces épreuves morales, avec toutes les *tempêtes sous un crâne* qui s'agitent dans ses millions de cerveaux ; si la concorde revient un peu avec le printemps qui nous a fui ; alors, en vérité, on pourra dire que Paris, qui perd souvent ses journées, n'aura point perdu sa semaine.

XIV

DES HÉROS !

Il faut, cette semaine, rouvrir le livre de Thomas Carlyle et y chercher la définition du *héros*. Le héros est l'homme *sublimé*. C'est celui qui donne sa vie, sa fortune, sacrifie tout à quelque immolation supérieure, à ce qu'il sait le vrai, à ce qu'il croit le juste, à ce qui peut servir l'humanité ou grandir la patrie. Le héros aime la gloire et parfois la violente. Le lieutenant Poitevin disant : « Je serai mort ou immortel demain ! » et se faisant tuer en plantant, à l'Alma, le drapeau de son régiment sur la tour du Télégraphe, est un héros impulsif et spontané. Ses camarades attendant la mort, pendant des mois, dans des tranchées de Sébastopol, avec, parfois, de la neige jusqu'au ventre, sont des héros patients et résolus.

L'héroïsme a toutes les formes. L'usine à ses héros;

les champs, aux heures d'incendie ou d'inondations, ont les leurs. Ces êtres d'élection réconcilieraient Alceste avec la nature humaine, et peut-être rencontre-t-on beaucoup de misanthropes simplement parce que ces pessimistes ne se donnent point la peine de regarder autour d'eux. Il y a plus de vertus méconnues en ce bas monde qu'il ne s'y trouve de vilenies triomphantes.

Paris aura, demain, salué un héros. Ce fils du peuple, qui revient au pays après avoir, de Laongo à Djibouti, de l'Atlantique à la Mer Rouge, traversé l'Afrique, cet officier qui, pour l'éternité, a marqué son nom dans le sable, sera reçu comme un fils glorieux qui apporte un motif de consolation et d'orgueil à sa mère. On ne saurait trop honorer ces intrépides qui, dans ce siècle égoïste et pratique, marchent droit devant eux, guidés comme par une étoile, la petite lumière de l'idéal éclairant encore notre nuit.

Le soir de la reprise du *Roi s'amuse*, dans un couloir de la Comédie-Française, je vis Jules Ferry, alors tout-puissant, rencontrer un homme grand et maigre qui naguère encore, à demi perdu dans les défilés du Congo, venait assister à cette représentation du drame de Victor Hugo. C'était Savorgnan de Brazza.

Le ministre l'aborda en se découvrant, lui tendit la main et, comme Brazza restait devant lui tête nue, Ferry lui dit :

— Couvrez-vous, je vous en prie, monsieur de Brazza. C'est à des hommes comme vous qu'il faut parler chapeau bas !

Je n'ai jamais oublié ce trait de l'homme d'État se

découvrant devant l'homme d'action et de science. Les pionniers qui, comme Brazza, suivent aussi la « marche à l'étoile », sont les consolateurs des nations attristées, les fournisseurs de nouvelle gloire.

Ceux-là n'auront point manqué à la France depuis que la France a subi la plus dure épreuve de son histoire. Ils auront tout tenté pour donner à son pâle front de blessée des rayons nouveaux. Grâce à eux, l'héroïsme n'a pas été une vertu morte. Avec quelle fièvre, quelle ardeur vaillante, les plus enflammés de de ces jeunes gens se sont précipités dans les aventures coloniales, avides de ramasser un brin de laurier vert dans les rizières du Tonkin ou les brousses du Dahomey ! Ce furent les meilleurs et les plus ambitieux de péril, et pour beaucoup le laurier fut taché de leur sang — quand la mort héroïquement rêvée ne leur apparut point, sinistre, sous la forme atroce du délire, de l'insolation ou de la dysenterie !

Le beau livre du lieutenant-colonel Lantonnet, que l'Académie couronnera sans nul doute, est le plus tragique et le plus émouvant de ces nobles martyrologes. Il me fait penser à ce mot du général Duchesne écrivant au duc d'Aumale : « Mes pauvres soldats fondaient comme de la neige. » Les glorieux drapeaux de Madagascar n'ont pas volé leur apothéose aux Invalides, ce Panthéon des étendards troués.

Mais il en est des héros comme des hommes eux-mêmes : les uns ont pour eux la souriante fortune, les autres subissent l'ingratitude de la destinée. Salut

à Marchand! Qu'il reçoive, dans ce Paris vibrant à toute émotion généreuse, la récompense de ses longs mois de luttes, de dangers, d'énergie, de courage! Que cet enfant du paysan de France soit glorifié par la patrie tout entière! Que le seuil de sa maison natale, le collège où s'est écoulée sa jeunesse, nous soient montrés pieusement comme pour affirmer, une fois de plus, que c'est bien la démocratie qui monte!

Ce sont des journées heureuses que celles où l'on fête un héros. Je songe seulement à un autre héros oublié, dont la patrie et l'armée ont le droit d'être fières et qui, retiré je ne sais où, dans un coin de terre de province, a vaillamment défendu le drapeau de France, ajouté une page de gloire à notre histoire et n'a jamais connu les justes et enthousiastes ovations prodiguées au commandant Marchand.

Justice distributive du destin! Il faut arriver à son heure. Le général Dodds, au dire des tacticiens expérimentés, a fait au Dahomey une campagne extraordinaire. On ne parle plus guère du général Dodds, cet admirable soldat. Et l'homme à qui je songe, le plus jeune colonel de l'armée à un moment donné, le défenseur de Tuyen-Quan, le colonel Dominé, qui maintenant citerait son nom?

Ce fut un héros cependant, lui aussi, et, à côté des plus fiers épisodes de notre histoire militaire, le siège de Tuyen-Quan peut figurer glorieusement. Il y eut là une continuité de résistance, une volonté et une bravoure qui égalent tout ce que nous avons appris à admirer dans le passé. Et Tuyen-Quan, c'est hier! Tuyen-Quan: cette bicoque, résistant, avec une poignée

d'hommes, à l'assaut des milliers et des milliers de Pavillons-Noirs! Tuyen-Quan, sans vivres, presque sans poudre, devenant, sous le feu des Chinois, une forteresse imprenable! Les légendaires soldats de la *Légion* renouvelant, heure par heure, les exploits des mousquetaires de Dumas au bastion Saint-Gervais! Un enfant de Paris, un romancier de journaux populaires, engagé volontaire, épris de poudre et de renommée, Bobillot, sergent du génie, s'improvisant ingénieur, espèce de Vauban faubourien, construisant en riant, en chantant, des abris, des fossés, des casemates, et mourant sans se plaindre, ne regrettant même pas cette gloire des lettres qu'il avait, comme tant d'autres, ambitionnée un moment!

Tout cet épisode est sublime. Le vicomte de Borelli, le poète de la *Légion étrangère*, qui combattit à Tuyen-Quan tout en rêvant à des sonnets futurs, me contait les émotions de ces claires nuits d'Asie où la petite garnison affamée, décimée, entendait les officiers chinois donner leurs mots d'ordre *en francais* — par gouaillerie — et où, tout à coup, autour de la forteresse où flottait, déchiqueté, le drapeau tricolore, on voyait apparaître, un à un, puis se multiplier, sortir des tranchées comme d'une fourmillière, grouiller, grimper les Pavillons-Noirs, escaladant les barrières de roseaux et montrant leurs féroces faces jaunes marquées au front d'une étoile rouge — tatouage symbolique signifiant : « Guerre à mort! »

Il fallait, corps à corps, à coups de baïonnette, à coups de crosse, les repousser, ces assaillants sans peur et sans merci dont les lames trouaient les poitrines

et dont les *coupe-coupe* menaçaient les têtes. On les repoussait ; ils rentraient, fusillés par les tirailleurs, dans leurs taupinières. Et le lendemain, la terre creusée laissait sortir encore et remonter à un nouvel assaut les innombrables fourmis jaunes.

Intrépide, impassible, le commandant Dominé voyait les jours passer, les munitions s'épuiser, les soldats mourir. Il disait : « Tenons toujours ! Tenons jusqu'à la fin ! » Et l'on tenait, comme Gordon à Khartoum. Elle venait, d'ailleurs, elle approchait, la fin terrible. La famine prenait aux entrailles ces hommes noirs de salpêtre dont rien ne faisait faiblir le cœur. L'histoire aurait vu, hélas ! un dernier assaut tragiquement épique, si le clairon du général Giovanninelli, arrivant au secours de Tuyen-Quan avec ses zouaves et ses turcos, n'avait, là-bas, retenti dans les rizières !

Il y eut un moment de joie délirante lorsque le général et le commandant Mahias — le frère d'un journaliste mort et que j'ai aimé — embrassèrent Dominé et ses compagnons en guenilles. On ne célébrera jamais assez Tuyen-Quan, les légionnaires et l'héroïsme de leur chef.

Or, à quelques mois de là, il y avait une revue de l'armée de Paris pour l'anniversaire d'un 14 juillet. On y avait convié les soldats du Tonkin, tirailleurs algériens avec leur *nouba*, troupes de l'Indo-Chine en tenue de campagne. Le commandant Dominé eut mérité de défiler en tête des troupes, de toutes les troupes, sous les acclamations des tribunes, de la foule, du peuple accourru. On lui laissa bien commander ses soldats ; mais perdu dans le long défilé de ces milliers

de fantassins, les Parisiens ne se doutèrent pas, ne devinèrent pas que cet homme, là-bas, qui passait, maigre et raidi sur son cheval, correct en sa tenue militaire, l'épée droite, était le héros de Tuyen-Quan, le chef intrépide à qui la patrie devait une gloire, le lieutenant-colonel Dominé.

Le jour de cette revue fameuse, je rencontrai, derrière les tribunes, le général de Négrier en tenue bourgeoise. Je lui dis :

— Général, les soldats du Tonkin défilent. Ils doivent s'étonner de ne pas vous voir les commander !

Vous ne comprenez rien, mère, à la politique...

Le général fit un geste souriant. Les nécessités de la situation ne permettaient pas, sans doute, qu'il y eût plusieurs *premiers sujets* à cette revue, et, sur son cheval noir, le général Georges Boulanger voulait être seul.

Je revis d'ailleurs Dominé quelques mois après, boulevard du Prince-Eugène, à l'inauguration de la statue du sergent Bobillot. Il eut son moment d'émotion lorsque les anciens combattants du Tonkin, les survivants de Tuyen-Quan, soldats d'hier redevenus ouvriers du faubourg, le reconnurent, l'entourèrent, saisirent sa main et, de tous côtés, lui répétèrent ;

— Hein, mon colonel, Tuyen-Quan? Le pauvre Bobillot? Vous souvenez-vous? Que c'est loin déjà!

C'était très loin, en effet. C'était de l'histoire.

Dominé rentrait dans le rang et tâchait de donner au régiment qu'il commandait une solidité supérieure. Soldat dans l'âme, discipliné et silencieux, il travaillait tout simplement et jamais ne parlait de ce fait d'armes dont se souviendra pourtant l'avenir.

Je me rappelle avec quel espoir d'apprendre de lui quelque épisode du siège héroïque je me rendis à l'invitation d'un savant homme qui est pour Dominé l'ami le plus cher. Nous déjeunâmes aux Batignolles chez l'abbé Misset, l'éloquent historien de Jeanne Darc — qu'il déclare *champenoise* — et j'essayai de faire raconter *Tuyen-Quan* au héros de Tuyen-Quan.

Il semblait que je fisse souffrir cet homme d'aspect si simple, courtois et droit, résolu et timide. Il détournait la conversation. Parler de soi lui était un supplice. Il me parla de ses soldats. Il en parlait avec une affection paternelle, une émotion sincère — comme le bon et tendre lieutenant-colonel Lantonnet dans son *Carnet de campagne*.

— Avec la *Légion*, me disait le colonel Dominé, on peut tout oser et tout faire! Tout ce que le courage et la résolution de l'homme peut accomplir, on peut le demander à ces *outlaws* qui se régénèrent sous l'uniforme! Avec les légionnaires, un chef risquera jusqu'à l'impossible, et, avec eux, l'impossible sera réalisé!

De ces romanesques existences des légionnaires, enfants perdus de la vie, anonymes venus de tous les points du monde, ramassis de déclassés et de décavés qui, sous le feu, redeviennent des dévoués et deviennent des héros, le colonel Dominé m'entretenait avec plaisir. Il y a eu dans la Légion des grands seigneurs,

des princes authentiques, jusqu'à un ex-évêque, sous la capote du soldat. Mais de lui-même, encore une fois, du chef responsable et glorieux, je ne pouvais rien savoir, et Dominé fut muet sur son rôle à Tuyen-Quan, dans ces jours d'orage. Il ne me pardonnera même pas, j'en suis certain, d'évoquer cet intime souvenir.

C'était le type du soldat qui fait son devoir et trouve tout simple de l'avoir fait. J'emportai d'ailleurs de cet entretien la conviction que j'avais entrevu une ferme intelligence et une âme haute. Pourquoi ce chef a-t-il quitté l'armée et par quelle succession de circonstances le héros de Tuyen-Quan est-il devenu, si jeune encore et plein d'avenir, un soldat laboureur, retournant à Vitry-le-François, d'où il est parti jadis pour se faire soldat et où peut-être un jour — comme Bobillot à Paris — il aura sa statue ?

Pourquoi ? Je l'ignore. Il avait des susceptibilités qui honorent : par exemple, m'a-t-on dit, lorsque, recevant à la gare, expédiées dans une caisse, les couleurs de son régiment, il s'étonnait qu'on mît ainsi au fourgon des bagages ce drapeau pour qui l'on meurt. Le colonel Dominé était une des firetés, une des espérances de l'armée. Simple citoyen, songeant à la frontière, j'ai vu avec une peine profonde qu'il prenait sa retraite. Il avait devant lui, pourtant, ces *étoiles* dont Marchand a entrevu la première dans le ciel du Bahr-el-Ghazal !...

Et ma pensée involontairement s'est retournée vers lui, solitaire, quasi-disparu — je ne dis pas oublié — tandis que les ovations vont à Marchand, à Baratier et à leurs compagnons. Je revois, ferme et droit sur son

cheval, le maigre colonel, à la revue de Longchamps. Je m'imagine Dominé debout sur les murs écroulés de Tuyen-Quan ou saluant d'un dernier adieu la dépouille du sergent Bobillot, enterré là-bas. Je me demande ce qu'il pense, en sa maison champenoise, et si ses yeux et sa pensée sont tournés vers l'Est, vers la blessure mal cicatrisée, tandis qu'à La Haye on fait de l'arbitrage à petits pas, et, à Paris, de la politique à outrance.

Et, au total, je suis heureux de constater que, dans cette nation qu'on dit déclinante, dans ce peuple qui, amoureux de la gloire, garde l'amour de la liberté et de la justice, et dans un temps qu'on nous voudrait faire prendre pour une fin de siècle de décadents, les héros, les caractères, les hommes en un mot, ne manquent pas !

XV

A LA GLOIRE DE PARIS

21 juin 1899.

Pourquoi, lorsque j'ai lu, hier, le récit de l'inauguration du monument élevé à Léo Delibes, ai-je revu le musicien de *Coppélia* et de *Lakmé*, non point tel qu'il fut lorsque la mort vint le prendre, souriant, charmant, spirituel, agile, de haute taille, le verbe rapide et clair, la figure joyeuse, avec son profil chevalin et sa barbe blonde — mais tel que je le rencontrai tant de fois, sérieux et le sourcil froncé sous l'uniforme d'officier d'état-major, pendant le siège de Paris?

Pourquoi, après avoir lu l'amical et émouvant discours de Philippe Gille, le camarade de jeunesse et le collaborateur de Léo Delibes, ai-je aperçu, comme dans une vision fantastique, le beau garçon qu'était le musicien si français arrivant à moi dans les rues de Rueil, un matin de janvier, tenant son cheval

blessé par la bride et me disant en montrant, là-bas, un point maintenant silencieux :

— *Ils* sont là et *ils* ont tiré !

Léo Delibes, dans son grand caban taché de boue, avec ses bottes et ses éperons lourds de glaise, ressemblait, ce jour-là, à un vivant croquis d'Édouard Detaille, et c'est à Buzenval, avec le képi de lieutenant de la garde nationale, que je le revoyais obstinément pendant qu'on saluait son buste, à La Flèche. Pourquoi?

J'avais, peu de temps auparavant, visité le *Musée du Siège de Paris*, encore en formation mais sans doute terminé avant peu, que M. Georges Cain organise au Musée Carnavalet. L'émotion de tant de souvenirs retrouvés là m'était restée présente. J'avais la vision encore de toutes ces reliques accumulées pieusement dans les salles nouvelles du glorieux musée parisien. J'avais revécu, pendant une heure, les heures les plus anxieuses peut-être et les plus douloureuses de notre vie nationale. — Mais non, celles que nous traversons ont plus de cruauté. — Le fantôme du Paris du siège s'était dressé comme un spectre affamé et sanglant. Et Léo Delibes, qui, en ces jours de patriotiques épreuves, portait comme nous, comme tout le monde, l'uniforme de la garde nationale, me réapparaissait dans ce cadre dramatique, parmi les débris sacrés et les vestiges dignes de respect et de pitié.

Il m'avait semblé revivre une vie de rêve — de cauchemar — en me retrouvant dans ces salles remplies d'armes, d'uniformes, de fanions, de proclamations, d'affiches, de journaux, de gravures, de bulletins de campagne ou de bulletins de votes et, rajeuni de

trente ans, je revoyais Delibes, le brillant Delibes; dans cet hôtel de la place Vendôme où j'allais le prier d'intercéder pour Alfred Assolant, l'écrivain alors célèbre, qui avait manqué à je ne sais quelle prescription dans son service de garde national.

Ah ! ces capotes maintenant rongées par les mites, ces képis dont les neiges et les pluies du terrible hiver ont, autant et plus que le temps lui-même, tordu la visière, roussi le drap, mangé les galons, nous les avons portés cependant et nous étions fiers de les porter ! Nous jouions aux soldats en conscience et puisque les armées étaient, à Metz, assiégées, ou, hélas ! captives, il fallait bien opposer aux fusils Dreyse d'autres poitrines revêtues d'uniformes nouveaux ! Nous avons fait de notre mieux, jeûnant avec résignation, gelant sans nous plaindre et demandant à *sortir*, comme des collégiens dont la sortie pourrait cependant devenir tragique.

Les bataillons de marche, lorsqu'ils marchaient, étaient même si bruyants et si gais, que du haut de la redoute de Saint-Cloud, les Allemands les entendaient répétant leurs refrains dans le Bois de Boulogne saccagé et dénudé.

— Ils sont très gentils, vos gardes nationaux, disait Bismarck, le reître gouailleur, à Jules Favre ; mais ils sont si contents d'aller au feu qu'ils nous avertissent de leur arrivée en chantant comme des gamins ! Une façon à eux de nous prévenir !

C'est qu'il y eut, durant ce siège, une somme considérable de bonnes volontés et d'énergies mises, le

plus simplement du monde, au service de la patrie. Le souvenir du siège de Paris restera grand et il faut vivement féliciter M. Georges Cain d'avoir eu la pieuse pensée d'en perpétuer la mémoire.

On lui disait : « Prenez garde! Une accumulation des reliques du temps du siège : armes vieillies, draps déchirés, tronçons d'épées, débris d'obus, ce sera lugubre et, au-dessus des salons de la Marquise, où les œuvres d'art s'accumulent, ces salles auront l'air d'une Morgue! » Il ne s'est pas arrêté devant l'objection et il a bien fait. Désormais, le Paris de 1870, le Paris de la résistance, le Paris du siège, aura son Panthéon aussi, son musée de reliques, dans ce délicieux et paisible coin de Paris qu'on appelle l'Hôtel Carnavalet.

Peut-être, si elle revient parfois en son logis, Mme de Sévigné sera-t-elle étonnée d'y rencontrer, sous les toits, tout cet appareil militaire, ces brassards d'ambulance et ces drapeaux déchiquetés ; mais elle a su, elle aussi, la divine Marquise, ce que coûte le sang de France et elle eût été, vivant deux siècles plus tard, une de ces admirables femmes qui consolèrent, pansèrent, sauvèrent les blessés de l'Année Terrible.

Ces femmes de Paris ! Je les revoyais en regardant tous les documents, la masse de reliques que classent en ce moment M. Georges Cain et M. Robiquet : — sabres et gibernes, bons de boucherie, morceaux noirs de pain du siège ; je les revoyais faisant, par les froids matins, la queue, la longue et lente queue devant les portes des débitants de viande de cheval. Blêmes, silencieuses, la tête enveloppée de châles de

laine, elles attendaient, dans la neige et le vent, comme les faméliques de l'an III à la devanture des boulangeries. Et pas un cri, pas une révolte, pas une plainte. On mourait de faim — comme on mourait du fer et du plomb — pour le pays, pour l'honneur.

— Paris, avait dit un diplomate étranger, ne résisterait pas huit jours s'il manquait seulement de fraises !

Il manqua de pain et résista cinq mois.

Ceux qui les ont traversés, vécus un à un, ces mois lugubres, n'y songent pourtant qu'avec fierté. Tout était bon. A tout on était résigné d'avance. On avait le fier sentiment de faire son devoir et, de plus, il restait l'espérance.

Le cheval, devenu comestible, paraissait excellent. Ah ! l'habitude ! Quelques mois après le siège, chez ma mère, on fit du bouillon, le bon bouillon de bœuf, le pot-au-feu familial, dans une marmite qui avait servi du temps de la guerre. Nous eûmes tous l'impression écœurante et bientôt les symptômes d'un véritable empoisonnement. Or, c'était simplement la marmite qui servait quelque temps auparavant à cuire le bouillon de cheval, ce bouillon qui nous paraissait délicieux alors et dont l'arrière-goût seul maintenant nous semblait un toxique.

Paris sera très fier lorsqu'il visitera ce Musée nouveau, ouvert à sa gloire. Il y retrouvera les fanions multicolores de ses bataillons de volontaires qui, massés près de l'Opéra, partaient pour Champigny ou pour Montretout. Il y rencontrera ces uniformes de mobiles, ces peaux de moutons dans lesquelles, contre

la fluxion de poitrine, s'enveloppaient les pauvres petits gars toussant au fond des tranchées, dans les ruisseaux gelés du Bourget. Il y reverra, tangible et comme vivant, tout le bric-à-brac admirable et vénérable de son inutile héroïsme. Mais non, nul sacrifice n'est inutile, et les nations ne durent que lorsqu'elles savent défier la mort.

Lorsque les portes de ce Panthéon — j'ai bien dit — oui, de ce Panthéon des petits, Panthéon des anonymes — s'ouvriront, évidemment la curiosité publique ira tout d'abord aux reliques de ceux qui, en tombant, ont laissé un nom, lettres de Seveste, masque de Regnault; mais le respect de la foule n'en saluera pas moins Paris tout entier, et s'inclinera là comme devant la noble fosse commune du Dévouement.

Je l'ai contemplé, je l'ai touché, ce masque d'Henri Regnault, moulé en plâtre sur le pauvre mort. Il est admirable. Le nez, écrasé par la chute en avant, dans la boue du champ de bataille, donne à cet énergique visage de jeune homme, l'apparence de quelque face de kalmouck. Mais la figure reste belle. Un petit trou à peine visible, à la tempe gauche, marque la trace de la balle stupide qui est entrée là — et c'est par ce trou que s'est envolé tant de génie! Tout un monde de grands rêves pittoresques, lumineux! Et, comme pour les regretter ou les railler, ces vains rêves, la bouche du mort à jamais relevée par un amer rictus ironique!... Il semble dire, le jeune maître endormi : « A quoi bon les songes puisque la mort vient si vite? » — Ou encore : « Imbéciles et bêtes brutes, qui ne saurez jamais ce que vous avez tué ! »

A quelque temps de là, avant Buzenval, Regnault riait, étant de grand'garde, en passant la nuit dans une maison abandonnée, effondrée. Georges Clairin a fait et donné à *Carnavalet* un dessin tristement amusant, où il se montre lui-même à côté de Regnault, enveloppé dans quelque touloupe fantastique, son chassepot à ses côtés. Les deux amis, enserrés de fourrures, pareils à des ours fabuleux, semblent, couchés ainsi dans un grenier, des compagnons de Nansen ou de Nordenskjiold perdus on ne sait où, parmi les glaces, en quelque hutte. Regnault a inséré ses jambes dans les manches d'un pardessus fourré et sa tête grossie d'un tas de peausseries donne l'idée de quelque phoque velu, épouvantable. Comme il riait sans doute de cet accoutrement de bal masqué, sublime mascarade faite pour gouailler la mort qui venait !

Un quart d'heure avant qu'il ne tombât, il s'était, — harassé de s'être bien battu — arrêté, un moment, à quelques mètres du fameux mur sinistre contre lequel nous nous brisions, acharnés, affolés — et là, assis au bord d'un fossé, il causait de la journée dure avec Clairin, avec d'autres camarades du bataillon, résolus comme lui, noirs de poudre...

L'un d'eux rappelait, en riant, les paroles « engageantes » de leur colonel, M. de Brancion, au moment de marcher, le matin même :

— Allons, mes enfants, pensez une dernière fois à vos mères, à vos sœurs, à vos femmes, à vos maîtresses !... C'est maintenant l'heure de mourir !

Un général vint à passer qui aperçut le groupe des jeunes gens et dit, avec colère :

— Qu'est-ce que vous faites là? Est-ce que vous êtes déjà las de vous battre, vous, eh! les *trente sous?*

Les Français, les malheureux Français, aiment à s'injurier. C'est une maladie gauloise. Au temps du siège, les soldats apostrophaient les gardes nationaux en les appelant les *trente sous*; les gardes nationaux appelaient les pauvres gens, les braves gens, des *capitulards*. Henri Regnault se redressa sous l'injure. Il n'avait pas besoin de ce coup de cravache. Il marcha vers les Prussiens, dans la nuit tombante.

Le général, que j'ai retrouvé chez Dumas fils, aurait pu voir, quelques minutes après, comment on meurt pour trente sous. Et celui qui mourait là pour l'honneur de Paris, était une des gloires de la France.

Quelle émouvante constatation : en prenant le masque funèbre, ce masque coulé sur le cadavre, on peut voir, dans ce plâtre dès longtemps refroidi, des touffes de poil de la barbe du pauvre mort. Ils sont adhérents encore à ce moule. Blonds et rudes, ils apparaissent à la lumière, et c'est là tout ce qui reste d'un homme de génie sacrifié en pleine jeunesse laissant, du moins, à défaut des œuvres rêvées, l'exemple civique, l'exemple qui ne saurait périr.

Qui sait si Regnault, en choisissant d'être, au lieu d'un maître, un héros, un immortel héros, n'a point pris la meilleure part?

Entouré de lauriers et de drapeaux tricolores, le masque de Regnault attirera là bien des curiosités pieuses.

Mais, dans ce Musée du Siège, à Carnavalet — dans ce musée dont l'ouverture, qu'elle ait lieu demain ou

le 14 juillet ou le 4 septembre sera un événement — ce qui m'a le plus frappé peut-être et le plus touché, c'est la plume blanche, blanche d'un blanc de neige, la plume d'un pigeon apportant aux assiégés des nouvelles de la France! Elle porte encore, cette plume immaculée, le numéro matricule de ce pigeon, numéroté, en effet, comme un soldat — éclaireur de l'air qui nous arrivait, grelottant, mouillé, souillé, cherchant un asile au coin d'un toit et, sous son aile, ayant ce trésor, cet inappréciable trésor d'espérance et de vie : des dépêches, des dépêches que l'ennemi n'avait pu lui prendre.

Ah! nos battements de cœur, quand nous apercevions — colombe de l'arche battue par la tempête — un pigeon dans l'air gris du sombre hiver!... Louis Blanc eût voulu qu'on ajoutât un pigeon symbolique à l'écussion de la Ville de Paris. Les pauvres pigeons furent, en effet, les auxiliaires et la poésie de la défense.

J'ai eu une petite larme aux yeux en regardant la petite plume blanche du pigeon de 1870-71. Hélas! aujourd'hui, de cette plume sans tache qui eût, en effet, pu figurer (et nous l'espérions alors) dans les armes de la Grande Ville, les haines des partis feraient une arme de polémique et prendraient la plume sans tache pour écrire quelque injure et salir quelque renommée! Nous ne savons plus que haïr. La plume blanche du messager et le masque pâle de Regnault rappelleront du moins peut-être aux visiteurs qu'il y a quelque joie, une joie sublime, à se dévouer — et à aimer.

XVI

Paris en été. — Le soleil et les théâtres. — Un paradoxe de Nestor Roqueplan. — L'ennemi des recettes. — Le secret des crises ministérielles. — La bataille pour la fricassée de poulet. — M. Thiers et M. Guizot. — La cuisine et les cuisiniers. — La cassure de la France. — L'apaisement et l'arrivée de Dreyfus. — Souvenir des Vêpres siciliennes. — Madame Mathilde Serao et Paris. — Feux de la Saint-Jean et Congrès de la Paix. — Les Français du temps de Charcot. — La pitié. — Le ténor Sellier. — Un sauveteur. — Une découverte d'Edmond About. — Mlle Delna. — Quelques dessins du *Daily graphic* : vues de Bretagne. — Ce que penserait Sterne refaisant en France un *Voyage sentimental.*

29 juin 1899.

Nestor Roqueplan, Parisien, de légendaire mémoire, fut un directeur de théâtre d'une espèce très particulière. Il allait à l'aventure comme un marin qui serait sûr d'un gros temps irait au naufrage. Comme il prenait la direction du théâtre du Châtelet, alors difficile, quelqu'un lui disait : « Mais, mon cher, vous allez perdre un million là-dedans ! » Roqueplan, sou-

15.

riant, répondit : « Oh ! non, non, cher ami, non ! » Et d'un ton indifférent : « A peine huit cent mille ! »

C'est Roqueplan — on a souvent rappelé l'anecdote — qui, écoutant aux Variétés, lorsqu'il les dirigea, la pièce d'un auteur aussi bègue que Bridoison, lui dit simplement après la dernière scène :

— L'ouvrage est fort joli, il n'a qu'un défaut. J'ai peur que tous ces personnages bégayant à la fois ne paraissent un peu monotone au public ! Votre comique est trop uniforme.

— Mais, monsieur Ro...ro...ro...queplan ! Ce ne sont pas mes per...per...sooonages qui bé...bé, qui bégaient ! C'est moi ! moi...mê...même !

Alors, Roqueplan, imperturbable :

— En ce cas, mon cher monsieur, la pièce ne saurait convenir au théâtre des Variétés. Il n'y avait que ça dans votre œuvre de vraiment original !

Quand je pense que ce sceptique avait jadis signé, un des premiers, la protestation des journalistes en 1830, je me dis qu'à l'analyse on trouverait peut-être quelque dissolvant dans cette essence de *parisine* dont Roqueplan usait volontiers après l'avoir inventée. Parmi tous les paradoxes lancés par lui à travers le boulevard comme autant de ballons plus ou moins crevés maintenant, il en est un qu'il risqua — en vrai directeur de théâtre, cette fois — et c'est la malédiction du soleil. Il assurait que le soleil, ruine des théâtres en été, fut simplement inventé pour plaire à son ami Méry et à quelques Méridionaux, et que ce globe lumineux — brutal calorifère — pourrait être avantageusement remplacé par un poêle ou une serre

chaude s'il n'avait pas pour unique circonstance atténuante de faire pousser le blé.

— La cloche de verre de Potel, disait Roqueplan, fait mûrir les melons plus sûrement que le soleil, et jamais le gros astre embrasé n'a doré des raisins comme le chasselas de Thomery ! Le soleil est un préjugé. On ne s'amuse que lorsqu'il se couche. Le monde ne vit qu'aux lumières. Qu'est-ce qu'on fait au grand jour, si ce n'est des affaires ?

Et, pareil à Henri Heine, qui louait surtout dans Shakspeare la poésie *lunaire*, ce diable de Roqueplan ajoutait, ne pardonnant pas à l'*astre du jour* de faire, en juin et juillet, des recettes théâtrales un *déjeuner* ou *souper de soleil* :

« La preuve que le soleil est une boule insupportable, c'est que ses adorateurs les plus fanatiques n'apprécient guère que son lever et son coucher, c'est-à-dire le moment où il disparaît !

« Que gagnons-nous donc, ajoutait le directeur irrité, que gagnons-nous donc, nous autres Parisiens, aux visites du soleil ? De la chaleur. Ah ! vraiment, que Paris est beau par un jour de canicule ! Ah ! les fraîches émanations qui s'échappent de cet amas de pierres malpropres ! Que cette population glutineuse est belle à voir ! Ah ! les beaux visages rouges et perlés, les beaux cheveux frisés en chandelles, les belles mains gonflées, la belle poussière, la bonne asphyxie, les bons chiens enragés !... Mais le blé n'est qu'à ce prix. »

Le soleil se moquait d'ailleurs du satirique, l'*Ami Soleil*, chanté par Plouvier et Gustave Mathieu, et

tandis que les recettes des Variétés baissaient comme les *papelitos* de la Bourse en temps de panique :

L'astre, poursuivant sa carrière,
Versait des amas de poussière
Sur l'humoriste directeur.

Roquelan (pourquoi son souvenir me revient-il aujourd'hui?) avait, en politique, les mêmes façons paradoxales de penser. La politique lui était comme le soleil : aveugle volontaire, il ne la *voyait* pas. Il prétendait, par exemple, que toutes les fluctuations des affaires publiques et toutes les complications parlementaires n'avaient qu'une cause, une cause ignorée mais certaine, c'est la façon toute particulière et vraiment magistrale dont le cuisinier en chef de tel ministère important faisait la fricassée de poulet. Cette fricassée de poulet, véritable chef-d'œuvre culinaire, gardait, pour ceux qui en avaient une fois tâté, un arrière-goût idéal. M. de Rémusat, rendu aux lettres, songeait à la fricassée de poulet que le *chef* officiel lui avait préparée et que sa cuisinière, en son *home*, ne savait pas faire aussi bien. M. Thiers disputait bien moins un portefeuille à M. Guizot que l'idéale fricassée de poulet et c'était pour goûter la fricassée de poulet incomparable et célèbre que M. Molé ambitionnait le pouvoir. Ministères de dates diverses et de divers programmes, ministères du mois de mars ou du mois d'avril, ministères d'action ou de réaction, ministères de coalition ou d'abnégation, tous n'avaient en réalité qu'un moteur commun et un but incontestable : la fricassée de poulet de l'admirable cuisinier du minis-

tère. *Struggle for chicken!* Et c'est ainsi que Louis-Philippe voyait se succéder, autour de la table du conseil, les ministres passagers essentiellement préoccupés de l'inamovible fricassée de poulet du *chef*, du véritable chef de toute combinaison politique.

J'ai souvent pensé « à la fricassée de poulet » de Nestor Roqueplan, en me disant que les chansonniers de Montmartre et les coupletiers de Tabarin, moins délicats que l'humoriste, lui donneraient le nom plus réaliste et plus faubourien de « l'assiette au beurre ». Il est des cas, au surplus, où la fameuse fricassée de poulet d'autrefois devient un mets fort peu appétissant et aussi dur à digérer que peut l'être la vache enragée des poètes et des rapins de vingt ans. Lorsque des hommes qui pourraient s'asseoir sans nul souci à leur table de famille consentent à s'en nourrir et à descendre dans la cuisine pour savoir comment et montrer comme on tient la queue de la poêle, on ne devrait, ce semble, avoir d'autre sentiment que celui du respect et d'autre cri que la parole consolante des jours d'angoisse : « Ah! les braves gens ! »

Mais allez donc demander une unité de pensée à cette France littéralement coupée en deux et qui, nerveuse, agitée, s'affole autant à l'idée du débarquement d'un capitaine prisonnier que s'il s'agissait de la descente d'une flotte anglaise ! J'ai grand'peur qu'en dépit de notre beau rêve d'apaisement il n'y ait pour longtemps quelque chose d'irréparable et de brisé, et des blessures profondes dans ce pays qui n'était point, au temps jadis, le pays de la haine. Et, pour commencer, la conversation, la causerie, les libres propos

qui sont le charme même de la vie française, semblent quelque chose comme les oiseaux envolés. La volière reste, mais on n'y entend plus de battements d'ailes.

Les salons se ferment. Fort heureusement. On ne s'y parlait plus. On interrogeait la physionomie de son voisin avant de risquer une opinion. On se *tâtait*, comme à l'escrime, en citant quelque nom, en prononçant quelque mot. *Justice* devenait une façon de thermomètre. Ce qui nous réunit le plus, ce qui est la nation même, *armée*, prenait des significations inattendues. Il eût fallu refaire à tout moment le dictionnaire, comme à l'Académie. Ouf! On respire! Le soleil a éteint les lampes électriques. Séparation annuelle. On a fait ses malles. Mais ces propos interrompus ne vont pas reprendre sur la plage et, avant d'arriver à la mer, que d'épreuves! Il y a les promiscuités de wagon à braver, le journal détesté que votre voisin de face dépliera sous votre nez et dégustera sous vos yeux. Il y a l'espèce de conseil de revision passé par le compagnon de route, qui semble dire : « Celui-là, *comment* pense-t-il? » Et les sourcils froncés, et les mines bourrues aux stations, aux buffets, partout!

Ah! c'est un moment gai et je crains bien que les casinos des villes d'eaux ne soient assez mornes, cet été! Comment même se baignera-t-on? Côté des hommes, côté des femmes, soit! C'est le *vieux jeu* de la baignade. Il faudrait (ô Xerxès!) planter de nouveaux piquets et tendre de nouvelles cordes dans la mer immortelle afin de ne pouvoir en toute sûreté se baigner qu'entre revisionnistes ou antirevisionnistes.

Je gage que plus d'une *ondine* — comme on dit —

avant de se livrer au baigneur s'inquiétera moins de ses biceps que de son opinion, et lui demandera non pas : « La mer est-elle bonne ? » mais :

— Que pensez-vous ici de la réunion du conseil de guerre à Rennes ?

Cette très spirituelle et aimable Mme Mathilde Serao, qui a visité Paris et l'a étudié, un moment, a dû être surprise de la vivacité de nos passions, et elle l'eût été bien davantage, sans nul doute, si son Italie ne lui présentait point, de son côté, des contrastes aussi dramatiques. On raconte que, le jour des Vêpres siciliennes, à la porte de la petite église de Palerme où les Français étaient entrés pour prier, les massacreurs se tenaient les armes levées et ordonnaient aux fidèles qui sortaient de prononcer le mot : *Sicilia !*

Ceux qui disaient *Sicilia* et non *Tcisilia*, aussitôt dénoncés comme Français par leur accent, étaient impitoyablement assommés, poignardés, égorgés sur place ; — et quand l'impératrice Eugénie visita l'église en compagnie du savant professeur Salinas, elle voulut, ainsi que les vieux Français du temps des Vêpres dont les ossements sont enfouis en ce *campo santo*, subir l'épreuve, au seuil de l'église. Elle prononça, du reste, à la sicilienne, le mot Sicilia.

Je ne désespère pas de voir se lever le jour où les millions de Français qui sont la France, la chère France, s'entre-déchireront selon la manière dont ils prononceront le nom de Dreyfus. — Dreyfus ou Traifous? — « Prononce comme moi ou je frappe ! Sois de mon avis ou je t'étrangle ! » Et vraiment nous en sommes venus à des mœurs et à des colères qui

eussent fort étonné et parfaitement attristé les philosophes tolérants du dix-huitième siècle. Dors-tu content, Voltaire? On a brûlé, l'autre jour, dans l'Ardèche, un mannequin de paille portant, sur un écriteau, le nom de Zola!... La fête patriarcale de la Saint-Jean prend ainsi, tout à coup, des allures d'autodafé intime. Je regarde le calendrier : oui, nous sommes bien au mois de juin 1899 et on prétend même, on assure officiellement qu'un congrès international se réunit à Londres pour abolir la traite des blanches et un autre encore à La Haye pour tâcher, sinon d'abolir, du moins de domestiquer la guerre !

Dompter les tigres, rogner les ongles à « Bellone » c'est un noble idéal ; mais, à l'heure présente, est-ce que ces congrès, dont l'un se préoccupe du sort de la femme et dont l'autre soupire en l'honneur de la paix entre les hommes, ne constituent point une sorte d'anachronisme ? Et si l'on ne craignait de passer pour un ironiste, un fabricant de paradoxes à la Roqueplan, ne pourrait-on ouvrir aussi, à Paris, un congrès de la paix entre les Français ?

Je ne m'y fierais guère, je ne m'y fierais pas, et toute discussion aujourd'hui pourrait bien s'achever dans un orage. Nos contemporains ressemblent tous plus ou moins à des enfants qui joueraient avec du picrate. Ou plutôt ils me font l'effet de bonnes gens qui ont perdu l'équilibre ; et quand on leur offre un balancier, ils ne paraissent avoir qu'une idée, c'est de le briser. Il y aurait un livre à écrire, et d'une

vérité cruelle : les *Français du temps de Charcot.*

Mais les hommes ont-ils beaucoup changé, d'étape en étape, et la nature humaine n'est-elle pas, du temps de Charcot, identique à ce qu'elle pouvait être du temps d'Ambroise Paré, je suppose ? Nous sommes très fiers de ce que nous appelons le progrès des mœurs, le progrès des idées, la civilisation. Il y a là un vernis en lequel nous nous mirons en nous trouvant très facilement bon visage. Grattons-le un peu, il s'écaille vite et la réalité même apparaît : l'homme n'a point varié. Un atavisme inévitable nous montre bien vite le *moyenageux* sous le citoyen moderne et je dirai presque l'homme des cavernes sous l'homme du boudoir. Le costume change, l'être demeure identique à lui-même. Le frac est moins loin qu'on ne croit de la cotte de mailles et la science n'a pas modifié le tempérament des humains, *Homo homini lupus*. Le vieux mot est toujours de mise. J'en gémis, nous en gémissons pour peu que nous soyons d'humeur généreuse et sentimentale, mais qu'y faire ? J.-J. Grandville, en ses *Métamorphoses*, nous avait déjà montré quelles bêtes humaines et souvent quelles bêtes féroces se cachent sous le masque des traits humains.

Victor Hugo prétendait que ce qui différencie l'homme du fauve, c'est la pitié. Il oubliait le lion d'Androclès. Ce bon lion ferait aujourd'hui la leçon aux belluaires. La *pitié suprême* n'est plus une vertu qui court les rues. Il y a cependant encore des sauveteurs, des philanthropes, des gens que l'Académie couronne et qui donnent, dans leur coin, des exemples de dévouement, de sacrifice et de bonté. Mais on jure-

rait, si l'on jugeait de ce monde sur son apparence, que ces humbles se font encore de plus en plus rares et que le champ libre est aux violents. A tout prendre il faut pourtant que la majorité soit composée de bonnes gens, puisque, tant bien que mal, le monde dure.

Et à bien sonder les mœurs, on trouverait — je pense, je veux le croire — plus de bons sentiments que de mauvais. Je lis la lettre de faire part du ténor Sellier, qui vient de mourir à quarante-neuf ans et qui chanta si admirablement *Guillaume Tell* à ses débuts. « En l'écoutant, disait G. Duprez, je me retrouve dans Arnold ! » Sur cette lettre je rencontre cette simple indication : membre de la Société des sauveteurs. C'est un titre. Je crois même que l'excellent ténor pouvait accrocher à son habit quelqu'un de ces rubans donnés pour un acte de dévouement — cheval emporté qu'on arrête ou mauvais nageur à demi noyé qu'on retire de l'eau — et qui valent bien le ruban violet de l'officier d'académie.

Ce ténor était un sauveteur ! Il ne le disait pas, il ne s'en vantait point, l'homme qui sauve étant un peu ridicule comparé par exemple à l'homme qui injurie. Alphonse Karr fut pendant quarante ans de sa vie raillé avec agrément parce qu'il avait, à Charenton-le-Pont, tiré de l'eau un cuirassier à demi mort. Voyez-vous cet écrivain sauvant un cuirassier de la noyade ! Que ne se contentait-il de rédiger ses *Guêpes !*

On aurait pu dire au ténor Sellier : « Chantez *Robert le Diable* et poussez le fameux « Suivez-moi ! » de *Guillaume Tell*, mais ne vous mêlez pas d'être sauveteur ! Ce n'est point l'affaire des artistes ! » Sellier, ce beau grand garçon resté peuple, avec les dévouements du peuple, eût répondu en haussant les épaules. Il était bon et il était dévoué. Sa vocation restera une de ces légendes de comédie dont on parle encore après des années. J'entends encore Edmond About dire en riant :

— Je viens de découvrir un oiseau rare, un brave garçon marchand de vin qui a cent mille francs dans le gosier ! Il faut qu'Ambroise Thomas l'écoute ! Découvrir un ténor c'est presque aussi difficile que de découvrir l'Amérique !

Cet oiseau rare, c'était Sellier, et Edmond About était fier de sa trouvaille. L'apprenti marchand de vin allait devenir, en effet, un maître du chant, comme cette admirable Delna, la *Vivandière* de Godard et la Fidès du *Prophète*, est devenue une chanteuse supérieure, une des reines du drame lyrique, après avoir servi du vin clairet et des omelettes au lard dans quelque cabaret de Bellevue.

About avait raison, c'est quelque chose qu'un ténor. Les belles voix deviennent rares, et M. Gailhard vous expliquera que la suppression des maîtrises de province en est un peu la cause. Il y avait là des pépinières de chanteurs. On se préparait au Conservatoire par le plain-chant, à l'Opéra par le lutrin. Les mœurs changent.

Nous trouverons peut-être parmi les concurrents du prochain steeple-chase du Conservatoire le ténor

attendu, comme nous y chercherons l'éternelle Rachel rêvée. Toutes les jeunes têtes s'enflamment et toutes les cervelles de vingt ans se congestionnent à *piocher* la scene de concours. Mais l'attention publique n'est pas là encore, et il se pourrait bien que la *première* de Rennes fît quelque tort, cette fois, aux séances du faubourg Poissonnière.

Quel étonnement ! A l'instant même, ce matin, j'ouvre le *Daily graphic*, dont le crayon tient quotidiennement des milliers de lecteurs au courant de ce qui se passe à travers le monde. Une sorte d'*instantané* de la presse. Et je suis stupéfait : une série de croquis nous montre Brest et Rennes militairement occupés; à Brest, une installation spéciale de matelots visant ou déchiffrant les télégrammes envoyés par les journalistes pour signaler l'arrivée du *Sfax*, et cette scène d'intérieur, à la préfecture maritime, ressemble à quelque séance de bureau d'état-major en temps de fièvre et de mobilisation ; — à Rennes, tout un campement de gendarmes devant la station du chemin de fer : les chevaux descendant des wagons, les cavaliers bridant leurs montures, et les petites bonnes de Bretagne regardant d'un air effaré cet appareil militaire inattendu.

Et voici la pointe Saint-Mathieu, le phare d'où, pour la première fois, fut signalé le *Sfax*, aussi mystérieux que le *vaisseau fantôme !* — Voici des postes de troupiers relevant la garde devant un tunnel de la ligne de Brest. Voici des distributeurs de brochures (quelles

brochures?) attendant la sortie des hommes en bérets travaillant à l'arsenal de Brest. Croquis d'après nature, dit le *Graphic*, paysages de Bretagne. L'artiste spécial qui a noté ces scènes intimes les a vues. On jurerait, je le répète, qu'il s'agit d'une mobilisation nationale de précautions prises contre quelque éventualité tragique. C'est ce que je constatais tout à l'heure.

Or, tous ces chevaux piaffent, ces cavaliers courent, ces sentinelles veillent, cette population regarde, cette côte française s'arme comme pour une défense éperdue parce qu'un prisonnier, courbé par quatre années de bagne, arrive, porté par un bateau, gardé par des fusiliers marins, et — parti jeune homme revient vieillard. C'est l'arrivée d'un être humain qui va d'une case de planches à une prison de pierre qui met en émoi tout un peuple, avec tant de colères sur les lèvres, tant de haines dans les cœurs, tant de pitié aussi chez certaines âmes.

Voilà un spectacle angoissant. Nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes. Et si quelque Sterne faisait en France un *Voyage sentimental*, il s'étonnerait de tant de violences et de tant de rages, lui qui s'apitoyait devant un âne mort et partageait les regrets du pauvre ânier. C'était le vieux temps, c'était le vieux jeu. Aujourd'hui quand un cheval d'omnibus s'abat, les passants, volontiers, s'amusent de l'étrange silhouette que fait, avec quelque jambe cassée, la bête tombée sur le pavé de bois.

— Baste ! On l'abattra ! Ce n'est pas une affaire !

Et je pense, à mon tour, à la réflexion de l'auteur

de *Tristram Shandy* devant l'ânier désespéré et le pauvre âne mort :

— Quelle honte pour les hommes! Se croient-ils indignes de s'entr'aimer au moins autant que ce pauvre homme aimait son âne!

XVII

VICTOR CHERBULIEZ

2 juillet 1899.

Un coup de téléphone au moment où je songe à me rendre au *garden party* de l'Elysée.

C'est mon jeune ami Schiller qui m'annonce la mort de Victor Cherbuliez décédé, il y a deux jours, à la campagne — en se promenant dans son jardin.

Jeudi dernier, à la séance de l'Académie, M. Victor Cherbuliez avait pris part à la discussion du prix de Jouy et nous avions pu, une fois encore, saluer ce loyal confrère qu'un deuil récent nous rendait plus sympathique encore et plus cher. Et voilà que la mort l'a frappé ! On peut dire que le coup terrible qui emportait le fils avait atteint le père aux sources mêmes, en plein cœur, et que Victor Cherbuliez — comme jadis Jules Sandeau — meurt de sa douleur paternelle.

C'était, en même temps que le confrère le plus droit,

l'homme le plus sûr et le plus charmant, un écrivain de race et un cerveau encyclopédique. Le journalisme compte peu de talents aussi éprouvés et aussi fins que le publiciste qui signait du pseudonyme de *G. Valbert* des articles cursifs d'une valeur définitive. Il y avait là un mélange d'érudition et d'humour, un ton de causerie savante à la fois et charmante qui donnaient à ces essais d'un moraliste très averti un prix tout particulier. Humoriste et moraliste, Victor Cherbuliez l'était aussi dans ses romans, dans ses études artistiques qui, avant ses romans mêmes, firent, parmi les lettrés, sa renommée, très rapide et très méritée.

On n'oubliera pas l'impression causée par son premier volume. *A propos d'un Cheval*, où Victor Cherbuliez, étudiant Phidias, abordait tant de problèmes à la fois d'esthétique et de sociologie, avec une grâce attique rappelant, par leur ironie et à la fois leur tour exquis, certaines pages de Courier. Les mêmes qualités se retrouvaient dans un essai tout à fait supérieur sur la folie du Tasse, le *Prince Vitale*, où Cherbuliez peignait avec un sentiment délicieux ces horizons de Rome que nous admirions encore, avec le comte Primoli, il y a deux mois, à la place même où le Tasse promena ses rêves.

Victor Cherbuliez aimait ces cas exceptionnels, ces cerveaux *étoilés*, comme eût dit le marquis de Belloy en parlant de leur cristal trop fin. Ses romans, le *Comte Kostia*, entre autres — un chef-d'œuvre et son chef-d'œuvre, à mon sens — sont peuplés de ces héros un peu singuliers qui donnent raison à la boutade du

curieux : « J'aime mieux les fous que les sots. » Les sots sont fort rares dans la galerie de cet écrivain de tant d'esprit. On y trouve, comme dans certains hôtels internationaux, des passants de conditions bizarres et variées, des physionomies inquiétantes comme cette Meta Holdenis qu'il peignit avec tant de vigueur, des façons de héros comme Ladislas Bolski, des créatures charmantes comme Paule Méré, de séduisantes figures de femmes et on peut dire qu'avant le cosmopolitisme élégant et pénétrant de Paul Bourget, Victor Cherbuliez pratiqua, s'il n'inventa point, le roman cosmopolite. Ce fut sa grâce et ce fut sa marque.

Et toutes ses œuvres étaient écrites dans cette langue claire, nette, brillante, avec cette sûreté de main et cette bonne humeur de style qui faisaient du conteur et du publiciste — de Valbert surtout — un des maîtres en l'art de dire, ironiste sentimental, en quelque sorte, nourri de pensées, appuyant son idée par quelque citation savoureuse et imprévue, et donnant un agrément spécial, très original et très français, à tout ce qui tombait de sa plume.

J'ajoute que personne, en notre monde littéraire, ne fut plus aimable, d'un commerce plus agréable et plus sûr que ce parfait homme de lettres. On sentait en lui une de ces consciences toutes de bonté pour qui le bien faire était aussi naturel que le bien dire. Nulle haine chez lui, nulle jalousie, nulle rancune. Il était obligeant, aimant, cordial, excellent. La destinée lui devait bien, n'ayant pu lui éviter la douleur suprême, de lui épargner, du moins, le supplice de la supporter trop longtemps.

XVIII

IL Y A CENT ANS...

12 juillet 1899.

14 juillet 1899, J'ai voulu, par curiosité, rouvrir la *Gazette nationale* de 1799, et chercher ce qu'à pareille date Paris voyait passer d'hommes et de choses. Les fantômes parfois attirent autant que les vivants. Et, d'un siècle à l'autre, où en sommes-nous?

Il y a cent ans, au jour du 14 juillet, on aurait presque pu tirer sur le Pont-Neuf le canon d'alarme. La coalition rejetait sur la France les ennemis de la patrie. Lavaux, au Conseil des Anciens, s'écriait que la devise de tout Français devait être : *Quand mourrai-je pour vivre toujours ?* — et Marie-Joseph Chénier, au Champ-de-Mars, disait aux soldats :

— Marchez! Vous avez reçu le baiser maternel et la bénédiction du vieillard! Marchez! Ceux que vous allez combattre sont ceux que vos frères ont vaincus

dans les plaines de Fleurus et de Juliers, sur les collines de Jemmapes, sur les ponts d'Arcole et de Lodi!

— Faisons, ajoutait le tribun, faisons donc enfin disparaître les soupçons injustes, les défiances exagérées; que le feu sacré ne brûle pas seulement sur cet autel; qu'il embrase encore les âmes de tous les Français et que l'opinion publique, cette première puissance du monde, vénérée, fortifiée dans l'intérieur de la France se lance tout armée à la tête de nos phalanges!

Marcher! Oui, il fallait marcher, et presque contre l'Europe. Les plénipotentiaires français venaient, deux mois auparavant, en un odieux guet-apens, d'être égorgés à Rastadt par les hussards de Szelker, et Jean Debry, échappé au massacre, était venu, pâle et le bras gauche en écharpe, raconter le crime à la tribune des Cinq-Cents. Les Prussiens, dans leurs gazettes, disaient des meurtriers : « Ce ne sont pas des Allemands, ce sont des Autrichiens! »

De nouveaux Directeurs avaient pris le pouvoir. Fouché était ministre de la police; Cambacérès de la justice; Robert Lindet, des finances; Merlin (de Douai), démissionnaire, partait pour Douai, et Larevellière-Lépeaux, suivant son collègue, se retirait à Andilly, pauvre et fier. Rewbell, à la tribune, défendant Rapinat, s'écriait : « Souvenez-vous que ce sont les calomnies qui ont traîné Bailly et Beauharnais à l'échafaud! »

Boulay (de la Meurthe), à propos des prêtres réfractaires, prophétisait : « Je crois qu'un usurpateur habile se ferait des partisans en garantissant la liberté des cultes! »

Lucien Bonaparte demandait qu'on veillât au salut de la République.

Un nouveau ministre de la guerre venait d'être tout récemment élu (le 17 messidor, 5 juillet). C'était Bernadotte, succédant à Milet-Mureau, nommé général de division dans l'arme du génie.

Et le général intrépide, en prenant la direction de nos armées, s'écriait :

— Je jure de ne point avoir de repos que je ne sois parvenu à vous procurer du pain, des habits, des armes. Vous, camarades, vous jurez que nous terrasserons ensemble la monstrueuse coalition. Nous tiendrons nos serments !

Et, aux officiers de tous grades réunis à Paris et auxquels il offrait une feuille de route :

— Les dangers de la patrie vous rappellent aux frontières, disait Bernadotte. Si vous n'avez plus besoin de gloire, plus que jamais vous avez besoin de la liberté conquise par tant de sacrifices !... Réarmez-vous pour défendre cette liberté sainte !

Miollis commandait à Livourne ; Masséna commandait à Zurich l'*armée du Danube* ; Soult combattait au Saint-Gothard ; Macdonald évacuait Florence où il était entré venant de Naples, où il avait, avec le commissaire Abrial, présidé au miracle de Saint-Janvier ; Berthier écrivait de Modène et ne « pouvait signer » à cause des coups de sabre qui lui tailladaient le bras.

On recevait de Constantinople la nouvelle d'une proclamation de Bonaparte, alors en Égypte, et se heur-

tant à Djezzar-Pacha enfermé dans Saint-Jean-d'Acre et Bonaparte — disait le *Moniteur* — adjurait les juifs de se ranger sous ses drapeaux pour aller avec lui relever les murs de Jérusalem. De Londres, une dépêche annonçait que Fox, au club des Whigs, portait un toast à l'indépendance de l'Irlande telle qu'elle avait été établie en 1782. Le grand Conseil Helvétique défendait l'établissement d'une troupe de comédiens à Lucerne, de crainte qu'à côté d'une affiche de spectacle on n'en vît une autre annonçant la mort des défenseurs de la patrie.

A Hambourg, les émigrés français insultaient Lagau, consul général de la République française, et fêtaient les échecs des armées de Masséna.

Le Directoire déclarait qu'une *armure* publiquement décernée serait désormais une récompense nationale. Premier pas vers la reconstitution de la Chevalerie.

On reprochait au Directoire d'avoir *déporté* en Égypte Bonaparte, l'élite de l'armée d'Italie, des savants, des artistes et des hommes de lettres.

Chénier faisait décréter que le corps du général Chérin, mort à Strasbourg, des suites de ses blessures, serait réuni à ceux de Hoche et de Marceau, dans le monastère élevé sur les bords du Rhin.

L'épouse du déporté Barbé-Marbois demandait au Conseil des Cinq-Cents, à cause de l'insalubrité du climat de Cayenne, que son mari fût transféré à l'île d'Oléron. La pétition était renvoyée au Directoire.

Paris s'amusait. Des crins-crins partout. Des bosquets et des bals champêtres. L'Opéra-Comique venait

de donner la première représentation du *Trente et Quarante*, paroles de Duval, musique de Tarchy.

Le Théâtre-Français était réorganisé. Un citoyen réclamait contre le compte rendu de l'opéra d'*Adrien*, paroles du citoyen Hoffmann, musique du citoyen Méhul, dont le ministre de l'intérieur François de Neufchâteau supprimait des vers. Picard faisait représenter une pièce nouvelle l'*Entrée dans le monde*. Un théâtre libre, le Théâtre des Troubadours, à Paris, jouait le *Val de Vire*.

Delille faisait des vers, très retiré, à Altona.

Souwarow marchait sur la France et, le bottier Sakowski ayant inventé les bottes à la *Souwarow*, Paris portait des bottes à la Souwarow — le vainqueur. La chouannerie renaissait. Autour d'Angers, les cantons de Maine-et-Loire étaient infestés de leurs bandes. Les Compagnons de Jéhu pillaient les caisses publiques. Constant (des Bouches-du-Rhône) se plaignait des ravages exercés dans son département par une troupe d'assassins. Il y en avait dans l'Ardèche, il y en avait aux bords de la Loire. La ville de Toulouse, pour avoir résisté à l'émeute, recevait du gouvernement, en signe de récompense civique, un tableau représentant *Guillaume Tell renversant la barque du tyran Gessler*.

Au jardin des Tuileries, le 13 juillet, devant la salle du Manège, on se battait à coups de chaise sous les arbres, à l'heure même où les Autrichiens entraient dans le département du Mont-Blanc. « *A bas les Jacobins! — Mort aux chouans!* » — *Incroyables* et patriotes en venaient aux mains. Les grenadiers du

Corps législatif, attaqués, sortaient du corps de garde. Joubert (de l'Hérault) demandait que la garde du Corps législatif fût augmentée de trois cents cavaliers et de cent cinquante artilleurs à cheval.

On discutait un projet de Bertier sur la liberté de la presse. *La Licence* de la presse! disait Jacqueminot. — Dulaure proposait de forcer tout journaliste qui inculperait un citoyen à insérer la réponse de celui-ci.

Les femmes se prenaient au mysticisme de saint Martin, le *philosophe inconnu*. Mme de Staël, rue du Bac, et Joséphine, rue Chantereine, étaient comme les deux pôles de Paris. Chateaubriand, Benjamin Constant écoutaient, attentifs, Mme de Staël s'exalter en parlant du *général d'Égypte*. Joséphine louait des tambours d'occasion et, les montrant à ses hôtes en s'excusant de n'avoir pas d'autres sièges à offrir, disait: « Ce sont les tambours d'Arcole! »

La peste était « à » Maroc.

Le jour de son installation au Directoire Exécutif, Sieyès avait dit :

— Lorsque la patrie appelle ses enfants à la servir dans les moments difficiles, son invitation prend aux yeux de tout bon citoyen le caractère du commandement; alors, celui-là même qui sent le mieux tout le prix de la tranquillité se rend sans hésitation au poste, quel qu'il soit, qui lui est désigné par la confiance publique!

Il y a cent ans, jour pour jour, ce même Sieyès, président du Directoire, rappelait à la fête du 14 Juillet que dix années s'étaient écoulées depuis la prise de

la Bastille, et, s'élevant contre ceux qui « n'étant officiellement chargés de rien, veulent obstinément se charger de tout », adjurait les Français de profiter d'une longue expérience, assez cher payée, pour s'unir, mettre fin aux dissensions et repousser l'ennemi :

« Rappelez-vous le premier anniversaire de la journée que nous célébrons, de cet enthousiasme ravissant qui semblait ne faire qu'une âme de quatre cent mille Français réunis dans cette enceinte! »

Ce jour-là, 26 messidor, 14 juillet, la séance du Conseil des Anciens était annoncée au bruit de l'artillerie et au son de la musique. Les chœurs du Conservatoire chantaient le *Çà ira*. Le soir, Bernadotte, Jourdan, Marbot, Championnet, portaient des toasts dans une réunion patriotique. La *Gazette nationale* les enregistrait et deux jours après, dans son numéro du 16 juillet, elle énumérait les noms des généraux tués ou blessés à la sanglante journée de la Trebia : Cambray, général de brigade, tué; Paresc, général de brigade, tué; Ollivier, général de division, une jambe emportée; Dombrowski, blessé; Salm, blessé; Macdonald, général en chef, blessé de trois coups de sabre; Granjean, Liébaut, Sarrazin, Blondeau, adjudants-généraux, blessés... *et cætera*, disait terriblement le *Moniteur*.

Joubert, nommé le 20 juin commandant de la 17e division militaire dont Paris était le chef-lieu, avait accepté le 6 juillet le commandement de l'armée d'Italie — et Marbot prenait le commandement de la place de Paris, tandis que Joubert, le 15 août, allait mourir à Novi.

Moreau marchait contre les Piémontais. Masséna contenait les Russes. Sieyès, pensif, allait répétant :

— Il me faut une épée!

Cette épée, il allait la trouver — il allait même la subir. La servir? Non, du moins. Et peut-être, dès Marengo, put-il prévoir la fin logique, la fin tragique : Waterloo.

Les épées ne manquaient pas, au reste, sans compter celle de Bonaparte.

En septembre, il y aura bientôt cent ans, Masséna bousculait Souwarow à Zurich et battait « l'invincible ». Brune, en octobre, forçait le camp des Anglo-Russes et le duc d'York capitulait devant lui.

Ni Brune, ni Masséna ne songeaient pourtant à se *faire sires*.

« C'est, écrivait Bonaparte, le 18 fructidor an V, au ministre des relations extérieures, un si grand malheur pour une nation de trente-six millions d'habitants, et au dix-huitième siècle, d'être obligé d'avoir recours aux baïonnettes pour sauver la patrie ! »

Et il s'élevait avec colère contre César et contre Cromwell.

Ainsi finissait le siècle. Mais ce dix-huitième siècle dont parlait Bonaparte — ce grand siècle qui avait commencé par la lutte des idées et finissait par les luttes du sabre — léguait au dix-neuvième toute une génération d'hommes admirables qui allaient de notre France faire la nation la plus glorieuse, en dépit de ses malheurs, de 1800 à 1900.

Il y a cent ans, Michelet, l'historien de la patrie, avait un an. Lamartine, le dernier des poètes classiques, disait Victor Hugo, avait neuf ans. Victor Cousin en avait sept. Thiers en avait deux. Guizot, réfugié à Genève, en avait douze. Berryer, l'honneur du barreau futur, en avait neuf. Barthélemy et Méry, les poètes de la *Némésis*, avaient, le premier, trois ans, le second un an. Marceline Desbordes-Valmore en avait déjà quatorze. Hugo, Musset, George Sand, Alexandre Dumas, Berlioz, Wagner, Gladstone, Cobden, Garibaldi, Napoléon III, Mazzini, Bismarck, n'étaient pas nés. Pasteur, génie de la vie, ne devait apparaître qu'après vingt-trois années ; mais, un an après, dans une petite ville du Mecklembourg, Moltke, stratège de la tuerie, allait naître, et celui qui devait être, un jour, à Versailles, proclamé empereur d'Allemagne, Frédéric-Louis-Guillaume de Prusse avait deux ans et jouait encore sous les arbres de Babelsberg.

Mellinet, le soldat de Magenta, avait un an ; Baraguay-d'Hilliers, le soldat de Marignan, en avait quatre.

Et les peintres, et l'art du théâtre? Meyerbeer avait huit ans. Eugène Delacroix avait un an. Ingres en avait dix-huit. Mlle Mars tenait encore, six ans auparavant, les rôles d'enfant au théâtre Montansier et celle qui allait être Virginie Déjazet venait de naître.

Le siècle à venir allait être celui de la science. Gay-Lussac avait vingt et un ans ; Arago en avait treize ; Saint-Simon, déjà presque quadragénaire — trente-neuf ans — pouvait rencontrer déjà un autre précurseur, Charles Fourier, qui n'avait que vingt-sept ans. Schopenhauer, là-bas, avait douze ans.

Il y a cent ans, l'auteur des *Destinées*, Alfred de Vigny, naissait à Loches. Balzac, l'auteur de la *Comédie humaine*, naissait à Tours et Beaumarchais, l'inventeur de la comédie politique, mourait à Paris. En Italie, Volta inventait la pile électrique, qui devait révolutionner le monde. Un M. Dànzel écrivait au *Moniteur* des lettres sur les moyens de diriger les aréostats. Blanchard, l'aéronaute, continuait ses expériences. Le citoyen Bonnemain imaginait un nouveau procédé pour hâter les progrès de la végétation, et le citoyen Prant inventait les éléments d'une écriture qui « gagnait près de trois quarts sur l'écriture française ». Un cultivateur de Cayenne, nommé Martin, proposait de multiplier l'arbre à pin dans la colonie et de combattre ainsi les famines. L'Institut national — qui louait Mercier, un de ses membres — achevait son rapport sur les travaux concernant l'établissement du système métrique. Les étalons du mètre et le kilogramme étaient, par cet Institut, création révolutionnaire, présentés au Corps législatif.

Ainsi naissait le monde nouveau.

Il y a cent ans, l'angoisse étreignait la patrie. La France immortelle sortit du péril de mort, et les Hugo, les Musset, les Michelet, les Lamartine, les Dumas, les Pasteur allaient lui refaire une vie de gloire ! — Toutes les années ont leur printemps. — Il y a aujourd'hui, pendant que défileront nos soldats à Longchamps, des enfants, des tout-petits, qui font quelque part des tas de sable et qui seront l'honneur et le lustre et l'orgueil de la France de demain, du siècle futur, des *cent ans* qui vont venir !

XIX

UN COMÉDIEN

19 juillet 1899.

Je regrette de n'avoir pas sous la main une lettre attristée et poignante que m'écrivait un jour — voilà bien des années — l'excellent Saint-Germain. Il venait d'être appelé tout à coup chez ses directeurs, au Vaudeville, et, de but en blanc, on lui donnait avis que son engagement ne serait pas renouvelé. Sans avertissement, on le cassait aux gages. Ses succès considérables et constants lui assuraient le droit d'espérer qu'il était, comme on dit, à demeure dans ce théâtre dont il faisait le succès. Un artiste de sa valeur n'était pas de ces inutilités qu'un directeur conserve souvent malgré lui durant des années, par un sentiment de miséricorde dont personne ne lui sait gré, ni ceux qui en souffrent, c'est-à-dire les spectateurs, ni ceux qui en profitent. Saint-Germain était

un artiste de premier ordre, applaudi, aimé, demandé par les auteurs (ce qui est la marque absolue du talent), apprécié du public. « Et pourtant, m'écrivait-il, on me remercie, on me renvoie sans presque me donner mes huit jours! Ah! quelle vie que celle du comédien! »

Il ajoutait — et je voudrais pouvoir citer textuellement ces lignes, dont je me rappelle l'éloquence :

« Ah! si j'étais à la Comédie-Française! Si j'y étais resté! Je serais sociétaire, j'aurais une retraite, je ne jouerais pas tous les jours et je n'en serais pas aujourd'hui à gémir, comme Sganarelle : *Mes gages! mes gages!* »

Je retrouverai certainement cette lettre intéressante, véritable chapitre cursif d'un « roman tragique », des *Mémoires* d'un comédien. Saint-Germain, qui avait de l'esprit, qui en avait beaucoup, eût pu, comme Samson, comme Laferrière, comme Frédéric Febvre, laisser aussi des Souvenirs. Il causait avec une verve parfois un peu insistante, mais ses propos, nourris de faits, agitaient aussi des idées, et lorsqu'il fut question de donner à Saint-Germain une chaire de professeur au Conservatoire, ceux qui connaissaient l'artiste ne s'en étonnèrent point. C'était un professeur-né. Il représentait une variété de comédien tout à fait spéciale, le *comédien-conférencier*. Aux répétitions, derrière les portants, il « conférenciait » sur ses rôles, il expliquait et critiquait ses personnages. Il avait le mot amusant et parfois la dent dure. Lorsque Pailleron fit représenter au théâtre du Châtelet cette sorte de tableau réaliste, défilé de types et

d'originaux qu'il appela *Un Grand Enterrement*, il donna à Saint-Germain le rôle d'un invité qui, sur tout, à propos de tout, d'une tenture qui pend ou d'un monsieur qui entre, a une observation à faire, une discussion à ouvrir. Saint-Germain joua le personnage avec un infini comique, comme au naturel.

Ce comédien populaire très apprécié et mis hors de pair, n'était pas un comédien satisfait. A qui donc, au surplus, en ce monde, la destinée donne-t-elle ce que chacun attend d'elle? Rubens, peut-être, fut enchanté de sa fortune. Encore n'en répondrais-je point. Saint-Germain n'était pas heureux des succès obtenus. Il n'avait point — je lui ai souvent entendu redire — trouvé le rôle décisif qu'il eût souhaité.

— Mais Pétillon, lui disais-je, ce personnage extraordinairement comique, pittoresque comme un croquis d'Hogarth ou de Cruikshank, ce pion râpé et papelard qui donne des leçons de *code dansé*, n'est-ce pas une inoubliable figure? Et Jonathan, l'Américain perdu dans la grande ville, le pauvre amoureux timide qui fait sourire et qui fait pleurer?

Non, ce n'étaient point là les rôles que Saint-Germain souhaitait et, comme dans la lettre en question, que de fois il répétait :

— Ah! si je n'avais point quitté la Comédie-Française!

Engagé le 1er juillet 1854 dans l'emploi des *comiques*, parti le 30 juin 1859, Victor-Arthur-Gilles de Saint-Germain avait eu là l'occasion de se tirer de

pair dès sa jeunesse, lorsque Léon Laya donna à la Comédie ce *Duc Job* qui est bien moins une bonne pièce qu'un rôle merveilleux, un de ces rôles qui mettent pour jamais en vedette l'artiste dramatique qui les joue. C'était par un hasard de distribution que le rôle — un *jeune premier* à tout prendre — était échu à M. Got, dont l'engagement portait aussi ce libellé : « *les comiques* ».

Léon Laya, l'auteur, un impatient et un nerveux (il le prouva plus tard en finissant par le suicide), eut avec son interprète je ne sais quelle discussion comme il en survient tant au courant des répétitions dans ce milieu surchauffé d'une atmosphère chargée d'électricités contraires qu'est le théâtre, et M. Got écrivit alors au *Figaro* une lettre dont Léon Laya se trouva froissé.

L'auteur bondit chez l'administrateur.

— Je retire à M. Got le rôle du duc Jean, répétait-il à M. Empis, qui, vainement, représentait à Laya que M. Got, avec son allure militaire, Got, ancien chasseur d'Afrique, camarade de du Barail et amusant le public parisien comme il avait diverti les longs bivouacs d'Algérie, Got, avec sa brusquerie cordiale et ses coups de boutoir, était tout à fait l'*homme du rôle*.

— Peu m'importe, insistait Laya, il ne le jouera pas !

— Et qui le jouera?

— Saint-Germain !

Saint-Germain était fort alerte, spirituel dans *Figaro*, amusant dans Gros René et dans la *Famille Poisson*, avec ce peu de voix sans doute qui faisait

dire de lui, par l'admirable Thiron : « Saint-Germain? C'est un excellent comédien pour chambres de malades » ; mais avec, aussi, ce sentiment profond de l'émotion juste qui nous tirait des larmes des yeux lorsque, dans les *Petits Oiseaux*, de Labiche, il répondait, étudiant pauvre, à son père qui, durement, lui avait *coupé les vivres* : « Oh ! ça ne faisait rien ! Quand je n'avais pas d'argent pour dîner, avant de me coucher, eh ! bien... je buvais ma carafe! »

Saint-Germain eût été remarquable dans le *Duc Job* et, du soir au lendemain, mis en lumière par ce rôle. Laya lui en avait parlé, lui apportant le manuscrit et lui disant : « Apprenez-le vite! » Et déjà le jeune comédien voyait la partie gagnée, la gloire conquise. Puis, entre M. Got et Léon Laya tout s'arrangea. Tout s'arrange toujours lorsque l'intérêt d'une œuvre est ce jeu. Got joua le *Duc Job* d'une façon merveilleuse, amenant à tous les yeux cette *petite larme* dont parle Sterne lorsque le duc Jean contait qu'à travers la fumée des batailles d'Afrique, il revoyait toujours « la petite boucle blonde » de la jolie cousine. Il fit de ce bourgeois roman d'amour, ce Got si puissant et si humain, un véritable drame de passion, et Laya lui dut un triomphe, tandis qu'Augier préparait au comédien les éclatantes soirées de Giboyer.

— Qui sait? répétait Saint-Germain, si j'avais joué le *Duc Job*, j'aurais peut-être créé Giboyer, et alors!...

Il ne se disait pas que sa carrière, pour avoir été indépendante, un peu errante aussi, n'en était pas moins glorieuse. Non, il regrettait cette création qu'il avait cru tenir et qui lui avait échappé, il

regrettait l'*occasion* perdue et cette déception aussi qui lui avait fait brusquement quitter la Comédie et jeter — c'était son mot — le manche après la cognée.

Lorsque je donnai *Monsieur le Ministre*, au Gymnase, Saint-Germain joua, avec une maîtrise extraordinaire, une finesse et une ironie irrésistibles, une scène épisodique : un *rôlet* d'ouvrier ébéniste venant raccommoder un petit meuble chez la maîtresse du ministre Vaudrey, le ministre étant présent.

Et, l'Excellence se trouvant, *incognito* en face de l'artisan, de l'homme du peuple, du Suffrage Universel incarné dans ce pauvre diable d'ébéniste, Vaudrey, successeur de Pichereau, l'ex-ministre, demandait à l'ouvrier « ce qu'on pense de Vaudrey, dans les ateliers, les faubourgs » :

— Ce qu'on pense?... Ce que j'en pense?... Qu'est-ce que ça me fait à moi que Pichereau on Vaudrey soit ministre?... Est-ce que le pain vaut meilleur marché avec Vaudrey qu'avec Pichereau? Est-ce que le terme ne revient pas tous les trois mois? Pichireau ou Vaudrey, voyez-vous, monsieur, Vaudrey ou Pichereau, c'est bonnet blanc et blanc bonnet!

Il fallait entendre Saint-Germain débiter cette façon de monologue tout en réparant les cuivres du *petit bonheur du jour*. C'était la perfection même. Mais l'excellent artiste était désolé de se faire applaudir tous les soirs dans ce bout de rôle :

— J'avais pourtant bien compté, soupirait-il, que je jouerais le ministre!

Navré, il disait et redisait :

— C'est toujours mon lot! Ma malchance éternelle! Je n'ai jamais eu le rôle que je rêvais!

Et, vainement, lui expliquais-je que pour des raisons particulières — une ressemblance à éviter — je donnais le rôle à Marais; il hochait la tête et, de sa voix cassée, faible et cependant mordante :

— Oui, oui, je le sais! C'est toujours l'histoire du *Duc Job !* Le coche est toujours parti sans me donner la place souhaitée!

Saint-Germain se plaignait à tort. Pas un acteur ne fut plus apprécié que lui en ses multiples créations. De cette voix de laryngite, il avait fait une originalité et comme une force, se faisant entendre parce qu'il contraignait le public à l'écouter. « Vous reproche-t-on un défaut? disait superbement Victor Hugo : *exagérez-le!* » Saint-Germain exagérait la faiblesse de sa voix ; mais, avec un naturel admirable, il parlait, sur le théâtre, comme dans la vie et cependant il « gardait le style ». C'était un *diseur* merveilleux.

« N'usons du pittoresque qu'avec ménagement », répétait volontiers Lekain. Saint-Germain en *usait*, mais avec art. Il a joué Pétillon. Il eût joué Don César. Il savait trouver dans un rôle le *mot* décisif, le geste qui disait et peignait tout. Très érudit, il avait interrogé les textes après avoir suivi l'enseignement des maîtres.

— Il y a dans chaque rôle, disait Talma, deux ou trois vers qui en sont la clé. C'est là ce qu'il faut savoir saisir.

Cette *clé*, Saint-Germain la cherchait et s'en servait.

Molière notait *musicalement* certaines intonations et ce même Talma disait encore : « Je suis musicien avant d'être acteur ! » Saint-Germain, de sa voix brisée, savait aussi donner la *musique* d'un rôle. Comédien pour chambres de malades, soit ! Encore un coup, il s'imposait par l'art de dire, par l'*art des temps*, si précieux au théâtre. Ses silences commandaient, faisaient faire le silence.

Le *conférencier* en lui manquait d'indulgence peut-être, mais, excellemment informé, on l'écoutait avec plaisir, non sans protester. Il récitait, par exemple, des vers d'Hugo pour en montrer l'*exagération*. Il n'en comprenait guère le lyrisme. Mlle Clairon ne redoutait-elle point Corneille ? « Il est, disait-elle, si grand ou si familier, que sans l'extrême sûreté des intonations, on court risque de paraître ou gigantesque, ou trivial. » Saint-Germain, entre deux scènes de comédie moderne, allait, derrière les portants, répétant que Hugo, selon le mot de la Clairon, était *gigantesque*. Soit. Que le sort et la nature nous rendent de tels géants !

Peut-être Saint-Germain, analysant et *démontant* ainsi les œuvres et les hommes, ne fut-il pas assez naïf et instinctif dans son art. Le comédien (attirant problème) est ou doit être un impulsif. S'il devient critique, comment se livrera-t-il tout entier, car il a besoin, dans le combat, de toute sa personne ? Rachel prononçait, dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, avec une terreur indignée, ce mot : la *Bastille*, sans savoir ce que c'était que la *Bastille*... Heureux les ignorants en ce monde !

Un jour, devant le Théâtre-Français, Saint-Germain,

vieilli, rencontra M. Got qui annonçait alors sa représentation de retraite :

— N'êtes-vous pas attristé, mon cher ami, dit au doyen de la Comédie le créateur de *Jonathan*, n'êtes-vous pas désolé du sentiment de peu de durée de notre gloire? Gloire de comédien, c'est-à-dire fumée! Qu'est-ce que nous laisserons après nous? A peine un nom! Rien!

M. Got se mit à rire, et de sa voix brusque :

— Ah! vous tenez à *vous perpétuer*, vous?

Puis, haussant les épaules :

— Tous les hommes doivent en prendre leur parti : pas de *perpétuité* pour aucune gloire, mon cher!

Saint-Germain était un observateur. M. Got est un philosophe. Mais, sur la lettre de faire-part du comédien, je lis : « Saint-Germain, artiste dramatique, *président du Caveau!* » Il a voulu, le Figaro chansonnier, montrer une fois de plus que, dans la vie comme au théâtre, tout finit par des chansons!... Et par le caveau!

XX

Un journaliste à l'Institut. — Le *feuilleton* et l'Académie. — Philippe Gille. — Un sculpteur ignoré. — Souvenirs du passage Choiseul. — Léo Delibes. — Les opérettes d'autrefois — *Lakmé* chez Francis Magnard. — Un mort d'hier : M. Chesnelong. — La restauration du comte de Chambord. — Le drapeau blanc et M. de Manteuffel. — Un suicide. — Victor Hugo. — Le cri d'un légitimiste. — Au Conservatoire. — Les concours. — Juges et jugés. — Il y a cent ans. — Un discours de François (de Neufchâteau). — Le *nouveau jeu* et la tradition. — Le *Fils de quelqu'un*. — L'appel des lauréats au Conservatoire. — Croquis et souvenirs. — Mlle Patry. — M. Coquelin. — Les lendemains de l'existence. — Ce qui s'appelle *vivre*.

27 juillet 1899.

Le temps est loin où un critique littéraire à qui un directeur de journal offrait de publier ses articles en feuilleton répondait :

— Non, dans le corps du journal, s'il vous plaît. En *variétés*, comme les *Lundis* de Sainte-Beuve. Le feuilleton n'entre pas à l'Académie !

Le *feuilleton*, en ce temps-là, passait en effet

pour léger, et à dire vrai, le journalisme tout entier pour un métier subalterne. L'opinion, depuis, s'est fort modifiée, le feuilleton triomphe et c'est bien un peu comme journaliste — critique d'art — que M. Philippe Gille vient de faire son entrée à l'Institut.

Le *Figaro*, où il publie depuis tant d'années sa très vivante « Bataille littéraire », le constatait, l'autre matin, non sans orgueil. Le journalisme mène à tout, à la condition qu'on y reste. C'est un dur et un fatigant métier souvent ; c'est — pour ceux qui en ont tâté — un besoin toujours. Vous auriez offert à l'excellent et vaillant Francisque Sarcey une des premières places dans l'État pour lui faire renoncer à sa plume, il eût répondu vivement : *J'aime mieux ma plume, ô gué*! et il eût laissé les places à d'autres. Qui a touché à l'écritoire du journaliste y revient toujours comme à la coupe où l'on boit l'ivresse sacrée. Et le journaliste qui endosse l'habit d'académicien, comme Philippe Gille, a pour première pensée, reconnaissante, de remercier ce métier de *gazetier*, où l'on *fait les autres*, comme dit Desgenais, mais où quelques-uns *se font* aussi eux-mêmes, de par leur talent et de par leur labeur.

Quand je pense que peut-être notre ami Philippe Gille a rêvé jadis — qui sait ? — d'entrer à l'Institut non point comme publiciste, historien de Versailles ou de Trianon, mais comme sculpteur ! Il m'a conté souvent ses odyssées de statuaire envoyant au Salon des bustes qu'il fallait aller ensuite *retirer*, avec des soupirs ! J'ai près de moi, comme presse-papier posé

sur les feuillets où j'écris ces lignes, un petit bronze, une tête de femme, un profil régulier et classique, qui est l'œuvre de Philippe Gille, sculpteur avant d'être écrivain et pétrissant la glaise avant de donner à Léo Delibes des scénarios d'opérettes pour les Bouffes-Parisiens.

Ah! souvenirs de jeunesse! Étonnantes soirées du *Bœuf Apis!* A cette même époque un charmant homme, remarquable et qui devait marquer sa place dans nos assemblées parlementaires, Léon Journault, donnait aussi une opérette aux Bouffes, *Didon*, sans se douter que quelques années après, avec une haute intelligence, il gouvernerait l'Algérie.

Dis-moi, Didon,
Mais dis-le-moi donc!

Ainsi chantait je ne sais quel Énée de parodie.

C'était le bon temps. Nous, nous arpentions gaiement le passage Choiseul, Gille, Delibes et moi, en causant, pendant les entr'actes. Que de fusées de gaieté jetait le cher grand garçon qu'était Léo Delibes! Il n'avait pas encore écrit le ballet de *Sylvia* ni les plaintes de *Lakmé*. Il en était encore aux amusantes polkas des *Deux vieilles gardes* et aux folies joyeuses du *Serpent à plumes*! Ah! ce *Serpent à plumes*! Une des joies de nos vingt ans, dans ce petit théâtre où la verve énorme de Désiré et de Pradeau avait pour correctif le sourire de Lise Tautin!

Léo Delibes, en sortant de la répétition de quelque opérette, nous contait alors qu'il avait été enfant de

chœur et que, avant de faire polker les deux vieilles gardes, il servait la messe à la Madeleine.

— J'avais même là pour compagnon Francis Magnard. Oui, Magnard lui-même. En surplis blanc sur robe rouge ! Ne le lui dis pas.

Chez Francis Magnard, précisément, à Passy, dans cette maison située près du logis du docteur Blanche et qui maintenant sert de couvent à des missionnaires, de première *halte* avant leur départ, Léo Delibes nous donna, un soir, la primeur de cette *Lakmé* que devait, quelques mois après, monter l'Opéra-Comique. Il nous chanta par avance, les airs qu'allait faire applaudir la blonde et mince Zandt. Il joua — avec quelle verve ! — toute la partition, pétrissant le piano, faisant le ténor, faisant les chœurs, faisant l'orchestre. Gai, animé, bon enfant, riant, gesticulant, Delibes enlevait son habit, ôtait son gilet, dénouait sa cravate, comme Balzac lisant son *Mercadet* aux comédiens du Comité et il jouait, il jouait toujours, il chantait, frappait le sol du pied et de la main l'espace ; il était le ténor, la *prima donna*, le baryton, les chœurs, l'orchestre, il était sa partition tout entière, et avec quel talent et quelle bonne humeur ! Je vois encore auprès de lui Philippe Gille et mon cher Magnard qui écoutait, battant la mesure.

Que c'est loin ! Maintenant l'hôte de cette soirée de musique et d'art et le musicien aussi ont disparu. Le sort a réuni les deux enfants de chœur. Francis Magnard est toujours à Passy, mais au cimetière. Le pauvre Delibes, mort trop jeune, a son monument, là-bas, en sa ville natale. Et Philippe Gille, qui l'aimait si ten-

drement et qui rima pour lui, avec Meilhac, les vers de *Lakmé* :

> Tu m'as donné le plus doux rêve
> Qu'on puisse avoir sous notre ciel !

Gille endosse l'habit vert de membre de l'*Institut* auquel Delibes ne songeait pas non plus lorsqu'il écrivait l'*Omelette à la Follembûche*.

C'est très éclatant, les statues. C'est très glorieux, l'habit vert. Cela ne vaut pourtant pas les rires de la vingtième année et les rêves de la jeunesse, alors qu'on ne souhaitait et ne prévoyait pas tant d'officielles récompenses et qu'on était tout de même un peu plus ambitieux puisqu'on rêvait de vert laurier, de poésie et d'un peu d'amour !

Avec Philippe Gille c'est tout un essaim de souvenirs intimes qui bruit autour de moi. Avec M. Chesnelong c'est tout un chapitre d'histoire qui disparaît — la grande affaire du rétablissement de la monarchie, les négociations à Salzbourg, pour le drapeau, les hésitations, la quasi-acceptation et le refus final du comte de Chambord. Elle est d'ailleurs maintenant écrite, cette histoire, ou comme vous voudrez, cette historiette, et par ceux-là mêmes qui en furent les acteurs.

Quand je pense qu'il fallait alors qu'un de nos vainqueurs, le maréchal de Manteuffel en personne, dînant à Versailles, donnât une leçon aux partisans du drapeau blanc et déclarât qu'il serait cruel et insultant d'enlever à nos soldats ces trois couleurs qu'il venaient de défendre si vaillamment sur les champs de bataille !

— Non, répétait Manteuffel, ce ne serait pas juste !

Victor Hugo louait alors le prétendant qu'il appelait « *Henri V* » et dont il avait « *chanté l'aurore* » de ce qu'il appelait un *fier suicide*. Et il saluait celui

Qui sait tout abdiquer hormis son vieil honneur ;
Qui cherche l'ombre ainsi qu'Hamlet dans Elseneur,
Et qui, se sentant grand surtout comme fantôme,
Ne vend pas son drapeau même au prix d'un royaume !

Mais les *chevau-légers* de l'hôtel des Réservoirs ne trouvaient pas aussi admirable que le vieux poète républicain le *suicide* de leur Roy. Ils se racontaient avec colère les tergiversations, les demi-paroles du comte de Chambord et un des hommes les plus spirituels de l'Assemblée nationale d'alors, un fin observateur me contait naguère qu'il avait entendu, lorsqu'arriva la fameuse lettre d'abdication du comte, l'un des plus acharnés légitimistes, s'écrier, plein de rage, en se laissant tomber dans un fauteuil :

— Et quand je pense, quand je pense que ma mère m'a fait, à la messe, prier Dieu pour que ce fût un garçon !...

Ainsi s'en vont les acteurs du drame quotidien auquel assistent les braves gens qui sont la foule et composent le parterre. L'honnête M. Chesnelong disparaît en son intacte loyauté. Et la pièce continue !

L'épisode actuel, c'est l'épisode annuel : le concours du Conservatoire, les prochaines distributions de prix les éternelles harangues moralisatrices : *Jeunes élèves* !

Au Conservatoire les concurrents espèrent les couronnes attendues et leurs juges souhaitent qu'on accueille sans trop de hurlements leurs sentences. Voilà de très honnêtes personnages, dont quelques-uns sont des gloires du pays, qui s'en viennent pendant de longues heures braver la migraine et donner leur attention à des élèves souvent médiocres et à des scènes souvent inutiles ; ils seraient fort bien chez eux, celui-ci à écrire quelques fragments de beau drame nouveau, celui-là à tracer le plan de quelque comédie amoureuse ; ils donnent leur temps et leur peine et parce qu'ils jugent selon leur conscience — et aussi selon les notes prises durant l'année — on leur réserve parfois des huées pour récompense et comme post-scriptum à leur tâche !

Un philosophe, il est vrai, vous dira que voilà cent ans, à peu près, qu'il en est ainsi et que, sans doute, il en sera pendant longtemps encore de même. Ambroise Thomas est mort avant d'avoir célébré le centenaire de la fondation du Conservatoire. M. Théodore Dubois n'a pu fêter cet anniversaire. Il y aurait eu pourtant là une belle occasion de répondre à tout ce qui a été dit contre une institution imitée ailleurs et dont tant d'artistes, depuis un siècle, ont eu au total à se louer. L'amas des écrits publiés contre le Conservatoire formerait un tas énorme et François (de Neuchâteau), qui, il y a tout justement cent années, félicitait la Convention d'avoir créé un tel établissement, serait fort étonné aujourd'hui s'il lisait toutes les attaques publiées contre le Conservatoire depuis sa fondation.

En distribuant les prix aux élèves, l'excellent ministre de l'intérieur qui devait protéger Victor Hugo, collaborer avec lui et, je crois bien, signer même certaine préface écrite par le jeune poète — François (de Neufchâteau) félicitait, en un langage très fleuri, la République d'avoir arraché les artistes à l'« *humiliante protection* des *cours* » et d'avoir affranchi la musique « *des langueurs voluptueuses et léthargiques si favorables à l'esclavage* ».

Il comparait, dans le style du temps, les flatteries des grands « leurs perfides caresses » à ces « *prestiges dont Armide environne Renaud* » et, disait-il, tel serait encore l'état des arts « si la liberté, comme Ubald, ne leur eût présenté l'univers et ne les eût fait rougir des guirlandes dont ils étaient parés ».

Je ne m'imagine pas un ministre parlant de la sorte aux élèves *nouveau jeu* ; mais François (de Neufchâteau) avait raison de dire, avec plus de simplicité, cette fois :

« La même année qui vit éclore la Constitution vit naître le Conservatoire ! »

C'est une institution républicaine, cette école dont les récompenses ne confèrent pas le génie, mais dont les professeurs enseignent du moins à tout un petit peuple plein d'espérances, trop tôt déçues, la règle de leur art et comme l'orthographe du talent. L'*orthographe !* Le mot est précisément de Frédérick Lemaître qui, de par son génie, pouvait se passer de tout enseignement et se vantait pourtant d'avoir traversé le Conservatoire.

— Qu'avez-vous appris là ? lui demandait-on. Pas grand'chose ?

— J'y ai appris à marcher et à respirer, j'ai fait mieux, répondit le grand artiste, l'homme-drame. J'y ai *appris à apprendre !*

M. Mounet-Sully méprise-t-il les leçons de son professeur Bressant? M. Coquelin a-t-il oublié l'enseignement et *l'art de dire* de l'admirable Samson? M. Worms ne se rappelle-t-il point Beauvallet? La tradition, qu'il est de mode de railler, porte un autre nom, qui s'appelle la science. M. Delaunay me disait un jour: « J'ai connu Firmin qui avait connu Molé et qui m'a enseigné la façon de jouer de Molé en personne. » Et de la sorte, même en ce temps de chaussures pour bicyclettes, les *talons rouges* ne sont pas tous *coupés*, comme dit le bonhomme Poirier en parlant du marquis de Presle. Le plus indépendant des artistes de ce temps, M. Antoine, n'a-t-il pas écouté, étudié, analysé M. Got? On est toujours l'enfant de quelqu'un, comme dit le Brid'oison de Beaumarchais, petit-fils lui-même du Brid'oie de François Rabelais.

Ainsi, ils emporteront, sans le savoir — et parfois sans la savoir — la tradition du passé, ces jeunes gens qui défilèrent hier devant nous et dont quelques-uns ont donné déjà plus que des espérances! La vie se chargera d'ajouter aux indications de leurs maîtres cet enseignement spécial qu'elle seule peut donner. La vie est un professeur admirable, souvent très dur, excellent souvent.

Je regardais, hier, du fond de la loge du jury, à travers une buée chaude, cette salle du Conservatoire, illuminée, colorée, parée de claires toilettes, avec, sur la scène, les trois lustres et les six candélabres à

la lumière électrique brillant sur le fond décoré à la pompéienne, et les neuf muses aux poses évaporées, et les bouquets de fleurs sur fond couleur brique — puis, dans ce fouillis de chapeaux fleuris, d'éventails agités, de robes à pois blancs — cette porte, là-bas, ouvrant sur le dernier plan de la petite scène et laissant apercevoir, entassées, les concurrents et les concurrentes se pressant, tendant le cou, tendant l'oreille — pendant que M. Théodore Dubois, la liste des récompenses à la main, se préparait à jeter les noms des élus à toute cette foule anxieuse, fiévreuse, passionnée, échauffée — et que l'huissier, grave et calme, l'appariteur, s'apprêtait à répéter ces noms et à dire aux lauréats :

— Venez !

Tout un drame de nervosité, d'espoir et d'angoisses se jouait, là-bas, derrière le décor pompéien et j'en apercevais quelques détails par la baie de la porte ouverte en face : robes roses, robes bleues, robes blanches, frissonnantes et laissant voir des mouvements saccadés, habits noirs dont les basques semblaient mouvantes comme des élytres. Et ces grands yeux qu'on devinait agrandis encore, ces têtes qui apparaissaient toutes pâles. Pauvres jeunes gens ! Pauvres jeunes filles ! Que de joie chez les *appelés* de cet autre appel de la Terreur ! Quelles déceptions et quel désespoir chez les autres !

Les premiers s'embrassant devant la foule qui les acclame, les autres se dérobant à une récompense qui, leur semblant insuffisante, leur paraît dérisoire ; celle-ci, gentille et heureuse, envoyant de sa petite

main un baiser en jury ; — celle-là, désolée, disparaissant à demi évanouie, la pauvre enfant, sur l'épaule de l'appariteur. Et les *frères d'armes*, les rivaux unis par la même récompense, venant, les mains serrées, s'incliner devant la foule. Et les attitudes de statues hostiles des pauvres petites ou des grandes belles filles pas assez récompensées à leur gré, méconnues.

Il y a là tout un lot de petits drames qui, pour être petits en effet, n'en ont pas moins leurs grandes douleurs. Ah ! si elles étaient les seules qu'auront à supporter ces débutants dans la comédie de la vie! Le mot, tant de fois cité, de M. Auber à M. Coquelin cadet est éternel comme l'existence même :

— Monsieur Auber, c'est une injustice !

— Ah ! mon cher enfant, vous en verrez bien d'autres !

Ces *autres*, c'est, je le répète, la vie, plus sévère que tous les jurys du monde, qui se charge de les commettre ou de les infliger. Les désespérés d'hier ont d'ailleurs pour se consoler la toute-puissance de la jeunesse. Ils peuvent encore en appeler à l'avenir. L'avenir! Personnage ironique, sorte de clown facétieux et macabre, dans cette tragi-comédie de l'existence.

L'avenir ! Je me rappelle une des journées les plus mouvementées des concours du Conservatoire, le jour tumultueux où le jury, n'ayant pas décerné le premier prix à Mlle Patry, Mlle Patry fut acclamée par la foule qui, la voyant monter tout en larmes dans sa voiture, rue du Conservatoire, eut, pour un peu, dételé la voiture et porté la charmante fille en triomphe : *Vive Patry ! Bravo, Patry !* Les commis des maisons de commission du voisinage se mettaient aux fenêtres.

croyant à une émeute. On dirait aujourd'hui un *pronunciamento*.

Ce n'était pas un *pronunciamento*, ce n'était pas une émeute. C'était Mlle Patry qu'on saluait de vivats protestataires. En ce temps-là, je n'étais pas dans la loge officielle et, comme les braves gens du parterre, j'acclamais la méconnue ; j'ai même fait de l'aventure un épisode du roman que publia le *Temps* vers cette époque, le *Troisième dessous*, mœurs de théâtre, études de quelques *enfoncés* de la vie parisienne.

On disait alors de Mlle Patry :

— C'est une Rachel nouvelle !

Qu'est devenue Mlle Patry ? Oh ! lendemains des triomphe d'une heure ! M. Coquelin aîné, un jour, me proposa d'engager cette « Rachel » d'autrefois, la jolie fille acclamée, pour lui faire jouer les « duègues ». Si jeune ! Y pensait-il bien, M. Coquelin? Et lui-même, lorsque, presque adolescent, dans toute la force verdissante de ses vingt ans, il eut son premier prix, est-ce qu'on ne dit pas de lui :

— Le jury s'est trompé ! Le vrai grand comique de la promotion, ce n'est pas lui, c'est Malard !

Malard ! — Le bon Blaisot, si longtemps applaudi du reste au Gymnase, avait eu, lui aussi, comme Malard, sa journée d'Austerlitz et l'on disait de Blaisot : — C'est la perle du Conservatoire, c'est l'espérance du théâtre en France !

Moralité : il ne faut ni trop espérer des élus, ni désespérer des *non appelés*. C'est maintenant pour

les uns et les autres que l'épreuve commence, une dure épreuve, moins aimable que celle de Marivaux, et la vie se chargera de remettre au plan tout ce petit monde épris de rêve, amoureux de chimère et de laurier vert. C'est une consolation pour les vaincus de songer qu'après tout les premières victoires ne prouvent rien et ne sont, même pour les lauréats, que des escarmouches avec le sort.

Jeunes élèves — puisqu'aussi bien voilà les mots clichés dont on va se servir le plus souvent, tous ces jours-ci — jeunes élèves, de tous les lycées, de toutes les écoles et de tous les conservatoires de ce monde terraqué, dites-vous que les premières déceptions sont parfois des aiguillons et que les petits orages du début ne sont rien comparés aux grandes tourmentes de demain. Et bénissez vos premières larmes, déçues ou colères, vos tristesses et vos navrements, si ces rages et ces désespoirs vous éperonnent, vous *remontent*, vous fouaillent et vous enseignent à supporter les coups reçus, à les rendre au besoin et à vous dire : « Rien n'est perdu tant qu'on est debout, Encore un effort! Tant pis pour qui tombe! En avant!.. »

C'est tout simplement, jeunes élèves, ce qui s'appelle conjuguer (un pensum parfois), le verbe *vivre*.

Et cela jusqu'au monument final qui n'a pas une statue, un médaillon, ni même une inscription pour tout le monde.

XXI

LE DÉCOR

18 août 1899.

Depuis quelques jours, Rennes est « le nombril du monde ». Tous les yeux sont fixés sur ce coin de terre et hypnotisés comme ceux des fakirs. Les fils télégraphiques qui partent du chef-lieu d'Ille-et-Vilaine vibrent comme les nerfs de la terre entière, et par jour trois cent mille mots, plus de trois cent mille, répandent à travers les continents les nouvelles de ce qui passe dans la salle où, il y a peu de semaines, les jeunes lauréats recevaient leurs volumes gaufrés.

J'avais à côté de moi, tout à l'heure, une *reporteress* — en supposant que le nom soit adopté — qui envoyait à Chicago le compte rendu de la dernière séance du procès. Elle souriait, toute fière, car à Chicago on peut lire à dix heures du matin, tout ce que nous pouvons lire nous-mêmes, sur le boulevard pari-

sien, à huit heures. La différence entre les heures d'Europe et d'Amérique est telle, que les Américains peuvent même, chronomètre en main, connaître ce qui nous préoccupe avant l'heure officielle marquée par nos montres.

Je ne crois pas que Rennes ait eu souvent une pareille animation, toute locale, il est vrai, et se résumant en certains points de la cité. En réalité, la ville reste ce qu'elle est, silencieuse et comme austère entre ses murs de pierres grises. Elle a la fierté solide des Bretons, fils de la terre chantée par Brizeux, la terre de granit que couronnent les chênes. M. de Jouy, qui fut un chroniqueur très averti et, voyageant en France, écrivant l'*Ermite en province* après l'*Ermite de la chaussée d'Antin*, m'apparaît là comme une sorte de précurseur des reporters d'aujourd'hui ; le bon M. de Jouy, si cruellement jugé par le général Thiébault dans ses *Mémoires*, a laissé sur Rennes une page hostile que n'ont point dû lui pardonner les littérateurs du pays, Alexandre Duval, Hippolyte Lucas, Édouard Turquéty ou Paul Féval.

Rennes, visiblement, lui a déplu, et il a même fait à la ville une réputation que démentent les journées de soleil que nous y vivons. « Le climat de Rennes, dit-il, ne jouit pas d'une grande réputation de salubrité ; il est constamment froid et humide ; *la Vilaine* ne tire-t-elle pas son nom des brouillards fétides et malsains qui la couvrent habituellement ? Les morts subites sont ici plus fréquentes que partout ailleurs ; mais on remarque que les individus qui peuvent atteindre à la vieillesse parviennent souvent à l'âge le plus avancé. »

La dernière phrase atténue les autres; mais Jouy, qui était un curieux des mœurs de son temps, ne fut pas un rat de bibliothèque. La Vilaine, ainsi nommée parce qu'elle n'est point belle ? O le piètre étymologiste !

— Monsieur, me dit un Rennais, du temps des *Redones*, nos aïeux, la rivière s'appelait *Visnonia*, dont le vieux français fit *Visnaine*, puis *Villaigne* et qui finalement devint *Vilaine*. Voilà bien, Monsieur, un exemple des choses dont les journalistes parlent sans les savoir !

Villaigne ou Vilaine, la rivière coule entre ses hauts quais de granit, et c'est elle qu'on rencontre après avoir descendu cette avenue de la Gare où, dès l'entrée, se précise le décor qui encadre le drame du procès Dreyfus. En face le Champ-de-Mars, voyez-vous, en effet, la grille fermée de cette maison bourgeoise qui, à votre droite, commence la rue, en fait presque l'angle? C'est la maison Godard où une femme en vêtements noirs, Mme Dreyfus, attend le résultat de la dramatique affaire. Des gendarmes sont là, se promenant lentement, tandis que d'autres, au coin d'une rue qui semble, en devenant, plus étroite, en s'étranglant et se contournant, continuer celle-ci, se tiennent devant les murs de la Manutention et surveillent les gens qui passent. Nous avons voulu, des amis et moi, tâcher d'apercevoir, par-dessus les murailles, les fenêtres du prisonnier. Des hottes de bois peint en brun, et dont on ne voit que le haut, les décèlent aux

passants. Il y en a trois. La plus rapprochée de la rue est celle qu'on a appliquée à la cellule de Dreyfus. Les gendarmes ont paru intéressés par nos regards jetés, et nous ont suivis pas à pas. Nul ne va de ce côté, et les *kodaks* ne quittent Dreyfus que lorsqu'il traverse pour se rendre au Lycée, l'avenue de la Gare.

Ces braves gendarmes étonnent un peu les paisibles habitants de Rennes, bonnes gens qui ne demandent qu'à respirer en repos. L'excellent dessinateur Paul Renouard, qui est un observateur des *mots* autant que des *types*, me disait la stupéfaction des braves Bretons attristés et lui répétant : — Mais vraiment qu'*avons-nous fait* pour qu'on nous envoie quinze cents gendarmes ?

Il leur semble que c'est une preuve de mésestime et comme un soupçon vexant. Leur préfet, M. Duréault, les aime cependant et leur rend justice. A charge de revanche, car il est fort aimé.

A vrai dire, les Rennais ne sont plus chez eux, et l'arrivage des nouvellistes de Paris et des journalistes étrangers a fait de la cité sévère une sorte de ville « essentiellement parisienne » et à la fois aussi cosmopolite qu'un roman de Bourget. On y entend parler toutes les langues, et tel publiciste anglais, en sortant du télégraphe, soupire, son bâton à la main, après une partie de *golf*. Dans la ville granitique, parmi ces rues silencieuses, quelques points spéciaux ont la fièvre. Il y a, çà et là, des éruptions. Le reste sommeille.

C'est comme un chapitre de Balzac. La Ville Basse, voisine du Lycée, du Musée, de l'École de médecine, a l'*Hôtel Moderne* ; la Ville Haute, l'ancienne cité

parlementaire, solennelle comme un arrêt de magistrat, a l'*Hôtel de France* logé dans l'ancien hôtel des Monnaies, avec ses toits ardoisés et ses larges chambres aux plafonds hauts. Plus turbulent, l'hôtel de la Ville Basse, avec ses promiscuités étonnantes de personnalités diverses, ses rencontres, d'ailleurs sans verbes volcaniques, d'adversaires de la parole ou de la plume. La Ville Haute laisse à son hôtel une sorte d'apaisement. Et, ici et là, on cause, on guette, on suit les nouvelles comme un chasseur une compagnie de perdreaux en temps d'*ouverture*. A Paris, on se passionne pour ce qui se passe à Rennes. A Rennes, on s'inquiète de ce qui se passe à Paris. Quel étrange été! Quelles fiévreuses vacances, pour ceux qui auront pris des vacances! Sur les plages, là-bas, à Houlgate ou à Dieppe, aux Pyrénées, à Luchon, à Biarritz, on attend les dépêches qui partent d'ici, et les Parisiens, devenus Rennais pour quelques jours, sont à l'affût des moindres *racontars* venus de ce Paris qu'on emporte, quoi qu'on fasse, quand vient l'été, à la semelle de ses souliers jaunes!

La fièvre, à Rennes, est surtout dans ce café tout proche de la poste où les *gazetiers*, comme on disait au siècle passé, échangent les nouvelles. Le *Caffé*, comme au temps de Thévenot de Morande. On y parle, on y entend de la musique et, le soir, de la musique encore, jouée par un orchestre d'Italiennes ou de Hongroises, on en peut écouter près du théâtre maintenant désert. Ce sont là tous les plaisirs de Rennes. Une lente promenade sous les beaux arbres du Thabor vaut mieux, dans le silence et la paix qui font de

ce jardin un lieu de repos, comme une sorte de Luxembourg plus mélancolique et plus froid. Les hauts marronniers ont des allées d'une ombre épaisse longeant les murs et caressant les toits de je ne sais quel vieux couvent pittoresque, vénérable et moussu, dont une porte s'ouvre, mystérieuse, au fond d'un fossé semblable à la douve de quelque castel abandonné.

J'ai passé là, loin de tout, une heure délicieuse.

Loin de tout? Non. Une statue est là, dans le carré Du Guesclin, qui se dresse, toute blanche, sur l'herbe verte. C'est l'image du Connétable qui pourchassa les Anglais et refit la patrie. Et, plus loin, en face de ce profond bassin de gazon humide qu'on appelle, paraît-il, l'*Enfer*, sur une colonnette, des lettres de bronze m'apprennent que la ville de Rennes a élevé ce petit monument à deux jeunes Rennais morts, aux journées de Juillet, à Paris, pour la Liberté. Cette figurine sans grand caractère et qui semble une fillette d'un Jean Goujon qui ne serait pas de la Renaissance — cette femme surmontant la colonne, c'est la Liberté :

Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs !

Et c'est pour elle, pour cette *ymage*, pour avoir un nom gravé sur une plaque dans le jardin de leur province que Vanneau et Papu sont tombés aux jours chantés par les *Iambes*. Vanneau ! Il était élève de l'École polytechnique et je croyais que c'était son nom qu'on avait donné à la rue et à la cité Vaneau.

A Paris, on écrit *Vaneau*. L'orthographe de Rennes est *Vanneau*. J'avais, en traversant Versailles, l'autre matin, rencontré, sur une maison de la rue Duplessis, une autre inscription de la même époque placée là en mémoire de Décourty « mort en combattant pour la Liberté ». Jeunes héros de vingt ans : Vanneau, Papu, Décourty — et Georges Farcy avec eux — qui donnèrent leur sang pour un rêve encore irréalisé et que poursuivent même les fronts grisonnants.

Vanneau, polytechnicien, Farcy, normalien, mouraient pour une cause qui embrasait alors toutes les âmes et qui faisait que l'Allemand Ludwig Bœrne, en arrivant à la frontière de France et apercevant au schako de la première sentinelle française la cocarde tricolore — la cocarde de Valmy — se mettait à genoux et pleurait!...

J'ai songé à ce passé sous les arbres du Thabor, au pied du chêne de Saint-Melaine. Papu et Vanneau seraient-ils morts pour rien? Ils sont morts heureux, voilà le certain, ayant fait leur devoir et défendu le droit.

En sortant du Thabor par la rue de Fougères, au numéro 1, à l'angle de la rue et en face de la Préfecture, j'aperçois un vieil hôtel attenant aujourd'hui à un presbytère et que nulle inscription, aucune plaque ne désigne à l'attention du passant. Antique maison de parlementaire, castel de petit gentilhomme ou de gros bourgeois, ce fut la demeure de La Chalotais, C'est là qu'il est mort. J'ai vu, dans plus d'un journal,

ce nom de La Chatolais qui fut celui d'un martyr et que des publicistes ont, non pas déterré, mais remis en lumière parce que, ces jours-là, chômait le conseil de guerre.

La vérité est que Louis-René de Caradeuc de La Chalotais, procureur général au Parlement de Bretagne, méritait ce salut de la part de ceux qui tiennent une plume. Ce défenseur de la liberté des Parlements contre l'autorité royale usa de la plume aussi, après s'être servi de la parole.

On a conté qu'il s'était attiré, par un bon mot, l'animosité du gouverneur, le duc d'Aiguillon. Je ne parle pas de la guerre faite aux jésuites par le magistrat. C'est de l'histoire. Mais on a affirmé que lors de la descente des Anglais à Saint-Cast, le duc d'Aiguillon s'étant réfugié dans un moulin, tandis que les grenadiers de d'Aubigny et les volontaires bretons jetaient l'ennemi à la mer, quelqu'un dit à La Chalotais :

— Le duc d'Aiguillon s'est couvert de gloire!

— Non, mais de farine! répliqua le procureur général.

De là la haine. L'histoire du moulin est apocryphe. Le mot de La Chalotais aussi, peut-être. Ce qui est sûr, c'est l'emprisonnement du magistrat réclamant les droits du Parlement. Dans son cachot de Saint-Malo, tandis qu'on dressait son échafaud, il écrivait sa justification. On ne lui avait laissé ni plume, ni papier. Avec un mélange d'eau, de suie, de vinaigre et de sucre, La Chalotais fit de l'encre. Il remplaça le papier par des enveloppes de chocolat et prit un cure-dent pour plume. C'est ainsi qu'il traça son : *Exposé justificatif de ma conduite.*

— Malheur à toute âme sensible qui ne sent pas le frémissement de la fièvre en le lisant, s'écrie Voltaire. Son cure-dent grave pour l'immortalité !

C'est en 1766 que se passait cette tragique histoire de La Chalotais. Le duc d'Aiguillon tomba. Louis XVI, en 1774, leva l'exil de La Chalolais. Et, dans cette vieille maison aux murs jaunis et aux toits d'ardoise que je regardais en quittant le chêne vénérable de Saint-Melaine, La Chalotais vécut jusqu'en 1785. Il avait quatre-vingt-quatre ans quand il disparut. M. de Jouy a tort d'être trop sévère pour le climat de Rennes.

Je dois ajouter que, depuis peu, on a publié un livre très documenté, où l'auteur soutient ce paradoxe que, dans leur lutte fameuse et implacable, le persécuteur fut Caradeuc de La Chatolais, et le duc d'Aiguillon, la victime. L'exilé serait celui qui aurait fait souffrir l'autre. C'est inattendu.

Non. Cela prouve simplement que l'impartiale Histoire a ses partialités, tout comme la plus fiévreuse et la plus palpitante Actualité.

XXII

Train d'automne. — Paysage de banlieue. — Lecteurs de journaux. — La vie parisienne en wagon. — Deux enterrements. — Le général Brault et M. Scheurer-Kestner. — Deux Français. — Ville-d'Avray. — Un autographe historique. — Le 1er mars 1871. — Nos rêves ! — Drames de ce temps-ci. — La curiosité publique. — Benjamin Raspail. — Le père et le fils. — Une opinion de Ledru-Rollin. — Pasteur et Raspail. — Les chimistes. — L'usine de Thann. — La vie à Paris. — Modes nouvelles. — Les chapeaux *torero*. — Courses de taureaux. — Théâtres et spectacles. — L'opinion de Dumas fils.

30 août 1899.

Le train de cinq heures vingt sort de Paris et, dès les fortifications, le coucher de soleil jette aux murailles des logis ses reflets dorés. Au loin, la tour Eiffel émerge, avec ses tons de bronze, de l'amas des toits, et sur le ciel d'un bleu très doux, d'un bleu corrégien, où courent de légers nuages d'étoupe blanche, frangée d'orange, les deux tours du Trocadéro et le dé de l'Arc de Triomphe découpent leurs silhouettes connues. Dans le wagon, personne, excepté moi, ne regarde ce

paysage de banlieue cher à J.-F. Raffaelli et qui, cependant, vaut un coup d'œil. Les collines tachetées de blanc — taches qui sont des maisons — là-bas vers Montmorency, ces *coteaux modérés* que chantait Sainte-Beuve, s'endorment dans une sorte de buée mauve et les arbres, touchés déjà par l'automne, semblent en or, du tronc au faîte, avec leurs branches aux feuilles çà et là cuivrées qu'enveloppe le dernier baiser du soleil.

Cependant mes voisins déplient leurs journaux et les lisent indifférents à ces couchants d'automne, à cette poésie de lumière, mélancolique et triomphante à la fois qui serait un manteau de pourpre. Linceul du soir.

Que lisent-ils, mes voisins ? Des gazettes d'opinions différentes qui semblent dans leur diversité même résumer les passions, les partis qui divisent la France. Et ils les lisent avec une attention profonde, ils les dégustent mot à mot, respectueusement comme ils épelleraient une Bible. Pour ces hommes d'une même nation — comme fils d'une même famille — ces journaux de nuances diverses, avec leurs entrefilets qui s'entre-fusillent, sont ici et là la parole de vérité.

Et le train marche, emportant vers la villa des environs que l'on quittera demain pour la *rentrée* les voyageurs lisant là, coude à coude, les articles les plus ennemis. Hostiles, ils font le même chemin dans une promiscuité silencieuse, une involontaire fraternité. Et c'est la vie, ce contraste étonnant et cette trêve forcée. Pourtant, comme si le besoin de livrer sa pensée, de faire connaître ses impressions à autrui,

poussait l'un de ces hommes à quelque confidence inévitable, celui de mes voisins qui est assis en face de moi — un monsieur cravaté de blanc, qui va dîner *en ville* à la campagne — dit au voyageur placé à ma droite (il me connaît sans doute) :

— J'ai vu les funérailles du général Brault, et elles ont été émouvantes. Le défilé de ces généraux et de ces soldats, ces beaux uniformes bien portés, avaient quelque chose de frappant. On sentait un frisson dans la foule. Et ce soldat, je l'avais connu. C'était un brave. Avez-vous lu un livre excellent qui s'appelle *l'Epopée des zouaves* ? Vous y verrez comment le 3e zouaves, le régiment du capitaine Brault, combattit à Frœschwiller. Ce fut terrible, et là, Brault, solide partout, fut admirable. La sonnerie de Palestro enlevait les combattants au pas de charge. Tous ces morts et les rares survivants sauvèrent l'honneur. C'est une belle page d'histoire. Il n'y avait pas de fleurs sur le char funèbre du général Brault, mais des trophées tricolores. C'est la seule parure qu'eût souhaitée ce bon soldat endormi sous le drapeau qu'il avait si bien défendu.

— Oui, répondit alors mon voisin de droite, et Brault n'a eu sans doute qu'un regret, c'est de ne pas mourir comme les camarades de 1870, un jour de bataille. Il travailla du moins de son mieux à la défense de la frontière, et on m'a assuré que les fatigues de son labeur n'ont pas peu contribué à la gravité de sa dernière maladie. Ce serait une belle mort, une mort pour la patrie !

De l'autre côté des banquettes du wagon, des

voyageurs avaient écouté, et l'éloge du bon soldat les avait touchés aussi, comme moi. L'un d'eux, alors, repliant son journal, dit doucement :

— J'ai assisté, cet après-midi, aux obsèques de Scheurer-Kestner et j'en garderai une impression profonde. Quelle foule et quelle émotion contenue chez tous ces gens pressés, entassés ! Il y avait des fleurs partout, des couronnes par centaines et un drapeau tricolore dépliait ses plis éclatants derrière le cercueil du vieux patriote d'Alsace. Scheurer-Kestner n'était pas très âgé cependant et semblait taillé pour vivre longtemps, rude et fort comme un sanglier des Vosges. Le chagrin l'a tué, et c'est après tout une belle mort aussi que cette mort pour la justice.

Il y eut un silence, un long silence dans ce wagon qui roulait vers la campagne et dont le soleil couchant entrant violemment par la portière dorait l'intérieur, illuminait le drap gris et jetait ses rayons aux visages des voyageurs qui, pensifs, semblaient enveloppés des lueurs de reflets de cuivre.

Et je songeais : « On vient de parler là de deux Français de France faits pour s'unir et s'estimer, braves gens qui ont bien servi leur pays l'un et l'autre, l'un, le soldat défendant l'épée à la main cette terre alsacienne, cette terre française, dont l'autre, le représentant du peuple, devait réclamer l'imprescriptible droit à la tribune de Bordeaux. L'un et l'autre sont partis le même jour, pour la tombe lointaine, celui-ci en Bretagne, celui-là en Alsace, suivis et comme

auréolés de nos trois couleurs nationales. Pourquoi, dans cette antithèse qui ressemble à un rapprochement, n'y aurait-il point là un enseignement et comme un symbole ? Pourquoi cette admirable et éternelle idée de patrie — la patrie, ce foyer agrandi ! — ne serait-elle pas à jamais unie avec l'immortelle idée de justice ? Pourquoi se haïr quand on a, quand on pourrait avoir la même âme ? Pourquoi se méconnaître volontairement, se calomnier et se déchirer ? Pourquoi cette mère adorée qui s'appelle la France ne ressentirait-elle point, la Niobé sublime, une blessure pareille lorsque la mort lui prend ses plus chers enfants ?

Ainsi pensais-je, tandis que le train courait, s'arrêtant seulement à la première station : Ville-d'Avray.

Ville-d'Avray ! Et derrière les maisons nouvelles qui ont remplacé la demeure où l'on voyait encore, il y a quelques années, encaissé dans la façade, le buste de Balzac ; derrière le grand restaurant où les nappes blanches restent mises, en ces soirs d'automne, je revoyais le petit logis où Gambetta est mort, où l'on conserve pieusement, pour les visiteurs — et pour l'avenir — les couronnes et les reliques des funérailles nationales, où dans une urne, sous les images sculptées de l'Alsace et de la Lorraine, repose le cœur du patriote qui ne désespéra jamais.

Oui, je revoyais par la pensée, à travers les arbres, le petit logis au plafond bas où, dans un cadre que j'ai tant de fois regardé avec respect, est appendu — telle une lettre de faire part pieusement conservée — le fac-similé de la déclaration des députés de la

Moselle et du Haut et Bas-Rhin, lue par M. Jules Grosjean à l'Assemblée de Bordeaux et affirmant solennellement au nom des provinces d'Alsace et de Lorraine leur « volonté et leur droit de rester Fran-« çaises ». Cri déchirant que j'entends encore. Puis je me rappelais ces mots mis au bas de ce document consolant et vengeur : « L'original appartient à M. Scheurer-Kestner. »

Celui dont les camelots vendaient le portrait avec ces mots : *Scheurer, industriel, allemand !* a gardé cette feuille revêtue des autographes de tant de morts ! C'est un drapeau qu'une telle protestation, un drapeau de deuil, mais de foi. Scheurer-Kestner, dont la signature figure là entre celles de M. V. Rehmes, de M. A. Saglio, avant celles de Léon Gambetta, d'Édouard Bamberger et de Frédéric Hartmann, le conservait chez lui, cet étendard sauvé de nos désastres. Que de fois a-t-il dû le relire et en contempler la date : *Bordeaux, 1er mars 1871* ! Que d'espoirs bafoués depuis lors ! Que de nobles mains glacées !

— Dans cinq ans ! Nous verrons dans cinq ans ! répétions-nous alors.

Cinq ans ! Nous nous donnions cinq ans — large mesure, temps qui nous semblait bien long à vivre — cinq ans pour réparer ce qui avait, aux jours du sombre hiver, paru irréparable, et c'était l'heure où Paul Déroulède, le poète de la cocarde, me disait : « Ma seule ambition, c'est d'être préfet... Préfet de Strasbourg ! » Strasbourg ! Les pantalons rouges sur la promenade de Broglie ! La retraite battue par les tambours français en face de la statue de Kléber ! Le

pont de Kehl ! L'île des Épis ! Le tombeau de Desaix ! Les chers souvenirs ! Revoir, retrouver tout cela ! Ah ! les beaux rêves !

Scheurer-Kestner, qui vécut sans doute les yeux fixés sur cette protestation de Bordeaux comme le général de Hæseler, qui commande à Metz, s'endort en contemplant la carte frontière de France peinte à son plafond — le député d'Alsace devenu sénateur ajouta un rêve à ce rêve. Il en meurt. Mais il meurt le jour même où devenait libre celui qu'un des premiers il a cru innocent. Quelle tragédie ! Et comment le public français, dont les nerfs secoués, tendus à se rompre, sont à fleur de peau, va-t-il s'habituer à se passer des émotions dramatiques et des coups de théâtre dont on le sature depuis deux ans ? Tout, en vérité, lui paraîtrait fade si les bons polémistes n'étaient point là pour continuer à corser les situations. Lorsque les *Mystères de Paris* cessèrent de remplir le feuilleton du *Journal des Débats*, une femme d'esprit s'écria :

— *Fleur de Marie* va me manquer ! Sans le *Chourineur* je ne pourrai plus vivre !

Mais Eugène Süe fut bon prince. Il écrivit le *Juif errant*, et la jolie femme désolée put revivre à son aise avec Dagobert et Rodin. Il en sera de même de l'étonnante histoire qui est notre existence en cette fin de siècle. Après un drame, un autre drame, et la curiosité publique sera toujours mise en éveil. Le fort Chabrol l'a un moment distraite. On va visiter aujourd'hui la maison bloquée comme on regarderait le fameux mur dont parle Hugo, le « *mur derrière lequel*

il se passe quelque chose ». Derrière les murs du fort Chabrol il ne s'est rien passé, mais les Parisiens n'en vont pas moins contempler le théâtre d'un mélodrame qui fort heureusement n'a pas existé.

Le fils de Raspail, M. Benjamin Raspail, qui fut député, conme son père, est mort inaperçu parmi ces funérailles sensationnelles. Il avait été fidèle au nom qu'il portait. Je crois bien qu'il avait une jambe de bois. J.-V. Raspail a conté dans son *Histoire de la maladie et de la santé* — si curieuse et savamment systématique — comment une pierre habilement jetée à son fils amena une tumeur au genou et obligea à une opération. L'image colorée de la tumeur et la jambe coupée de Raspail fils figurent d'ailleurs parmi les gravures qui complètent l'ouvrage du père. Je revois encore ces planches anatomiques, ce genou tuméfié, ces chairs malades. On n'ôta jamais de l'idée de Raspail que le caillou lancé à son enfant l'avait été par les Jésuites.

Ce qui est singulier, c'est que Ledru-Rollin me disait à moi-même, le plus naturellement et de la meilleure foi du monde :

— Raspail ? (Il parlait du vieux.) Vous savez que c'est un jésuite ? Oui, oui, matériellement. Je n'exagère pas. De courte robe, mais jésuite !

Le soupçon est décidément une maladie française. Ce qui est certain, c'est que Raspail fut un savant de premier ordre. Pasteur est un homme de génie. La théorie des infiniment petits de Raspail n'est-elle pas

comme la préface des travaux mêmes de Louis Pasteur? L'homme du camphre et des animalcules n'eut-il pas comme l'intuition de ce que Pasteur devait traduire en faits, ériger en lois? Comme on se moque du camphre souverain de Raspail! « Nommez Raspail. Camphrez-vous! (*Qu'en ferez-vous* ?) » disaient les plaisantins d'autrefois. Le savant, qui s'était si fort irrité jadis de voir donner à Gay-Lussac une chaire sollicitée par lui, n'en continuait pas moins ses recherches. Il signala les poussières, les invisibles, les impondérables au monde. Pasteur vint, qui emprisonna et classa les microbes.

Chose à noter, c'est à Thann, dans l'usine de produits chimiques de Scheurer-Kesner, que l'admirable Pasteur put étudier, faire ses premières recherches sur les relations de la polarisation de la lumière avec l'hémiédrie dans les cristaux. L'usine de Thann est célèbre entre toutes et demeurera immortelle, parce que ce fut là que Pasteur, appelé par M. Kestner, le beau-père du sénateur, fit sur l'acide tartrique, la lie des tonneaux de vin ses premières expériences, celles qui signalèrent pour la première fois à l'attention le grand chimiste, alors salué comme un maître par M. Biot et, je crois bien, récompensé déjà par la Société royale de Londres qui décernait à Pasteur la médaille Rumford.

Scheurer-Kestner lui-même était un chimiste d'une haute valeur, vice-président de cette Société des amis des sciences que préside M. Joseph Bertrand, et plus d'une fois l'Institut recevait du vice-président du Sénat des communications scientifiques tout à fait intéres-

santes. La dernière fois que Scheurer présenta un travail à l'Académie des sciences, ce fut une étude sur les différentes espèces de houille. A l'esprit scientifique et à l'esprit critique est, comme dirait Victor Hugo, *adossé*, chez les âmes hautes, le sens moral.

Et, cela dit, la vie continue. Paris se repeuple et les Parisiennes, coiffées de larges feutres de *toreros*, y apparaissent sous un aspect nouveau. Le chapeau Mazzantini devient féminin comme est masculin le chapeau Morès. La Parisienne semble faire concurrence à ces *majas* andalouses qui posent sur leurs cheveux noirs la coiffure d'un Reverte ou d'un Guerrita. C'est bien tout ce qu'il y a de nouveau dans les modes de la saison, et l'on m'assure que le *great event* de dimanche sera bel et bien une *corrida* dans les environs de Paris.

Je ne déteste point les courses de taureaux et je ne crois pas que Théophile Gautier et Edgar Quinet soient des barbares pour les avoir aimées et les avoir chantées. Mais il faut avouer qu'en ce qui touche les divertissements nous en arrivons aux colossales exhibitions américaines et aux spectacles qui sautent aux yeux, dédaignant de plus en plus l'art tout simple et tout franc qui parle à l'esprit. Combats navals, défilés immenses, amphithéâtres géants, un pessimiste aurait beau jeu pour crier à la décadence et, lorsque l'excellent commissaire général de l'Exposition, M. Picard, réunit, il y a quelques années, plusieurs maîtres du théâtre, leur demandant leur avis sur la construction,

la création d'un théâtre international bâti dans les Champs-Elysées et où toutes les troupes d'Europe eussent pu passer tour à tour, celle de la Burg de Vienne succédant à la « compagnie » d'Henry Irving et la Duse venant jouer du Dumas après Novelli jouant du Shakspeare ou Maria Guerrero jouant du Zorrilla — Alexandre Dumas fils se mit à soupirer et dit ironiquement :

— Croyez-vous que ce sera cela que viendront vous demander les visiteurs de l'Exposition ? Croyez-vous même que ce soit du théâtre intellectuel que souhaitera le public de l'avenir ? Allons donc, l'avenir est aux cirques, aux spectacles monstres, aux kermesses, aux exhibitions de phénomènes, et nous avons bien fait de naître en un temps où l'on pouvait encore intéresser avec des caractères et émouvoir avec des passions ! Des bazars, des alcazars, des balthazars, voilà le théâtre de demain, et ce n'est ni Shakspeare, ni Racine qu'on viendra chercher chez nous, c'est la belle Féredjé, la danse du ventre et le kampong javanais, mais gigantesque cette fois et à la quatorzième puissance...

Ainsi parlait Dumas, et M. Alfred Picard en fut attristé. Il tenait à son théâtre modèle et je soutins de mon mieux son artistique projet devant cette commission consultative de maîtres dramaturges et de gens spéciaux. Je trouvais la sentence de Dumas fils quelque peu injuste. Et voici pourtant que les cirques, les kermesses et les amphithéâtres monstres pullulent. L'avenir est à eux. Les menuisiers achèvent, à vingt minutes de Paris, la construction de la *plaza* où

Minuto fera son entrée sur les airs de *Carmen*. Coups de marteau, dirait Dumas, donnés sur le cercueil où l'on enterre la fine comédie. La comédie fort heureusement est immortelle. Les taureaux abattus ne remplaceront jamais les vices bafoués et les ridicules livrés à la justice des foules. Toujours il y aura, même lorsque les *aficionados* en chapeaux de feutre se porteront vers les gradins de la *plaza*, un public pour s'amuser de l'avarice d'Harpagon, de la bêtise de Sganarelle et même de l'honnêteté d'Alceste, ce brave homme dont, à de certains jours, on serait tenté de suivre le programme en cherchant en un trou de province, en un coin du monde

> ... quelque endroit écarté
> Où d'être homme d'honneur on ait la liberté!

Alceste, évidemment, à propos des *corridas* semi-parisiennes, raisonnerait comme Dumas fils. Mais il ne faut pas prendre au mot ce brave homme d'Alceste. Je crois que le spectacle d'une naumachie et la représentation d'un beau drame peuvent parfaitement marcher de pair. Je suis certain que nous traversons une période d'épreuves où les colères sont féroces, les ambitions surexcitées, les appétits forcenés. Imaginez une sorte d'orage où la pluie battante serait remplacée par des injures et des calomnies. Est-il un Français qui soit à l'abri de l'ondée ? Balthasar Gracian en son *Homme de cour* avait, dès longtemps, appris à ses contemporains comment il faut *savoir jouer du mépris* (c'est sa maxime). « Il n'y a point de plus haute vengeance que l'oubli, dit-il en parlant des petites

gens qui font métier de calomnie, car c'est ensevelir ces gens-là dans la poussière de leur néant. »

Je rêve pourtant mieux que le mépris. Une démocratie a d'autres armes que le dédain d'un courtisan pour ses détracteurs. Je ne désespère pas d'une sorte de fédération morale des braves gens qui sont le nombre et qui n'ont d'autre intérêt au monde et d'autre amour que l'intérêt et l'amour de la France. A lire nos journaux — comme le faisaient les voyageurs de mon wagon — l'étranger pourrait croire que tous les Français sont *insultables* à merci. Il n'en est rien et le mot de Victor-Emmanuel à Palestro — son beau mot aux futurs zouaves du Niederwald, au 3e zouaves, qui voulaient le précéder au combat : « Allons donc ! Laissez-moi ! Il y a de la gloire ici pour tout le monde ! » — ce mot, on pourrait le modifier et dire avec autant de raison à ces Français qui s'injurient et, sous les yeux de l'étranger, échangent quotidiennement leurs outrages : « Allons donc ! Nous valons mieux que vous ne le dites, et il y a en France de l'honneur pour tout le monde ! »

A m'en tenir au théâtre — puisque les théâtres sont la préoccupation première des Parisiens retour des eaux et prêts à échanger les bains de l'été contre les baignoires de l'hiver — je voudrais, puisque la Comédie-Française reprend *Patrie*, drame fait pour faire aimer le patriotisme, qu'un autre théâtre reprît la *Haine*, cet autre beau drame fait pour faire haïr la haine. C'est de la haine que nous finirions par mourir plus facilement que de la peste heureusement confinée à Oporto. Mais voilà : le vaccin de la haine « ce mal

qui répand la terreur », un nouveau Pasteur, apôtre de la paix sociale, ne l'a pas encore trouvé !...

Qu'importe ! Et nous, que voulez-vous ? vivons notre vie. Les feuilles jaunes tournoient, ce matin, dans le jardin assombri. Elles tombent, comme des larmes. Il y a des jonchées lugubres dans les allées mornes. La belle saison est finie. Fini l'été ! Triste été sans joie. Rentrons à Paris.

XXIII

RÉCONCILIATION

1er septembre 1899.

Je suis bien rassuré. Nous pouvons continuer à nous injurier, à nous insulter, à nous diffamer. Nous pouvons appliquer à notre aise la parole de l'Évangile nouveau : « *Haïssez-vous les uns autres.* » Nous n'en avons plus pour longtemps : la réconciliation va venir. Dans quelques semaines, le 13 novembre de la présente année, nous fraterniserons tous dans une dévastation universelle. Ce jour-là finira le monde, et il ne sera plus question, le lendemain, de la boule ronde où nous promenons nos rêves, nos tristesses, nos joies trop rapides et nos espoirs suivis d'amères déceptions.

Entre deux heures de l'après-midi et cinq heures — un prophète nous l'a dit — la fin du monde aura lieu le lundi 13 novembre 1899, jour de saint Stanislas

Kotska. La date en est marquée sur le cadran des âges. Et l'humanité, qui sait si bien s'entre-déchirer, avec une volupté perfidement cruelle, aura pour son plaisir le spectacle d'un *five o'clock* sinistre au moment précis où la comète annoncée nous enveloppera tous, amis et ennemis, de sa queue embrasée, comme d'un immense feu d'enfer, et finira toutes nos querelles par une épouvantable réconciliation dans la flamme. La flambée pour tous ! Ainsi finit le *Prophète*, et la fin du monde sera celle d'un gigantesque et farouche opéra.

C'est un savant astronome de l'Université de Vienne et de Prague qui nous a révélé ce bel avenir. L'*Almanach Hachette* nous donne son portrait vu de profil. Le docteur Rudolph Falb est un bel homme qui n'a pas du tout l'air d'un oiseau de mauvais augure. Il porte beau, la barbe entière, les cheveux longs et l'air d'un poète. Le légendaire Mathieu Laensberg, en bonnet pointu de magicien, n'a point cet aspect de prophète-gentleman.

Prophète de malheur, dans tous les cas. Le docteur Falb n'admet point que nous échappions à sa comète. Nous n'avons plus que soixante-quatorze ou soixante-quinze jours à jouir du beau spectacle que nous donnons au monde, et le monde lui-même n'a plus que le même espace de temps à nous contempler dans nos aimables poses et nos exquises polémiques. *Frères, il faut mourir !* Et mourir par le feu, mourir par les gaz asphyxiants, mourir sous une mitraille de bolides, dans un immense *brasero* qui fera de la vieille terre un Bazar géant de la Charité !

Je ne crois qu'à demi aux prédications des astronomes. Je ne crois, du reste, qu'à mon humble bon sens et ne me laisse ni effrayer par les prédictions des savants, ni éblouir par les démonstrations passionnées. Ce n'est pas la première fois qu'on annonce à ce pauvre vieux monde qu'il touche à son heure dernière et qu'il est temps pour lui, après tant de folies, de sottises et de crimes, de plier enfin bagage et de faire son testament. La fameuse *Comète de Charles-Quint* devait, en 1857, nous réduire tous en poudre par un retour inopiné. On l'attendit, elle ne vint pas, et tout finit par des chansons, des couplets de revues de fin d'année sur la scène des Variétés, où la *Comète de Charles-Quint*, après n'avoir pas tenu parole, tint du moins l'affiche.

En 1832, des astronomes allemands — ces Allemands ont la spécialité des inventions gaies — avaient annoncé déjà la rencontre d'une comète avec notre globe et le bombardement ou plutôt la destruction de l'univers. Il fallut même que nos astronomes de l'Observatoire, Arago en tête, opposassent leurs calculs à ceux de leurs confrères d'Allemagne pour rassurer les bonnes gens timorés qui s'en allaient à confesse en prévision de la fin du monde. Et Béranger, se résignant avec douceur à voir crouler notre planète, à dire adieu aux convives d'une table où

> Pour peu de gens le banquet fut joyeux...

Béranger, las d'attendre sous un rayon du ciel l'éclosion de l'œuf d'où devait sortir, d'où doit toujours sortir, l'Oiseau-Phénix, l'Oiseau-Liberté, l'Oiseau-

Bonté, l'Oiseau-Bonheur, le vieux Béranger, las des sots, des ambitieux, des abus, des erreurs, des rapines, des guerres, des laquais-rois et des peuples-laquais, des géants de paille et des dieux de plâtre, Béranger se mit à célébrer, à appeler la fin du monde, sachant bien, du reste, que, disparaissions-nous en un cataclysme d'épouvante, il y aurait d'autres soleils encore pour éclairer d'autres terres inconnues dans cette immensité dont le mystérieux espace épouvantait Pascal.

Finissons-en, le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux!

Oui, le monde est vieux. Et il est triste. Mais, vous le savez, il n'a plus pendant un long temps à tourner en sa sénilité. Caduc, il est condamné. Le docteur Falb lui a signifié sa sentence: « Entre deux et cinq, le 13 novembre ! » — Souvenez-vous-en ! Et s'il en est temps encore, débarrassons-nous de tant de préjugés et de haines qui nous écrasent, qui nous étouffent, des sinistres fardeaux sous lesquels nous succombons. Il faudra pourtant bien, le 13 novembre, lorsque la comète, nous réduira en poudre, essayer d'oublier un peu nos dissensions et nos rages, et le monde du moins pourrait finir par un immense baiser Lamourette et une embrassade à travers la flamme.

Eh ! bien, si, par impossible, la prédiction du docteur Falb se réalisait, vous verriez que le monde finissant tiendrait encore à mourir dans la haine et la colère finales ! On prétend que pour tuer les scorpions,

il faut les enfermer dans un cercle de feu. L'animal venimeux tourne alors son dard contre lui-même et meurt du poison qu'il distille. Je crains que si nos aimables contemporains se voyaient entourés de flammèches, jusque dans l'étouffement par les vapeurs délétères, jusque dans l'épouvantable dénouement, ils ne vinssent à finir comme des scorpions humains en se poignardant encore, et jusqu'au râle, de leurs armes empoisonnées.

Mathieu de la Drôme, autre prophète, parle des *jours critiques* de ce vaste et pauvre univers. Il prédit les vents, les gelées, les orages, les ouragans, la grêle, les tremblements de terre, tout ce que M. Jourdain aimait à trouver dans « l'Almanach ». Il est scientifiquement aussi peu rassurant que peut l'être Mlle Couesdon prophétisant en verselets des désastres successifs. Les *jours critiques*, nous les traversons. Grêle de polémiques, ouragans de violences, tremblements de la conscience humaine. « Peu d'espoir sur terre, guère ailleurs », dit Michelet en parlant d'un temps lugubre où notre chère et grande France parut chanceler...

C'était l'heure où, après Crécy, la peste noire — la Peste! — pour sembler en finir avec l'humanité, arrivait au secours de la Guerre. On mourait partout, découragé. Boccace a conté les horreurs de cette peste dont on accusait les juifs, empoisonneurs de fontaines. On ne croyait plus à rien qu'à la mort. Des flagellants parcouraient l'Europe par centaines de mille, hurlant, fakirs errants, des cantiques sacrés et se lacérant, labourant la chair « *battant leur charogne* » avec des

fouets armés de pointes et de dents de fer. Comme on était vaincu, on ne se sentait même plus le courage de vivre. On n'avait qu'un désir, qu'un espoir :

... La grand'misère
De Dieu et sa piteuse mort.

Cet admirable Michelet dit à ce propos une parole profonde, cruellement vraie: « Les époques d'abattement moral sont celles de grande mortalité. Cela doit être la gloire de l'homme qu'il en soit ainsi. Il laisse la vie s'en aller, dès qu'elle cesse de lui paraître grande et divine... »

La dépopulation fut rapide au temps de Philippe de Valois. N'en parlons pas trop. Vous savez ce qu'est devenue la natalité française. Dans la comédie de M. Maurice Donnay, le *Torrent*, la petite snobinette peut se moquer spirituellement des *raseurs* qui parlent et reparlent sans cesse de la dépopulation de la France. Il n'en est pas moins vrai malheureusement que c'est un fait, comme l'abaissement par l'alcoolisme, et on ne discute pas avec les faits. Ils ont la brutalité d'un train en marche ou d'un cyclone en tournée.

Oui, la vie cesse d'être aimée lorsqu'elle cesse d'être divine. Elle reste divine tant qu'elle a une foi supérieure, que le croyant adore son Dieu ou le penseur la justice. Le patriotisme aussi est une des ces fois supérieures qui laissent à l'homme un prétexte pour vivre. Il faut croire à la patrie, il faut croire à la lumière, il faut croire à la durée de cette réunion, de cette collectivité d'âmes qui s'appellent la France et qui ne devraient avoir qu'une âme, celle qui fut, celle qui

est encore, espérons-le, la généreuse âme française !

Et j'y crois. Et c'est pourquoi, réflexion faite, quelque tentante que soit la réconciliation par le feu qu'on nous annonce pour le 13 novembre, je voudrais que ce monde terraqué pût vivre quelque temps encore. Il n'est pas toujours consolant, certes non, mais il est curieux. Et puis, vous savez que les tambourins des danses du ventre et les musiques des grands bars de l'exposition prochaine étoufferont à tout jamais les lamentations des prophètes de malheur. Nous avons encore des jours de plaisir sur la planche, et si le Progrès est figuré sous la forme d'une roue qui tourne et tourne incessamment, en voici le symbole tout trouvé dans la Grande Roue de Paris. Point de désespoir. Evohé ! Béranger, poète aboli, est un radoteur. Non, il ne faut pas finir ; non, le monde n'est pas *assez vieux*. Il lui reste encore de beaux jours à vivre et de belles fêtes à donner. De ce Soudan où vient de tomber l'héroïque colonel Klobb assassiné, nous arriveront bientôt de beaux noirs au corps robuste et aux dents blanches qui feront comprendre aux Parisiennes anémiques les bienfaits de la civilisation et calmeront les névropathies par leur vigueur superbe. Je vous assure qu'il serait dommage que ce docteur Falb eût raison.

Il se trompe. Heureusement pour l'Exposition, il se trompe. Et, pour parler vrai, heureusement aussi pour la France, qui a encore de beaux exemples à donner au monde et dont le drapeau lacéré mérite des revanches.

Je sais bien que cette comète de Biela annoncée en 1832 — celle que Béranger salua — faillit arriver tout

à point pour en finir avec le gouvernement de Juillet, le tsar Nicolas et la Pologne martyre. Si elle n'avait pas eu un retard d'un mois dans sa vitesse, qui est de quinze cents fois plus rapide que celle du train le plus express, elle broyait la terre en passant et tout était dit. L'*Almanach Hachette* est formel là-dessus. Le point d'intersection des deux astres aurait fatalement amené une collision. *Un mois !* Pour un ralentissement d'un mois dans la course de la comète de Biela, le monde fut sauvé — temporairement.

Espérons que la comète de Falb qui, là-haut, va, va, va, court, vient sur nous avec une rapidité électrique, arrivera avec du retard, comme un train ordinaire, et nous épargnera sa fulgurante embrassade.

Mais, à vrai dire, quand je songe à tant de tristesses profondes, au collier de misère et aux heures sinistres. moi, qui suis des favorisés de ce monde, je me reprends encore à me demander pourtant si le 13 novembre ne serait pas un jour de fête qui nous apporterait dans le commun péril la réconciliation, l'apaisement, le baiser de fraternité que les braves gens souhaitent, appellent, attendent tous depuis si longtemps !...

XXIV

LA CAUSERIE FRANÇAISE

13 novembre 1899.

Je lisais, l'autre soir, un très pénétrant article où, à propos de la mort de Mme Aubernon de Nerville, un confrère anonyme, d'un esprit aiguisé, cherchait à expliquer pourquoi les *salons*, qui firent la supériorité de la société française — de la société parisienne en particulier — disparaissaient ou tendaient à disparaître.

Ce n'est pas de l'accueillante femme qui « donnait à causer » que je veux parler :

Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés,
Et, dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tous pays, en a bien vite assez.

Il a raison, Musset. Aussi bien n'est-ce pas l'hôtesse, mais le logis que je veux évoquer.

On a dit du *salon* de Mme Aubernon : « C'était le *dernier salon !* » On le redira lorsque la mort en fermera un autre, puis un autre encore, comme ces portes poussées une à une, à travers le monde, par la noire visiteuse. Il y a et il y aura toujours un *dernier salon*, qui ne sera jamais que l'*avant-dernier salon*.

Mais la causerie y est-elle aujourd'hui ce qu'elle était autrefois ? Va-t-on chercher, dans le salon d'habitude, la contradiction, qui est le levain même de la conversation, ou simplement le plaisir de se rencontrer avec des gens qui pensent exactement comme on pense soi-même ? Toute causerie est un peu une joute en son genre, un jeu de raquettes si l'on veut, où l'on se renvoie quelque mot spirituel en manière de volant. Si la passion s'en mêle et n'admet ni divergence d'opinions ni répliques courtoises, adieu ce qu'on appelle le *salon*, le coin où l'on cause, le refuge de la liberté d'esprit, de la parole affinée, de la discussion sans orages ! On discute, on s'emporte, on ne cause plus, et comme un salon ne peut devenir un club — pour la sécurité de la porcelaine de Sèvres des tasses à thé — les salons ne sont plus composés que d'éléments d'une homogénéité désolante, car c'est la variété même des opinions qui faisait autrefois le charme de ces réunions disparates où l'on pouvait tout dire, à la condition qu'on le dît bien.

C'est un grand malheur pour les mœurs actuelles qu'on ne puisse plus avoir, entre contemporains, une pensée divergente sans se fusiller au moins du regard. C'est une preuve de débilité que cette impossibilité où

sont la plupart d'entre nous de ne pouvoir supporter sans énervement la moindre contradiction. Un contradicteur! Autrefois, le contradicteur était le prétexte même à quelque causerie brillante, le vivant tremplin pour le paradoxe étincelant ou la riposte décisive. « On n'a d'esprit, disait le causeur par excellence, Méry, que quand on a un homme d'esprit pour vous répondre. Le contradicteur, c'est la lime qui donne du piquant à la pointe. »

Mais les passions sont telles et les colères, qu'aujourd'hui un contradicteur est quelque chose comme non pas simplement un escrimeur ou un adversaire, mais un ennemi. Je suis tombé, un jour, dans un salon où, dès l'entrée, après les saluts réglementaires, la maîtresse de maison m'a posé cette question à brûle-pourpoint : « Ah! vous arrivez bien! Vous allez nous dire ce que vous pensez de l'amour! » Encore était-ce plus agréable que l'invitation : « Préalablement, que pensez-vous de l'Affaire? »

Et comme sur l'Affaire en question et sur bien d'autres affaires, hélas! nos contemporains avaient pris l'habitude, quelle que fût leur opinion, de n'admettre ni discussion, ni doute, on peut se figurer ce que sont devenues les conversations ou plutôt ce qu'elles deviendraient fatalement si cet état d'esprit continuait. Ce qu'elles seraient? de purs monologues. On ne pouvait, cet hiver, parler qu'*entre soi*. On en arrivait à consigner à la porte tout individu qui n'était pas un initié et ne partageait point les idées ou les passions du *salon*. Comment faire alors pour se convaincre?

C'est que personne en ce monde ne tient, je crois

bien, ou ne se résigne à être convaincu. On aime à garder sa chimère. Ou sa foi. La preuve en est dans la fidélité qu'a tout homme à lire uniquement et obstinément *son* journal. Je sais des gens qui, avec un entêtement héroïque, se refusent à ouvrir jamais une feuille où se puissent trouver des opinions qui ne sont pas les leurs. La vie est trop compliquée et trop triste. A quoi bon se donner mal aux nerfs ? On lit un journal pour y rencontrer non des préoccupations inattendues, mais l'agréable écho de sa propre pensée. Il en est de même des salons où l'on fréquente. On y va non pas pour y coudoyer des invités dont les idées, ne fussent-elles point exprimées par eux, vous sont désagréables par la personne même qui les incarne, mais pour y rencontrer des visages amis dont les pensées de derrière la tête et les paroles sont identiques aux vôtres. C'est dommage. La diversité y perd. Et aussi l'apaisement souhaité. On ne peut se convaincre, s'entraîner, se convertir les uns les autres. Se fuir, c'est déjà se méconnaître. Or, on s'évite, on se *boycotte* pour parler le néo-argot. Le diable soit de cette humeur nouvelle qui fait des maisons où l'on cause non plus des salons mais des camps très tranchés et même retranchés!...

C'était notre grâce et notre attrait, pourtant, cette causerie vivante et légère qui risquerait, si l'on continuait ainsi, de tourner à la polémique violente ou au prêche. Il est de bonne prudence d'empêcher, dans les cercles, toute discussion politique pour éviter les

froissements et les incidents. Pourtant, il fut un temps où l'on parlait politique, même dans les salons, sans irriter personne. C'était l'heure où l'on savait tout dire. « On ne cause qu'à Paris, affirmait en ce temps-là un diplomate illustre. Partout ailleurs, on jacasse ! »

On ne *jacasse* pas tout à fait dans les salons parisiens, mais on s'y emporte. On n'y peut rencontrer sans froncer le sourcil un voisin désagréable, et désagréable simplement parce qu'il a émis un avis contraire au vôtre. Que de fois ai-je entendu cette phrase funeste à toute relation possible :

— Je ne vais plus chez Mme X... Elle y reçoit *Un tel* qui m'agace. Je ne peux plus le voir !

Et *Un tel* est souvent un charmant garçon, spirituel et bon, qui vous fait fuir tout un milieu attirant parce qu'il soutient une thèse contraire à la vôtre, et que vous discutez sur quoi ? sur des mots. Ah ! que de victimes pour l'interprétation d'un mot, en politique, par exemple ! Et quels désastres inutiles quand on pourrait, semble-t-il, tout expliquer par la seule et naïve question du catéchisme : « Qu'entendez-vous par ces paroles ? »

La politique aura été pour la causerie aimable et sans passion forcenée ce que les cartes-télégrammes sont pour la correspondance courante. Les télégrammes ont supprimé, ou finiront par supprimer, la lettre intime. A quoi bon, en effet, écrire des confidences débordantes, lorsque quelques mots rapides disent tout, expédiés rapidement par un fil ? Et la causerie elle-même, les visites, les rapports familiers ne sont-ils point tout à fait modifiés par le téléphone ?

Causer, à quoi bon! *Allô, allô !* En deux minutes, on a tout dit. L'intervention ou, plutôt, l'interrogation tranchante de la demoiselle du téléphone est le mot d'ordre même de la vie nouvelle qui va si vite, si vite :

— *Terminé ?*

Oui, *terminé*! Et il faut que, dans la vie courante, tout soit terminé, à la vapeur, dans une impatience et une course vertigineuses. *Terminé* est le mot fatidique. Il coupe tout, achève tout. Comment causer dans un salon devant des gens qui savent le prix formidable du temps et qui ont toujours dans l'oreille, comparable à un petit coup d'éperon impatient, l'interrogation de la *téléphoniste* :

— *Terminé ?*

A un autre!

Il est donc convenu qu'il n'y a plus de *salons*. Mais ce qui me console, c'est qu'on a toujours déclaré que les salons parisiens sont morts, définitivement morts. On a écrit leur histoire, on a composé leurs épitaphes. Ils meurent; mais ils revivent. Le salon de Mme Aubernon de Nerville avait des salons rivaux : il aura des successeurs. Dumas fils était un causeur étincelant : il a des remplaçants. Rien ne meurt collectivement en ce monde. Individuellement, nous disparaissons; mais l'herbe pousse, les printemps renaissent et tout continue.

Mme de Bawr, qui précisément eut un salon où le vieux chancelier Pasquier laissa tomber plus d'un mot

célèbre, écrivait, en 1853, dans ses amusants *Souvenirs* : « Ce qu'on appelait les salons de Paris n'existe plus. » Et la charmante vieille femme, dont Sardou nous a parlé bien des fois, les regrettait, ces salons, surtout pour les jeunes femmes qui y trouvaient le ton parfait, la tradition bien française de la grâce et, en écoutant simplement ce qui se disait devant la cheminée acquéraient, disait la douairière, ces connaissances « qu'entre dix-huit et vingt-cinq ans on n'a pas le courage d'aller chercher dans les livres ».

Et Mme de Bawr nous entr'ouvre la porte de ces salons historiques : le salon de Mme Suard, celui de Mme de Pastoret, de Mme Récamier, du peintre Gérard et d'une charmante femme très riche, très vieille, très spirituelle, veuve d'un ancien gouverneur de l'île Bourbon, Mme Broutin, qui me paraît avoir été une Mme Aubernon d'autrefois, donnant la « comédie » à ses invités et opposant *ses* « actrices » à Mlle Mars ou à Mlle Bourgoin. Il est certain que ce monde a disparu. Mais, depuis Mme de Bawr, nous avons eu d'autres salons et Paris en a encore. Les jeunes femmes y apprennent peut-être moins la vieille tradition française que la liberté des mœurs américaines. Elles n'en sont plus à écouter les gens qui parlent d'or le dos à la cheminée, mais, entre deux arrêts du *teuf-teuf* ou de la bicyclette, les camarades de record qui donnent en langage rapide les nouvelles du matin. *Terminé!* Mais il n'en est pas moins vrai qu'elles ont lu plus de livres qu'autrefois et qu'Armande aujourd'hui est bachelière et vous *collerait* sur la physiologie. Le petit Diafoirus invitait sa fiancée à aller voir disséquer un ca-

davre : Mlle Argan, au besoin, pratiquerait elle-même l'autopsie.

Les sujets de causerie sont donc ou seraient, si l'on voulait, plus étendus qu'au temps de Mme d'Houdelot ou de Mme de Pastoret. Le malheur est qu'on ne peut en établir le programme et qu'il faut limiter les droits des causeurs. Le calme n'est pas dans notre humeur. Nous sommes toujours tout prêts à nous envoyer non des arguments, mais des verres à la tête. Il faudrait, pour bien faire, à chaque maîtresse de maison, en son salon, cette fameuse sonnette qu'agitait en sa salle à manger l'excellente Mme Aubernon de Nerville. Mais lorsque M. Paul Deschanel lui-même en est obligé parfois à casser sa sonnette présidentielle, comment espérer que la clochette mondaine puisse être entendue?

A table, peut-être. On ne discute pas toujours autour de la nappe ; il faut le temps de manger et de boire. Mais le dessert fini, tout redevient houleux si le salon n'est pas *homogène*.

On peut, il est vrai, s'en tirer par un peu de tact et une grande bonté. Mme Aubernon était très bonne. Ce fut son rare et charmant mérite. Sans bienveillance, on n'est point aimable. On peut être spirituel, intéressant, curieux, amusant, original, on n'est pas aimé. Et le principal attrait d'une maîtresse de maison, c'est précisément la bienveillance, une vertu que possédait au suprême degré cette femme qu'on a pu railler, dont on a rapporté les *mots* — un peu affectés, souvent comiques, qu'elle n'avait pas toujours prononcés — et qui, grâce à la collaboration des intimes, invités

de la veille, satiriques du lendemain, est devenue une personnalité légendaire : une comtesse Escarbagnas sans ridicule.

La bonté? Elle s'imposait à M. de Talleyrand lui-même, qui ne péchait cependant point par une tendresse compromettante. Il parlait, un soir, dans un salon parisien, de deux sœurs, mondaines alors fort célèbres, et disait, de ce ton infiniment impertinent qu'il avait, par exemple, lorsqu'il se vantait d'avoir « commis des crimes, mais non fait de sottises, fi donc! »

— Mme de F... est très aimable, quoiqu'elle ait peu d'esprit, et Mme de V... n'est pas aimable du tout, quoiqu'elle soit fort spirituelle. L'esprit le plus charmant est encore celui de la bonté.

Cet esprit-là, Mme Aubernon — qui a laissé quelques écrits, seulement autographiés et distribués en plaquettes à quelques familiers — cet esprit conciliant et cordial, Mme Aubernon le possédait. Ce fut sa force. Elle était un lien, elle était un liant. Une liane, non! Elle subissait les «fatalités du corps ». Mais elle eut une âme très bonne. « Ce que je souhaite à l'homme pour être heureux c'est tout simplement une bonne femme, répétait un philosophe pratique. C'est le meuble précieux de la maison. »

Et ce qui fait le charme, la paix, le prix, l'atmosphère aimable d'un salon : la bonté, est-ce qu'on ne peut pas la souhaiter aussi, cette vertu, la souhaiter surtout à cette grande famille trop désunie et qui serait une, intrépidement, à l'heure du péril, qui ferait bloc devant l'ennemi au jour du danger et qui s'appelle la Nation française?

XXV

FÊTE DE SAINT-CLOUD
FÊTES DE POÈTES

20 septembre 1899.

Et, sous toutes ses formes, avec ses préoccupations et ses joies — de pauvres joies amèrement comptées — la vie continue. Les théâtres rouvrent, les cafés-concerts ferment. Les derniers rayons dorent les dernières feuilles. A bientôt, le froid et la grande rentrée automnale :

A la Saint-Michel,
La chaleur remonte au ciel.

La Saint-Michel est toute proche. Et déjà les paquets sont faits, dans les villas des environs, pour le retour à Paris. Par les grandes routes de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, les voitures de déménagement ramèneront bientôt lentement les meubles emportés en mai sous les arbres et la *saison* parisienne

reprendra, tout naturellement, à heure fixe, comme une machine bien agencée qui se remet à marcher au premier tour de clef. Il faut bien qu'il en soit ainsi. C'est une des constatations qui semblent amères et stupéfient, après tout grand deuil, mais qui sont inétables et toutes naturelles puisque — si la fameuse comète n'intervient pas, et elle n'interviendra point — le monde doit durer.

Il y avait plus de monde que jamais, dimanche, aux grandes eaux de Saint-Cloud, et pas un chasseur ne fut assez préoccupé, au jour voulu, pour manquer l'*ouverture*. Les petites grisettes (car il en est encore) qui revenaient de la fête de Saint-Cloud en tenant à la main — trophée de victoire — le mirliton classique ne semblaient se souvenir ni de politique ni de guerre de races. Et ces mirlitons, qui, au lendemain de l'incendie de Saint-Cloud par le pétrole officiel des Allemands repoussèrent comme les roseaux accusateurs de la légende, ces mirlitons éternels m'ont paru, l'autre jour, symboliques et consolants. Ils chantent la chanson des vingt ans, celle que tous les amoureux de Mimi Pinson ont tour à tour chantée et que leurs fils et petits-fils chanteront aux petites-filles de Musette et de Bernerette. Et ce n'est pas la chanson de l'oubli, la folle chanson des amourettes égoïstes. Ce dernier dimanche, sur plus d'un mirliton de Saint-Cloud, j'ai entendu jouer, après quelque refrain qui remue les cœurs, cette *Marche de Sambre-et-Meuse* qui, sombre et résolue, remue les âmes. Augier s'amusait de Déodat jouant le *Dies iræ* sur le mirliton. Que m'importerait l'instrument si la chanson,

nasillée par la pelure d'oignon, était celle de nos revanches !

Ah ! le pittoresque tableau de genre !

Sur les pentes des ruelles qui grimpent vers le chemin de fer, elles sont nombreuses, les tables en plein vent, où, en manches de chemise, les « fêtards » populaires boivent l'âpre vin bleu qui mord la nappe et tord les entrailles. En bas, les violons des tsiganes. Sur le coteau, les refrains et les rasades du repas libre. C'est la gaieté du peuple, celle que vantait Figaro. Et c'est aussi là comme une halte dans la dure vie quotidienne : un flonflon de Paul de Kock entre deux chapitres de Tacite.

Grandes eaux à Saint-Cloud. Rentrées à Paris. C'est la fin d'été, et sous forme de feuille roussie, la carte cornée de l'automne. Nous aurons la vie de Paris pour nous consoler des jours plus courts, des soirs trop prompts qui tombent déjà sur le jardin frileux, pareil, avec ses fleurs un peu fripées, à quelque jolie femme à sa première ride. Et Paris, c'est le retour des comédiens dispersés à travers les villes d'eaux comme une volée de perdreaux; ce sont les *premières* sensationnelles, les expositions des cercles, les concerts, les dîners privés, tout ce qui délasse et tout ce harasse, tout ce qu'on a été heureux de fuir il y a trois mois pour se *mettre au vert* comme on dit, et qu'on retrouve avec une joie d'alcoolique retournant à la liqueur accoutumée. Dans quelques mois, on refera ses malles pour fuir de nouveau Paris, aller aux

champs, aller à la mer, aller à la montagne. Pour le moment, on boucle sa valise et on la fait enregistrer avec, sur le bulletin, cette adresse qui sonne comme une fanfare : *Paris !*

Et les Parisiens reviennent à leur logis, à leurs cercles et à leurs théâtres, avec le teint légèrement basané, tonifié par les embruns, bruni de soleil, tout prêts d'ailleurs à perdre ce hâle de matelots ou de paysans et à retrouver la pâleur délicate des « marcheurs », jeunes ou vieux, et des anémiés. L'été n'est qu'une halte. Ils aspirent un peu de souffle et d'oxygène, les Parisiens ; ils respirent ; puis, l'haleine reprise, en avant et en route ! On recommence. Il faut bien être dans le train, et les philosophes seuls, ces imbéciles, ou les attardés, restent en gare.

L'autre jeudi, à l'Académie, nous avons nommé jusqu'à quatre délégués pour représenter les lettres dans quatre cérémonies très différentes sans doute, mais fort intéressantes. A Boulogne-sur-Mer, M. Gréard louera en maître Sainte-Beuve dont précisément il étudie l'œuvre dans un livre certainement définitif. Le grand critique, qui demandait pour toute récompense un buste sur une cheminée dans la Bibliothèque de sa ville natale aura, *au pays*, comme il l'a dans le jardin du Luxembourg, son image en plein air. Je le vois d'ici, furtif et timide, fuyant les hommages publics pour se réfugier dans son *studio* et ouvrir quelque livre d'un solitaire de Port-Royal, relire aussi les *Provinciales*. « Tant de bustes et tant d'inaugurations ! Qu'on me laisse dans mon trou ! »

M. André Theuriet saluera, en Anjou, le poète

Loyson, celui dont Henri de Latouche disait méchamment :

Même quand Loyson vole on sent qu'il a des pattes !

et qui valait mieux que ce vers — et même que ses propres vers. Mort trop tôt, comme tant d'autres.

A Gaillon, M. Gaston Boissier ira donner un salut à Marmontel, le bon Marmontel qui mourut là-bas — avec le XVIIIe siècle lui-même — le 31 décembre 1799 — et qu'on enterra dans un joli jardin, celui de la Rivette. Depuis, le jardin ayant été acheté par un propriétaire qui aime peut-être les *Contes moraux*, dont plusieurs sont charmants, il paraît qu'il y eut une discussion assez originale : des admirateurs de Marmontel, voulant faire déterrer les ossements de l'auteur des *Incas* pour les mettre en un cimetière sous quelque stèle de marbre, et le propriétaire répondant qu'il avait acquis cette tombe de Marmontel comme il avait acheté les arbres et les rosiers du jardin. Et, au total, c'est une relique précieuse que la dépouille de l'honnête et bon écrivain qui a laissé tout au moins de délicieux *Mémoires* — de ces confidences où la vérité se venge — *Mémoires* qui lui font, par la postérité, pardonner bien des tragédies.

« Nous avons, disait, on s'en souvient, un personnage d'une comédie dont l'action se passait à Meaux (dans une comédie de Théodore Barrière) — nous avons ici le tombeau de Bossuet *qu'on chercherait vainement ailleurs !* »

On chercherait vainement ailleurs que dans le jardin de la Rivette le tombeau de Marmontel, et je ne

m'étonne point que le propriétaire du coin de terre tienne à l'y conserver.

On posera donc, à Gaillon, une plaque sur la maison où mourut l'auteur de ce *Bélisaire*, censuré-par la Sorbonne, déclaré hérétique à Paris tandis que l'impératrice Catherine II le traduisait en russe, en dédiait même la traduction à un archevêque de son pays, et que Marie-Thérèse en ordonnait l'impression dans ses États. En France, *Bélisaire* se vendait, du reste, à quarante mille exemplaires, et Marmontel, devenu secrétaire perpétuel de l'Académie française après la mort de d'Alembert, souriait des épigrammes qui voulaient l'atteindre.

Ce Marmontel, si long, si lent, si lourd.

M. Boissier, en sa qualité de secrétaire perpétuel, veut lui rendre, à Gaillon, un dernier hommage et il n'aura pas grand'peine à dire du bien de ce très brave homme dont je retracerai peut-être aussi la figure au moment voulu. On lui reprochait de refaire les opéras de Quinault, et, pour dire le mot qui courait alors, de *marmontéliser* Quinault. Il est bon de rendre publiquement justice à ce type loyal de l'homme de lettres convaincu, se contentant après une longue vie de labeur de deux arpents de jardin et fuyant les injures, les calomnies et les injustices dans une maison de paysan. Avec son esprit et son érudition vivante, M. Gaston Boissier fera donc revivre et *marmontélisera* Marmontel.

Et puis — pourquoi M. de Heredia ne prendrait-il pas la parole à cette cérémonie? — on posera, le di-

manche 1er octobre, une plaque commémorative de la naissance du poète Racan, à l'ancien manoir de Champmarin, commune d'Aubigné, dans la Sarthe. Je rouvrirai volontiers Racan, ce jour-là, et aussi le vieux et toujours jeune poète Charles Coran, qui est un Racan en son genre et qui vit toujours et qui publie ses œuvres complètes, ses *Dernières élégances*, à quatre-vingts ans passés. Quelle belle occasion pour fêter le survivant et porter à Coran une suprême couronne!

Mais la grande fête littéraire ou plutôt française à laquelle l'Académie sera représentée, c'est — puisque nous en sommes aux statues — l'inauguration de l'image de Ferdinand de Lesseps dressée debout, devant cet isthme de Suez qu'il a ouvert pour la prospérité du monde. Quelle journée! Et quelle revanche! J'ai vu cet homme tour à tour dans tout l'éclat de sa gloire et dans toute la douleur de sa chute. Je l'ai vu gai, souriant, ardent, vaillant, intrépide, causant, discourant, agissant, voyageant, militant, l'œil incendié de vie, la moustache en croc sur la lèvre éloquente. Je l'ai vu acclamé, je l'ai vu encensé. Puis, je l'ai vu las, affaissé, courbé, silencieux, isolé à sa place d'habitude, lorsqu'il venait aux séances académiques. Spectre de lui-même et fantôme vivant de sa gloire. Il avait fait envie, il faisait pitié. Maintenant le lutteur, le remueur d'hommes et d'idées, le transformateur de mondes, reprend sa place, à la place même où il a bien servi l'humanité, et M. de Voguë, jadis secrétaire d'ambassade en Orient, jeune ami de Mariette-Bey, qui a parlé avec émotion de cette antique

Égypte où le vieux nom de France n'est pas oublié, donnera le salut de la France à la statue de cet homme que salueront désormais aussi, en passant devant elle, les pavillons des nations reconnaissantes.

Je sais bien, j'aurais fort à dire sur Lesseps, épris de son œuvre et songeant uniquement à cette œuvre lorsque les marins de l'amiral Conrad pouvaient poser le pied sur la rive d'Alexandrie. Ah! la minute tragique, la journée fatale! — Détournons-en la pensée comme de tant d'autres dates sinistres! Le passé est le passé (1). L'avenir nous reste et c'est déjà une consolation de voir et de savoir qu'on peut fêter, qu'on va fêter les poètes qui consolent et aussi les poètes qui agissent, les poètes de la pioche et du pic, comme Lesseps, après les poètes du microscope. comme Pasteur, et les poètes de la vie combattant la mort, comme Roux, tous ceux, enfin, qu'on peut appeler les poètes en action!

(1) Un ami m'écrit sur ce point : « Il n'était pas du tout question d'un débarquement à Alexandrie. L'amiral Conrad mouillait à Port-Saïd, avec un seul navire. Impossibilité matérielle et flagrante de coopérer en quoi que ce soit avec les Anglais ; démonstration évidente d'indifférence. — Les dépêches annonçaient cependant que M. de Freycinet préparait pour les Chambres, un projet d'occupation de Port-Saïd à Kantara, entrée du canal de la Méditerranée. Les Musulmans de Port-Saïd étaient très surexcités ; les Européens s'en inquiétaient avec raison. L'amiral Conrad eut l'idée, pour rassurer les Européens, de débarquer quelques hommes. M. de Lesseps exposa que ce débarquement insuffisant déciderait plutôt les Musulmans à agir. Il offrit d'user de son influence personnelle sur les Arabes pour éviter la catastrophe. L'amiral Conrad se rendit aux observations de M. de Lesseps. On a confondu cette intervention de M. de Lesseps à Port-Saïd et la question de l'occupation politique et militaire. La Chambre repoussa la proposition de M. de Freycinet et la politique de « complet désintéressement » l'emporta. Hélas!

XXVI

LE CHAMP DE BATAILLE

4 octobre 1899.

— Et maintenant, face à l'étranger !

C'est M. Alfred Picard qui résume ainsi une conversation, faite sous la pluie, dans la boue du Champ-de-Mars, après une rencontre du commissaire général de l'Exposition allant en petit chapeau de feutre, pantalon retroussé, parapluie ouvert, visiter par ces temps d'octobre les travaux qui s'accélèrent. Nous-mêmes, voulant nous rendre compte de l'installation des postes de secours pour les ouvriers, nous avions suivi, depuis quelques heures, le médecin en chef du service médical, notre ami le docteur Gilles de la Tourette, et c'est en venant de l'Esplanade que nous rencontrions le général en chef de cette armée d'ouvriers achevant leur tâche.

— Serons-nous prêts dans six mois?

— Nous sommes en avance! répond M. Picard dont le maigre et énergique visage s'illumine d'une victorieuse confiance. Déjà, quelques sections pourraient recevoir leurs produits. Nous ouvrirons le 15 avril, à date fixe, et ce jour-là, Paris aura plus fait que La Haye pour la paix du monde!

Champ de bataille pacifique, tout ce coin de Paris — de la place de la Concorde au Trocadéro — donne, à le voir même en passant, la sensation d'un vaste camp qui serait une ruche immense. Partout on travaille. C'est une ville sortie de terre. Ville singulière, aux silhouettes fantastiques, de styles contrastés, avec des pignons du moyen âge faisant face à des dômes bizantins en forme de bulbes. Ville de rêve dont les tours et les toits inachevés se profilent, comme éventrés par un bombardement ou dévorés par un incendie. Ville en travail qui, avec ses pylones à claire-voie, ses armatures de fer, ses charpentes non recouvertes, fait songer aussi à de gigantesques et improbables toiles d'araignées. Vision bizarre, formidable, de tourelles et de blancs minarets, de coupoles rondes et de flèches grêles où flottent des drapeaux divers, où notre étendard tricolore clapote, çà et là, dans le vent et la pluie au faîte de quelque monument... Ville multiforme qui est comme quelque Moscou, ou Delhi, ou Kairouan. Ville asiatique, hindoue, égyptienne et qui pourtant reste Paris.

Je reviendrai bientôt vers ce coin de terre attirant comme un théâtre où l'on pose en hâte les décors pour une pièce à grand spectacle. Il y a là des paysages à fixer dans le déshabillé de ces bâtiments,

avec la fièvre des ouvriers-machinistes qui nous préparent l'enchantement du printemps prochain. Ne fût-ce que cette partie du Trocadéro où, en costumes de leur pays, lourdes demi-bottes aux pieds, casquette énorme au front, les ouvriers russes travaillent à la construction de je ne sais quelle isba géante, fendant le bois de leurs courtes haches, sciant les troncs jaunes des sapins. On se croirait en quelque usine, au bord de la Volga, chez les moujicks à longs cheveux. Et, tout près — antithèse étrange — les murailles blanches, d'un blanc incandescent, de l'Exposition tunisienne : un coin d'Afrique se prolongeant en steppe moscovite.

Mais ce sont, dans les Champs-Élysées, les palais neufs, les palais des Beaux-Arts qu'il faut voir : immenses à la fois et gracieux, sortes de Trianons gigantesques dont les galeries supérieures se détachent sur le ciel libre, comme des terrasses à la Véronèse. Blancs, d'un blanc de marbre, ils enserrent tout ce qui reste du vieux Palais de l'Industrie, dont les murailles grises et ternes vont tomber dans quelques jours, dans quelques heures, avec cette figure de la *France* par Regnault, qui, depuis 1855, tend aux passants, à l'*Art* et à l'*Industrie* accroupis près d'elle, des couronnes de pierre.

Nous avions, pour voir de près les palais neufs, traversé le large pont de fonte qui, sur la Seine, coupe maintenant l'horizon, le sabre d'une large raie rouge. Combien de milliers et de milliers de gens passeront sur ce pont Alexandre III encore sans parapets où nous étions seuls tout à l'heure! Il est

vaste, il est immense. Aux deux bouts, des statuaires, derrière des voiles de toile, achèvent de sculpter les quatre figures géantes qui orneront les quatre piliers, hauts comme des tours. Ils ont devant eux la statue petit modèle et la copient, agrandie.

Et comme, descendu du pont, je regarde dans la bande de terrain laissé aux travailleurs, qui longe le Cours-la-Reine, tas de terre où au pied des marronniers roussis, les ouvriers des chantiers ont fait pousser des salades, un mouvement se produit autour d'un de ces piliers, parmi les travailleurs qui font rougir des boulons au feu de forge — et j'aperçois alors, descendu de l'escalier qui contourne le pilier et soutenu par deux camarades, ses bras en croix appuyé à leurs épaules, un ouvrier qui gémit et qui vient — sans qu'on ait entendu aucun bruit — de tomber du haut d'un échafaudage.

C'est un vieux, un pauvre homme d'une pâleur verte, très maigre, avec des moustaches militaires, et, sous une casquette enfoncée jusqu'aux sourcils, des joues creuses et un nez pincé. Il se plaint, il souffre. Un des camarades qui le portent demande simplement, sans cri :

— Un brancard !

Il en est partout dans des dépôts répartis sur les chantiers.

Les médecins s'approchent, l'homme peut se tenir debout : la colonne vertébrale n'est donc pas brisée. Le malheureux est tombé d'une hauteur de sept mètres.

— Il en tombe de quinze mètres quelquefois et qui survivent, dit quelqu'un.

Un coup de téléphone au Palais de l'Industrie, au poste de secours, pour appeler, en hâte, une voiture d'ambulance. Dans cinq minutes, la voiture sera là, venant au galop. L'homme en attendant est couché, sur un matelas, dans une maisonnette de bois, et les camarades retournent au travail, silencieusement.

Ce n'est qu'un blessé de plus, un soldat hors de combat. La bataille continue.

Une bataille, oui. Et lorsque les discours officiels salueront entre deux cantates, les merveilles de l'Exposition, au jour glorieux de l'*Ouverture*, je songerai — si on les oublie — à ces obscurs collaborateurs du succès final qui auront donné leur temps — et quelques-uns leur vie — à la victoire nationale.

Chaque jour en prend plus d'un, qu'on emporte et à qui les compagnons disent adieu du coin de l'œil. Ils ont leurs ambulances, comme les troupiers. Comme les troupiers, ils ont leurs chirurgiens et ceux-ci méritent aussi qu'on les salue. Internes ou docteurs, ils veillent, depuis le 15 décembre 1896, sur les blessés des chantiers. Ils sont là toujours, les médecins se relayant de trois heures en trois heures. Au début, un seul poste médical était établi, provisoire, au Palais de l'Industrie. Ce poste médical, à lui seul, transporta, pansa dans une salle du Palais de l'Industrie, les blessés ou les morts du Bazar de la Charité. Des internes ayant fait atteler la voiture d'ambulance avaient couru au feu. On les récompensa, mais combien il fallut insister!

A ce poste du Palais de l'Industrie aboutissent non seulement les blessés de l'Exposition, mais les accidents de la voie publique. Sait-on bien que, de la place de la Concorde à la porte du Bois, il n'y a pas un poste de secours — à peine quelques pharmacies — et beaucoup d'écrasés par bicyclettes, chevaux en chair et à vapeur? Tout vient au poste n° 1, au Palais de l'Industrie et, cette année, plus de cent cinquante passants ou bicyclistes y ont été portés. Quand l'Exposition aura pris fin, lorsque le poste médical aura disparu, que deviendront les blessés des Champs-Élysées?

Au Champ-de-Mars, avenue de Labourdonnais et sur l'Esplanade des Invalides, deux autres postes sont installés, d'un aménagement plus moderne que celui du vieux Palais de l'Industrie. Nous les visitons l'un et l'autre. Sur l'Esplanade, un interne en blouse blanche, M. d'Anfreville — celui qui tira si bravement un malheureux tombé au fond d'un des piliers du pont Alexandre dans un tube, sous l'eau — veille sur un ouvrier blessé qui trempe son pied dans un baquet plein de *sublimé*.

— Surveillez cela, dit le professeur Gilles de la Tourette. Avec les plaies au pied, le tétanos est toujours à craindre.

La règle générale, très importante, est que tout ouvrier blessé, même légèrement, doit être immédiatement conduit au poste voisin afin que la plaie ne s'irrite pas. La sanction, c'est la menace de la suppression de l'indemnité : moitié du salaire journalier pendant la durée du chômage, allocation de moitié du

salaire normal pour une année s'il y a infirmité permanente, secours variable donné par le nédecin en chef et jamais contesté par l'administration, s'il y a infirmité partielle ; enfin, s'il y a mort, mille francs à la veuve ou à la famille si le disparu en était le soutien. Indemnité tout à fait étrangère à celle délivrée forcément par les assurances qui, désormais, d'après la loi nouvelle, est moitié du salaire normal. L'ouvrier qui chôme touche donc journée entière. Et la crainte de la suppression fait qu'à la moindre égratignure tous se rendent au poste médical. De telle sorte que, depuis trois ans, sur les chantiers, il n'y a pas eu un seul phlegmon grave.

De même, pas d'épidémie. On a souri de l'excellente *boisson hygiénique* du médecin en chef. Par jour, en été, on en a délivré de dix à douze mille litres. Et partout de l'eau de source. Les travailleurs avaient là le réconfort. Aussi toute vente de spiritueux était-elle interdite sur les chantiers. Il y a des ouvriers qui les font passer par-dessus les barrières et même des entrepreneurs qui leur versent des arrosoirs d'absinthe, quand on a des *coups de collier* à donner.

Tous les mois, la statistique détaillée et nominative des blessés est établie par M. Gilles de la Tourette avec le *pourcentage* d'accidents par journée d'ouvriers. Le pourcentage le plus fort a été pendant les travaux de démolition (chute de gravats, abatage des fermes) : 0,6 0/0 de journées d'ouvriers. Il est descendu à 3 0/0 pour les travaux neufs moins périlleux.

C'est une retenue de *un pour cent* sur tous les tra-

vaux de l'Exposition qui alimente les ressources du service médical. Ce service est riche, mais il a ses postes à bâtir et l'indemnité à délivrer, sans compter son personnel. Il soigne les ouvriers des constructions annexes, *Vieux Paris*, *Maréorama*, future *Maison du Rire !*

L'intérieur de ces postes médicaux valait certes une visite et il n'est point de légendaire propriété hollandaise comparable à l'installation du Champ-de-Mars. Tout y est reluisant neuf, des murs recouverts d'opaline aux instruments de chirurgie, scalpels ou pinces en nickel. Il y a là le strict minimum de meubles : au centre, la table d'opération et, sur le sol, une ouverture pour l'écoulement central. En face, une large baie lumineuse ; au-dessus de la table un plafond de verre. Tout serait complet, parfait, s'il y avait l'électricité. Dans une pièce latérale, un poêle de faïence à grand tirage devient le brûleur des linges et des ouates ; pas de résidus ; pas de détritus ; la tarlatane et le coton vont au poêle et deviennent fumée. C'est l'hygiène et l'antisepsie poussées jusqu'aux limites suprêmes.

Le poste du Palais de l'Industrie, logé dans des murs de pierre, est plus primitif. M. Gilles de la Tourette, admirable de zèle intelligent, y apporte le même souci de propreté et d'activité et ses collaborateurs lui assurent un même dévouement.

C'est par ce poste, situé en face le palais de Glace, que nous finissons notre visite au champ de bataille

de la Paix et pendant que nous examinons cette ambulance, dont une des pièces fut (je la reconnais) la salle servant de greffe où étaient déposés les objets ayant appartenu aux victimes du Bazar de la Charité — bagues, montres, bracelets corrodés par la flamme, souvenirs noircis, détritus de luxe ramassés sur des cadavres, et que les parents, les amis, venaient reconnaître, arracher aux revendeurs futurs — pendant que je regarde, dans la grande salle, les antiseptiques qui, en des barils de verre, sont rangés de façon à former comme un drapeau — le sublimé bleu, le blanc de l'acide borique et l'acide phénique rouge — tricolore pansant les blessures — le téléphone sonne un appel. Il y a un blessé encore, encore un combattant fauché au Champ-de-Mars; et, après avoir apporté le vieil ouvrier tombé du pilier du pont Alexandre, la voiture galopera en hâte vers le blessé nouveau...

Elle apparaît justement, cette voiture, les chevaux vivement fouettés, sous les marronniers dont les feuilles tombent. Voici son guidon blanc marqué de la croix rouge. Elle s'arrête, et j'aperçois, étendu au fond, toujours gémissant, livide, le maigre vieux travailleur que j'ai vu descendre tout à l'heure, qu'on ausculte maintenant, à qui l'on tend, pour le soutenir, un peu d'alcool de menthe, et qu'on va, au galop, porter à l'hôpital, pour aller chercher l'*autre*.

— Qu'est-ce que c'est? demande le médecin en chef, au docteur de garde.

— Une côte enfoncée!

Et, à mon tour :

— Rien de désespéré?

— Non. A moins que... qui sait? une pneumonie traumatique!

Et je regarde le pauvre vieux à moustache grise qui gémit toujours en buvant son alcool de menthe. La croix rouge du drapeau d'ambulance flotte au-devant de la voiture et fait un ironique contraste avec cette autre draperie, rayée de rouge aussi sur fond blanc, qui s'agite là devant nous, formant portière à la devanture du palais de Glace, le palais qui va s'ouvrir, avec ses *five o'cloks* élégants, en face même du poste où l'on descend, où l'on panse les invalides du travail.

Le vieux ira à l'hôpital Tenon. Jamais l'hôpital ne refuse un blessé qui vient de ce côté. S'il était soigné à domicile, ce serait par le docteur Gaillard que M. Gilles de la Tourette charge de visiter les blessés en ville. Ainsi, au logis ou à l'hospice, les ouvriers hors de combat ont les soins, le coup d'œil, le savant dévouement de ces maîtres.

J'aurais voulu aller, dimanche, saluer le monument que le sculpteur Thabard a élevé aux enfants de la Haute-Vienne morts pour la patrie en 1870-71. Coiffée du *barbichet* national qui ressemble au bonnet à ailes blanches des sœurs de charité, une grande belle fille limousine veille sur le trépas des soldats qui tombent, et des branches de châtaigniers sont là, évoquant les grands bois de la terre natale que les combattants avaient quittés pour défendre le pays. Je n'ai pu me rendre à Limoges, à la ville de mon enfance, Mais j'ai songé aux compatriotes en visitant ces chantiers du Champ-de-Mars, ces merveilles nées du

cerveau des artistes et du travail des hommes, et j'ai salué aussi ces soldats de la bataille pacifique qui ont leurs ambulances et leurs périls.

C'était peut-être un Limousin, ce vieux maçon à moustache grise, tombé du pont Alexandre, et peut-être avait-il été, tout jeune alors, un des mobiles de la Loire et de Terminiers !... Quoi qu'il en soit, c'est aussi un soldat qui tombe. Chair à canon, chair à scalpel, chair à mortier, la France a et aura toujours des combattants et des héros pour la guerre et pour la paix.

Le 15 avril 1900 approche. Le mot qu'on m'a dit est un mot d'ordre :

— Et maintenant, face à l'étranger !

XXVII

Où allons-nous ? — Un causeur qui prophétise. — Le drame du Soudan. — La guerre du Transvaal. — Le roi de Grèce et le Paris nouveau. — Annonces électriques. — Les soirs de Paris. — L'exposition vue d'un bateau-mouche. — Une ville dans une ville. — Acteurs disparus : Jules Brésil. — Mélodrames d'autrefois. — La *Case de l'oncle Tom*. — Les *Œuvres du démon*. — *Si j'étais roi !* — La Comédie-Française et Théodore de Banville. — Souvenirs d'autrefois. — Petits complots. — Un mot de Dumas et une lettre d'Edmond About. — Comment on fait campagne. — 1863. — Emile Perrin. — Un mot de théâtre.

26 octobre 1899.

Je causais hier avec un homme que j'aime infiniment et chez qui j'ai constaté plus d'une fois un don singulier, le don de prophétie. C'est mon vieil ami Charles Edmond. Je lui posais, sur les lendemains des jours troublés que nous traversons, la question que doivent répéter, en plus d'un logis, bien des gens :

— Que va-t-il arriver?

Il me répondit, souriant :

— Rien.

— Comment, rien? Et l'avenir?

— L'avenir est bien simple : le lundi ressemblera au dimanche, le mardi au lundi, le mercredi au mardi, ainsi de suite et les semaines passeront et les années s'écouleront et nous irons voir, dans ce qu'on appelle un monde meilleur, s'il est vraiment meilleur en effet que celui-ci, et la machine continuera à rouler et la terre à tourner, parfois comme la tête d'un alcoolique. Il faut nous dire qu'il en a toujours été ainsi et que les comètes qui brisent les univers sont plus rares encore que les Messies qui les sauvent.

— Alors?

— Alors, il faut suivre son chemin, faire son devoir, fuir les coquins, mépriser les méchants et éviter les imbéciles. Je reconnais que c'est malaisé. Mais la vie serait trop ennuyeuse si elle était unie comme le palais de Glace.

C'est bien mon avis et on ne saurait reprocher à ce dernier mois d'avoir manqué de péripéties. Je ne crois pas que Gabriel Ferry, l'auteur du *Coureur des bois* et Gustave Aimard, qui fut son succédané, eussent inventé un plus tragique roman d'aventures que le drame du Soudan, le meurtre du colonel Klobb et la fin de Voulet et de Chanoine. Quelles péripéties et dans quel cadre! Le soleil africain échauffant les cervelles et la terre qui brûle buvant le sang encore chaud.

Elle est assez tachée de rouge, à l'heure présente, la terre d'Afrique. Les mères et les épouses, les

sœurs anglaises suivent, sur la carte, la marche des opérations au Transvaal et épellent des noms exotiques, comme la pauvre femme d'*Un cœur simple*, l'humble servante héroïque, suit du doigt l'exode de l'enfant qu'elle a élevé. Et l'on se fusille et l'on se canonne et les Boers tombent pour ce grand rêve d'une nationalité nouvelle, la terre des *Afrikanders*, tandis que la vieille impératrice-reine, sachant ce que coûte la gloire que chanteront les Rudyard Kipling, pleure sur le sang versé.

Non, vraiment non, l'histoire contemporaine n'est point fade. Elle serait plutôt mélodramatique. « Il est, écrivait Louis Veuillot, condamné au silence par l'empire, des heures où l'on voudrait crier la vérité à raison d'un mois de prison la ligne. » On peut aujourd'hui la dire, du moins, en toute liberté, cette vérité, à ses risques et périls, à raison d'un tombereau d'injures par mot. Le roi de Grèce, qui sort de l'hôtel Bristol pour voir Paris à pied, en se promenant — comme il sied de voir les villes — n'en aura pas moins retrouvé, malgré tout, un Paris aimable et brillant, un Paris agréable, un Paris moins féroce que les polémiques de ses journaux et qui, le soir, avec ses illuminations-annonces prend l'aspect un peu forain, mais amusant, d'une exposition d'électricité en plein vent et d'un kaléidoscope.

Annonces lumineuses, grandes lettres rouges ou blanches qui éclatent au fronton des maisons, s'allument sur les toits en majuscules fantastiques, se profilent sur le ciel assombri et — étoiles de la réclame — éteignent les véritables étoiles, celles du

firmament, celles qui troublaient Pascal. Le spectacle est assez curieux. Un bon bourgeois du Paris d'autrefois, comme Auguste Villemot ou un boulevardier à l'épiderme sensible, comme Roqueplan, ne reconnaîtraient plus leurs rues discrètes et pousseraient les hauts cris devant ces flambées de la reine Réclame. Ils auraient tort. Ce Paris nouveau, éclatant, divertissant, cinématographique, c'est un Paris de plein air qui a sa séduction, très spéciale, son charme un peu bruyant, sa gaieté assez aveuglante — mais qu'il faut prendre comme il est, et goûter comme il est, tout simplement parce qu'il est, qu'il est ainsi, qu'on ne le modifiera pas et que plus il ira, plus il sera coupé de pétrolettes, assourdi de cornets d'automobiles et aveuglé d'annonces électriques. De tout ce pittoresque nouveau et paroxyste, l'Exposition de l'an prochain sera comme l'explosion, le couronnement, l'apothéose.

On peut dès à présent prévoir ce qu'elle sera, du reste, en prenant au pont de la Concorde, le bateau-mouche qui mène à Saint-Cloud. Dès le premier tour de roue, on est entre les deux rives d'une ville nouvelle, inattendue. A droite, les palais blancs, les palais des arts qui montrant leurs lignes élégantes à travers les arbres roussis, blessés et dorés par l'automne. Puis des bâtiments, sculptures délicates, baignant leurs murailles dans la Seine comme des palais de Venise dans les canaux illustres. Une vieille ville sortie de terre par le caprice de Robida, un coin de

moyen âge, une église, un hôtel de ville, un beffroi, des pignons, des ruelles étroites, des places étranglées, où Clopin Trouillefou pourrait tenir sa Cour des Miracles. A gauche, les pavillons des nations, déjà construits aux trois quarts, presque achevés, l'Italie, avec son palazzo, rappelant celui des Doges; la Hongrie, qui fait songer aux monuments de Bude; la Serbie, dont les coupoles à revêtements de cuivre vert étincellent déjà au soleil comme des élytres de scarabées; les Pays-Bas, l'Amérique, la Belgique; un amoncellement de toits, de tours, de bâtiments, d'échafaudages où les ouvriers, sur les madriers, apparaissent — points noirs et mouvants, gabiers de l'industrie — pareils à des matelots sur les vergues d'un navire. Et des drapeaux divers flottent sur ces constructions harmonieusement disparates qui disent l'universel travail humain.

Le pont Alexandre franchi — ce pont dont la courbe de fonte semble lancée d'un seul jet, d'un seul morceau sur la Seine — on peut déjà se figurer ce que seront, sur l'esplanade des Invalides, toutes les constructions d'aspect imposant où seront logées les merveilles. C'est une ville *inédite* née à côté d'une ville. Des gares sortent de terre. Sous la terre même on travaille, le Métropolitain sera achevé sans que Paris ait soupçonné, deviné tant de labeur. Au Trocadéro, c'est l'Orient lui-même, minarets d'un blanc cru, mosquées d'une blancheur de chaux, c'est Tunis, c'est Alger, c'est Kairouan... Et la tour Eiffel, bronzée à neuf, se dresse au-dessus de cette cité naissante, singulière, artistique et exotique,

comme une douairière géante, une vieille aïeule maigre qui, dans le soleil, là-haut, semble sourire à toutes ces demeures, écloses d'hier, ces pouponnières d'art ainsi groupées à ses pieds...

Vraiment à voir un tel tableau — en dix minutes, en quelques tours de roues — on se sent un peu porté à trouver que le triste mot de *décadence* est trop employé. Il y a là un effort qui ne donne pas du tout l'idée d'un peuple anémié. Je ne parle point de ce qu'il peut y avoir de simplement décoratif et de passager ou de subalterne dans la kermesse gigantesque. Je songe aux résultats acquis déjà, à cette cité neuve, à cette incroyable accumulation de travaux, à tout ce que Paris ne voit même pas, ne regarde pas, quoi que ce soit là, non seulement à sa porte, mais chez lui, mais en lui, et qui, dans l'état inachevé où je l'ai regardé, en suivant le fleuve, constitue déjà un des spectacles les plus extraordinaires et les plus beaux vraiment qu'on puisse voir.

C'est bien la vraie féerie de l'heure présente, plus extraordinaire que les éblouissements de *Robinson Crusoé* au Chatelet. Par ces beaux derniers jours, errer dans Paris est un plaisir de raffiné pour qui a le loisir de le faire. Mais je sais des Parisiens qui ont des cheveux gris et n'ont jamais vu la Sainte-Chapelle.

— Croirez-vous que je ne suis jamais venu à la Comédie-Française une fois en dix ans? me confiait l'excellent acteur Dupuis, le Pâris de la *Belle Hélène*, si difficile à remplacer. En effet, je joue tous les jours!

Jules Brésil est remplacé dans la *Dame de Mon-*

soreau, car il faut bien que les vieux cèdent la place aux jeunes. Cet acteur excellent, admirablement beau — superbe précisément dans ce Monsoreau, terrible comme un Montluc, pittoresque comme une page de Brantôme — est mort assez tard pour voir renaître le Drame qu'il avait illustré, et comme comédien et comme auteur. Car il avait un double talent. Cherchez une pièce qui a pour titre les *Œuvres du Démon*. Brésil l'écrivit et la joua à la Gaîté, et ce fut un double succès pour l'auteur-acteur. Il était arrivé de province pour jouer à l'Ambigu l'*Oncle Tom*, que Dumanoir et d'Ennery avaient tiré du fameux roman d'Harriett Beecher Stowe. Ah ! la vogue de l'*Uncle Tom's cabin !* On applaudissait à Paris, le même soir, jusqu'à deux drames tirés du roman de Mme Beecher Stowe : la *Case de l'oncle Tom*, à la Gaîté, et l'*Oncle Tom*, à l'Ambigu. Paris, comme Margot, adorait le mélodrame.

Brésil jouait, dans cet *Oncle Tom*, un terrible mulâtre, Harris, dur aux nègres, et il y avait, au dénouement, un duel à l'américaine réglé avec un art infini — poignant tout à fait. Et, bon public, quand nous avions vu l'excellent oncle Tom persécuté par Harris à l'Ambigu, nous allions à la Gaîté, le voir repersécuter par un autre.

Dans ces *Œuvres du Démon*, dont j'ai rappelé le titre, le comédien lettré avait mis comme un souffle du *Don Juan de Maraña* de Dumas. Au prologue, apparaissait Satan, assis sur « des vagues de feu », dans des nuages de fumée et « enveloppé dans ses ailes » — et Satan parlait en vers alexandrins au pu-

blic de l'Ambigu qui, en 1853, l'écoutait, l'applaudissait :

> Et que les fils de Dieu deviennent les complices
> Des œuvres du Démon!...

Ce drame fantastique et littéraire — où Taillade jouait un amoureux de dix-huit ans — Jules Brésil était tout fier de l'avoir écrit. Et avec raison. Il avait eu un succès encore très complet, avec les *Orphelines de la Charité*. Et la Destinée veut que le comédien-poète disparaisse presque à quelques jours de distance de la reprise de cet opéra-comique dont il avait écrit le livret : *Si j'étais roi !*

Si j'étais roi ! Un joli titre, qui est tout un programme. Aujourd'hui, les ambitions ont changé de formule : *Si j'étais président de la République !* Et l'on ne se doute pas du nombre de cerveaux en qui ce rêve se précise ! C'est la marque même de ce temps. *Si j'étais roi !* est même un minimum. Pour les arrivistes avides, l'espoir lancinant est à vrai dire celui-ci :

— *Si j'étais tout !*

> Empereur ! empereur ! Être empereur ! O rage.
> Ne l'être pas !...

Le monologue de Charles-Quint (le plus long monologue qu'il y ait au théâtre, disait Victor Hugo fièrement) est à méditer. J'ai été fortement incité, ces jours derniers, par des amis et par des sociétaires plus irrités que moi à prendre la parole à propos de cette

campagne — le mot doit sembler ironique à des soldats — commencée contre une administration dont il ne m'appartient point de parler ici (ce sera fait ailleurs, à l'heure voulue, chiffres en main). J'ai refusé jusqu'ici. Mais, laissant de côté ma personnalité et faisant purement et simplement de l'histoire, de cette petite histoire rétrospective qui me plaît, je puis bien (puisque aussi bien c'est une *actualité*) dire et redire et ressasser que si l'on collectionnait tous les pamphlets qui ont été écrits, depuis des années — depuis toujours — sur la Comédie-Française et ceux qui l'ont dirigée on composerait une véritable bibliothèque. J'ai recueilli la plupart de ces écrits éphémères et oubliés, je ne les ai pas tous, les rayons craqueraient, mais j'en ai beaucoup et je les relis, à l'occasion, avec une philosophique bonne humeur. Quelque jour, je les feuilletterai et l'on aura des surprises, car ce qui distingue les gens renseignés, c'est qu'ils ne savent rien.

Pour m'en tenir à quelques traits, il fut un temps où Théodore de Banville écrivait tout un petit livre spécialement, la *Comédie racontée par un témoin de ses fautes*. Il faut lire dans les *Souvenirs*, de Jouselin de la Salle, antérieur à la *charge à fond de train* de Banville, comment les comédiens se comportaient lorsqu'avant le décret de 1850 ils étaient les maîtres absolus.

La conspiration est, dans la demeure, une maladie incurable. Il y a toujours quelque requin qui suit le navire et dans le navire quelque révolté plus ou moins net tout prêt à jeter le capitaine à la mer. Je

m'amuse souvent, en regardant et étudiant le passé, à constater que le mot d'Alexandre Dumas, lorsque j'entrai rue Richelieu, est d'une vérité profonde :

— Dites-vous, mon cher, que tout y est d'étoupes avec des amours-propres qui prennent feu comme les décors de théâtre non ignifugés. Dites-vous que ce qui vous paraît être au loin un petit nuage rose peut devenir tout à coup un *grain* d'orage. Dites-vous encore ceci : vous croyez vous appuyer sur une colonnette de marbre; vous y posez la main — c'est du carton ou c'est du sable. Et maintenant, allez! Got vous répétera sans doute son mot : « J'ai été administrateur à Londres : je me faisais l'effet d'un diable dans un bénitier de pétrole! »

Édouard Thierry fut un homme habile et un administrateur avisé. Il avait une troupe admirable, qu'il légua, d'ailleurs, tout entière à Émile Perrin, et dont j'ai eu l'honneur d'avoir sous mes ordres les derniers maîtres: Samson, Geffroy, Régnier, Provost, Leroux, Maillard, Got, Delaunay, Maubant, Monrose, Bressant, Talbot, Lafontaine, Mmes Augustine Brohan, Bonval, Nathalie, Madeleine Brohan, Judith, Fix, Favart, Émilie Dubois, Émilie Guyon, Figeac, Jouassain, Victoria Lafontaine.

Il avait Émile Augier dans toute sa puissance, qui lui apportait chaque année une œuvre forte, très facile à distribuer, très sûrement applaudie. C'était un lettré qui avait fait ses preuves. Or, voici ce qu'en 1863, du fond de sa maison d'Alsace, Edmond About, qui n'aimait pas Thierry, écrivait à Albéric Second, un chroniqueur aimable, qui briguait la succession de

Thierry et « faisait campagne » contre l'administrateur de la Comédie :

Saverne, 30 août 1863.

Mon cher Albéric,

J'écris par ce courrier et je souhaite bien sincèrement que ma prose vous serve à quelque chose. Mais je dois vous déclarer, pour être sincère, que la personne en question n'a plus pour moi qu'une amitié refroidie, sinon éteinte. Nos rapports se sont à peu près restreints à quelques lettres de souvenir et de politesse et, lorsque je viens à Paris, à quelques visites où le cœur joue le rôle de personnage muet. Cependant, il n'est pas impossible qu'on fasse encore quelque chose par amitié pour moi. Surtout si l'on y trouve un intérêt proche ou lointain.

J'ai trouvé une combinaison qui me paraît assez ingénieuse. C'est d'annoncer votre nomination comme certaine dans un délai assez rapproché. De cette façon, l'on vous servira en croyant se servir soi-même et l'on déploiera d'autant plus de zèle en votre faveur qu'on sera persuadé que vous n'en avez nul besoin.

Je crois qu'il est inutile, mon cher ami, de vous dire que tous mes vœux sont pour votre avènement à ce trône. J'y trouverais mille et un avantages, sans compter la démolition de Thierry le Nuisible. Mais ce qui m'enchanterait le plus dans une telle révolution, c'est qu'on verrait enfin un de nous, qui a trimé comme nous et mangé de la vache enragée dans la même gamelle que nous, arriver à une de ces positions où l'on se repose en faisant le bien : *otium cum dignitate*, dirait Sarcey.

C'est la grâce que je vous souhaite.

Mille amitiés du fond du cœur.

Edm. About.

About était le plus charmant homme du monde et le plus serviable des amis ; mais il ne lâchait point ceux qu'il n'aimait pas, et que pouvait-il bien avoir à reprocher à Thierry le Nuisible ? Dans tous les cas, il se trompait fort s'il croyait assurer « le repos » à son ami Albéric en irritant les intérêts lésés de quelque sociétaire ou en excitant les espérances de quelque pensionnaire avide du sociétariat.

A cette date du 30 août 1863, la Comédie-Française, qui avait débuté par l'éclatant succès du *Fils de Giboyer* et venait de remonter la *Jeunesse* d'Émile Augier, qui préparait *Jean Baudry* de Vacquerie, le *Dernier Quartier* de Pailleron et la *Maison de Penarvan* de Jules Sandeau, encaissait 26 979 francs en un mois — moins qu'en une semaine aujourd'hui — et les sociétaires qui portaient les noms cités tout à l'heure partageaient à la fin de l'an 6000 francs, et en étaient joyeusement surpris, le *Fils de Giboyer* ayant été un succès exceptionnel.

Ne regrettons pas ces temps héroïques. Mais Albéric Second eût-il beaucoup grossi les parts que donnait Thierry le Nuisible et les droits d'auteur que versait la Comédie ?

M. Émile Perrin fut un administrateur admirable dont j'ai pu établir, heure par heure, chiffres et documents en mains, toutes les opérations. Il était sévère avec les comédiens (peut-être un peu trop avec les petits), et la Comédie connut (il y eut une reprise de vie et de luxe au lendemain de la guerre) des années fructueuses avec lui. Trop fructueuses, disait-on alors. Et on lui reprochait de ne point préparer l'avenir ! Cet avenir, c'était la jeune troupe à qui je suis fier d'avoir donné l'autorité qu'elle a devant le public. Je ne cite aucun nom. Je ne parle pas ici de mes actes. Je fais de l'histoire anecdotique. Thierry était bibliothécaire à Sainte-Geneviève tout en administrant la Maison, Perrin était conseiller municipal; je suis — à mes heures — journaliste et j'en suis fier.

Émile Perrin était donc l'homme remarquable que

je salue. Or, il y eut une heure où on voulut le remplacer — par qui? — par Thierry lui-même, qui se prêtait non sans grâce à la substitution, à ce que m'a conté M. de Bornier, et où Perrin, las des comédiens, accepta de revenir à ses chanteurs, de retourner à l'Opéra, et Camille Doucet, pendant une heure, fut nommé administrateur, eut le décret signé, et le montra à Perrin en lui disant : « Restez! » et finalement forçant lui-même, en ami dévoué, Perrin à ne pas abandonner la Comédie pour l'Opéra.

Or ce même homme dont j'ai placé le buste excellent et vivant, par Guillaume, au milieu du comité, voilà comment on parlait de lui à la page 28 d'un livre très documenté sur la Comédie, la *Comédie-Française*, par M. Gaston Bonnefont (1 vol. in-18, 1884) : « Tel — dit M. Bonnefont après avoir parlé des intrigues de derrière le rideau — tel ne voudrait rien moins que la suppression du poste d'administrateur, tel autre parle d'injustice et de favoritisme; les insinuations se succèdent, souvent même les gros mots se mettent de la partie. C'est ainsi qu'il n'y a pas longtemps, un sociétaire qui ne brille pas par l'esprit, disait à un auteur dramatique : « Vous travaillez n'est-ce pas? Eh bien, s'il vous faut une rime à coquin, prenez Perrin. » Et tout cela parce qu'il comptait jouer un rôle qu'on ne lui avait pas donné!... »

« Perrin Gredin », disait un autre auteur que je pourrais nommer — et qui est illustre — voilà comment on traitait le chef respectable, l'homme d'honneur que la Comédie avait à sa tête. Et Perrin restait, passant avec son regard froid et son sourire

énigmatique, parmi ces intrigues. Je le voyais souvent pensif cependant et silencieux, au Dîner Bixio — et il songeait à la bataille de la vie, et à cette comédie des hommes qui nous console par son ironie des soucis même qu'elle nous cause.

On me contait, par exemple (et voilà un joli mot de théâtre) qu'un comédien, sollicité par des camarades d'entrer dans je ne sais quelle conspiration contre le chef, répondait avec élan :

— Oh ! non !... Non !... *Pas cette année-ci !* Cette année, il a fait décorer mon père !

Ou « mon oncle » ou mon cousin », je n'en sais rien.

Et je crois bien que cet artiste, dont on m'a cité le nom, exagérait sa reconnaissance en la portant à une année. Chez certaines âmes l'ingratitude pousse vite, comme du chiendent. La reconnaissance? Ça ne dure pas cinq minutes.

XXVIII

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES

8 novembre 1899.

C'est le titre d'une comédie en vers de Mme Émile de Girardin et le nom d'une institution que veulent fonder des écrivains de talent, bons orateurs ou fins causeurs, tentés par un professorat spécial. Il a paru en Angleterre, l'an dernier, un petit volume intéressant, qui pourrait être comme le Manuel Roret du publiciste : l'auteur y enseigne *Comment on devient journaliste.* L'art du reportage ou de la critique, la science du fait-divers ou du grand fait historique, les divisions et les branches diverses du métier y sont étudiés avec cette netteté que les gens pratiques apportent en toutes choses. L'*École du journalisme* qu'on veut instituer a de plus hautes ambitions. Elle entend traiter de la moralité même du journalisme, apprendre le passé aux journalistes futurs et leur

donner, je le répète, au point de vue moral, certaines idées qui semble devenir de plus en plus utiles.

Je ne sais trop si l'entreprise, qui est évidemment généreuse, pourra être réalisable. Enseigne-t-on le journalisme comme on enseigne la cuisine? Le mot est courant dans le métier : la *cuisine du journal*. Mais c'est la facture même, la confection du numéro dont il s'agit ici. Je ne méprise pas ce point particulier : la cuisine d'un journal, c'est sa vie même. Il est des Vatel et des Carême, des gens de génie, dans cet art de *cuisiner* une gazette. Ceux-là ne sont pas toujours les plus glorifiés, ils sont souvent les plus utiles.

Mais le journaliste de race, le journaliste de vocation et de tempérament est le journaliste-né. « On devient cuisinier, on naît rôtisseur », dit l'auteur de la *Physiologie du Goût*. S'il écrivait une *Physiologie du Journalisme*, Brillat-Savarin dirait qu'on naît aussi gazetier. Le journaliste-né, très différent du journaliste-amateur, aura beau faire, il restera journaliste, fidèle à ce labeur attirant et vivifiant qui est comme l'escrime de la pensée et auquel il ne peut pas plus renoncer que l'amateur d'armes qui, le matin, *plastronne* ou fait quelques reprises, par habitude, comme M. Legouvé, à quatre-vingt-dix-ans.

Et cette escrime de l'esprit lui donne, lui conserve pour tout le reste une alacrité nouvelle. Émilio Castelar occupa, pendant des années, le poste le plus élevé de l'État dans son pays. Il garda toujours la correspondance politique et littéraire que lui demandait le directeur de la *Prensa* de Buenos-Ayres, et, se reposant d'un travail par un autre, ce qui était

la méthode du grand Littré, il faisait de l'histoire à la plume, après avoir essayé de faire de la liberté en action. Le mot tant de fois cité du fameux doctrinaire : « La littérature mène à tout, à la condition qu'on en sorte », et qui pourrait s'appliquer plus spécialement au journalisme, est moins vrai que celui-ci : « Le journalisme mène à tout et console de tout, à la condition qu'on y reste ».

Il mène à tout! Hélas! il mène parfois autre part qu'à la fortune pendant la vie et à la postérité après la mort! J'ai connu un journaliste de grand talent qui, après avoir fait trembler un souverain et façonné des ministères balayait pour vivre, le matin, le carreau des Halles. Je ne citerai pas son nom : l'homme est mort, mais il n'est pas oublié.

Il n'était point haineux. Il n'était point amer. Résigné? Ce serait trop dire. Mais, quand il repassait, remâchait les années qu'il avait vécu non sans succès, il pouvait du moins se rendre cette justice qu'il avait toujours mis en pratique l'admirable précepte de Fiévée : « Je parle toujours des gens comme si je leur parlais à eux-mêmes. »

C'est un des principes que devra faire respecter et enseigner l'École du journalisme. Je sais bien qu'une certaine politesse, une apparente courtoisie exclut tout naturellement des colères que la conviction peut rendre légitimes. L'indignation, qui fait les vers, fait aussi les articles. Allez donc empêcher un homme révolté d'exprimer sa révolte même! Il y a cependant, en toutes choses, la *manière*, comme dit l'autre. Ce n'est pas seulement une affaire d'épithètes, c'est peut-

être tout simplement une affaire de talent. Veuillot, maître écrivain, peut à son gré attaquer, pourfendre, ridiculiser, caricaturer les libres-penseurs. Sa verve rabelaisienne, son verbe de pur accent gaulois forceront à l'admiration ceux-là mêmes sur qui s'abat sa main de fils de tonnelier. Il y a pamphlets et pamphlets. Quand c'est Louis Veuillot qui parle — ou qui crie — on l'écoute. Il est vivant, il a le génie de la colère.

— Un *éreintement* de Veuillot, disait une de ses victimes, c'est une bonne fortune !

Voilà un mot qui d'ailleurs est assez courant dans le journalisme et que prononça précisément le mari de l'auteur de l'*École des Journalistes*. Ce mot fut malheureux sur la lèvre d'Émile de Girardin. « Une rencontre avec vous, dit le polémiste à un adversaire, c'est une *bonne fortune* pour moi ! » Et l'adversaire, c'était Carrel. Et la *bonne fortune* fut le duel stupide qui coucha Armand Carrel dans la fosse du cimetière de Saint-Mandé. Lanfrey a écrit que, ce jour-là, c'était le journalisme industriel qui venait de tuer le journalisme chevaleresque.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Je connais encore des journalistes qui combattent pour leurs idées. Ils sont même peut-être plus nombreux qu'autrefois, ces braves gens qui vivent de peu et dont ceux qui vivent de leurs réclames disent couramment : « Ces journalistes ? Je les méprise tous ! »

Qui contera, tout justement, les misères cachées, les dévouements très simples, les vertus ignorées de tous ceux qui font mouvoir cette immense et superbe machine, souveraine à la fois pour le bien et pour le

mal, qui s'appelle le Journalisme ? Le public ne voit que ceux qui brillent, il n'aperçoit pas ceux qui peinent et qui souffrent. Derrière l'acteur en scène, applaudi et écouté, il y a le machiniste qui monte aux mâts, risque sa vie, use sa peine, et tout ce monde anonyme et ignoré qui contribue au succès sans en avoir la gloire. Ainsi, dans le journalisme. Et la véritable École du journalisme est peut-être, à tout prendre, une école de travail et de résignation.

Le mot de Girardin est du reste tristement vrai pour le journaliste en général : tout accident, toute infortune lui est une *bonne fortune*. Un beau crime, un beau meurtre, une belle grande guerre, un admirable massacre, une atroce tuerie, voilà, pour le journalisme, des variétés assez sinistres de *bonnes fortunes*.

Il y avait autrefois un rédacteur de faits-divers dont on cita une réponse caractéristique, un de ces *mots types* qui peignent une race. Un ami le trouve planté devant un échafaudage sur lequel, assez dangereusement, travaillaient des maçons.

— Que faites-vous là, mon cher ami ?

Le journaliste montre un des travailleurs grimpés au faîte d'une mâture.

— Je regarde cet homme !... Oui, là-haut !... J'attends qu'il tombe !

Un accident, c'est un entrefilet. Un mort, c'est un article. Un massacre, c'est une actualité. Le bon Millaud, qui fut non pas un journaliste né mais un *impresario* né, un fondateur et directeur de journaux, admirable d'invention et de ressources, s'écriait parfois, avec son fin accent méridional :

— Quel malheur ! Ah ! quel malheur ! Plus de causes célèbres ! On n'assassine plus personne !

Il est certain que la plupart des incidents de la vie moderne, politiques ou personnels, finiraient vite si les journaux qui y trouvent leur fortune et leurs bonnes fortunes n'étaient point là pour les envenimer. Y aurait-il eu la guerre du Transvaal si les gazettes anglaises n'avaient surexcité outre mesure les rancunes du sentiment national ? Ah ! les bonnes fortunes des manieurs de plumes !... Les occasions de se mettre en scène et les sujets d'articles ! L'*article à faire*, problème quasi-quotidien dont la solution produit si souvent de cruels résultats !

Dans cette *École des Journalistes*, de Mme Emile de Girardin, que reçut le comité de la Comédie et que la Censure interdit, il est question d'un critique d'art qui, pour acheter un châle de cachemire à sa maîtresse, fait, sans haine d'ailleurs et par occasion, simplement parce qu'il faut quelquefois payer les châles quand on les offre, un article sur un vieux peintre dont l'énervement désespéré finit par le suicide. C'est l'aventure, malheureusement authentique, du baron Gros, se désolant et allant se noyer, avec un article de journal dans sa poche. Les journalistes de Mme de Girardin, comme ceux de Balzac, du reste, sont, pour la plupart, des irresponsables et qui sembleraient dignes du prix Montyon, comparés au Giboyer d'Emile Augier, pauvre diable, pourtant, digne de rémission lui-même et presque de sympathie. Veuillot, déjà nommé, lui fut sévère à ce Giboyer ! Il avait tort. La misère excuse bien des choses, et aussi le besoin d'offrir des cache-

mires à sa maîtresse. Peut-être, après tout, l'auteur du *Champ de bataille d'Eylau* se serait-il suicidé tout de même. Prenons toutes choses par le bon côté.

Quand je débutai dans le journalisme, j'avais un ami très remarquable, alors avocat, depuis journaliste, et *stendhalien* en diable, à l'heure où j'étais un hugolâtre forcené. Je travaillais beaucoup, lisant tout et écrivant mon premier roman, tout en tenant les livres d'une maison de commision qui n'allait pas mal. Nous causions parfois de l'avenir, mon camarade et moi, et de la difficulté qu'il y a à faire, comme on dit, son trou dans le monde. Lui me citait parfois le mot de Shakspeare : « Il faut ouvrir ce monde comme une huître, fut-ce avec un couteau. »

Il n'en pensait pas un mot, étant, au fond, un sentimental. Mais le paradoxe l'attirait et aussi le besoin d'aller vite.

— Il faut choisir une tête de Turc — et tâcher d'amener le mille ! me disait-il. Le travail n'est rien, le talent est peu de chose. La tête du Turc est tout !

Cela dépend et j'ai vu depuis tant de gens ne rien amener du tout et, en outre, se fouler le poignet !

Un soir, qu'il me trouva, très tard, parmi mes papiers et mes livres :

— Ah ! me dit-il, au lieu de piocher ainsi et de potasser comme un étudiant qui prépare sa thèse, veux-tu un conseil ? Veux-tu être célèbre en quatre jours ? Ce n'est pas difficile. Henry de Pène est un charmant homme qui tire admirablement l'épée. Son duel avec

le lieutenant Hyenne l'a mis tout à fait en lumière. Laisse la Bibliothèque, va à la salle d'armes, étudie et réétudie un coup, décoche un article au chroniqueur à la mode : il t'envoie des témoins, tu le blesses — ce qui est reluisant, ou il te blesse, ce qui est encore intéressant — et tu as, sur le boulevard, plus fait pour ta réputation avec trois lignes, tu entends, trois lignes, qu'avec trois in-octavo ! Tu ne veux pas ? Tu es un naïf !

A son tour, mon ami — mort aujourd'hui — quitta le barreau et prit la plume. Il ne fit pas, je dois le dire, ce qu'il m'avait conseillé. Il eut son franc parler et son style de bataille. Mais il s'inclina devant les braves gens, tout comme je le fis toujours, et je crois bien qu'il devint le collaborateur et par conséquent l'ami d'Henry de Pène. Je ne lui rappelai jamais ses conseils si étrangement pratiques et qu'on n'enseignera point, je pense, à l'*École du Journalisme*. Les professeurs qui y prendront place m'en sont garants.

Tout ce qui peut, d'ailleurs, donner une direction heureuse, une force nouvelle, un nouvel éclat à ce *quatrième pouvoir* qui s'appelle la Presse doit être encouragé et devient utile. Je crois bien que le journaliste idéal est celui qui n'a pas besoin d'enseignements ni de grades et qui n'obéit qu'à sa conscience. Il en est beaucoup de cette école, et je les honore.

Pour moi, cette conversation avec le public, cette lettre ouverte adressée à la foule, cette causerie qui

est comme une sorte de confidence cursive, de journal intime entr'ouvert pour des lecteurs dont les confessions ou les lettres me prouvent qu'ils sont pour moi comme des amis — ce billet écrit le matin et paraissant quelques heures après, m'est une joie et un repos, et j'en serais payé par le plaisir seul que cette diversion me procure, si je ne l'étais déjà par ce qu'il peut y avoir d'utile aux autres dans ce que j'écris pour moi.

XXIX

DES STATUES

I

LE FILS

22 novembre 1899.

Eleonora Duse est malade, à Vienne. Une congestion pulmonaire. Elle ne pourra venir sans doute, l'admirable artiste, lorsque nous donnerons la représentation promise au comité de la statue de Dumas. Le monument est maintenant sorti des limbes et M. René de Saint-Marceaux en montrera le projet, cette semaine, au Directeur des Beaux-Arts.

L'autre matin, quelques membres de la commission se trouvaient réunis devant la maquette, et j'ai, le lendemain, frappé moi-même à la porte de l'atelier de l'avenue de Villiers, voulant savoir où en était l'image du maître. Ce sont là de tristes pèlerinages, bien qu'on y ait le plaisir de serrer la main d'un ami. Tous

ceux qu'on a aimés deviennent statues, et la mort, ou l'immortalité, a pour jamais figé leurs traits. Saint-Marceaux a déjà sculpté, au cimetière Montmartre, Dumas couché dans sa robe de moine et, au Père-Lachaise, le profil de mon vieil ami Pierre Tirard, sous une symbolique figure du Devoir.

Lorsque je pousse la porte de ce rez-de-chaussée, ouvrant sur l'atelier encombré d'esquisses, de figures, de blocs de marbre, le statuaire, au travail, le visage souriant et aimable d'un Shakspeare qui porterait un binocle, s'avance, et parmi les statues ébauchées, en terre ou en plâtre, un praticien travaille tout près de lui à copier une petite figurine exquise placée sur une sellette : une tête polychrome pensive et attirante.

Plus loin — comme juché sur un socle haut — un modèle nu, assis sur un escabeau, la peau brune, avec de longs cheveux noirs et une barbe assyrienne — quelque bel Italien d'atelier — posait, quand j'entrai, pour la statue d'Alphonse Daudet et, me saluant, inclina sa tête de fin méridional ressemblant à la fois à Daudet lui-même et au pauvre Feyen-Perrin qui, tout justement, peignit Daudet.

Saint-Marceaux, précisément, travaillait à cette statue de Daudet, qui est là, quasi-achevée, en terre glaise, et dont un premier projet se dresse aussi à côté, en plâtre. Pour le poète de *Mon Moulin* et l'analyste de *Sapho*, le sculpteur n'a pas eu à chercher longtemps : Alphonse Daudet, en sa juvénile fierté, était un modèle tout trouvé. Il l'a assis, méditatif, sur un bloc de rocher — quelque roc de Provence — où il a écrit simplement : *A Alphonse Daudet*. Et le nom

26.

dit tout : tant de poèmes de grâce, d'émotion profonde, de pages inoubliables, souriantes ou mouillées de larmes. *A Alphonse Daudet!* Il est là, vêtu de la vareuse de velours que nous lui vîmes en notre jeunesse, beau, élégant, avec ses cheveux divisés sur le front et sa barbe à double pointe. Rien de plus vivant et de plus ressemblant. Les passereaux du square, ses voisins, qui l'ont vu souvent, jadis, devant l'église, un peu courbé et amaigri, le reconnaîtront aussi facilement que les oisillons reconnaissaient, là-bas, M. le sous-préfet aux champs.

— Et maintenant, où est Dumas ?

Le statuaire avait eu un moment l'idée de placer Alexandre Dumas fils au centre d'un immense jardin que le dramaturge eût dominé de toute sa hauteur, debout, les bras croisés, comme un contemplateur. Mais c'était là Hugo ou c'était Dante. Ce n'était plus le Parisien à la fois supérieur, hautain et simple, dont la familiarité militante avait surtout pour caractéristique le sourire, un sourire spécial, d'une bonté mâle, et où tant de dévouement tenait en un pli de lèvres. Je me rappelle Dumas souriant à Meissonier qui lui tendait la main, un des derniers jours que Meissonier dîna à nos côtés. Il y avait dans le sourire accompagnant le *shake hand* une expression d'affection profonde et sûre : toute une vie d'amitié vraie tenait là-dedans. C'est ce sourire qu'il fallait fixer.

Saint-Marceaux a donc renoncé à son idée primitive et il a bien fait. Le monument que nous dresserons, place Malesherbes, à Dumas fils, sera bien le monument de Dumas fils.

— Vous voulez le voir? me dit le statuaire : le voici.

Je regarde. Oui, cette fois, c'est bien Dumas, et le maître a symbolisé avec bonheur l'œuvre même de Dumas.

Un socle rond autour duquel s'enroule une théorie de femmes pareille à une ronde de willis qui monte, grappe ou guirlande humaine, jusqu'à une figure assise dans l'attitude de la méditation, et qui est l'image de Dumas fils. Il écrit. Il est assis, dans le costume de flanelle grise où il se montrait à ses familiers, le matin, lorsque levé très tôt, après avoir fait et allumé son feu lui-même, depuis des années, il se mettait au travail. Il a sur le papier la plume, une de ces plumes d'oie auxquelles il resta fidèle et, la tête à demi-penchée vers une de ces femmes qui, la main près des lèvres, lui fait quelqu'une de ces confidences que, vivant, entendit si souvent ce grand confesseur laïque de la Femme, il écoute. Il écoute, dans la pensée du statuaire, la plainte, la plainte éternelle de l'*éternel féminin*. Le mot est de Gœthe : il pourrait être de Dumas fils.

Et ces femmes, dont la première est cette Marguerite Gautier, dont il immortalisa l'amour et l'agonie, ces femmes qui sont, si l'on veut, la Dame aux Camélias et la Femme de Claude, Diane de Lys et Francillon, Mme de Symerose ou l'Etrangère, ces femmes, dans une sorte d'envolée d'une incomparable grâce, font entendre à celui qui les aima, les défendit, les flétrit

aussi quand elles étaient « la guenon du pays de Rod », leurs revendications ou leurs soupirs.

Lui, les entend, encore une fois, et continue son œuvre. Il pense. Il cherche. Il n'y a pas à se tromper : c'est bien le directeur de consciences, c'est bien Dumas, le Dumas des *Idées de Madame Aubray*, préoccupé de sauver la femme et la société même par cette vertu qui, de jour en jour, se perd de plus en plus en ce monde : l'Amour.

Autour du socle aussi des attributs de théâtre, des masques tragiques ou comiques, des touffes de fleurs, des camélias ou des violettes. La *Dame aux Orchidées* n'existait pas au temps de Dumas.

Le monument sera fort beau lorsqu'il s'élèvera sur cette place Malesherbes, devenue la place des trois Dumas quand le général de la République se dressera, lui, sabre en main, entre ces deux maîtres écrivains, son fils et son petit-fils.

Mais ce ne sera pas avant quelques années.

— Eh bien ! disait M. Gérôme à Saint-Marceaux, après avoir examiné la maquette, la voilà faite, votre statue !

Avec son activité prodigieuse, sa faculté d'improvisation ardente, volontiers eût-il ajouté : — A quand l'inauguration prochaine ?

Saint-Marceaux, patiemment, attendra l'heure, et ce groupe de femmes enveloppées de vêtements aux longs plis de voiles ou de suaires, prendra un long temps au statuaire. Il veut lui-même ciseler le marbre, caresser son œuvre. Ce Dumas debout, il veut le rendre plus saisissant encore que son Dumas mort.

Et je pense, en contemplant le monument de gloire, que je me suis trouvé avec René de Saint-Marceaux auprès du lit mortuaire où gisait Dumas fils, un soir d'hiver, dans la petite chambre de Marly ! Le sculpteur venait mouler la tête pâle du maître endormi. Et, disparaissant déjà sous le masque de plâtre frais, Dumas gardait alors, de ce sourire qui était si doux pour Meissonier, une expression de fière résistance et d'ironie, comme si, du fond de la mort, il eût voulu braver la vie.

Maintenant, Saint-Marceaux a fait un visage immortel de ce masque glacé. Dumas revit. Il revivra dans la pleine lumière de cette place qu'il a si souvent traversée, les mains derrière le dos et la tête haute, saluant dans ses promenades le front crêpu de son père, cette statue de Doré devant laquelle, couvert de fleurs, ii passa, pour la dernière fois, nous, tête nue derrière le drap noir, et lui raidi dans le cercueil.

Oui, encore une fois, oui, c'est un pèlerinage à un cimetière qu'une visite à un atelier de sculpteur célèbre. On retrouve sur les rayons et les planches les bustes de ceux qu'on a connus, aimés, et qui ne sont plus. Ils vous regardent de leurs yeux blancs et morts. Là-bas, ils sont de marbre ou de bronze. Ici, ils sont de plâtre. Ce sont les fantômes de nos amitiés. La vie continue, comme la séance après la bombe ; mais ceux qui sont partis, les premiers compagnons de route, on ne les remplace pas.

Des morts, des morts, des morts ! C'est le cri éperdu

de Créon dans *Antigone*. Je vais, je cherche, j'interroge dans l'atelier de Saint-Marceaux. Quelle est cette petite maquette de tombeau, aperçue là-bas ? Encore un mort — et un mort d'hier. René de Saint-Marceaux prend dans sa main le modèle de plâtre. Une esquisse lilliputienne qui deviendra *grandeur nature*. C'est le projet de tombeau de Félix Faure, qui sera voisin, au Père-Lachaise, du poignant et admirable monument *Aux morts*, de Bartholomé, en face d'un coin de terre qui m'est douloureusement cher.

Le tombeau du Président mort est très simple : Félix Faure couché, le grand cordon de la Légion d'honneur coupant le gilet ouvert sous l'habit noir, dort, la tête légèrement penchée et la main étendue sur deux drapeaux unis, deux tricolores : le drapeau russe et le drapeau français. La tombe n'est pas haute et la figure sera couchée à portée de la main. Deux couronnes immenses aux pieds du mort et c'est tout. Les yeux clos, le président sommeille sur le symbole d'une alliance acclamée, populaire, et dont l'avenir nous révélera la portée dans l'histoire de nos destinées.

Que d'œuvres à la fois dans ce *studio* de l'avenue de Villiers ! René de Saint-Marceaux ne travaille pas seulement à des tombeaux. Voici, accroupie et songeuse, dans une attitude de lamentation ou de rêve, une adorable figure nue, une femme, la Douleur peut-être, échevelée et exquise, inquiétante aussi. Il y a une pensée toujours chez ce tailleur de marbre. Le monument de Dumas fils est, en cela, comme une idée vivante. C'est le *triomphe de la femme*, comme dirait

M. F. Bac, en même temps que l'apothéose du féministe.

Je voudrais voir déjà Dumas fils dressé en face de son père, à quelques pas de son aïeul. Dalou a doté Paris d'un chef-d'œuvre, le *Triomphe de la République*, Barrias achève le *Victor Hugo* debout entre les Quatre Vents de l'Esprit que nous inaugurerons dans deux ans, *Deo volente*, dirait Hugo lui-même. Nos statuaires vraiment font honneur à la France en cette fin de siècle. J'ai, dans mon cabinet de la rue de Richelieu, l'admirable buste d'Auguste Vacquerie, par Dalou, offert par la famille du poète à la Comédie-Française. Jamais Florentin de génie ne donna plus de vie à la figure humaine. On peut placer ce bronze à côté de ceux de Donatello, qu'on voit au Bargello de Florence.

Mais c'est encore la mort que me rappelle ce chef-d'œuvre, et décidément j'ai beau faire, cette fois, l'actualité est triste. Si je n'avais rendu cette visite à Saint-Marceaux, j'aurais sans doute feuilleté le catalogue de la bibliothèque de Francisque Sarcey, qu'on vend ces jours-ci. Toute une semaine, à l'Hôtel Drouot — cet autre cimetière — pour disperser les livres qui emplissaient la vaste salle construite, rue de Douai, par l'ami Charles Garnier ! Toute une semaine pendant laquelle les beaux ouvrages des *Amis des Livres*, que Sarcey donnait à relier à Franz, iront en des mains nouvelles, sous le feu des enchères ! Toute une semaine où l'on achètera les manuscrits donnés, les lettres écrites, les précieux autographes que Francisque Sarcey laissait piller, d'ordinaire, par les collectionneurs et les curieuses !

Il aimait les livres et avait le tort de les prêter. On

ne rend guère les livres. On les prend volontiers, comme les parapluies. Ce n'est pas un vol, paraît-il. Sarcey regrettait les livres perdus ; mais, comme en toutes choses, comme devant les attaques iniques et les trahisons ingrates, il haussait les épaules et disait : « A quoi bon se plaindre ? » Il y avait pourtant bien des raretés, bien des flatteries, bien des platitudes parmi ces lettres qu'on lui prenait, qui sont je ne sais où maintenant, dans les collections d'autographes. Ah ! les vieilles lettres jaunies, voilà, voilà encore — quand on les relit — bien des épitaphes de tombes !

Dumas fils aimait Sarcey profondément. « *Pour le remercier et non pour le corrompre* », lui écrit-il gaiement, en tête d'une brochure des *Idées de Madame Aubray*, sur papier de Hollande. « *A mon juge ami* », dit-il, à la première page d'*Une visite de Noces*, sur beau papier cher aux bibliophiles. Dans une lettre (est-elle écrite à Sarcey ?) Dumas fils annonce tristement du fond d'une chambre de Puys, pendant la guerre, la fin prochaine de son père :

« J'ai là, sous les yeux, à côté de moi, mon père, si puissant, si fort, si bon, si généreux, si admirablement doué. Je l'ai, à demi paralysé, immobile, silencieux, dormant en regardant la mer qui ne lui dit plus rien. Cette intelligence prodigieuse est tout à fait anéantie. Ce qui était un foyer n'est même plus un rayon. Il rentre dans l'obscurité, doucement, sans effort, sans douleur. »

Et voilà la fin d'une existence de labeur et de luttes !...

Il adorait ce père. J'ai eu l'honneur de prononcer, au nom des Gens de Lettres, le discours à l'inauguration de la statue de Dumas, à Villers-Cotterets. La

veille, Dumas fils était venu chez moi écouter la lecture de ces feuillets. Il ne me dit rien, pas un mot; mais, la lecture achevée, il me regarda, me tendit les bras et m'embrassa. Dans ses yeux d'un bleu d'acier, ce jour-là, il y avait des larmes. Les vrais sensibles, ce sont les forts.

II

LE PÈRE

Dans cette vente des *reliquæ* de Francisque Sarcey, il y avait un précieux paquet de lettres — quarante-trois vieilles lettres d'amour enveloppées dans un carton — que j'avais prié Sapin d'acquérir pour mon compte. Je les connaissais, ces lettres quasi-septuagénaires. M. Parigot les avait analysées dans sa thèse excellente sur le *Drame* d'*Alexandre Dumas*, et les ayant eu entre les mains, j'en avais pu moi-même faire des extraits. Lettres d'amour de Dumas père à celle qui fut l'Adèle d'Hervey d'*Antony*, à cette Mélanie à qui la pièce est dédiée devant la postérité, et dont l'amour inspirait alors à l'auteur ces vers d'une violence passionnée

Jusque dans tes baisers je retrouve des peines;
Tu m'accables d'amour; l'amour, je m'en souviens,
Pour la première fois s'est glissé dans tes veines
Sous d'autres baisers que les miens.

.... Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse,
De l'infidélité te réserver le prix !
Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse
Et te sauvent de mon mépris!...

C'est, avec plus de frénésie et de douleur, la situation qui fit plus tard le succès de *Fanny* : l'amant jaloux

du mari ; mais, avec Dumas, l'amant s'arme d'un poignard, se moque des lois humaines et n'obéit qu'à une suggestion unique, celle de la passion, de la passion « diabolique et sainte ».

Et cette voix m'a fait comprendre le mystère
Et du meurtre et de l'échafaud.

Viens donc, Ange du mal, dont la voix me convie,
Car il est des instants où si je te voyais,
Je pourrais pour son sang t'abandonner ma vie
Et mon âme... si j'y croyais !

« Je pourrais *pour son sang*... » Le sang du mari! Le bon Dumas n'y va pas de main morte. Il raisonne (si c'est raisonner) comme Antony lui-même. Antony, colère, plante machinalement son poignard dans une table d'auberge « et le fer, dit l'indication de l'auteur, y disparaît presque entièrement ». Alors, riant : « *Elle est bonne la lame de ce poignard !* » Alexandre Dumas rit de même, de ce rire satanique à la mode en 1836. Il met, en manière d'aveu ou de bravade, comme épigraphe à son drame, cette ligne de Byron : « *Ils ont dit que c'était moi qui étais Chil-Harold. Peu m'importe !* » Pour lui, il lui importe, au contraire, semble-t-il, de bien constater qu'Antony n'est que le pseudonyme d'Alexandre Dumas et que son drame a la valeur d'une confession.

C'est surtout en lisant les quarante-trois lettres qu'on devait vendre aux enchères, l'autre jour, que cette vérité apparaît. Elles sont comme le vivant et brûlant commentaire d'*Antony*. Je ne sais pas de monument psychologique plus curieux. L'amour qui, comme l'esprit a ses formes et ses formules, son jar-

gon, ses modes et ses tics (tout en gardant ce qu'il y a en lui de sublime et d'éternel), nous apparaît là dans toute sa fureur byronienne, échevelée, romantique, exaspérée. C'est l'Amour-Fureur, l'Amour-Meurtre, l'Amour-Macabre, avec, pourtant, les côtés *grisette*, et chambrette, et bois de Meudon. Odeurs de Morgue et senteurs de réséda mêlées.

J'aurai bien voulu — vous me comprendrez, autographomanes, mes frères! — posséder cette collection de lettres qui sont, à vrai dire, comme la *Préface* ou le commentaire d'*Antony*. J'ai déjà une sorte de *Journal* de cette Mélanie adorée, des impressions de jeune fille, des confidences faites, à dix-neuf ans, à une amie : « D'où vient que je pense sans cesse à lui? que je ne puis l'éloigner de mon cœur? Ah! Maria, je le sens, je l'aime plus que jamais! Comme le temps me paraît long! Comme le printemps tarde! Encore quatre mois sans le voir! C'est plus qu'un siècle! » Mais il ne s'agit point là d'Antony. *Lui* n'est pas encore Alexandre. Mélanie n'a que dix-neuf ans, et ce n'est qu'à trente-quatre ans qu'elle rencontrera Dumas, qui en aura vingt-six.

Pauvres lettres d'amour! Au moment où elles allaient être mises en vente, quelqu'un les a réclamées. Elles n'appartenaient pas à la succession Sarcey. Elles avaient été seulement prêtées au critique. Par qui? M. Parigot met en note, en son livre : « Ces lettres ont été rachetées par Alexandre Dumas fils, son nom et celui de sa mère s'y trouvant parfois mêlés. » C'est donc aux héritiers de Dumas fils que ces lettres sont revenues sans doute, et je ne regretterai qu'à demi

de ne les avoir pas à moi, en relisant les extraits de ces pages à l'encre parfois effacée, feuillets de papier jauni qui sont, aujourd'hui, de l'histoire.

Et quelle histoire ! La plus ardente de notre histoire littéraire ! L'heure des batailles romantiques, du boute-selle de la jeunesse ! Dumas, comme Hugo, comme Soulié, comme Balzac, travaille à quelque drame et interrompt une tirade pour écrire à celle qu'il aime. Il rêve à la fois la gloire du théâtre, l'amour dans sa chambre pauvre et la liberté pour la chère France. Il est patriote, romantique et paroxyste. Il déteste autant que les Bourbons le mari de son adorée. Il brandit (à distance) le poignard sur l'un ; il prendra le fusil contre les autres.

Il écrivit à Mélanie :

1 heure. — Quelques mots entre deux vers de *Christine*, cher amour : elle vient d'avoir une scène terrible avec Monaldeschi et elle se repose un instant pour se remettre. Moi, son secrétaire par intérim, j'en profite pour griffonner sans lui faire tort quelques lignes à mon Ebba, avec qui malheureusement je ne suis pas marié, même secrètement...

Puis, faisant allusion à H. de Latouche, sans doute, il annonce que grâce à l'auteur de *Fragoletta* il va connaître Victor Hugo :

« Je lui devrai probablement la connaissance d'Hugo qui pourra m'être très utile aux Français. Tu sais combien Taylor l'admire. »

Cependant *Christine à Fontainebleau* est achevée ; mais à lire ces lettres, on voit que c'est *Antony* qui bouil-

lonne chez Dumas. Les cris à la bien-aimée ont parfois la douleur de ceux que poussera le héros sur le théâtre :

Je suis seul au monde !... Pas un parent sur qui je puisse m'appuyer pour lui demander un service ! Quand je me manque à moi, tout manque, non seulement à moi, mais à ma mère d'un côté et à mon fils de l'autre. Tout ce qui est bonheur pour un autre est peine pour moi. J'ai mon fils, et je n'en puis tirer encore aucune aide. J'ai ma sœur, et c'est comme si je n'en avais pas. Mon Dieu ! que faire ?

Que faire ? Il répond tristement (et c'est de l'*Antony* tout pur) :

« Vivre seul, comme un bâtard ! »

Il y a pourtant de douces promenades par les bois, et qui consolent. Mais que d'obstacles ! « Je ne crois pas qu'Alexandre ait sa petite toilette d'hiver, et il ferait trop froid pour une toilette d'été. Mais dimanche en huit ! » Ce dimanche, il est vrai, ne plaît qu'à demi à l'amoureux : « J'aime encore mieux notre petite chambre que le bois de Meudon. Les feuilles sèches ont bien leur charme... Mais ta mère ! Elle est un tiers !... »

Rappelez-vous *Antony* qui, lorsqu'il entend quelqu'un sonner pendant qu'il rend visite à Adèle, s'écrie (pour une sonnette !) :

— Maudit soit le monde qui vient me chercher jusqu'ici !

Volontiers, Dumas maudirait la mère de Mélanie comme Antony maudit la sonnette d'Adèle d'Hervey.

Que dirait-il, aujourd'hui, des tintements saccadés du téléphone ?

Ces quarante-trois lettres d'amour contiennent trois ans de passion et, par dessus le marché, des impressions de Révolution. Car, pendant que les amoureux vont à Meudon, autour du Louvre et des Tuileries l'orage gronde.

Aux journées de Juillet, Dumas joue son rôle. Il l'a conté, il l'a même corsé dans ses *Mémoires*. Ses lettres sont, du moins, des documents précis, irréfutables :

Je t'écris trois lettres à la fois, mon amour. Par trois voies différentes. Tranquillise-toi. Tout est calme ici et les nouvelles télégraphiques de la Vendée sont bonnes. On n'aura pas même besoin d'envoyer des troupes. D'ailleurs, Paris, avec un signe, aura 200 000 hommes sous les armes.

Je n'accepterai, mon ange, aucune mission militaire. *Mais un mouvement comme celui-ci ne pouvait se faire sans que j'y mêlasse mon nom.* Dieu merci, c'est fait. Mais du repos, mon ange, du repos. Le roi (*c'est Charles X*) n'ira pas dans la Vendée : il est reconduit hors de France par des commissaires. On lui donne six millions par an, et toute son énergie se borne à pleurer. Il a perdu avec quatre points une bien belle partie.

David s'est admirablement battu. Je t'embrasse et t'aime.

Ton ALEX.

C'est le premier billet au lendemain de la victoire. Un autre suit, pareil à un bulletin officiel :

Sois tranquille, mon ange. Tout va bien. Le duc d'Orléans a été proclamé roi, hier. J'ai passé la soirée à la cour. Toute la famille est aussi simple et aussi bonne qu'auparavant. Je t'écris aujourd'hui trois lettres à trois adresses différentes.

Adieu, mon amour. Tu aurais tort de venir à Paris en ce moment. J'aurais été passer la fin de ce mois et le mois prochain avec toi.

Ton ALEX.

Et puis il s'agit de rejoindre la bien-aimée ! Ce n'est pas facile. Elle est là, la question dure que Dumas fils plus tard appellera la *question d'argent* :

Il faut que je touche auparavant de quoi faire ce voyage. Il faut que je passe un traité avec le Théâtre-Français, je veux qu'il soit engagé vis-à-vis de moi, mais huit ou dix jours peuvent suffire à tout cela, puis je t'arriverai : pour n'être qu'à toi, tout à toi, pour travailler là-bas afin de me reposer un peu, ce que tu me dis de faire. Et si je me repose huit jours, ai-je un père ou une mère dont les revenus courent? Non, mon amour, voilà ce qui me rend triste, c'est qu'il faut que je travaille le double d'un autre et que le monde encore, qui ne sait nullement mes affaires, à moi, répétera que je gagne et dépense mon argent avec la même facilité! *Quelle facilité quand elle vous coûte des nuits de veille et des jours de maladie!*

Ainsi, déjà, ce grand travailleur, brasseur d'idées, forgeur de drames, ce colosse qui remua des mondes, a déjà la lassitude de son labeur, lui qui, un jour, tombera harassé, vaincu, n'ayant plus la force, ce Titan, de ramasser une plume !

Il sait déjà qu'on lui reprochera sa *facilité*, qui est son génie, et il en souffrira tant, — bien que son rire n'en fût pas éteint — que Dumas fils, doué de la même faculté, s'imposera d'adresser des lettres à des amis, d'admirables lettres qu'on ne publiera point, et cela simplement pour tromper son besoin atavique d'*écrire*.

Et le père, continuant son labeur, continue aussi à donner à son adorée des nouvelles de Paris :

16 août (1830)... J'ai vu tous nos amis. Nous n'avons perdu personne de connaissance dans cette échauffourée. David et Dupré se sont très bien montrés. Les D... se sont cachés, etc.

... Adieu, mon ange, je vais travailler, entends-tu bien, car les places et les emplois, je commence à croire qu'ils sont plus rares que sous l'autre dynastie ! Tout à toi, mon amour mille millions de fois.

Comme tout bon romantique, comme Gautier, à son heure, Dumas (ce géant) crache le sang, et Antony veut passer pour poitrinaire. Ce n'est rien. On pourrait dire : C'est la mode.

Rassure-toi sur ma santé : il y avait deux ans que ce léger accident ne m'était arrivé, et mon mouchoir était à peine coloré. Et comment veux-tu que je meure tant que tu m'aimeras? Oh ! c'est alors, mon ange, que je deviendrais athée et blasphémateur, car je ne pourrais croire en Dieu sans le maudire !

Il va au bal ! Au bal! Et Mélanie est jalouse de Mlle Mars, la duchesse de Guise d'*Henri III*, « si admirable que toute expression manque », écrivait Dumas. Mais il rassure Mélanie :

Si tu savais comme toutes les femmes avec leurs manières libres et leur danse dégagée m'ont déplu! Je n'ai voulu danser avec aucune d'elles ; il me semblait que, touchant leurs mains, je profanerais la tienne. D'ailleurs, Mlle Mars n'y était pas !

Toute cette correspondance est pleine ainsi de cris, de traits qui sont comme de l'*Antony* vécu : « Vraiment, je m'affecte véritablement sur notre malheureuse espèce humaine, quand je vois combien elle cherche le malheur avec une lanterne ! » Car il souffre et, avec une sorte de volupté farouche, se plaît à souffrir. Avant tout, il aime : « Gloire, fortune, est-ce que c'est nécessaire à la vie, tout cela? Mais l'amour, c'est pour le cœur ce qu'est le sang pour les veines ! »

Et puis des détails réalistes viennent couper ces exclamations et ces soupirs. Les confessions sont souvent d'un ordre moins poétique. Une glace mangée après-dîner fait mal à Dumas-Antony. Il prend du thé. Il s'amuse de M. de Pongerville et de son jabot aux soirées de Mme de Pongerville. Il écrit à Mélanie — qu'il va voir tout à l'heure — pour le plaisir d'écrire : « Adieu, ma Mélanie! *dans dix minutes*, je serai près de toi ! »

Une autre fois, c'est du chevet du petit Alexandre malade que sa lettre part : « 1 h. — Je t'écris près de mon fils qui va de mieux en mieux. »

Il a des colères de jaloux en songeant qu'à la campagne Mélanie retrouve son mari : « Un même lit ! Quelle torture ! »

Quand elle part, il s'écrie : « Partie ! Les phrases sont comme la vie : la même peut servir à exprimer la peine et la joie ! »

Il se sent attristé, douloureux, esclave :

Dans une nation civilisée, la liberté peut exister pour un peuple, elle n'existe jamais pour les individus. On fait à tout ce qui nous entoure une foule de petites concessions auxquelles le temps et l'habitude finissent par imposer le nom de devoir, et alors qu'on s'en écarte on est coupable.

Puis les rugissements d'Othello reprennent :

« Je t'aime, ma tête brûle ! » Il la voit dans les bras d'un autre !... « Malédiction !... Quel supplice infernal ! » C'est, encore une fois, de l'*Antony* absolu, complet.

A la date du 22 septembre 1830, voici, par contre du Béranger, et tout à coup, Adèle d'Hervey devient Lisette :

« Notre petit géranium est bien aimable d'être arrivé à bon port. Je baise ses feuilles. » Et précisément le chansonnier apparaît dans la correspondance amoureuse : « J'ai reçu une lettre tout aimable de Béranger. C'est déjà beaucoup de croire à la moitié de ce qu'il me dit. Allons, encore deux succès, et l'Académie me fera 1 500 francs de rente !... » Hélas ! l'Académie ne devait jamais élire ce merveilleux conteur et ce géant du drame ! Les quinze cents francs

qu'il convoitait échappèrent à ce chercheur de mines d'or.

En attendant les palmes qui ne viendront pas, Dumas songe au géranium qui se meurt :

Pourquoi ton géranium cassé te tourmente-t-il? Il datait d'une autre époque, il devait se briser, mais pour revivre, comme notre amour. Soigne sa tige, mon ange, et tu lui verras pousser de nouvelles feuilles que, dans des années, tu me donneras encore avec un baiser dessus !

Sully-Prudhomme nous l'a dit :

Ici-bas, tous les lilas meurent!

Et les géraniums aussi. Le géranium d'Adèle et d'Antony mourut comme les autres (1).

La dernière des quarante-trois lettres d'amour est banale et triste comme une lettre de faire part. On ne se tutoie plus, on se dit vous. Au lieu des *malédictions !* et des *enfer !* romantiques, on s'envoie des places pour une *première*. Ainsi va le monde et s'en va l'amour. Dumas écrit : « Je vous envoie des places, je tâcherai d'aller vous voir dans votre loge. » Et comme il n'a point de monnaie pour le commissionnaire, il ajoute, en post-scriptum : 15 *sous au porteur*.

J'ai vu bien des P.-S. aux romans d'amour. Aucun n'est plus ironique peut-être que celui d'*Antony*. Après tout, ironiques, ils le sont tous ! Telles les épitaphes des tombes !

Les P.-S. des romans humains — si doux au début et contenant le mot secret de l'amour — ne sont plus à la fin que P. P. C. de la passion.

(1) Il est — plante stérilisée — conservé dans un volume de vers de Mélanie !

XXX

Souvenirs parisiens. — La première de la *Belle Hélène.* — Comment j'entendis la musique d'Offenbach. — Hortense Schneider. — Bouffons disparus. — L'antiquité offensée. — Lucien et Jules Vallès. — Le vieil Homère. — Les sourcils de Paul de Saint-Victor et le rire de Francisque Sarcey. — La bibliothèque d'un homme de lettres. — Vente de livres et d'autographes. — Les dédicaces. — Philosophie des petites trahisons. — Le monument de Louis Veuillot. — Un grand journaliste. — Les *Odeurs de Paris.* — Thérésa et Yvette Guilbert. — La mort de la duchesse de Castiglione. — Un tableau de Baudry. — Comment a fini Salammbô.

30 novembre 1899.

Il est des reprises qui semblent des retours au passé, des voyages vers les *autrefois* disparus. Les pièces rajeunissent par quelque mise en scène éclatante ou, toujours jeunes par leur esprit, semblent ne point savoir ce que c'est qu'une ride. Et, à la place même où nous les avons vues dans leur éclat printanier, nous nous retrouvons, nous, vieillis, étonnés de constater que les œuvres sont restées les mêmes alors

qu'autour d'elles tout s'est modifié, transformé — que dis-je? — tout a disparu.

Je me rappelais, hier, en écoutant les airs toujours alertes, d'une bouffonnerie si séduisante — comme de l'*Atta Troll* en musique — de la *Belle Hélène*, cette première représentation à laquelle j'assistai debout, dans le couloir *côté jardin*, où, ayant mes *entrées*, mais n'ayant pas de *service*, j'obtins du placier la faveur de rester là, sur mes jambes, du lever au baisser du rideau, passé minuit. C'était le bon temps. Je n'avais point le droit d'avoir ma place marquée aux *premières* et je me trouvais très heureux qu'on voulût bien me laisser planté là, appuyé contre la paroi du couloir et risquant un torticolis, pour apercevoir, dans un coin de scène, le profil épique de Grenier, qui jouait Calchas, un Daumier vivant, et qui allait jouer Rabagas, ou le sourire de Schneider, Hortense Schneider qui incarnait la fille de Léda avec tant de grâce perverse. Quelle soirée délicieuse. Fatigante, ah! oui! Mais inoubliable. Exquise. Des deux jolies filles qui jouaient Parthœnis et Leœna j'en ai rencontré une, plus tard, la plus jolie, errant, au haut de la rue des Martyrs, parmi les ombres misérables qui offrent au passant « un bon feu » passager, différent du feu des Vestales. Ainsi finissent parfois ces petites reines et petites étoiles.

Hortense Schneider, elle, est aujourd'hui une bonne bourgeoise ratatinée et rapetissée que j'ai eu peine à reconnaître, sous les galeries du Palais-Royal, où je l'ai rencontrée, certain jour, *boutiquant*, un sac à la main. Mais quelle verve et quel éclat en ces heures de

jeunesse! Elle n'avait pas seulement une voix charmante, elle avait, jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, de l'esprit, *une verve si drôle*, comme dit Hamlet en parlant de ce pauvre Yorick. Elle semblait jongler avec les bouffonneries comme avec des perles. Elle était la Muse irrévérencieuse, mais irrésistible de la Parodie supérieure. Elle avait, par exemple, en prononçant le nom de sa sœur Clytemnestre, des éternuements qui faisaient l'effet de nasardes épiques données aux héroïnes de tragédie. Jules Vallès saluait en elle la grande démolisseuse des choses consacrées et lui criait gaiement de sa voix de cuivre :

— Cascade, Hortense, ma fille, et mène le vieil Homère aux Quinze-Vingts!

C'était grossir le rôle de Mlle Schneider, et les colères des hellénistes respectueux contre les auteurs de la *Belle Hélène* paraissent aujourd'hui terriblement exagérées. Pourquoi ne s'amuser point de cette antiquité même qui n'en reste pas moins la mère immortelle? Prévost-Paradol, dit-on, soufflait à l'oreille de Ludovic Halévy et de Meilhac des plaisanteries qu'il avait peut-être puisées dans Lucien et les marmoréens seuls pouvaient dire, en fronçant le sourcil :

Comme avec irrévérence
Parlent des dieux ces marauds !

La caricature antique s'est adressée, plus d'une fois, aux Dieux eux-mêmes. Jacques Offenbach faisait de même et, d'un coup d'archet, menait, frétillant et levant la jambe, l'Olympe entier à l'Opéra.

Nous nous en amusions et cette soirée passée debout

dans les couloirs obscurs que je regardais hier, du fond de ma loge, est demeurée une des plus agréables de ma vie. Toute cette salle que j'entrevoyais alors là par la découpure du vomitoire était comme soulevée par la musique du maestrino et la voix de Schneider faisait passer des frissons de l'orchestre aux loges :

Il nous faut de l'amour,
N'en fût-il plus au monde !

Je la revois, la diva du paroxysme, fine, mordante, narquoise, résignée à sa fatalité de descente de la Courtille et dévisageant, d'un air si drôle, ce délicieux Dupuis qui était bien le plus étonnant berger Pâris qu'une mythologie d'opérette pût inventer : bellâtre et béat et d'une bêtise qui était le comble de l'esprit.

Et Couder, ce stupéfiant Couder, ancien zouave apportant au théâtre la verve et l'entrain du zouzou en campagne, abordant les plaisanteries à la baïonnette, à *la fourchette*, et préludant aux stupéfiantes plaisanteries du général Boum par le cancan extravagant et fou du roi des rois !

Il y eut là une heure de belle folie et cette même *Belle Hélène*, assagie et enluminée, somptueuse, merveilleusement montée, qui va faire, comme autrefois, courir tout Paris, réapparaissait pour moi dans le cadre tout simple du temps jadis et qui suffisait à notre jeunesse. Je revoyais cette même salle des Variétés avec tous les visages disparus, et telle que peut-être, dans son discours à l'Académie, le successeur de Henri Meilhac la reconstituera en une sorte d'évocation archéologique.

M. Lavedan a tracé, paraît-il, un tableau très alerte de ce Paris de Meilhac, et le père du père Labosse y place, au centre, le demi-père du père Brigard. On peut tout dire de ce Paris-là, mais on ne saurait affirmer qu'il manquât d'esprit. Il saisissait tout, les demi-teintes et les demi-nuances. Il n'aimait point ce qui est *appuyé*.

J'étais, pendant la répétition générale de *Grosse Fortune*, dans ma loge avec Meilhac. Il avait mis, dans sa dernière pièce, sur les lèvres de M. Coquelin cadet, je ne sais quelle plaisanterie que j'oublie et, aux répétitions, plus d'une fois il avait été tenté de l'enlever, la trouvant un peu grosse.

Précisément, lorsque la drôlerie fut lancée, elle souleva dans la salle un formidable éclat de rire et Meilhac, satisfait en apparence, un peu mélancolique en réalité, me dit (j'ai déjà rapporté le propos mais il est typique) :

— Eh bien! mon cher ami, voilà pourtant une sorte de comique que je n'aurais pas osé risquer, même aux Variétés, il a quinze ans!

Cela prouve que le temps marche et que l'esprit se modifie. Il perd de ses ailes. Il ne perd pas de ses griffes. M. Levedan aura beau jeu à parler de ces modes de l'esprit parisien et M. Costa de Beauregard pourra répondre. Je n'ai pas trouvé que les irrévérences de la *Belle Hélène* aient vieilli et j'ajoute qu'elles n'ont pas offensé la majesté des marbres. Le vieil Homère est toujours le Père et Offenbach, que nous accusions de mener la danse macabre d'une société, est encore le plus gai, le plus entraînant et le plus souriant des ménétriers.

Je me rappelais cependant l'air indigné de Paul de Saint-Victor à cette première représentation du chef-d'œuvre bouffe et aussi la bonne figure épanouie de Francisque Sarcey, qui n'était pas alors quadragénaire. Saint-Victor, avec sa moustache de cavalier de Velasquez, ressemblait à un capitan outragé. Sarcey, gros et gras, la barbe noire, riant de son bon rire, me faisait l'effet d'un hellénisant s'amusant de ce qui avait été si longtemps son labeur accoutumé.

Ce n'est pas lui qui se fût gendarmé contre une farce mythologique. Toute œuvre illustre est parodiée en ce monde. C'est le sort de la beauté d'appeler la caricature comme celui de l'honnêteté d'attirer la calomnie. Mais quand la caricature est œuvre d'art, elle devient un hommage. Les traits d'esprit d'*Orphée aux enfers* ou de la *Belle Hélène* eussent amené sur la bouche des dieux le fameux rire homérique dont les *Lettres* de Demoustier *sur la Mythologie* n'eussent pas même permis à ces lèvres divines d'esquisser le sourire.

— Amusez-moi, disait Sarcey, et je vous pardonne tout.

Jupin eût pardonné, comme Sarcey, et si les *Dieux en exil* de Heine venaient à Paris, ce mois-ci, ne doutez pas qu'ils ne fissent retenir, par avance, une baignoire aux Variétés pour se divertir avec le bon Ménélas. Je le cherchais, ce cher Sarcey, à la place accoutumée où je le voyais autrefois, où il était, quand, debout dans le couloir, je le regardais s'amusant si fort. Sarcey n'est plus là, ni Offenbach, ni Meilhac. Notre ami Halévy, dans le succès reverdissant de tout

ce passé, regrette à la fois et les collaborateurs, compagnons de luttes, et peut-être le critique, témoin du triomphe. C'est qu'il est des affections qu'on ne remplace pas.

On a reparlé du maître critique, cette semaine, à propos de cette Bibliothèque qu'il aimait tant et que voilà dispersée à travers d'autres bibliothèques où l'on se montrera son *ex-libris*, celui que lui avait gravé C. Demengeot dans la manière du dix-huitième siècle : deux petits amours parmi des journaux et des livres, l'un écrivant sur des pages cursives, ces noms familiers au critique ; *Comédie-Française !... Coquelin aîné...* l'autre, les bras croisés parmi des numéros du *Temps* et du *XIX*e *Siècle*, tandis que, dressé sur un socle, le buste de Voltaire sourit à l'écrivain et aux rayons qui portent ces mots : *Bibliothèque de Francisque Sarcey*.

Point de devise. Le brave homme en pouvait avoir plusieurs. *Aucune journée sans une ligne*, c'est celle de tous les travailleurs de l'heure présente, grands abatteurs de bois vert et bûcherons à la tâche. *Bien faire et laisser dire* : c'est la devise que doivent prendre ceux qui ont à accomplir une œuvre quelconque et qui trop souvent, dans leur labeur, rencontrent des hostilités et des trahisons aux lieux mêmes où ils pouvaient espérer avoir confiance. Ces révélations qui peuvent sembler pénibles n'ennuyaient pas Sarcey, au contraire elles le charmaient.

— Mon cher ami, disait-il, ce qu'il y a de plus désagréable, c'est un ennemi à masque d'ami à qui vous êtes tenu de faire bon visage, par politesse.

Lorsque l'adversaire ne résiste pas au plaisir de donner le coup de dent que cachait le sourire, vous lui devez un remerciement. Il vous permet de savoir à quoi vous en tenir. Il vous rend service, il vous met à l'aise. Recevoir un coup droit de quelqu'un dont la méthode est le croc-en-jambe, c'est tout profit. Et laissez couler l'eau, bêler le mouton et rôder le renard!

C'était un philosophe, le bon Sarcey, et demeuré, malgré quarante-cinq ans de Paris, un optimiste et un confiant. Je ne lui ai, au coin du feu, jamais entendu parler de ceux qui l'attaquaient le plus qu'avec une douce quiétude, lui dont la bonhomie était si bien armée en ses *répliques* fameuses dont on pourrait faire un recueil spécial. Quant à ses amis, il les évoquait, morts, ou les jugeait, vivants, avec une sorte de foi attendrie. Il n'admettait pas qu'on discutât ceux qu'il aimait et, paterne et crédule, il ne se doutait point des lendemains de ces affections. Barrière a fait une jolie comédie, *le Bout de l'an de l'Amour*. On en pourrait écrire une autre, plus ironique, *le Bout de l'an de la Gratitude*. Les dédicaces de ces volumes emportés au feu des enchères, et que Sarcey gardait en son atelier, eussent fourni, avec tels autres menus motifs, les éléments de plus d'une *scène à faire* pour l'éternelle comédie des *Ingrats*.

Il y eut un temps où Francisque Sarcey eût — s'il eût vécu à l'heure de la cérémonie — écrit sur l'inauguration du monument de Louis Veuillot quelque page d'une verve heureuse. Veuillot avait

été, un moment, une de ses bêtes noires ou, plutôt, un de ses *sujets* d'habitude. On trouverait dans les *Mélanges* de Veuillot plus d'un chapitre consacré à Sarcey. Ces deux adversaires se connaissaient et je dirais volontiers s'estimaient. Louis Veuillot, en sa manière, appelait volontiers Francisque Sarcey « ce garçon ». Sarcey ne s'en fâchait pas et le lettré de haut goût qu'il était prenait plaisir aux articles de *haulte gresse* du polémiste.

Avec quel enthousiasme Sarcey parlait de la *Correspondance* de Veuillot, pleine, en effet, de rencontres séduisantes, de récits familiers d'un comique irrésistible ou d'une simplicité touchante! « Quand je pense, me disait Sarcey, que ce diable d'homme reste un grand écrivain en nous contant comment il prend une douche écossaire et même un de ces remèdes que ne déteste pas le bonhomme Argan ! » On pourrait presque dire que c'est alors surtout que le grand écrivain apparaît, devenant épique jusque dans la plaisanterie médicinale et faisant tout à coup sonner le verbe de Rabelais parmi les périodes à la Bossuet.

M. Eugène Veuillot vient de nous conter la vie de son frère, vie de labeur, de batailles, de harassements comme toute existence de grand journaliste. Il y a loin du petit bureau de marchand de vin de Bercy au monument de la chapelle de Montmartre. Mais Louis Veuillot resta peuple et resta gaulois jusque dans ses éloquences sacrées. Le fils du tonnelier devenu une sorte de prélat laïque, de grand évêque consultant, eut

cette vertu de rester fidèle à sa plume. Écrivain et rien de plus. Homme de lettres et pas autre chose. On oublie les colères aujourd'hui et les injustices et les attaques à tout ce que nous aimions. On ne voit que le talent qui rayonne et le style qui « embaume les morts ».

Dans l'histoire du pamphlet, l'auteur des *Odeurs de Paris* a sa place au premier rang. Ce livre, les *Odeurs de Paris*, n'est pourtant qu'une succession d'articles écrits par un journaliste sans journal. Je ne me souviens pas s'il est sévère pour cette Hortense Schneider dont on ne nous a point assez rappelé le charme et la grâce, d'un pariasianisme incomparable. Il doit l'être et, par là, il fut injuste. Ludovic Halévy a dans son salon deux bustes en terre cuite qui incarnent tout un théâtre et toute une époque : le buste de Schneider, piquante et provoquante, le buste de Desclée, pensive et morbide. Louis Veuillot a dû être en son temps dur pour la *Belle Hélène*. Il le fut pour Thérésa et pour les *éclanches de femmes* montrées au public par les théâtres de féeries. Il le serait encore peut-être pour cette Yvette Guilbert, si originale et si curieuse, qui vient de subir une opération douloureuse et a inquiété ceux qui l'applaudissent.

Les pamphlétaires sont les *vociférateurs* de chaque époque. Quand ils ont du talent, leurs œuvres restent, même injustes. Quand ils n'ont que de l'insolence, le vent emporte leurs colères, d'ailleurs factices, de petits arrivistes réclamiers.

J'avais bien envie de les rouvrir, ce matin, les *Odeurs de Paris*, pour voir si j'y trouverais quelque allusion à cette belle duchesse de Castiglione dont

voici qu'on nous annonce la mort. Ombres et fantômes! Il y a, dans une des vitrines de Chantilly, une petite statuette de marbre représentant une femme en costume antique et que le duc d'Aumale, un jour, alla chercher derrière d'autres œuvres d'art plus précieuses, pour nous la montrer :

— C'est, nous dit-il, le costume de Salammbô!

La duchesse de Castiglione en « toilette » travestie, c'est une date dans l'histoire de la vie à Paris. Elle osait, dit-on — elle s'en est depuis défendue — elle osait apparaître, la belle Italienne, en plein bal officiel, dans ce costume somptueux et sommaire, à l'heure où Gustave Droz écrivait *Ma tante en Vénus*. Fière de sa beauté, l'étrangère, dont cette beauté même devenait une souveraineté, n'avait qu'une idée : étaler cette éclatante supériorité. Elle avait demandé à un grand artiste, Paul Baudry de la peindre sans voiles, sur un canapé, comme le fit Goya de la duchesse espagnole. Cet admirable Baudry fit de cette femme un chef-d'œuvre, et la vivante, d'abord heureuse et flattée, en vint peu à peu à devenir jalouse de l'œuvre d'art qui, par comparaison, écrasait, effaçait sa beauté réelle.

Un jour, Mme de Castiglione prit des ciseaux, taillada le portrait de Baudry et jeta au feu cette merveille de chair peinte. Il y eut là un autodafé sacrilège. Mais la chair vivante restait et la duchesse triomphait de sa rivale, l'œuvre du maître.

Elle ne savait pas que la beauté ne demeure durable qu'éternisée par les poètes de la plume ou du pinceau. L'âge était venu et la belle duchesse de Castiglione, pour ne pas voir diminuée cette beauté dont elle

avait fait sa vie, restait dans l'ombre, en pleine nuit, volets toujours clos, dans je ne sais quel petit entresol de la place Vendôme où nul n'entrait et où, comme en un *in-pace* de coquette impénitente, elle n'avait même pas le courage — proscrivant les miroirs et les glaces — de regarder la Salammbô mourir !

Je rencontre, rue de la Paix, un vieux Parisien de mes amis, Alfred Mayrargues qui assiste, comme moi, en observateur, à la liquidation de ce passé de notre Paris :

— Je viens, me dit-il, du logis de la morte. On la transportera à trois heures dans les caveaux de la Madeleine. Point de testament. Une seule recommandation : pas de fleurs, pas de couronnes, pas de prêtre. Derrière le cercueil, les derniers fidèles. Dix amis. C'est beaucoup après tant d'années. Ainsi finit la comédie... la tragédie. Une Italienne du seizième !..,.

Avec elle disparaît un des souvenirs, une des séductions, une des légendes du second empire. Ah ! le portrait de Mme de Castiglione au Salon ! Et toute la curiosité haletante des foules autour de la femme idéale, idéalisée encore !... C'est fini. Et Paris qui entend, ce matin, le *Dies iræ* devant le cercueil de la triomphante disparue écoutera, ce soir, le galop et l'évohé de l'opérette qui ne meurt pas !

XXXI

LE HÉROS DU BOURGET

31 octobre 1899.

Le Bourget! il y a vingt-neuf ans, dans les angoisses du siège et les colères du 31 octobre, comme il sonnait tristement, ce nom, comme il revenait lugubre, ainsi qu'un son de glas sur les lèvres! Le Bourget, enlevé dans une attaque la nuit par les francs-tireurs du commandant Roland, avait été repris, perdu, et les mobiles de la Seine et voltigeurs de l'ancienne garde y avaient été écrasés. Une défaite de plus. On disait violemment: une honte. Et rien pourtant n'avait été plus glorieux, plus digne de notre vieux renom et plus héroïque, rien de plus fier que la défense du Bourget par une poignée d'hommes (1).

(1) Le héros du Bourget m'a légué ses papiers et je possède son *Journal de captivité* où je tirerai peut-être un jour quelques pages pour compléter l'histoire d'une journée glorieuse et quelques traits d'une noble figure militaire.

La vérité est lente à venir, mais elle vient. J'ai connu le héros de cette inoubliable journée, l'homme qui soutint, sous le feu des obus allemands, la lutte suprême dans la petite église du Bourget, le chef intrépide que nous a représenté Alphonse de Neuville, debout, les bras croisés, parmi ses officiers blessés, ses soldats sanglants, devant l'église, calme et désarmé sous les injures et les menaces de l'inombrable foule noire arrivant, fourmillante, avec les éclairs de ses canons et de ses casques. Il avait, le commandant Brasseur, arrêté si longtemps ces masses envahissantes devant la bicoque éventrée et écroulante; ses voltigeurs avaient, autour des murs troués, jeté bas tant d'assaillants que ceux-ci furieux, exaspérés par une résistance acharnée, voulaient achever ces quelques gens — sept officiers et vingt hommes — qu'ils n'avaient pu réduire, ces enragés qu'il avait fallu fusiller du haut des fenêtres de l'église en montant là, du dehors, par des échelles.

La présence d'un chef, d'un grand-duc, arrêta la colère des vainqueurs. Le prince de Wurtemberg donna l'ordre de rendre au commandant Brasseur l'épée dont le vaillant venait de se servir en héros et qu'il avait remise, avec des larmes, de rage à un officier du régiment Kaïser-Franz. Il le loua de son courage. Et le héros du Bourget devait la rapporter en France, cette épée dont il disait :

« Elle a entendu siffler bien des balles. Elle est toujours restée haute sous le feu. Elle sera couché avec moi, dans le tombeau. »

Elle ne l'a pas suivi dans le cercueil, elle est comm

l'épée d'un paladin, conservée pieusement dans la mairie de ce Bourget qu'elle a si noblement défendu. Mais je n'oublierai jamais la dernière fois que le soldat la saisit devant moi avec une volupté d'amour et, dans ses yeux à demi éteints, un éclair de gloire.

Je l'avais connu dans toute la force de son âge, superbe, la tête haute, une belle tête de soldat, la moustache et la barbiche longues, le visage un peu maigre, type absolu de l'officier bien français, correct, sans raideur. Il faisait partie du détachement de voltigeurs de la garde qui, tandis que les autres chargeaient à Rezonville ou enlevaient à la baïonnette le château de Ladonchamps, veillait à Paris. Après l'avoir gardé, ils allaient le défendre. Au Bourget, ces soldats, fondus dans le 28e de marche, conservaient encore l'uniforme de l'empire, la tunique galonnée, aux rayures pittoresques. Les petits mobiles du commandant Baroche prenaient modèle sur *ces vieilles moustaches*, dont était fier, parce qu'il en était sûr, le général Carrey de Bellemare, celui qui avait, à Frœschwiller, ramené vers la fin de la journée, avec une colère superbe, ses soldats sur les Allemands débordant de partout, et les avait un moment bousculés, ces vainqueurs.

Longtemps, le commandant Brasseur était resté le personnage de haute et fine taille du tableau de Neuville ; puis un jour, l'âge venant — l'âge de la rétraite et des rhumatismes — le héros, oublié, n'avait trouvé, pour abriter ses vieux jours, qu'une cellule aux Invalides, un coin où mourir. Cet homme devant qui s'inclinait le général prince de Wurtem-

berg, le temps en avait fait un vieillard tout cassé, tout blanc, de gros favoris encadrant son mâle visage, et qu'on promenait en petite voiture, avec son képi d'invalide dont les galons étaient du même grade que lorsqu'il défendait le Bourget, moellon par moellon.

Et je me rappelais les obsèques du vieux commandant, qui me demandait à aller le voir souvent, là-bas, aux Invalides !

Ma dernière visite ! L'oublierai-je jamais ?

Dans une petite chambre, au bout d'un long corridor claustral, blanchi à la chaux, d'un de ces corridors qui portent sur leurs murs nus des noms de victoires, le soldat que j'avais vu superbe dans son uniforme aux galons noircis par la poudre, était assis, presque immobile, cloué à son fauteuil par la paralysie, la maladie lâche. Courbé, la tête enfoncée dans les épaules, l'œil toujours vivant, les deux mains crispées aux bras de son siège, il restait là, songeant, parmi des livres épars, au-dessous d'une photographie d'Alphonse de Neuville, où il réapparaissait, en son attitude historique, les bras croisés sous les injures allemandes, debout dans sa mâle fierté. Sur une planche de bois blanc, on apercevait son vieux képi d'autrefois, son képi de commandant de voltigeurs, crevé de trous, traces de balles. Le drap avait été criblé, la crâne éraflé.

Et comme nous lui parlions de cette épée que lui avait rendue les Allemands, il me la montra avec fierté, accrochée à la muraille, et me pria de la lui apporter. Je la détachai, avec émotion, des clous qui la tenaient.

C'était le soir. Une petite lampe éclairait la chambre. Le cher enfant qui était là, avec moi, et qui maintenant est devenu un homme, n'oubliera jamais ce spectacle.

Le soldat esquissait vers la vieille épée de combat un mouvement de son bras tremblant, agité douloureusement par la paralysie. Il n'avait presque plus, semblait-il, la force de toucher à cette arme qu'il avait brandie dans le fracas de la bataille. Tout à coup, ramassant son énergie dans un effort suprême, il détendit comme par un brusque ressort sa maigre main, sa main tout à l'heure hésitante, vers la poignée dorée de l'épée et, cette main se cramponnant, il la tira, cette épée, d'un geste brusque, usant à ce geste superbe une effrayante puissance vitale. L'épée flamba dans la lumière, et le soldat, lui souriant comme à une maîtresse adorée, la contempla bientôt, de ses yeux qui brûlaient avec une sorte d'adoration mystique.

— Oui, oui, répétait-t-il encore, elle dormira avec moi!

Elle portait sur la garde d'or l'aigle aux ailes éployées.

— Ah! disait-il en la serrant, ses doigts ayant des titillations joyeuses à toucher ce fer, c'est que je suis de la vieille armée! Vieux soldat! vieil inutile!

Il était sublime, la main ne tremblant plus, le bras rigide, la prunelle ardente comme s'il eût entendu encore (et il entendait) sonner le clairon et siffler les balles.

Et je le contemplais. J'avais au coin de l'œil une larme, à mon tour, en regardant ce combattant des journées tragiques si profondément heureux de retrouver,

comme un chevalier des légendes, sa Tisona des grandes épopées. Le pensif et mélancolique amiral que peignit Velasquez, usé, navré, appuyé sur sa canne, tandis qu'au fond des tapisseries poudreuses réapparaissent les batailles navales que ce vieux, quasi caduc, a livrées, le vieil hidalgo du grand peintre chevaleresque me semblait revivre là dans ce héros oublié, mourant doucement sous le tableau célèbre où un admirable artiste avait popularisé sa gloire — gloire d'un jour, envolée en fumée comme la poudre de ses voltigeurs.

Et je revoyais aussi, le jour où, sous la pompe des tentures, sous les écussons posés dans l'église des Invalides, à la gloire du vainqueur de Malakoff et de Magenta, on enterra le maréchal de Mac-Mahon, je revoyais la même église, telle qu'elle était, cet autre jour où je suivais, avec bien peu de fidèles, le convoi de ce compagnon du noble maréchal en Afrique, en Crimée, en Italie. Je revoyais les vieux invalides éclopés dans la grande église froide et vide, les drapeaux déchiquetés, brûlés, suspendus aux voûtes, étendards autrichiens, mexicains, chinois, drapeaux prussiens, je revoyais entre Moncey, duc de Conegliano, et Oudinot, duc de Reggio, devant le monument de Napoléon, le pauvre cercueil du héros du Bourget, le képi de commandant d'invalides, tout neuf, placé sur cette bière, à côté de l'uniforme usé de 1870 et de l'épée du Bourget, de cette épée historique qu'avait tenue devant moi la main défaillante — et les décorations et deux couronnes seulement l'une portant : *La commune du Bourget à son défenseur* : l'autre.

Mme veuve de Neuville, au commandant Brasseur, et une gerbe toute fraîche jetée là comme une parure de Parisienne, sur le drap noir du vieux soldat.

Autour de ce cercueil, les invalides, avec des moustaches de troupiers ou des figures rasées, de vieux notaires ou de vieux reîtres, les joues défoncées ou les ventres gras. Sur ces poitrines, des croix, des rubans de vieilles guerres ou des campagnes d'hier, les plus jeunes étant les invalides du Tonkin. Au défilé, deux petits tapins, fils ou petits-fils d'invalides, battirent sur les tambours voilés. Ils escortaient, ces enfants, le vieux commandant qui partait dans le corbillard des pauvres.

Devant la grille, le gouverneur, les deux bras emportés par un boulet, remplacés par deux bras de bois gantés de blanc (depuis, il est mort aussi, ce vaillant), rappela les hauts faits du héros, promit de donner à une salle de l'hôpital des Invalides le nom de Brasseur, puis, la voix étranglée, parlant au mort :

— Commandant, vous avez bien mérité de la patrie !

Dans la foule, des voix criaient : « Vive la France ! »

Un vieil officier invalide disait :

— Pauvre Brasseur, commandant au Bourget, il meurt commandant, après un tel fait d'armes ! Il ne demandait rien. « Ce n'est pas à moi, disait-il, c'est à d'autres de se souvenir ! »

Sous les arbres dépouillés de l'Esplanade — c'était le 25 janvier, — *des pantalons rouges* faisaient l'exercice « *Portez armes ! armes bas !* » — soldats de l'armée nouvelle, de l'armée de demain — tandis que la dépouille du héros d'hier s'en allait lentement du côté du cimetière Montmartre.

Ah ! ces *post-scriptum* de la gloire! J'avais lu quelques minutes auparavant sur un des piliers de l'Hôtel une affiche portant ces mots : *Vente des effets des décédés.* Et la petite croix de bois noir portant: ci-gît *Jean-Eugène Brasseur*, et qui s'en allait vers le cimetière, était, dans la cour, appuyée contre une autre : *Ci-gît Derrin, caporal des Invalides.*

Le commandant Brasseur, que j'avais vu courbé, cassé comme un centenaire, mourait à soixante-six ans. La guerre tord les hommes, comme l'orage les arbres, et le devoir sans gloire pèse lourd sur les épaules mortelles.

J'avais conservé du héros, dont je suis fier d'avoir parlé le premier au lendemain de nos désastres, une relique qui m'est chère ; c'est le petit cachet d'ivoire avec lequel il scellait la cire de ses lettres. Et voici, que l'an dernier, une cousine du commandant m'a fait l'honneur de me donner des objets auxquels le vaillant soldat tenait beaucoup. Un trophée de victoire, fragile comme la victoire elle-même : six verres de cristal, six verres à champagne de forme allongée et sommaire, chacun deux portant gravée cette inscription qui rappelait au commandant Brassseur ses premières journées de vaillance : *Sébastopol, 1855.*

Il les avait rapportés de Crimée, de la ville emportée avec tant de courage, défendue avec tant d'héroïsme. J'en ai un là, sous les yeux, tandis que j'écris ; un de ces verres que le soldat avait gardés précieusement, pieusement, depuis tant d'années. Que de sang versé,

pour conquérir, quoi ? Un de ces verres que le moindre choc fait voler en éclats ! Il a peut-être coûté cent mille morts, ce verre que je vois, que je tiens, et avec lequel le commandant Brasseur a peut-être trinqué, la paix conclue, avec les Russes, qu'il avait combattus sans les haïr !

Par quel prodige ce frêle cristal avait-il suivi le soldat à travers sa vie de sacrifice, jusqu'à ce retrait des Invalides où il finissait, pensif, cerveau remarquable et plein de souvenirs ?... Ah ! s'il avait vécu, avec quelle joie sa main paralysée eût fait un effort suprême, prodigieux, pour saisir non plus son épée, mais pour prendre entre ses doigts le pied fuselé du verre de champagne, et s'écrier :

— Vive la Russie ! — Buvons à l'avenir !

Il y a de la place pour faire graver sur les verres du commandant Brassseur, que je garde comme des reliques, un autre nom et une autre date que ceux qu'y fit tracer le soldat de Crimée. *Sébastopol, 1855.*

Et j'ai, comme dans un porte-bouquet, placé dans ces verres qui, sang gaulois ou sang slave, ont coûté tant de sacrifices aux vaillants, oui, dans chacun des verres du héros du Bourget, j'ai placé un brin de moyosotis, enrubanné des couleurs du tzar et des couleurs de France. Le jaune bouton d'or russe se mêle au ruban tricolore, et, au-dessus, les unissant, le bleu doux du *ne m'oubliez pas* sourit dans le cristal que traverse un soleil d'octobre, clair comme un rayon de printemps.

XXXII

CHARLES-EDMOND

2 décembre 1899.

On m'apprend la mort d'un ami. Celui-là eut pour moi une affection de frère aîné. Je dirai un jour ce qu'il fut, en quelle atmosphère vécut cette âme haute, cet esprit d'élite. Avant tout je pars pour Bellevue le revoir et l'embrasser une dernière fois.

Charles-Edmond Choiecki, d'une noble famille polonaise — j'ai là son portrait en costume de son pays — après avoir pris part à une insurrection de sa patrie, avait quitté Varsovie et demandé, en 1845, un asile à la France, à cette France, sa seconde mère. Écrivain et publiciste, il était aussi poète dans sa langue maternelle, et l'on trouvera des extraits et des traductions de son œuvre poétique — digne de cette anthologie — dans une série d'études intitulées les *Poètes polonais* (deux volumes in-12). Il avait,

tout jeune, à Varsovie, fondé un journal, l'*Écho*, dont le patriotisme avait alarmé l'autorité russe. En France, à vingt-trois ans, il redevint ou plutôt resta journaliste, collabora à la *Revue indépendante*, au *Peuple* de Proudhon, à la *Voix du Peuple*.

Cet homme de doctrine était un homme d'action. En mars 1848, les tribunaux autrichiens le condamnaient pour sa participation à la Diète révolutionnaire de Prague. En 1849, il quittait la France après avoir pris part à nos luttes politiques. Victor Hugo et Lamartine le recommandaient alors à leurs amis d'Italie, et Charles-Edmond resta à l'étranger jusqu'au jour où il reprit, à Paris, sa plume pour reprendre bientôt, au moment de la guerre de Crimée, son épée. Il faut lire dans ses *Souvenirs d'un dépaysé* les dramatiques épisodes de sa vie de soldat en Orient, et comment l'incendie de Varna le sauva de la mort par le choléra. Il avait été aide de camp d'Omer-pacha sur le Danube ; il devint chef d'état-major du général Prim lorsque celui-ci vint, en Crimée, combattre à côté de nos soldats, avec un faible contingent espagnol. Les récits de Charles-Edmond sur ce point spécial de notre histoire étaient d'un intérêt capital.

Le prince Napoléon, en Crimée et avant la Crimée, avait pu apprécier les rares qualités de vaillance et le talent du soldat. Il en fit son compagnon lorsqu'à bord de la corvette *Reine-Hortense* il entreprit un voyage au pôle Nord. Charles-Edmond fut l'historiographe de l'expédition. Il publia à son retour un beau volume illustré et tira même de ses impressions saisissantes un drame à spectacle joué sous le titre : les

Mers polaires. C'était du Verne avant Jules Verne.

Bibliothécaire du ministère de l'Algérie au temps du prince Napoléon, puis nommé à la Bibliothèque du Sénat, Charles-Edmond, commissaire du gouvernement égyptien pour l'Exposition de 1867, publia des œuvres spéciales remarquables, comme l'*Égypte à l'Exposition universelle*, et abordait en même temps le théâtre, où il apporta de rares qualités d'invention et d'émotion. L'*Aïeule*, un des plus beaux drames du répertoire du boulevard, repris plus tard par l'Odéon, est de lui, en collaboration avec d'Ennery. Il avait donné à la Comédie-Française une pièce saisissante, l'*Africain*, où fut si remarquable l'acteur Geffroy, qu'il demandait plus tard, à l'Odéon, pour créer la *Baronne* (une œuvre forte et originale). À ce même Odéon, Charles-Edmond avait débuté, en 1856, par un drame historique, la *Florentine*, que George Sand saluait comme une magistrale étude. L'œuvre dramatique de Charles-Edmond est nombreuse : le *Dompteur*, le *Fantôme rose* (un acte émouvant), *Elsy*, la *Bûcheronne*, qui parut trop mélodramatique à la Comédie-Française et contenait un poignant épisode — dangereux, du reste — celui de la transfusion du sang. Charles-Edmond n'a pas imprimé sa pièce : on lira du moins le roman d'où elle fut tirée. Ces romans — *Zéphyrin Cazavan en Egypte*, *Harald*, le *Trésor du guèbre*, *Jean d'Hasp*, la *Maison J. R. Cossemant*, le *Neveu du comte Sérédine*. — Charles-Edmond les écrivait avec une verve heureuse.

Il avait l'imagination la plus puissante et les inventions les plus personnelles. Son *Alkhadar*, roman

de mœurs écrit en polonais, est resté populaire, là-bas, et les libraires de Leipzig le réimpriment(1). L'Académie française a couronné ses récits. Tous eurent un succès d'émotion profonde. Mais ce qui eût été par-dessus tout captivant, si Charles-Edmond s'était décidé à l'écrire, c'eût été l'histoire de sa vie. « Vos *Mémoires*, donnez-nous vos *Mémoires* ! » lui répétions-nous bien souvent. Les *Souvenirs d'un dépaysé* nous avaient mis en goût. Il répondait : « A quoi bon ? »

Quel dommage ! On eût vu là l'histoire d'une âme haute, d'une sorte de paladin du droit, resté fils de sa chère Pologne, mais plus Français que bien des Français, dévoué de cœur et d'âme à cette patrie qui l'avait adopté, à cette France à laquelle il avait voué sa vie, pour laquelle il avait versé son sang. Oui, je dirai sans nul doute quelque jour ce que je sais de ce chevalier de l'idée, doux aux petits, fidèle aux faibles — un caractère d'un autre temps, un esprit droit, un cœur d'élite. Aujourd'hui, je ne peux pas. Il n'y a qu'à saluer le disparu et, quand on perd un tel ami, à essayer de consoler (sans pouvoir être consolé soi-même) ceux qui l'ont soigné, veillé, aimé, ceux qui, à côté de l'admirable compagne du mort, demeurent et pleurent.

(1) Un compatriote d'Adam Michiewicz a éloquemment parlé, sur la tombe de Charles-Edmond, de ces Polonais qui ont *essaimé* à travers le monde et de notre ami demeuré fidèle à l'âme héroïque de sa Pologne tout en devenant si ardemment, si résolument et fièrement Français.

XXXIII

UN PEINTRE DE LA GUERRE

20 décembre 1899.

On ne le croirait pas, mais une réunion d'hommes s'occupe, à l'heure qu'il est, de rechercher l'œuvre qui, en ces dernières années, a « le plus contribué au maintien de la paix », afin de lui décerner un prix de deux cent mille francs, fondé par Alfred Nobel. Le *maintien* de la paix : ce n'est pas une ironie. Vous avez bien lu. La scène se passe en Norwège, et ce jury humanitaire continue l'œuvre du Congrès de La Haye où nos représentants, M. Léon Bourgeois et M. d'Estournelles de Constant ont si éloquemment plaidé et si vivement combattu pour l'arbitrage entre les nations.

Alfred Nobel a voulu que le couronnement d'une œuvre de paix achevât dignement ce siècle et, à tout prendre, le prix Nobel pourrait être décerné au Tsar qui eut l'idée d'en finir, avec la guerre, par une conférence internationale. Un beau rêve, nous le dîmes

tout de suite lorsque l'admirable projet fut soumis au monde. Comment même donner un prix à l'œuvre « *qui aura le plus contribué au maintien de la paix* », puisque la conférence de La Haye, elle-même, s'est achevée au son des premiers coups de canon tirés au Transvaal, ou du moins au bruit de l'embarquement des troupes anglaises pour l'Afrique ?

Aucune œuvre d'homme n'aura donc imposé la paix aux hommes. *Homo homini lupus*. Et ces loups, quoi qu'en dise le proverbe, continuent à se manger entre eux. Le *Graphic illustré* est plein de portraits de beaux jeunes hommes en brillants uniformes, officiers de highlanders ou des rifles brigades, suivis de ces mots sinistres : *Killed*, *wounded*, et les Boërs ont aussi leurs *War portraits*. Les mères de Prétoria ouvrent la Bible pour se consoler de la perte de leurs fils tombés pour la patrie. Les hécatombes de Maggers-Fontein et de Colenso « étonnent le monde », mais le navrent. « Le massacre a été *terrible* et *triste* », disent avec une sorte de ferveur et d'anxiété religieuse les télégrammes des Boërs. Ce siècle finit dans le sang, et elle boit et boira longtemps la liqueur rouge, cette terre d'Afrique, la grande et noire mystérieuse, disait Hugo, nourrie de la chair des enfants d'Europe.

C'est l'heure choisie, à Christiania, pour s'occuper du prix Nobel et de l'œuvre la plus pacifique de ces derniers temps ; et voici que la commission permanente du Northing norwégien a enregistré la candidature d'un peintre parmi toutes celles des philosophes ou des réformateurs qui aspirent à la récompense offerte par Alfred Nobel.

Ce peintre, c'est Verestchagin, dont on a vu plus d'une fois les œuvres à Paris et que l'*Almanach Hachette* nous représente, cette année, en son costume de voyage, bonnet fourré d'astrakan, les épaules couvertes d'une touloupe à haut collet, tel qu'il devait être quand il peignait, d'après nature, la neige vierge au sommet de l'Himalaya.

— Mes tableaux, écrit Verestchagin, ont fait le tour du monde, et partout où ils ont été exposés, on n'a pas, de sitôt, songé à glorifier la guerre !

J'ai connu Vassili Verestchagin, il y a une vingtaine d'années, alors qu'il exposait ses premiers tableaux de l'Inde, ses palais de marbre, d'un blanc incandescent sous des ciels de cobalt, ses vallées hindoues, parfumées de roses, ses visions éclatantes de cités quasi-fabuleuses. Et tout de suite, cette chevaleresque nature de voyageur aventureux, d'artiste et de soldat, me séduisit (1). J'avais vu de lui, pour la première fois, des peintures militaires, à Londres, des scènes de bataille au Turkestan, entre les Russes et les Derviches asiatiques. Le peintre avait suivi là Skobeleff, son ami, et, avec lui, combattu dans les circonstances difficiles. Cet artiste était un héros. Il parlait volontiers de la guerre. Jamais de lui.

Parisien de Russie, élève de Gérôme et, je crois, de Bida, il habitait alors près de mon appartement de la rue de Douai, un atelier, rue Pigalle; puis, un jour, il se fit construire à Maisons-Laffitte, au bout de cette avenue de la Gloire qui s'appelle ainsi en souvenir des

(1) Voir sur Vereschagin un chapitre spécial de la *Vie à Paris* de 1896. Les pages présentes complètent ces pages d'autrefois.

jours suprêmes où Napoléon campa pour la dernière fois, un vaste atelier tournant où il exécuta de vastes toiles pittoresques ou dramatiques. Un beau jour, la guerre éclate entre la Russie et la Turquie. Verestchagin fait sa valise, prend ses pinceaux et court vers le Danube.

Il commence, sur la rive, à prendre des croquis, lorsque l'idée lui vint de faire sauter un bateau turc qui descend le fleuve. Le bateau saute, en effet. Verestchagin, blessé par l'explosion, est porté à l'ambulance. Mais comme les obus de l'artillerie ottomane tombent sur l'hôpital improvisé, on transporte, en hâte, les blessés dans des masures plus éloignées et d'une saleté improbable, ce qui fait dire au peintre, lorsque le commandant en chef vient le visiter :

— Ramenez-moi à l'ambulance. J'aime mieux les bombes que les puces !

Un jour, pendant cette rude campagne turco-russe, on sonne à ma porte. Il était midi. La porte ouverte, voici qu'apparaît Vassili Verestchagin :

— Vous, cher ami ! Ah ! quelle joie ! Enfin, vous voilà revenu !

— Non, non, pas revenu, me répond-il, de sa voix nette, le ton bref. J'ai quitté le Danube pour venir chercher à Paris du papier et des crayons qu'on ne trouve que rue Notre-Dame-de-Lorette. Je repars ce soir.

Arrivé le matin, il reprenait le train d'Orient quelques heures après, pour courir à la bataille.

Comme il estimait, là-bas, que son ami le plus cher, l'héroïque Skobeleff, s'exposait trop, il lui disait :

— Si tu te fais tuer, au moins je serai à côté de toi !

Et partout il le suivait sous les balles qui, d'ailleurs, épargnèrent miraculeusement le beau colosse, le légendaire *général blanc.*

J'eus alors une vive émotion lorsque je lus, dans les dépêches, parmi les noms des morts, devant Plewna, celui de Verestchagin. Ce n'était pas le peintre, c'était son frère, frappé d'une balle tandis qu'aux avant-postes il écrivait à Skobeleff pour demander du secours. La balle fit une éraflure au carnet de l'officier de Cosaques, traversa l'uniforme et troua le cœur.

Puis, Plewna tombée, la passe de Chipka enlevée je reçus de Verestchagin, revenu cette fois en France pour s'y reposer, une lettre pressante. Il m'appelait en hâte à Maisons-Laffite, où il arrivait malade, disait-il.

Je courus à Maisons-Laffitte. C'était un vaste logis bâti sur la lisière de la forêt de Saint-Germain et gardé par de superbes chiens, dogues hindous ou danois tachetés, toute une ménagerie canine avec d'adorables petits chiens russes à la toison blanche frisée comme des bichons de marquises.

Verestchagin était au lit, pâle, amaigri, farouche, l'œil encore empli des visions lugubres de la guerre, secoué d'une fièvre de fatigue et d'horreur :

— Ah ! cher ami, me dit-il avec une expression tragique sur ses lèvres de héros, cher ami, quelles tueries ! Des morts, des morts, des morts ! Je n'ai vu que des morts !...

Il rapportait, toute brûlante encore, l'impression

de ces épouvantes. Lui, le soldat, le collaborateur intrépide du vainqueur de Plewna, il n'avait plus qu'une pensée: peindre, telle qu'elle est, la Guerre, avec des fosses profondes pleines à l'infini des cadavres nus que bénit un pope — avec ses ambulances, ses plaies et ses charcuteries savantes — avec ses vainqueurs insultant des vaincus, les détroussant et paradant sous leurs dépouilles.

— C'est affreux, affreux, affreux! répétait le peintre dans ce lit d'où émergeait sa fine tête énergique à longue barbe blonde, le front très haut surmontant deux admirables yeux bleus et clairs de visionnaire.

Depuis, il a jeté sur la toile ces macabres apparitions de journées de massacres. Paris a vu ces inoubliables tableaux de batailles. Avec Verestchagin, les horreurs de la guerre, encore pittoresques et comme pimpantes dans Callot, malgré les haillons et les potences, deviennent ce qu'elles sont en réalité : sinistres. Detaille et de Neuville ont laissé à la guerre le caractère épique et chevaleresque de ces tueriees. Ils ont réconforté nos âmes. Ils ont bien fait. Les *Dernières Cartouches* étaient comme la réponse tangible d'une armée écrasée à celui qui l'écrase. La morne résignation du petit chasseur à pied, les mains dans les poches devant son fusil brisé, le képi de travers, la cravate défaite, le sourcil froncé, cette attitude de défi après le devoir accompli, semblait vraiment celle de tout un peuple. C'était bien la protestation d'un pays, faite par ses peintres. La France, en montrant là ses morts, disait : « Je vis et ne veux pas mourir ! »

Verestchagin, peintre d'une guerre victorieuse, avait le droit de la livrer aux regards dans toute sa réalité féroce. Et lorsqu'il écrivait, page par page, tableau par tableau, cette histoire de la retraite de Russie que vient d'illustrer avec un rare talent M. Alfred Pâris dans une brillante réédition des *Mémoires du sergent Bourgogne;* — lorsque Verestchagin nous peignit le Kremlin en flammes et Napoléon marchant, un bâton à la main, enveloppé d'une robe de chambre de velours vert garnie de fourrures, il fit en quelque sorte du Stendhal au pinceau et substitua la réalité à la légende. Comme il illustrerait, lui, l'inoubliable livre, la *Guerre et la Paix* du grand Tolstoï !

— Avez-vous remarqué, me disait-il, un jour, dans le *Napoléon à Eylau*, de Gros, le costume de Napoléon Ier ? Le baron Gros a représenté l'empereur dans un uniforme brillant et qui n'est guère celui qui convient au pays de neige. Eh ! bien, peut-être toute la mésaventure de la campagne de Russie vient-elle de là, simplement. Au lieu de partir avec des couvertures et des peausseries, la Grande Armée se mit en route en ses beaux uniformes battant neufs. Napoléon crut que le costume de Gros et de la toile d'Eylau était de mise — et l'hiver, le terrible hiver, l'hiver russe, répondit à cette illusion !

Le maréchal de Castellane, en effet, raconte dans ses *Souvenirs* que ses élégants camarades s'étaient mis en chemin pour le Niémen sans se soucier d'emporter des couvertures, et il parle de certaines peaux de mouton qui le sauvèrent.

Pour peindre ces scènes de carnage et ce désastre dans la neige, Verestchagin travailla sur place, sous les sapins chargés de frimas, les mains dans des gants fourrés, le pinceau allant, allant malgré l'onglée. C'est dans la neige qu'il acheva ce poème de la neige, comme il avait peint les combats du Turkestan, les rencontres avec les Kirghiz, les rudes journées d'Orient, sous le sifflement des balles.

Celui-là peut parler de la guerre, qui l'a réellement vécue ainsi et a failli en mourir.

Naguère, avec une ironie digne d'un Swift, Vassili Verestchagin répondait à un reporter qui l'interviewait, à Londres, sur cet éternel et poignant sujet — problème sauvage imposé à l'homme moderne, civilisé et pensif — la Guerre :

— La guerre ? C'est un sport comme un autre, une gymnastique un peu sauvage, mais qui ne serait logique que si chaque ennemi achevait les blessés de son adversaire et ne les soignait pas avec des affections de sensibilité et de chevalerie succédant à des égorgements de bouchers. Quand on fait œuvre de barbarie, il faut être jusqu'au bout barbare. Le reste est hypocrisie !

Il me montrait, à sa dernière exposition, un saisissant paysage représentant un rocher à pic — comne brusquement déchiré par un couteau géant et surplombant une vallée pittoresque — un chef-d'œuvre d'ailleurs que cette *étude* attirante, souriante et verte.

— C'est, me dit Verestchagin, le ravin d'Inkermann !

Inkermann ! Et ce nom, soudain, me rappela la poussée formidable des zouaves de Bosquet préci-

pitant dans le vide les Russes dont les cadavres, des milliers de cadavres, puis les squelettes blanchis, demeurèrent accrochés là, aux pointes des rochers pendant des mois et je me rappelais notre vieil ami le général Nicolas, qui prit Malakoff à la tête du 50e, me disant, avec cette même expression d'horreur que j'avais notée dans la voix de Verestchagin après Plewna :

— Oh ! Inkermann ! Inkermann ! Quelle vision ! je ne veux pas même y penser !

Et l'herbe a poussé sur le ravin désert, les fleurs reparaissent tous les printemps, dans la vallée où s'entassèrent, s'entretuant, « s'embrochant » en tombant les uns sur les autres, les grenadiers russes qui seraient nos alliés aujourd'hui...

— Oui, oui, me répétait Verestchagin, devant son tableau riant sous le ciel bleu, c'est Inkermann !... Vous ne l'auriez pas cru ? Voilà : c'est gai comme un jardin — et ce fut un cimetière !

Quels lendemains à toutes ces tueries !

Vassili Verestchagin a raison de poser sa candidature au prix Nobel : après avoir agi comme un soldat, il a, pareil à ces dragons de Napoléon qui se faisaient prêtres, il a fait œuvre de philosophe pacifique en arrachant à la guerre son masque et en lui donnant son véritable nom : le Carnage.

XXXIV

A L'ACADÉMIE

UNE SÉANCE PARISIENNE.

27 décembre 1899.

De Molier à Molière. C'est au cirque Molier, rue Benouville, que j'ai fait la connaissance personnelle de M. Henri Lavedan. Le cirque Molier peut être l'antichambre de l'Académie française. Il fut, ce qui est certain, ce soir-là — et je m'en souviens avec plaisir — l'antichambre de la salle du comité du Théâtre-Français. J'avais déjà beaucoup lu Lavedan, je l'avais applaudi dans les théâtres d'avant-garde, et cet esprit si pénétrant et si fin, d'une originalité incisive, m'avait profondément séduit. J'aimais en lui ce style qu'il s'est créé, qu'il a créé, cette langue spéciale, savoureuse et solide avec tout le saccadé, le curieux, l'inattendu, la drôlerie d'un modernisme raffiné, langue d'un lettré qui serait boulevardier, d'un Mari-

vaux qui pailletterait son dialogue de vocables de cercleux et introduirait dans le dictionnaire des mots comparables aux bijoux et mobiliers du *modern style.* Avec cela pourtant bien Français, Français de pure race, et ne donnant point dans l'exotisme. Un Parisien pur-sang et visiblement, dès le premier trot, destiné au Grand Prix.

Tel je connaissais l'écrivain, tel je reconnaissais l'homme, souriant et spirituel, les yeux plissés et la bouche arquée, soulignant de petits gestes pittoresques ses phrases alertes ou les complétant par de prestes claquements de doigts : un causeur charmant à la physionomie mobile, inquiétant par sa verve narquoise, très rassurant par sa loyauté cordiale et sa visible bonté. On retrouverait tous ces traits divers dans ses livres. Après une scène de snobisme ou un modèle d'inconscience, un dialogue où telle conversation entre un frère et une sœur parlant argot ferait douter de la famille, on tourne une page, et l'ironiste aussitôt amène à nos yeux une larme en nous montrant un père qui grisonne et un fils qui grandit regardant passer un drapeau troué...

Quand je quittai le cirque Molier, après avoir donné à M. Henri Lavedan rendez-vous à la Comédie-Française, je me doutais bien que je le retrouverais quelque jour sous la Coupole, après l'avoir fait applaudir chez Molière. Je l'y rencontrerai demain.

Il paraît (je n'ai pas entendu son discours) que tel qu'il s'est présenté au public dans ses œuvres, tel

Lavedan se présentera à ses confrères dans son éloge de Meilhac. Sa harangue académique est tout à fait *nouveau jeu*. Il y parle, dit-on, des « petites femmes » ; il semble y montrer, tout au moins, le profil de celle qui vient d'écrire *Myrrhille*, et il n'a eu garde d'oublier que le légendaire appartement occupé durant tant d'années par Henri Meilhac, place de la Madeleine, au-dessous du *Grenier* familial de Jules Simon, est devenu, aujourd'hui, un atelier de petites modistes. Si Henri Lavedan ne parle pas du fameux billard de Meilhac (et encore en est-il question, peut-être, en son discours), c'est qu'on ne saurait tout dire en trois quarts d'heure. On vend, aujourd'hui ou demain, le billard du maréchal Junot, duc d'Abrantès. Le billard de Meilhac, un des maréchaux du boulevard, fut presque aussi célèbre. Lavedan aurait pu l'immortaliser.

J'imagine aussi que Lavedan, qui est un collectionneur curieux, ami des autographes attirants et des livres rares, aura rendu justice non seulement à Meilhac écrivain dramatique, mais à Meilhac bibliophile. Ce n'était pas seulement, jadis, dans l'appartement du littérateur, mué en magasin de modes, un défilé de petites actrices venant demander un rôle ou de comédiennes vieillies venant quémander un secours (il donnait beaucoup, le bon Meilhac, il donnait en pestant, mais il donnait toujours, il donnait à tous, il donnait tout) ; c'était aussi une succession de libraires venant présenter au lettré de forte éducation qu'était l'auteur de *Ma Cousine*, des éditions de choix, des livres de prix...

Henri Meilhac, fils de libraire, aimait les livres, et comme Charles Monselet, eût pu dire :

Mon père en vendait, moi j'en fis !

Et à ce propos, j'ai noté jadis, dans un article du *Bibliophile Limousin*, certain article de M. Fray-Fournier sur « l'imprimerie et les imprimeurs à Limoges au XVIIIe siècle », où il est question, d'après les archives départementales de la Haute-Vienne, d'une bagarre où les maîtres-imprimeurs limousins furent, en juillet 1703, assaillis par des rivaux et menacés d'être « cruellement homicidés « comme l'avait été, quatorze années auparavant, François Charbonnier, maître imprimeur ». Le fait est curieux et le voici :

« Peu de temps après, François Meilhac, se retirant un soir, sur les dix heures, dans son logis, fit la rencontre de deux des fils Bardinet qui, armées d'épées et de pitolets, guettant son passage, se ruèrent sur lui, et lui portèrent un coup si violent qu'il aurait été cloué sur place si un quidam n'avait détourné l'arme, jeté Meilhac dans sa maison et fermé sa porte à clef. »

Béni soit ce *quidam*, car, à n'en pas douter, François Meilhac, le maître-imprimeur, doit être l'ancêtre du Meilhac, libraire limousin, qui fut le père d'Henri Meilhac !

J'aurais pu donner ce renseignement à M. Lavedan ; mais je l'avais quasi oublié, et le successeur de Meilhac l'a connu peut-être. Son discours est des plus

brillants, paraît-il. Des traits et des mots à foison. « Mais, me disait un de nos confrères, si la voûte de la Coupole ne croule pas d'étonnement, c'est qu'elle sera solide ! »

Depuis bien des années, j'entends parler de cette voûte qu'une parole trop vive peut faire crouler: Édouard Pailleron, ayant à parler des prix de vertu, me disait: « Tant pis! Je vais faire crouler la voûte! » La voûte n'est pas même lézardée. Elle s'habitue à tout. Elle entend sans stupéfaction et sans tressaillement tout ce qu'on lui fait entendre. Elle est *modern style* aussi, malgré ses grisailles, et le *nouveau jeu* ne déplaît pas aux statues austères qui décorent l'ancienne chapelle du collège des Quatre-Nations.

Elle a entendu la réception de M. Ludovic Halévy, et, s'il m'en souvient, lorsque fut reçu Meilhac, l'éloge de l'opérette prononcé par l'auteur de la *Religion naturelle* en personne, M. Jules Simon, parlant de la *Belle Hélène*, était, comme on dit en termes académiques, assez *piquant*. M. Ludovic Halévy, qui mérite, d'ailleurs, tous ces cordiaux hommages, aura eu de la sorte la bonne fortune assez rare d'entendre trois fois son éloge prononcé sous « la voûte » qui n'a point croulé: la première fois, lorsque Pailleron reçut solennellement l'auteur de *Froufrou* et de l'*Abbé Constantin;* la seconde fois, lorsque Jules Simon reçut Meilhac, demain, enfin, lorsque M. Henri Lavedan nous fera le portrait d'Henri Meilhac — en n'oubliant point, dans le médaillon, le profil de Ludovic Halévy.

Trois séances où M. Halévy aura pu se rendre compte de la haute estime, mêlée d'affection, que

ses confrères ont pour son rare talent, pour cette aimable dignité de vie qui donne à son caractère un un charme spécial. Ce maître applaudi fut toujours, en effet, un guide sûr et dévoué pour les jeunes, inquiets et chercheurs. Pas un de leurs essais ne lui échappe. Un nom nouveau ne surgit jamais sans qu'il le signale, une œuvre forte sans qu'il la loue avec une vivacité singulière. Jeune d'esprit, il va directement aux jeunes, faisant ainsi, avec malice et avec joie, mentir le proverbe qui prétend qu'*on n'aime jamais son héritier*. Ne serait-il pas plus exact de dire qu'on n'aime jamais son prédécesseur?

On sent cependant que Lavedan a aimé et aime Meilhac. Il n'en doit point parler, évidemment, comme il parlerait de Socrate; mais dans la familiarité du portrait, la sympathie reste visible. Meilhac eût préféré, d'ailleurs, être peint au pastel par un Lévy Dhurmer que pétrifié sous forme de statue par quelque sculpteur bien classique. C'était le plus timide et le plus simple des hommes, un peu bourru, se moquant de lui-même et disant, par exemple, à la fin de sa vie — en songeant à ses feux de paille de sexagénaire (lui qui avait écrit l'*Été de la Saint-Martin*):

— Je suis aussi bête que Bouscarin.

Et il songeait à ce « vieux marcheur » du *Roi Candaule*, à ce Bouscarin dont se moque sans pitié la petite Léonie — que Bouscarin trompé continue à adorer.

On s'imaginait, en voyant Meilhac, un Marivaux sortant des Folies-Bergère. Il collectionnait les éditions *princeps* de Gavarni. Lui-même était un Gavarni vivant. Jadis il avait signé « Talin », avec un certain Damou-

rette, des dessins intitulés les *Lorettes et les Actrices*, dont les légendes ont l'amertume souriante de celles du La Rochefoucauld de la lithographie.

J'en pourrais citer qui, dès le *Journal amusant*, font prévoir la *Petite Marquise* ou la *Vie Parisienne.*

— Qu'est-ce que nous ferions bien, Champaubert, si nous n'étions pas ruinés? dit une lorette à un ami, en lui tendant une cigarette. — Pardieu, nous nous ruinerions!...

— Et quand je pense, dit à une amie une actrice songeuse, que je regrette le temps où Édouard me fichait des tripotées dans sa mansarde ! — Et l'amie : Ça, ça ne fait pas l'éloge des agents de change!

Un monsieur se promène derrière un portant avec une jolie fille vêtue en Espagnole de ballet :

— Sais-tu, vaudevilliste de mon âme, que, depuis que nous avons l'honneur de nous connaître tu m'as fait déjà chanter pas mal de bêtises?

— Pas tant, répond l'auteur, que tu m'en as fait faire !...

Ces *albums* de « Talin » et Damourette sont devenus rares.

Meilhac devait me donner un dessin à la plume qu'il n'a jamais eu le temps de jeter sur le papier. C'était pendant les répétitions de *Pepa*, et notre ami Ganderax doit s'en souvenir. Mlle Reichenberg, qui jouait Pepa, prenait, comme on dit, *un béquet* au souffleur et, tandis que le bon Léautaud écrivait, au crayon, les retouches sur le rôle manuscrit de l'actrice, la charmante comédienne attendant que le travail fût achevé s'était étendue à plat ventre, sa tête blonde

appuyée sur ses coudes repliés, devant le trou du souffleur — et c'était fort amusant et très pittoresque, cette Pepa étalée là, sur les planches, cette Agnès idéale contemplant fixement le vieux souffleur, comme un petit Sphinx non pas de Gustave Moreau mais de Rops ou de Grévin.

— Voilà, dis-je à Meilhac, tenez, voilà le dessin que je vous demande !

— En effet, c'est tout à fait original. C'est entendu. Vous l'aurez ! Et ce sera très drôle !

Je n'ai pas eu cet amusant croquis, cet *instantané* si particulier de Mlle Reichenberg. Meilhac ne l'a jamais ni achevé ni même commencé — et je le regrette comme un souvenir d'un maître du théâtre que j'ai beaucoup aimé, d'une comédienne supérieure que la nature avait douée de dons exquis, et de répétitions qui furent un labeur souriant, ponctué de traits d'esprit et mené avec bonne grâce.

Pauvre Meilhac ! Il a disparu vite. Il a du moins été si heureux, si heureux d'être académicien !...

Le jour de son élection, il avait peur s'il échouait, de tomber, brusquement, désespéré, frappé d'une congestion cérébrale.

Il disait à un ami, pendant cette période d'anxieuse attente qui précède tout dépouillement de scrutin :

— Je le sens, je le devine, je ne vais pas être nommé. Je suis certain de n'être pas nommé ! Ça va me tuer. Oui, l'attaque d'apoplexie, m'attend... Elle me guette !... Et si je l'ai, cette attaque d'apoplexie, voici mes clefs, cher ami... Dans le tiroir de droite de mon bureau, vous trouverez de l'argent... Vous en prendrez et,

avec cet argent, vous enverrez deux bouquets, deux gros bouquets, l'un à Réjane, l'autre à Crouzet...

Les Variétés jouaient alors *Décoré !*

— Deux gros bouquets, n'est-ce pas, cher ami ?

Puis, tout à coup, insistant et corrigeant (et c'est là du pur Meilhac) :

— Ah !... moins gros pour Crouzet que pour Réjane, le bouquet, n'est-ce pas ? Beaucoup moins gros !

Si les ombres heureuses reviennent sous la Coupole comme dans les décors d'*Orphée*, l'ombre de Meilhac sera là pour écouter le très joli et brillant discours d'Henri Lavedan.

On m'a dit tout bas que M. Costa de Beauregard était un peu sévère pour le jeune maître que nous fêtons demain. Depuis M. Molé qui fit à Alfred de Vigny une réponse que le poète des *Destinées* n'oublia jamais, ces sortes de passes d'armes sont de mise à l'Académie. Mais avec l'auteur d'*Un Gentilhomme d'autrefois* on peut être certain que le tournoi est à armes courtoises. Henri Lavedan sourira, de son malicieux sourire de philosophe pratique et de moraliste attendri. Et le succès sera très grand pour cette séance très parisienne, courue comme une *première* et dont un de nos confrères me disait :

— C'est l'Abbaye de Hautecombe répondant éloquemment à un délicieux écho des Variétés.

XXXV

M. RENAN AU THÉATRE

18 décembre.

Un jour saint Jean, dit la légende, s'amusait à des jeux d'enfant, ce dont riait beaucoup un chasseur qui passait près de là, son arc au repos, sur l'épaule. « Pourquoi te moques-tu ? dit saint Jean. Ne sais-tu pas que si tu ne détendais point parfois la corde de ton arc, à la fin elle se briserait ? Il en est de même de l'esprit des hommes : il faut le détendre quelquefois. » Le théâtre et les jeux du dialogue auront été pour le grand esprit disparu une de ces détentes et je conserverai toujours le plus délicieux souvenir des heures que cette école buissonnière vers le monde des coulisses me permit de vivre côte à côte avec ce charmeur.

L'idée de l'inviter à faire entendre sur la scène la musicale séduction de sa langue simple, claire, lumineuse et harmonieuse à la fois, ne vint pas de moi.

C'était en 1886. Le premier anniversaire de la naissance de Victor Hugo approchait et je voulais que la Comédie-Française célébrât, quelques mois après les funérailles triomphales du poète, cette date glorieuse pour la siècle, comme elle fête celle de ses patrons, de ses classiques. J'àvais songé à Leconte de Lisle, dont la grande voix pouvait noblement saluer cette grande mémoire. Mais le poète de *Kaïn*, succédant à Victor Hugo, achevait son discours de réception à l'Académie et gardait pour l'Institut le salut qu'il devait à l'auteur de *Ruy Blas*. J'étais un peu embarrassé, lorsque mon ami M. Ludovic Halévy me dit, souriant :

— Il y a quelqu'un qui louerait fort bien Victor Hugo et en toute autorité : c'est Ernest Renan.

J'avais souvent vu Renan à la table de Victor Hugo, traité par le poète avec cette courtoisie caressante de souverain de lettres qui faisait dire à Théophile Gautier en parlant du Maître : « Victor Hugo est né pour recevoir dans quelque château féodal, à la Walter Scott, des poètes à sa table et pour les traiter somptueusement comme un grand-duc de la Poésie, dans un Weimar qui serait à lui. » Victor Hugo aimait beaucoup Ernest Renan et il ne lui avait pas déplu que dans l'*Antechrist* l'auteur l'eût vaguement comparé à Néron. Hugo a toujours gardé le goût des grands dénouements d'opéra, et l'incendie de Rome lui paraissait peut-être un superbe baisser de rideau. Quels plaisirs exquis de lettré, de raffiné, on éprouvait à écouter ces deux hommes, d'une telle envergure d'esprit, causer de tout, depuis les nouvelles courantes jusqu'aux problèmes de nos destinées ! Victor Hugo

ressemblait à un prophète barbu, chevelu, passionné, étincelant, rieur aussi, et d'un rire sonore ; Renan à un chanoine aimable, narquois, indulgent et paisible. Un soir — Renan revenait d'Ischia — on en vint à parler de Dufaure. « Il faut, dit Renan, que j'aille le voir au ministère ! » Et Victor Hugo, Isaïe devant Rabelais, de s'écrier gaiement :

— Entendez-vous Renan qui croit que Dufaure est encore ministre ! Mais il n'y a plus de ministère Dufaure, mon cher Renan ! Allons, allons, vous reviendrez toujours de Palestine ! »

Puis, de sa voix adoucie : « Avec station à Paris dans votre voyage à l'immortalité ! »

Je savais toute l'affection respectueuse que Renan professait pour son hôte, et l'idée de mon ami Ludovic Halévy me sembla excellente. Un grand écrivain célébrant un homme de génie, c'était un de ces spectacles rares, une fête vraiment littéraire que j'avais plaisir à offrir au public. J'avais dans la pensée un sujet que je soumis à M. Renan en lui parlant pour la première fois de mon désir : j'imaginais un vieux marin, un de ces *travailleurs de la mer* qu'avait célébrés Hugo et auxquels il ressemblait avec sa vareuse de laine flottant sur son torse robuste — un matelot assis au bord de l'Océan, sur la grève, et expliquant à un enfant attentif ce qu'était cet homme à barbe blanche qui passait et repassait naguère, pensif, poursuivant son rêve, sur la grève de Samarez.

Il me semblait qu'il y avait une sorte de fraternité d'âme entre le poète et le marin, et je rêvais d'entendre célébrer Victor Hugo par un de ces pêcheurs

qu'il avait coudoyés lorsqu'il créait Gilliatt ou Mas Lethierry. On raconte, à propos d'Alfred Tennyson, une sorte de légende charmante. Il se trouvait, une nuit, au bord de la mer, dans l'île de Wight, fumant sa pipe sous le ciel bleu criblé d'étincelles et regardant un pêcheur qui jetait et ramenait ses filets, avec lenteur, silencieusement, patiemment, sans rien prendre : « Il n'y a pas beaucoup de poisson, aujourd'hui ? » dit enfin Tennyson. Le pêcheur le regarda. Il avait reconnu le poète. Il lui montra les lueurs des cieux qui dansaient sur la crête des vagues : « Non, mylord, dit-il, cette nuit je suis comme vous : je ne prends dans mes filets que des étoiles. »

C'est aussi par un pêcheur, un simple, une âme vaillante, que j'aurais voulu entendre célébrer Victor Hugo, cet autre preneur d'étoiles. Mais Renan hésitait devant le sujet : « Un cadre dans le genre de celui que vous m'indiquez, me répondait-il, voudrait absolument être traité en vers. D'autres, conçus dans un certain ordre de fiction, ne seraient pas représentables. Ainsi, je me brise la tête de deux côtés contre des murs. Je ne crois pas que la pensée que vous avez eue et dont je suis si flatté soit réalisable. Si pourtant il me venait quelque idée, je vous le dirais. Mais faites comme s'il ne devait me rien venir. »

Et, quelque temps après :

« J'ai bien réfléchi. C'est impossible, absolument impossible. Une telle fiction devrait être en vers, en vers sonores, tels que savent les faire nos jeunes poètes, si alertes, si vaillants. J'ai bien une autre idée, mais je la crois complètement irréalisable. »

Cependant il m'apportait son *canevas*, comme il disait, et ce canevas était déjà l'à-propos, très attirant et très original, qui devait être joué, *réalisé* quelques jours après.

— Je vous le livre, me disait M. Renan. Oui, bien à la lettre, je vous le livre. Faites-en ce que vous voudrez. Arrangez, taillez, mettez des épingles.

Je me rappelais involontairement Mme Sand m'envoyant un article pour un volume que publiait, il y a quelques années, la Société des gens de lettres au profit des Alsaciens-Lorrains exilés et m'écrivant: « Modifiez sur les épreuves, que je vous prie de corriger, ce qui ne vous conviendra pas. » Le génie a cela de bon et d'admirable, entre autres choses, qu'il est modeste et ne connaît point la basse vanité, différant en cela des sots et des médiocres.

Tout cela, malgré tout, n'allait point sans me causer quelque souci. J'étais, encore une fois, heureux de faire louer Hugo par Renan; mais la renommée du vivant m'importait autant que la gloire du mort. Il fallait donner à ce *dialogue des immortels* qui prenait pour titre *1802*, date de la naissance du poète, des interprètes dignes de ce style onctueux, pénétrant, que le théâtre allait entendre pour la première fois. Je m'étais chargé de lire moi-même la pièce au Comité et le Comité presque tout entier allait jouer dans l'à-propos de M. Ernest Renan: MM. Got, Delaunay, Coquelin, Febvre, Worms, Mlle Reichenberg. Je ne crois pas que jamais auteur ait eu, comme on dit, une *distribution* pareille et, s'il m'en souvient bien, ce fut le dernier rôle que créa M. Delaunay à la Comédie-

Française. Il jouait Racine. Ce fut, dans tous les cas, la dernière fois qu'il se montra sur un théâtre à côté de M. Coquelin, qui jouait Boileau.

Corneille, Racine, Boileau, Voltaire et Diderot louant Victor Hugo, se groupant en quelque sorte autour de son berceau comme autant de bons génies et réclamant du poète futur — du poète du dix-neuvième siècle — l'un la grandeur, l'autre le charme, celui-ci l'étendue, celui-là la bonté — et le petit génie Camillus, le courrier ailé des immortels et des bienheureux, leur répondant : « Vos quatre poètes sont confondus en un seul génie qui sera grand, touchant, vaste et bon ! » — l'idée était ingénieuse et l'hommage, ainsi compris, venait de haut.

Je n'ai pas oublié la joie qu'éprouvait M. Renan à entendre sa prose récitée par les artistes rares que j'avais chosis.

Ces répétitions furent un charme. M. Renan était littéralement enchanté d'écouter ses dialogues. Il s'étonnait de tant de perfection. « Vos artistes sont maîtres en l'art de dire ; ils m'ont, m'écrivait-il, frappé d'admiration. » Assis à l'avant-scène, les mains posées sur les genoux, dans l'attitude familière que Bonnat a si bien rendue, il penchait la tête, il prêtait l'oreille avec son bon sourire indulgent. Quelquefois, il se levait et, debout, dans une improvisation délicieuse, il expliquait à ses comédiens pourquoi il plaçait telle ou telle parole dans la bouche de Boileau ou de Diderot et, par exemple, tout ce que contenait cette phrase qu'il faisait tomber des lèvres de Racine : « J'aime plus que jamais ma *Bérénice* ; je crois

que les sentiments simples et grands se suffisent. »

Alors, tandis qu'il parlait, faisant sur ces planches de la maison de Molière un véritable cours du Collège de France, transformant en chaire les approches du trou du souffleur, les artistes arrivaient, se pressaient autour de lui, respectueux, silencieux, et goûtaient comme quelque chose d'inconnu et de très doux cette parole charmeresse. Et M. Renan étonnait beaucoup Mlle Reichenberg en lui expliquant pourquoi il n'avait point placé Molière parmi les immortels qui célébraient l'avènement de Victor Hugo.

— Vous comprenez, mademoiselle, vous comprenez bien : Molière était un clair génie de rare gauloise. Je ne crois pas qu'il eût compris M. Hugo. Pas plus que M. de Lamartine ne comprenait pleinement Molière. Peut-être pourrait-on l'introduire, ce grand Molière, comme personnage muet sur le fauteuil de marbre. Mais son silence, à vrai dire, serait plus significatif que son absence et dirait très clairement qu'il n'a pas à intervenir quand il s'agit de douer le poète nouveau. Je voudrais bien avoir là-dessus votre sentiment.

— Oh ! vous avez raison, vous avez parfaitement raison, répondait Mlle Reichemberg à qui ces scrupules de critique littéraire semblaient, je pense, tout nouveaux.

Il y eut un jour où tous les interprètes de *1802* quittèrent la scène au milieu de la répétition pour se rendre, conduits par moi (tous faisaient, je le répète, partie du Comité) chez le ministre et traiter avec M. Goblet cette fameuse *question Dudlay* qui fit tant de bruit alors et dont personne, aujourd'hui, ne se sou-

vient. M. Renan n'était pas arrivé encore lorsque cet exode vida la scène pour quelque temps. Il demanda, en ne voyant plus personne, dans la pénombre des coulisses :

— Où sont ces messieurs ?

— Ils sont chez le ministre.

— Ah ! bien, répondit M. Renan, sans nulle surprise.

Puis, un moment après :

— Et quand reviendront-ils ?

— On ne sait pas.

— Parfaitement. Je comprends. Parfaitement.

Et, très doucement, il dit au régisseur :

— C'est bien ! c'est fort bien. On répétera quand la conférence sera terminée. Demain, après-demain, quand on voudra. On a bien le temps. On a toujours le temps de répéter.

Et parmi les fièvres que soulevait *la question Dudlay*, il restait souriant, contemplant les agitations, écoutant les protestations avec un aimable calme philosophique et se disant qu'au théâtre les amours-propres sont étrangement surexcitables. Molière a osé le déclarer par — une épithète fameuse — mais qu'au total tout cela ne pèse guère devant Sirius.

Il se fit autour de cette représentation de *1802* un mouvement de curiosité tel que la Comédie n'en connut pas de plus fiévreux les jours de ses plus grandes premières.

Tout Paris, en réalité, voulait assister à ces débuts de M. Renan, et un peu plus que le tout Paris habituel — car Ernest Renan était une gloire européenne.

La veille, la répétition générale avait eu lieu

devant quelques amis seulement — trois ou quatre — et Mme la princesse Mathilde y était venue au bras de l'auteur. Que de demandes si c'était aujourd'hui et quels assauts! Lorsque, le soir de la première représentation, la toile se leva sur le décor mythologique brossé par Rubé et Chaperon, il y eut un silence tout à fait singulier, une impression d'attente un peu sceptique. L'auteur de *Caliban* avait-il pu vraiment faire agir et parler des personnages, des héros, fussent-ils des ombres? On écouta dans une sorte de recueillement où, je le répète, entrait un peu de doute. Que diable le merveilleux écrivain allait-il faire dans cette galère? Mais bientôt le charme opéra. La musique de cette prose simple et délicieusement harmonieuse enchanta tout l'auditoire et le nom illustre de Renan fut salué de ces applaudissements allant de la salle à la scène auxquels tous les succès de la chaire ou de la tribune ne sauraient être comparés. Ils ont plus de saveur, plus d'accent, une ivresse spéciale. M. Renan, très entouré dans les couloirs, — il avait écouté *1802* du fond d'une loge — se précipita, la pièce achevée, vers les coulisses. Je le vis arriver rayonnant, hochant la tête avec un sourire illuminant son bon visage — gai, vif, ensoleillé, tel que Sainte-Breuve le peint chez Magny, dans une Lettre à la Princesse.

— Cher ami, quels interprètes! ils sont admirables, vraiment admirables! J'envierai désormais ceux de mes confrères qui ont tels artistes pour réciter leurs vers, traduire leur prose! C'est un plaisir! Un plaisir que je ne connaissais pas!

Et ce m'est une joie d'avoir donné ce plaisir, comme

il disait, à un tel homme. La dédicace de sa brochure, lorsqu'il me l'envoya, porte que ce dialogue « est *maintenant* une joie profonde ». Il y a dans ce *maintenant* comme un ressouvenir de craintes vagues, l'angoisse naturelle à tous les auteurs à la veille de la représentation. Je l'avais éprouvée, ai-je dit, pour M. Renan lui-même, cette angoisse, et je n'étais pas sans m'inquiéter de la responsabilité que j'avais prise. Jeter un tel nom, une de nos gloires, à la discussion, aux mots d'esprit, des *Soirées parisiennes!* L'aventure se terminait fort heureusement par un triomphe et le plaisir éprouvé par M. Renan me rendait satisfait à mon tour. Mais il y a un tel attrait, un magnétisme si puissant — comme si les planches étaient aimantées — dans le théâtre que je ne suis pas bien certain de n'avoir point allumé chez Ernest Renan un secret désir : celui de voir, après *1802*, représenter sur la scène de la Comédie-Française son drame de l'*Abbesse de Jouarre*.

L'heureux homme! Il n'a connu du théâtre que ce que le théâtre a d'aimable et de séduisant. Là, comme partout, il a été heureux et il a vécu, en souriant, de douces heures de rêve. Cette « école buissonnière » l'a amusé, un moment, dans sa promenade à travers la vie. L'érudit, le penseur a oublié les réalités et les banalités de l'existence dans ce paysage de toile, planté entre *cour* et *jardin* et qui lui parut aussi attirant que le poétique lac de Tibériade évoqué par lui en d'inoubliables pages...

C'est, et se sera, je tiens à le redire, un des souvenirs heureux de ma vie que cette cohabitation et cette

sorte de collaboration de quelques jours avec un des plus grands esprits et une des meilleures âmes de ce temps. Bonté, douceur, charme profond, ironie passagère faisant place à une sérénité supérieure, voilà ce que Renan apporta dans ce monde tumultueux et névrosé des coulisses et Victor Hugo, qui cherchait — un soir, en causant — dans quelle planète il pourrait bien loger quelque jour, dut être délicieusement caressé, là-haut par les louanges de cette voix d'en bas.

Ils se sont retrouvés maintenant — dans quelle étoile ? — et, ayant écouté le *dialogue des morts* de Renan, je voudrais bien, les ayant admirés et aimés, pouvoir entendre le dialogue infini « maintenant » de ces deux immortels.

XXXVI

UNE VISITE AU CARDINAL LAVIGERIE

20 décembre.

Par ces jours de brouillard lugubre, il me plaît d'évoquer un souvenir lumineux, une journée de soleil.

Il y a un peu plus d'un an, à Cambo, dans ce coin des Pyrénées où je vais parfois, avec de vrais amis, chercher le calme, un peu d'oubli, j'ai eu l'honneur de voir le grand cardinal dont on devait, en terre d'Afrique, célébrer les funérailles. Haute et fière figure que celle du prélat qui honora et servit à la fois l'humanité et la France. Il était bien souffrant déjà et, venu à Paris pour consulter les médecins, il s'arrêtait — pour la dernière fois — au pays basque avant d'aller trouver la mort qui l'attendait (il le savait bien) sur le sol africain.

On m'avait dit à Anglet, chez mon cher ami Georges Silva :

— Le cardinal ne reçoit personne. Il se repose dans la maison qu'il a louée, pour un mois, et va quelquefois, mais rarement, à Bayonne ou dans les environs, en voiture. Mais il fuit le monde ; il a demandé à nos montagnes un peu d'air libre et la solitude. Vous ne le verrez pas.

Je voulais cependant saluer ce prêcheur d'une autre sorte de croisade, l'orateur dont le discours aux glorieux morts des campagnes d'Algérie, à nos soldats endormis dans le sillon de la conquête, m'avait si profondément ému jadis et je tenais à ce que mon fils gardât en son souvenir l'image de ce prêtre guerrier, missionnaire de l'idée, conquérant de liberté humaine. Et, dans la maison blanche, incendiée par le soleil d'août, maison silencieuse et assoupie dans le sourd bourdonnement de la chaleur du Midi, je fis passer mon nom au cardinal, puis j'attendis dans un salon du rez-de-chaussée. Par la fenêtre ouverte, sous le ciel d'un bleu cru, le paysage lointain apparaissait, à demi coupé par les stores baissés et la campagne semblait comme couchée, immobile et lasse, endormie dans la lumière, sous le clair soleil.

Un jeune prêtre, fort aimable, vint nous dire avec empressement que Son Éminence allait descendre et l'accent d'une voix forte, mâle et gutturale arriva bientôt jusqu'à nous. Puis la porte s'ouvrit et, sur le seuil, emplissant presque de sa carrure le cadre des battants ouverts, le cardinal apparut, superbe, avec sa large poitrine, sa barbe faisant une tache blanche sur le rouge. Tel que l'avait peint Bonnat. Une apparition d'autrefois, la vision de quelque prélat du moyen

âge, capable de manier à la fois la crosse et la masse d'armes, comme ces évêques qui combattaient après avoir béni et abordaient, à Bouvines, un Salisbury, parmi les chevaliers de fer.

Le visage du cardinal eût semblé rude si toute cette physionomie n'eût été adoucie et illuminée par un bon sourire indulgent, un peu triste, la souffrance tirant déjà, comme par deux fils visibles, les commissures des lèvres. Sur le rouge vêtement de Mgr Lavigerie, une croix de diamants brillait et comme Velazquez eût recherché le rouge sur rouge, le cardinal portait un anneau, orné d'un rubis qui, sur sa robe, jetait un éclat de braise.

Il me parut essoufflé, douloureusement atteint, et dès les premiers mots, après un paternel accueil fait au rhétoricien qui m'accompagnait et qui le contemplait, il me parla de sa santé, prononça en souriant le mot d'hémiplégie et ajouta :

— J'ai consulté Charcot, le roi de la névrose. Il ne m'a peut-être pas dit la vérité. La médecine est la seule profession où il soit permis de mentir.

L'état de ses nerfs l'occupait sans le préoccuper, et il s'exprimait sur sa situation avec un détachement plein de bravoure :

— J'ai pris des rhumatismes dans un pays où il y a toujours 40 degrés et où parfois il y en a 50. Ici, cette chaleur torride, qui doit vous accabler — et il regardait, au loin, les champs de maïs — pour moi, c'est le printemps ! J'ai un surmenage nerveux tombé sur un tempérament de rhumatisant.

Sa constitution robuste, son âge relativement peu

avancé — soixante-quatre ans — permettaient qu'on lui parlât, en toute sincérité, d'une espérance, d'une certitude de guérison. Mais le cardinal ne se laissait point aller à cet espoir. Il avait pris son parti. C'était le soldat qui voit venir la balle et qui ne la craint pas. Il eut hâte de passer à un autre sujet, qui l'intéressait plus que sa propre personne — son œuvre. Et avec une sorte de verve gasconne qui n'excluait point la majesté sacerdotale, il nous parlait des difficultés que créait à cette œuvre l'adhésion faite par lui à la République, les souscriptions de certains catholiques brusquement interrompues, coupées net, la suspicion entrant dans tels et tels cerveaux étroits; puis, avec un accent de conviction supérieure, il nous dit comment il avait compris et traduit la pensée de Léon XIII, qu'il déclarait un des esprits les plus élevés de ce siècle et le pape le plus intelligent de toutes les nécessités, de toutes les tristesses, de tous les redoutables problèmes du monde moderne qu'on pût rencontrer.

C'était, ce fut pendant plus d'une heure, dans la maison close de Cambo, une causerie charmante. Le prélat passait de ces questions de socialisme et de politique aux menus ennuis d'une existence comme la sienne, assiégée par les reporters, dans ce Paris où il venait consulter les médecins.

— Je crois, me disait-il en souriant, que ce qui me fait aimer le désert, c'est qu'on n'y est pas *interviewé*.

Et sa pensée, ses souvenirs allaient bien vite vers cette Afrique où ses Pères Blancs l'attendaient.

— Vous y retournez?

— Dans trois semaines. Je suis le chef. Je dois

donner l'exemple et, vous savez : — je les commande, donc je les suis !

Sur l'Afrique, les Arabes, le cardinal avait des observations d'une psychologie piquante.

— Les Arabes sont très fins. Quand je passe devant des mendiants, ils savent bien comment il faut demander l'aumône. Ils me disent : « *La charité pour l'amour de saint Louis, monsieur le cardinal !* » Le roi des croisades est, du reste, demeuré populaire dans ces imaginations africaines. Un autre saint, saint Augustin, évêque d'Hippone, s'est même confondu pour eux en une sorte de personnage légendaire, à demi arabe et qu'ils appellent *Sidi Boussaïs*. Pour nous, la chapelle de Saint-Augustin est une église chrétienne; pour eux, c'est la mosquée de Sidi Boussaïs.

Monsieur le cardinal ! Ce titre que lui donnaient les Arabes était aussi populaire à Oran, à Tunis, à Kairouan, que dans notre France. Les marabouts algériens vénéraient le prêtre franc. Un jour que le cardinal visitait à Jérusalem la mosquée d'Omar, le grand marabout — chose étrange — dit au prélat catholique, au *roumi*, de pénétrer dans la mosquée sans se déchausser, comme lui, le prêtre mahométan, pouvait seul le faire.

— Monsieur le cardinal, dit le grand marabout, vos chaussures sont aussi saintes que les miennes !

Le nom de M. de Lesseps vint dans la conversation. Le cardinal avait répondu, un jour, à quelqu'un qui lui parlait d'une candidature à l'Académie française : « Encore faudrait-il savoir qui il s'agirait de remplacer.

Me voyez-vous succédant à M. Labiche? Qu'est-ce que je pourrais bien dire sur son compte? Je ne vois qu'un siège qui puisse me convenir, celui de M. de Lesseps : il sépare les continents et moi j'essaye de les unir. »

M. l'abbé F. Klein a rapporté le mot dans une vibrante étude sur le cardinal Lavigerie. Mais le cardinal ne manifesta pas même devant moi le désir de succéder à M. de Lesseps. Il parla de celui qu'on appelait naguère le grand Français avec une émotion profonde et patriotique. Il opposa le déclin attristé, amer et sombre de ce vaincu à cette longue série de succès qui avaient, jusqu'à l'aventure du Panama, marqué cette vie militante. Il eut, pour peindre cet écroulement, des paroles de patriote et de prêtre. C'était à la fois lugubre et beau. Que n'a-t-il pu entendre le cardinal, celui qui déjà sentait alors l'ombre monter jusqu'à son cerveau empli d'une idée unique, absorbante et cruelle! C'était l'évocation, par un grand orateur, des heures de lumière, des journées de gloire, devant le trou noir de la fin. C'était le souvenir du passé d'hier, le canon saluant le drapeau tricolore frissonnant au mât du premier vaisseau français qui franchissait l'isthme de Suez. C'était l'acclamation du monde emportant le triomphateur de la veille devenu le découronné du lendemain. Et il y avait une générosité ardente et comme un reflet des chères et fécondes illusions d'autrefois dans cette causerie à cœur ouvert, dans ce jugement du prélat qui ressemblait à une absolution tombée de haut. Absolution, il prononça le mot.

Puis, revenant à lui-même et, avec un accent de résignation souriante, d'abdication de toute gloriole

devant l'immense gloire entrevue par delà son tombeau de Carthage :

— C'est bien fini, me dit-il. On ne mettra pas sur ma tombe : *de l'Académie française !*

Ce qui me séduisit surtout dans cette longue et cordiale causerie de l'homme éminent que nous écoutions, ce fut la façon dont cet enfant du pays basque parla de son coin de terre, en fils épris des traditions, des légendes, du cœur même de la contrée natale.

Avec une éloquence chaude, une érudition non affectée, sûre et aimable, il parlait de ce peuple basque, si particulier, batailleur et brave, original dans ses mœurs, dans ses traditions, dans sa langue et dont M. Taine a pittoresquement rendu la vaillantise un peu farouche lorsqu'il a conté la vieille légende de Pé de Puyane.

— Je croirais volontiers, nous disait le cardinal, que le pays basque est un débris, un morceau de cette Atlantide dont parle Platon et qui, en une nuit, s'engloutit dans la terre entr'ouverte. Ces Pyrénées! Le nom est grec. Hercule prolongeait une chaîne de montagnes, entassait rochers sur rochers pour faire une tombe à Pyrène, descendante de Tubal et reine d'Espagne. Don Jacinto Verdaguer a chanté l'aventure dans son poème catalan. C'est la fable, cela, c'est le rêve. Mais la réalité nous parle et nous presse. Le Pyrénéen a du feu dans les veines comme dans la racine de son nom. C'est un peuple ardent, aventureux, épris de l'au delà. Le Basque adore le jeu de paume et les querelles. J'aime cela : batailler, c'est vivre. Il émigre aussi, quitte ses Pyrénées pour aller chercher

fortune au nouveau monde ; mais il revient au pays. après avoir vendu des peaux de buffle ou fait bien des métiers et s'achète quelque logis semblable à ceux que vous avez pu voir sur la route de Bayonne à Cambo, et on appelle ici ces retours de la République Argentine ou des États-Unis, des *Américains-Basques*. Mais, chose curieuse, parmi mes Pères Blancs, je n'ai peut-être que quatre ou cinq moines venus du pays basque. Presque tous mes soldats de la foi sont ou Bretons ou Belges. Mes compatriotes ont peu répondu à mon appel.

Et le cardinal ajouta, avec un bon sourire :

— Nul n'est prophète en son pays!

Mais je sentais qu'il l'aimait d'un amour puissant, ce pays dont nous apercevions, par la fenêtre, les champs de blé, les maïs et, au loin, là-bas, les montagnes caressées du vent de mer. Il en parlait, je le répète, avec une émotion mâle, cordiale et profonde. Il revenait, las des fatigues de la terre d'Afrique, chercher le repos dans ce coin des Pyrénées où, le dimanche, il allait parfois dire la messe et parler à ces paysans, dont les noms, aux syllabes gutturales, se lisent, harmonieux et rudes, sur les pierres grises du cimetière. Combien étaient couchés là, sous ces pierres, des *vieux* qui l'avaient peut-être jadis vu tout petit! Il retournait au pays où il avait joué, enfant, d'où il était parti comme pour une autre croisade, l'humaine croisade contre l'esclavage et l'ignorance. Et, loin du bruit, loin du désert, loin aussi des polémiques irritantes et du tapage de la vie, il respirait l'air des montagnes, et, songeant à l'Atlantide,

monde disparu, délicieux et féerique, il se disait qu'il avait peut-être avancé d'un pas la marche des hommes vers cette Atlantide nouvelle, celle de l'avenir, rêve de félicité et de liberté que les uns appellent par la colère et la haine et les autres, pionniers de charité comme le cardinal à barbe blanche, par le dévouement et par l'amour.

Une seule fois, chez ce robuste au front pourtant déjà touché par la mort, une pensée mélancolique vint, attristée. Et je l'entends encore murmurer :

— Peu de gens, bien peu de gens ont la vocation supérieure : l'humanité !

Mais ce ne fut qu'une sorte de nuée légère dans une causerie étincelante, chaude comme ce beau jour d'été pyrénéen. Il fallut que je prisse congé du cardinal. Il nous retenait, caressant et comme heureux de causer. Sa voiture l'attendait à la porte cependant pour le mener sur la Hauteur, dans l'air plus vif, là-haut, d'où l'on voit l'Adour et, plus loin, le large...

Le cardinal nous conduisit jusqu'au seuil de son logis et je revois — je reverrai toujours — devant cette maison blanche dans le soleil, cet homme rouge, à haute stature, droit et fier, nous accompagnant de son salut, de son bon sourire et de son geste, qui, avec celui du semeur, est le plus auguste des gestes humains : le geste du père qui bénit un fils.

Oui, je le reverrai toujours. Sur cette terre d'Afrique, où il a fait aimer et honorer le nom de la patrie, il me semble qu'il est mort debout, ce grand Français. Il me semble que cette pourpre du cardinal, qui rayonnait sous le soleil pyrénéen, est comme enve-

loppée, là-bas, du drapeau tricolore. Et quand je pense à cette causerie délicieuse dans la maison blanche de Cambo, je me rappelle aussi ce mot — qui est pour notre pays un inoubliable hommage — le mot jeté, l'autre jour, par un étranger à la Chambre des députés de Vienne :

— Un Lavigerie a plus fait pour l'humanité qu'un Moltke !

XXXVII

A propos d'un cercueil d'enfant. — De la pitié. — Victor Hugo, Michelet et Tolstoï. — Armes françaises, âmes russes. — La guerre. — Le *Non agir*. — Réflexions d'un passant sur le travail et sur la haine. — *De Paris au Volga*. — Tolstoï et la littérature française. — La science et le progrès. — Les médecins. — Le grand remède : le travail. — Le paradoxe d'un homme d'action. — Les artisans de haine. — L'enterrement du petit martyr.

25 décembre.

L'admirable livre de Tolstoï, *Résurrection*, me fait penser à ce que j'écrivais jadis à propos de la mort du petit martyre de la rue Vaneau.

« On a enterré hier un pauvre petit être qui a eu sur sa bière autant de fleurs et derrière son convoi autant de gens qu'en pourrait avoir une comédienne applaudie. A la même heure, on jugeait, en Belgique, le procès en divorce d'un prince et d'une princesse qui, dans le naufrage de leur bonheur, se disputaient ces épaves : leurs enfants. L'enfant innocent de toutes

nos querelles, irresponsable de toutes nos misères, l'enfant à qui nous léguons, par atavisme, nos tares et nos maux, a conquis, dans la société moderne, un rang qu'il n'avait pas autrefois. Ce temps-ci est fait de pitié. Sans doute, il ne faudrait pas longtemps gratter l'homme comtemporain pour retrouver, sous l'épiderme, le barbare, la brute primitive. Qu'une catastrophe arrive, une guerre, une peste, tous les instincts sauvages se développent, ou plutôt éclatent brusquement, en même temps que l'héroïsme fleurit sur ces bourbiers ou ces charniers. Mais certainement la pitié, la sainte pitié, n'a jamais fait battre avec autant de puissance le cœur des humbles, rempli l'âme des foules. »

Je dirais volontiers que le bon, le grand Tolstoï est pour beaucoup dans cet apitoiement général qui mènera peut-être, par l'horreur, à l'abolition de la guerre et qui se traduit, en attendant, par un accès de sensibilité tout à fait aigu autour du cercueil d'un enfant martyrisé, je dirais que le philosophe de Yasnaïa-Poliana a imbibé aussi de larmes *l'âme française* après *l'âme russe*, si Victor Hugo ne l'avait précédé dans son apostolat, comme il a précédé Dostoïevsky en ramassant dans la boue la pauvre Fantine.

Le sentiment de la pitié, aujourd'hui si puissant en nous, deux hommes nous l'ont donné, Michelet et Hugo : Michelet en évoquant les souffrances des siècles lointains, puis en se penchant sur l'insecte, en suivant le vol de l'oiseau, Victor Hugo en dégageant de toute laideur, de toute faiblesse, de toute chute, ce qu'il

peut y avoir encore de la beauté morale, de tendresse ou de clarté :

> J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
> Parce qu'on les hait...

Les pustules du crapaud l'apitoyaient autant que sa plainte monotone et douce. Il allait, d'instinct, aux souffrants. Son œuvre est un plaidoyer pour les petits. Et surtout, surtout il a aimé l'enfant, il l'a fait aimer, il l'a défendu, célébré, consolé, chanté. « Le paradis, nous disait-il, un soir, ce serait les parents toujours jeunes et les enfants toujours petits. » Paris a gémi sur le martyre physique du petit Pierre. Victor Hugo nous avait fait pleurer sur le martyre moral, plus cruel encore, du petit Paul. Tous les enfants qui qui souffrent ne souffrent pas des coups qu'on leur donne. Il en est qui meurent de l'affection qu'on leur refuse.

Le *Petit Paul !* Un poème de tristesse poignante et d'amour exquis. L'enfant, l'enfant de trois ans, livré à une marâtre, n'ayant pour tout appui que le grand-père qui l'aime, pour toute caresse que les doigts osseux de l'aïeul passés dans ses cheveux blonds ! Le grand-père mourant, les douleurs de l'abandonné, les joujoux du petit confisqués pour l'*autre*, donnés au fils de la marâtre... On se rappelle ce récit presque aussi dramatique et douloureux que les *Pauvres Gens* et petit Paul allant par une nuit de neige, au cimetière où repose l'aïeul pour l'appeler au secours...

> ... Puis il était tombé mort sur la terre,
> A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
> N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

C'est un peu un drame de ce genre qui a secoué la foule, lui a donné le frisson, a provoqué le courant de sympathique aboutissant à ces funérailles fleuries, un peu théâtrales, mais touchantes. Nous devenons d'une émotivité singulière et saisissons avec un empressement fébrile les moindres prétextes à *manifestations*. Ici, le sentiment est généreux autant qu'il a été irrésistible. C'est encore Victor Hugo qui assure dans une autre de ses poésies, *Fonctions de l'enfant*, que les petits sont là pour rappeler aux forts qu'il y a des bontés, des pitiés, des pardons en ce monde et que nous ne vivons pas seulement par la lutte, la colère et la haine.

Il suffit quelquefois de ce doux petit être,
Plus beau qu'un soldat et plus pensif qu'un prêtre,
Pour rallumer soudain, sous son vol d'alcyon,
Dans une populace un cœur de nation.

L'enfant-martyr aura fait ce miracle. Le *Petit Paul* de Hugo a moins ému que la vulgaire complainte du *Petit Pierre* de la rue Vaneau. Toutes les belles paroles de Tolstoï pèsent moins qu'une des plaies du petit cadavre. *Vide manus*. Et je voudrais savoir ce que pense le grand écrivain russe de ce concert de pitié de cette explosion de larmes éclatant au milieu de la ville qui passe pour la plus légère, la plus sceptique et la plus indifférente du monde.

Calomnie, du reste. A Paris, la foule est profondément sensible. Il y a un sauveteur dans tout badaud, qu'un homme tombe, des centaines de bras se tendent pour le

ramasser. On se sent perdu, broyé dans la foule anglaise qui *fonctionne comme une machine géante*; la foule parisienne va devant elle comme un ruisseau où l'on a pied.

Léon Tolstoï la connaît-il? Il suit de loin tout notre mouvement littéraire et, dans un curieux chapitre de son volume intitulé *De Paris au Volga* M. Henri Lapauze nous trace de l'intérieur de Tolstoï à Yasnaïa-Poliana un fort joli tableau de ce genre. Voilà bien, dans cette « Soirée chez le comte de Tolstoï », le Moïse michelangesque, à barbe de fleuve, dont la photographie et les gravures ont popularisé les traits. Tolstoï reçoit avec bonne grâce le journaliste français et se livre à lui, parlant de Dumas, de Flaubert, de Zola, de Maupassant, qu'il admire, et en parlant en toute liberté, regrettant les déformations volontaires qu'imposent à notre langue française quelques écrivains nouveaux.

Ce Tolstoï nous attire et nous trouble. On le subit et on le combat. Son évangélisme supérieur voudrait supprimer tout patriotisme pour en finir avec toute guerre. Il est sans nul doute en avance sur nous, et vienne le temps où l'homme ne tuera pas son semblable, tout simplement parce qu'il porte une tunique d'un drap d'une autre couleur que la sienne! « Sait-on de combien d'assassinats se compose une bataille? » avait déjà dit Alfred de Vigny. Cet avenir d'humanité que Tolstoï réclame, je le salue d'avance! Mais l'aurore se lèvera-t-elle jamais sur ce jour béni?

Je questionnais naguère sur Léon Tolstoï mon ami Verestchagin. Je me figurais l'auteur de *la Guerre et la*

Paix, haut de taille, imposant, un peu semblable à Ivan Tourguenef, *le bon géant*.

— Pas du tout, me répondait le peintre, Tolstoï est aujourd'hui un petit vieux courbé (il n'a pas soixante-dix ans), qui marche appuyé sur sa canne. Robuste, du reste, actif, mais petit.

Et pourtant, devant sa large tête à barbe blanche, on dirait volontiers, comme Gœthe devant un portrait de Thomas Carlyle jeune :

— Il a l'air d'un géant!

Avez-vous lu son dernier travail sur le bonheur du *Non agir?* Il paraît que nous nous agitons beaucoup trop, que nous travaillons trop et que l'humanité serait beaucoup plus fortunée si elle se contentait de ce que la nature lui donne et si, au lieu de lutter pour satisfaire ses désirs, elle les restreignait, tout simplement. La doctrine n'est pas neuve. Un philosophe chinois, Lao-Tseu, a depuis longtemps déclaré que tous les malheurs des pauvres hommes viennent non point de ce qu'ils négligent de faire ce qui est nécessaire, mais de ce qu'ils font ce qui ne l'est pas.

Ils agissent et ils ne devraient pas agir. Le *non agir*, selon Tolstoï, serait le salut de l'humanité. J'avoue que le travail me paraît, au contraire, le seul consolateur vrai qui soit en ce monde. Travailler, ce n'est pas seulement accroître son œuvre ou son bien-être, c'est *oublier*, c'est, si je puis dire, meubler sa prison.

Tolstoï n'est pas de cet avis. Il déclare d'abord que tous ceux qui travaillent à de certains labeurs qu'il déclare redoutables, malsains ou inhumains, seraient fort utiles à l'humanité en ne travaillant point. Par

exemple, les fabricants et vendeurs d'opium, de tabac, d'alcool, les débitants d'absinthe, les inventeurs d'agents de destruction, de fusils à tir rapide et de canons nouveaux modèles, les joueurs à la Bourse, les geôliers, etc. « Le bourreau aussi travaille, dit Tolstoï ». Le bourreau, que Joseph de Maistre regardait comme la clef de voûte de la société et que le philosophe russe condamnerait volontiers au repos forcé. Mauvais labeur, à son avis, que celui des *travailleurs de la mort.*

Mais, à vrai dire, les empoisonneurs et les tueurs d'hommes ne sont pas les seuls travailleurs que Tolstoï déclare nuisibles. La science même lui inspire des réflexions qui ne déplairaient point à M. Brunetière. Présidant un banquet d'étudiants, M. Zola leur avait répété, pour la millième fois, ce qu'on dit aux jeunes gens depuis le bon La Fontaine et ce qu'on leur disait avant même la naissance du fabuliste :

Travaillez, prenez de la peine...

Tolstoï, tout au rebours s'écrie avec chaleur :

— Surtout, ne faites rien ! Si le travail n'est pas un vice, il n'est pas une vertu, et tout le malheur du monde vient de ce que l'homme veut agir.

« Tout le mal vient d'ignorance », disait un autre. Non, affirme Tolstoï, tout le mal vient de l'action « Le royaume des cieux » sur terre est dans le *non agir.* Quel est ce réformateur extraordinaire qui prétendait qu'il fallait faire table rase de tout ce que nous savons, de cette science qui nous écrase, de l'industrie, des œuvres, des livres, tout désapprendre, revenir à

la bestialité primitive et, avec elle, refaire une humanité plus vigoureuse, plus saine, partant plus heureuse ?

Je ne crois pas que Léon Tolstoï puisse aller jusque-là dans ses conclusions. Et d'abord, si l'on jetait au vent les livres on en perdrait de trop beaux vraiment, tel que *la Guerre ou la Paix* ou *Anna Karénine* ; mais ce culte du *non agir* qu'il prêche maintenant (tout en travaillant à de nobles œuvres) nous conduirait droit à une société étrange où les hommes resteraient en contemplation avec la pensée pure, comme des fakirs. Ils s'aimeraient davantage et se rapprocheraient un peu plus du christianisme pur, dit Tolstoï. Mais agir pour les pauvres, combattre le mal, se dévouer, lutter, n'est-ce pas une destinée supérieure ? Je ne crois guère qu'aux affections actives. Et, encore une fois, si le bonheur existe sur cette terre, c'est dans le travail qu'on le rencontre. Le travail humain, amoncelé, a décuplé la vie humaine. Cette science, contre laquelle on s'arme et qu'on raille parce qu'elle n'assure pas à l'homme la paix de l'âme (où est-elle la paix de l'âme ?), parce qu'elle ne le guérit ni de ses amours déçues ni de ses ambitions renaissantes, a du moins relevé la moyenne de l'existence des pauvres êtres qui rampent sur la croûte terrestre.

On se plaint parfois de l'âpreté des médecins, de l'activité morbide qu'ils déploient dans leur *struggle for life*. Savez-vous pourquoi ce métier, cet admirable métier de médecin, est devenu si difficile ? C'est que les clients sont plus rares. C'est que la médecine c'est que la science si calomniée, a non seulement

atténué la force de la maladie mais diminué le nombre des malades.

On est moins malade et on meurt moins, ceci est un fait.

Et fallait-il donc condamner au *non agir* tous ces savants qui, du fond de leurs laboratoires ou dans les salles d'hôpitaux travaillaient à cette œuvre dont les statistiques nous donnent en chiffres irréfutables les éloquents résultats? M. Lapauze nous apprend qu'une des filles du comte Tolstoï, Mlle Marianne, qui s'est faite le médecin bénévole de Yasnaïa, s'en va, par les isbas, porter ses soins, donner des médicaments aux malades. Elle s'est faite l'émule de ces sœurs de charité que Tolstoï lui-même vit, à l'assaut de Malakof, venant relever les blessés, tandis que Français et Russes s'arrêtaient respectueusement dans leurs carnages fratricides pour les laisser passer, les saluer... Le comte Tolstoï voudrait-il donc condamner au *non agir* la bonté, la science acquise (car il a fallu travailler pour savoir), le dévouement de sa noble fille?

Ne donnons pas pour mot d'ordre le *non agir* à une société préoccupée surtout de plaisir facile, du bonheur à crédit, du repos qui ne s'achètent par aucun effort. Le *non agir* de Léon Tolstoï deviendrait bien vite et très facilement le *farniente* de lazzarone étendu sur la grève et à qui suffient l'air du ciel, la mer bleue et une pâte de macaroni.

Ce qui différencie, je le sais bien, du *farniente* du *non agir* de Tolstoï, c'est que le maître écrivain russe n'entend pas qu'on néglige d'agir pour sa propre perfection morale et pour le bonheur d'autrui. Il

proscrit le travail inutile, meurtrier de l'âme, à son avis, mais il prescrit le travail moral, celui qui perfectionne l'individu humain. Soit. Mais expliquez donc cette différence à la foule ! Entre l'évangélisme de Tolstoï lui disant : « N'agis pas » et celui du mauvais conseiller lui répétant : « Ne fais donc rien ou fais *du plus facile* », elle ne verra qu'un même enseignement, elle donnera un sens identique à des paroles de valeurs différentes.

Agissons, au contraire, agissons toujours. Le *non agir*, nous le pratiquerons trop tôt un jour, dans le tombeau. En attendant, oublions dans l'action le fardeau, le tracas, la lourdeur, les déceptions de la vie. Que la fatigue du travail dompte cette fatigue de vivre dont les pessimistes nous rabattent les oreilles, ces pessimistes dont la plupart sont d'ailleurs préoccupés de bien vivre. Le conte de la vie s'achève, tandis qu'on bâtit des contes, disait Diderot. Les duretés de la vie s'adoucisssent tandis qu'en travaillant on fait des rêves.

Mais *n'agit-il* donc point, ce comte Tolstoï qui nous conseille, vante et proclame la beauté du *non agir ?* Il agit par ses écrits, il agit par son exemple. Littérateur, soldat, philosophe, réformateur, sa vie n'est qu'une longue action. Et une action pour le progrès dont il nie les avantage, pour ce dont l'outillage l'effraye et qui, malgré les locomotives, les télégraphes et les téléphones l'amène à cette conclusion : *Nous ne sommes pas meilleurs que nos ancêtres.*

Encore une fois, si, nous sommes meilleurs et, malgré nos égoïsmes inhérents à l'animal-roi, nous avons un sentiment plus profond et plus tendre de la pitié humaine. Là encore, sur ce point, l'auteur de *Résurrection*, l'apôtre du *Non agir* a *agi*. On pourrait voir tout un symbole dans l'enterrement du petit martyr qui a fait verser des larmes jadis à des milliers de personnes. Ce besoin de coucher le pauvre corps du bébé mutilé sur des coussins de soie blanche, d'appuyer cette tête sur un oreiller de dentelle, de recouvrir ces jambes maigres d'un couvre-pied orné (ma foi oui, d'un ruban rouge), cette manifestation d'irrésistible, d'autres diront de puérile émotion, témoignent d'un attendrissement non d'un apitoiement général. Or, qui a infiltré ce sentiment de pitié dans les âmes ? Je le répète, quelques écrivains, de puissants esprits qui sont, avec les savants vainqueurs de la mort, la gloire de ce siècle. Et Tolstoï est de ceux-là. Il peut tout à son aise prêter le culte du *non agir* ; toute son œuvre est une action contraire à ce *non agir*.

Je lisais hier, dans un livre dont le titre m'échappe — peut-être en un volume de Mémoires militaires — que ce temps-ci a trop attaché de prix à la vie humaine, qu'autrefois on larmoyait moins et l'on savait mieux mourir. J'ignore si l'on mourait moins bien à Smolensk qu'au Tonkin ou à Madagascar ; mais les soldats du génie qui naguère, sous le soleil et dans la fièvre, creusaient la route où passèrent les conquérants de Tananarive valent bien, ce semble, les pionniers du général Haxo travaillant à mi-corps dans la Bérésina. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui on sait le prix

de la vie humaine, c'est qu'on pèse le sang versé, ce sang de France qui a coulé par torrents un peu partout, depuis cent ans; c'est qu'un enfant qui meurt injustement fait couler des larmes et donne à réfléchir à la conscience publique; c'est qu'on hait la guerre, qu'on la fait par devoir, non plus par bravade et par plaisir, et qu'aussi bien (c'est une remarque de M. G. Ferrero) les armées modernes, les armées bourgeoises sont pour cela même plus héroïques que les armées d'autrefois.

Et cette horreur de la férocité, cette haine de la guerre et cette *grand'pitié* qui emplissait le cœur d'une Jeanne d'Arc allant au combat, qui les a le plus puissamment exprimées que l'ancien combattant de Sébastopol, devenu l'écrivain de la campagne de 1812? Le *Non agir* de Léon Tolstoï est, je le répète, la plus vaillante et la plus constante des *actions*.

Ce qu'il faut dire — et ce qui est vrai — c'est qu'en dehors de ce qui est l'amour de l'humanité Tolstoï ne voit pas grand'chose d'utile en ce monde. Il a raison. La vie est courte et, dans ce passage d'une brièveté si étonnante, dans ce transfert d'un point connu à l'inconnu, tout homme qui, pouvant faire œuvre d'amour, fait œuvre de haine est effroyablement coupable. Nous n'avons qu'un instant à passer sur terre. Si nous le remplissons d'insultes, de calomnies, de colères, de rancunes, de mensonges, quel personnage jouons-nous donc? Lorsque je rencontre quelque insulteur attitré ou quelque artisan de haine, il me semble voir un passager qui, sur un

radeau allant à la dérive, injurie les naufragés au lieu de se mettre avec eux à la manœuvre. A quoi bon s'entre-dévorer? La fin de tout n'est pas loin. Le *non haïr* est encore plus utile que le *non agir*.

Et ce sont, par ces jours tristes et gris de Décembre, les réflexions qu'ont fait naître en l'esprit d'un passant la lecture d'un maître-livre qui semble les *Misérables* en costume russe et le ressouvenir des écrits d'un grand philanthrope bien vivant, de ce Tolstoï que je voudrais connaître, lui, l'apôtre russe, comme j'ai connu et aimé Victor Hugo, la poète de la Pitié.

XXXVIII

Le dix-neuvième siècle agonise. — Un vers de Victor Hugo. — L'*Anno santo*. — La devise de H. Meilhac. — Un Parisien à sa fenêtre. — Gavarni. — La statue de Jules Simon et le monument d'Alphand. — Champigny. — Le 31 décembre dans l'univers. — Les forts de Metz — Le Christmas de 1899. — Boutiques du boulevard. — Noël. — Souvenirs d'enfance. — Les numéros de Noël. — Une légende d'Alsace. — Le Tœnnikel de *Bonheur*. — La réception de M. Lavedan. — Hortense Schneider et Aimée Desclée. — Comment Alexandre Dumas fils jugeait la créatrice de *Froufou*. — Nora et Mme Sorma. — Acteurs anglais et comédiens allemands. — Le général Guioth. — Souvenir de l'inauguration de la statue du duc d'Aumale. — L'histoire. — Un anniversaire. — *Brumaire*. — Un livre de M. Ed. Noël et une lettre de M. Léon Bourgeois. — Le dix-neuvième siècle. — Au gui le vingtième siècle!

28 décembre.

Fin d'année! Fin de siècle! Car, on aura beau dire, avec le changement du millésime, chacun de nous va croire que le vingtième siècle commence le lundi 1er janvier 1900. Mathématiquement, c'est une erreur. Un siècle n'est achevé que lorsque la dernière heure des cent ans a sonné, et Victor Hugo, bon mathéma-

ticien pourtant et qui, coquettement, se vantait devant M. Joseph Bertrand d'avoir fait de la trigonométrie, Victor Hugo se trompait lorsque parlant de sa naissance il déclarait que

Ce siècle avait *deux ans*: Rome remplaçait Sparte!

Le 26 février 1802 « ce siècle » avait achevé depuis deux mois à peine sa première année et exactement le poète devait écrire :

Ce siècle avait *un an*...

Ces raisons scientifiques ne prévaudront pas contre le sentiment public. Le siècle finira, pour tout le monde, dimanche soir et le vingtième siècle commencera avec la semaine prochaine. Je sais des vieillards, très pressés de voir se lever l'aube d'un siècle futur; ne leur enlevons pas leurs illusions et ne les condamnons pas à attendre encore une année le siècle nouveau. Il semble, en effet, qu'avec un nouveau siècle de nouvelles idées vont se lever sur le monde. Il y a comme un rajeunissement dans ce vieillissement d'un *an neuf*, dans ce lever de soleil sur un siècle inconnu. Un vent d'espoir souffle sur cette année 1900 que le pape Léon XIII vient de proclamer *année sainte* et dont la France va faire la grande année de l'Exposition des labeurs humains.

Pure affaire d'imagination. Un siècle succède à un autre comme le matin au soir et le soir au matin et « la séance continue ». Nous personnifions dans une sorte d'être vivant le siècle qui agonise. On dirait vraiment qu'un siècle est une créature d'ordre spécial destinée à

vivre centenaire et qui subit, comme l'être humain, les années de déchéance après avoir eu les années de croissance et de virilité.

— N'avez-vous pas remarqué l'ironie de nos façons de parler ? me disait, l'autre jour, un spirituel homme politique au déjeuner donné par M. Paul Deschanel en l'honneur du grand-duc Vladimir. Nous répétons, avec une apparente bonne foi : « *Le siècle se fait vieux ! Il est bien fatigué le pauvre dix-neuvième siècle !* Il a tant produit, tant travaillé ! Il meurt de lassitude ! » C'est nous qui mourons, c'est nous qui sommes las, ce sont les générations qui se succèdent les unes aux autres et disparaissent les unes après les autres ; mais les siècles ne sont que des divisions de temps imaginées par les hommes, de simples petites tranches d'éternité dont nos existences sont les miettes. Le dix-neuvième siècle n'est pas sénile, le vingtième siècle n'est pas vagissant. Celui-ci et celui-là s'appellent tout simplement l'éternelle vie !

Je retrouvais, tout à l'heure, autour du monogramme de Henri Meilhac, sur le papier à lettres de l'académicien, sa devise ; *Lente dies, celeriter anni.* C'était bien là ce que devait penser ce Parisien raffiné et lassé à qui les journées devaient en effet paraître longues, les soirées surtout, tandis que les années qui passaient, passaient, lui semblaient rapides. C'était un philosophe dans son genre, à la façon de l'homme qu'il admirait le plus après Musset : Gavarni. J'ai vu Gavarni en sa petite maison de l'avenue du Bois-de-Boulogne, Gavarni vieilli et malade, regarder à travers sa fenêtre ouverte, et du fond de son fauteuil, passer,

repasser, caracoler, papillonner ou papoter, les jolies Parisiennes dont il avait dit les ruses et les élégants cavaliers dont il avait crayonné les folies. Le peintre des « fourberies de femmes » n'avait plus qu'un sourire de pitié, un sourire revenu de tout, pour ces dupes de l'immortelle duperie qui défilaient là devant lui, comme des fantômes. J'imagine que Meilhac avait le même sourire lorsqu'il regardait les passants, les équipages, les flâneurs du boulevard, du fond de cette salle du restaurant Durand où il déjeunait d'ordinaire.

Jules Simon aura sa statue sur cette petite place de la Madeleine, à l'endroit où s'élève encore aujourd'hui, au-dessus d'une maigre fontaine, je ne sais quelle boule lumineuse entourée de plantes qui ressemble au lampadaire d'une cour de grand hôtel. Pour Meilhac, si on lui donne jamais un buste, c'est près du Bois qu'il faudrait le placer, ou dans quelque allée voisine du pavillon d'Armenonville. Il faut que le cadre s'adapte à l'image. Le monument élevé à Alphand à l'entrée de l'avenue du Bois-de-Boulogne est, par exemple, admirablement situé. Le grand ouvrier du Paris de luxe que nous avons grâce à lui semble, avec ses collaborateurs ordinaires, les Bouvard, les Dalou, continuer là son œuvre. Il se dresse à l'endroit même où il a travaillé, à deux pas des cavaliers et des amazones qui montent les gradins pour se mettre en selle et, par ces jours d'hiver, galopent dans la brume, la buée chaude des naseaux de leurs chevaux montant, sorte de fumée plus jaune, dans le brouillard gris bleu du matin.

Ainsi Alphand, debout, son chapeau de feutre mou à la main, robuste, simple, est vivant encore et comme

à son poste. Je me rappelais, en le voyant là, une inoubliable causerie que j'eus avec lui, dans la nuit noire qui suivit la journée de Champigny, au temps du siège. Accomplissant son devoir de soldat, Alphand était aussi ferme, aussi résolu que lorsqu'il faisait son devoir d'ingénieur. Il commandait à ses hommes, à sa légion spéciale, d'un ton à la fois paternel et sans réplique. Il remontait, il aiguillonnait, dans cette nuit d'un froid féroce succédant à une journée de bataille, les énergies qui devenaient mélancoliques. Et tout en parlant d'espérances, nous nous heurtions, dans l'ombre, à des morts!

Le 31 décembre, donc, Paris aura un aspect tout particulier et ce siècle finira par des messes dites en toutes les églises pour célébrer l'*Anno santo.* A la même heure, à minuit, partout dans l'univers, les mêmes paroles et les mêmes prières. On croirait voir, mise en action, la page admirable où Michelet nous peint l'humanité se réfugiant dans les cathédrales pour fuir les terreurs de l'an Mil. Puis, à cette même heure, les forts de Metz, ceux qui portèrent de beaux noms français et qui portent des noms allemands, salueront, à la fois, des hurlements de tous leurs canons, le siècle qui commence et le siècle qui meurt. Et ils frémiront peut-être, en l'entendant, cette salve à l'avenir, les héros de Gravelotte endormis dans leurs fosses! Quel Raffet nous rendra la revue nocturne de ces ombres ainsi troublées dans leur dernier sommeil?

La fin de l'an, avouons-le, aura été triste pour toute la terre. Je ne crois pas que rien soit plus éloquemment

navrant que cette correspondance venue de Londres, l'autre matin, et nous parlant des fêtes de Noël, du légendaire *Christmas*. Ce jour-là, la vieille Angleterre fait une consommation extraordinaire de gui et de houx. Les baies rouges et les goutelettes blanches mêlent leurs opales et leur corail dans la verdure des bouquets de Noël. Et, sous ces sortes de *mais* enrubannés suspendus au plafond des salles de bal, tout beau garçon a le droit d'embrasser la jolie miss sous le *mistletoe*.

Le houx et le gui et les victuailles qui ne sont point vendus, on les donne, en certains quartiers, aux pauvres de Londres. Eh bien, le Londres pauvre a eu trop de gui et trop de houx, et trop de ces oies de Noël célébrées par Dickens, il y a eu trop de « restes », cette année, et la consommation des branches de Noël n'a pas atteint, là-bas, le dixième de ce que la ville immense achète d'ordinaire au jour de Christmas. Christmas endeuillé! La guerre a passé par là.

Paris, lui, a eu son gui gaulois et ses joujoux politiques. Les boulevards flamboient, impraticables pour l'homme un peu pressé, inhospitaliers pour le flâneur. Les bibelots surgissent, polémiques en action, avec allusions à la Haute Cour et facéties à la mécanique. Le joujou, comme la caricature, est toujours de l'opposition.

Cette année, le bonhomme Noël avait, à Paris, emprunté un costume de circonstance et les confiseurs nous ont montré un Noël à la longue barbe traditionnelle blanche comme les frimas, vêtu d'un costume et coiffé d'une casquette de *chauffeur* et conduisant

un ou *une* automobile. Christmas membre de l'Automobile Club! Le bonhomme Noël monté sur un *teuf-teuf* — ce fut l'originalité de notre Christmas parisien.

Noël! A ce nom, tout un monde de souvenirs se lève, du fond du passé, comme par un temps d'hiver, se lèverait du fond d'un brouillard une volée d'oiseaux fantômes. On redevient enfant. On se revoit aux heures d'émotions exquises, quasi peureuses, où l'on attendait sous la chaude couverture, que, doucement, par la porte s'ouvrant en silence, le bonhomme Noël apportât quelque cadeau attendu dans les souliers déposés entre les chenets, tout près de la bûche consumée au fond de la cheminée éteinte. Ah! les battements de cœur de ces heures d'attente! Presque toujours le sommeil avait raison de la curiosité et de l'impatience, et ce l'était que le lendemain, à l'heure du réveil frileux, qu'on s'apercevait qu'il était venu, le Bonhomme Noël, paternel visiteur qui prenait en effet les traits de ces êtres bénis, maintenant disparus et qu'on a l'espoir de rejoindre : le père, la mère, — ou plutôt, car ces noms n'expriment pas assez toute la tendresse vouée par chacun de nous à ces chères mémoires : papa, maman. Les premiers mots que l'homme épelle, les derniers qui, par le souvenir, lui servent de viatique dans le lent, lourd — et si court — voyage!

Hélas! depuis longtemps le Bonhomme Noël ne vient plus visiter les grands enfants aux tempes grises, et tous les souliers de Noël, mis aux foyers calcinés pour tenter les anges, resteraient vides maintenant! La vie se charge d'éculer les petits souliers des babys confiants et pleins d'espoir. Mais quoi! d'autres ont

leurs surprises et leurs joies. Le vieux Noël continue sa ronde et sourit à d'autres. Il a toujours, pour les petits, les mains chargées de cadeaux et le même sourire clément soulève sa barbe neigeuse. Il donne des jouets à d'autres enfants, voilà tout, et les mêmes battements de cœur l'attendent dans les petits lits blancs où les yeux guettent, malgré le gravier du sommeil.

Et voici l'heure des « numéros » de Noël.

C'est l'Angleterre, je crois bien, qui, avant nous, inaugura ces numéros sensationnels de Chritsmas que l'on se passe de main en main dans les familles et pour lesquels les artistes les plus illustres ont souvent imaginé leurs compositions les plus délicates. Telle figure enfantine de J.-E Millais, donnée au *Graphic* et tirée en polychromie, a fait la joie des yeux dans les cottages anglais, en Amérique, en Australie, et les peintres se piquent d'honneur pour ces numéros de Christmas. De même ici, et notre vieux Noël français a trouvé, dans l'*Illustration*, dans le *Figaro illustré*, des peintres et des *novelliers* qui dépassent encore ceux d'outre-Manche.

Là-bas, pourtant, il y a comme une émulation dans cette littérature spéciale. Il n'est point de *magazine*, de publication périodique qui ne publie, en cette saison, de numéro *double*, et je pourrais citer (trait singulier) une fabrique de savon qui, chaque année, édite ainsi, pour *lancer* ses produits, un numéro tiré à un nombre considérable d'exemplaires, pour la plus grande joie des lecteurs et le plus grand profit du fabricant.

Toute cette littérature de Christmas a enchanté notre jeunesse : Dickens, en ses contes de Noël, évo-

quait les fantômes familiers, les spectres de la nuit sacrée. Comme Thackeray, comme Washington Irving, il fit des chefs-d'œuvre exquis dans ce genre intime et pénétrant des *Chritsmas tales*, des *Christmas carols*. Et les illustrateurs aussi luttaient d'invention et de verve avec les écrivains. Je me rappelle les admirables dessins de sir John Gilbert, consacrés à ces souvenirs ou à ces fêtes, telle page entre toutes, d'une allure étonnante et, d'une sorte de rabelaisianisme épique : Charles II frappant de son épée un roastbeef gigantesque, le légendaire roastbeef de la vieille Angleterre et lui disant comme Charles-Quint à Hernani : *Roastbeef, je te fais chevalier !*

Je trouve dans le *Figaro* de Noël, sous le nom du même auteur, une page écrite et une page aquarellisée. M. P. Kauffmann nous dit *la Légende du Tœnnikel*, une vieille légende d'Alsace, consolante et triste à la fois, et qui fera songer plus d'un enfant des chères provinces perdues, à l'heure où l'on fêtera Noël autour du sapin venu de *là-bas*, aux racines encore entourées de terre alsacienne, comme les fibres des cœurs des fils de l'Alsace sont entourées de chair française! Les bonnes vieilles gens de Tœnnikel, près de Ribeauvillé, et bien d'autres, au pays des Vosges, content volontiers qu'autrefois, il y a longtemps, longtemps, longtemps, une mer, la vaste mer, baignait toute cette contrée alsacienne et le pays de Bade et le Palatinat. Immense grand lac devenu le coin de terre noir des forêts de sapins.

Or, ils vous diront, les vieilles gens, que lorsqu'un siècle finit — comme va finir celui que nous avons

vécu — le vieillard le plus sage et le plus pur du Tœnnikel est transporté au milieu de cette mer qui, pour une nuit, la dernière du siècle qui meurt, enveloppe mystérieusement, recouvre la terre, les montagnes, les villes, les clochers d'Alsace. Et, comme la ville d'Ys au fond de la mer bretonne, les églises, les logis, les burgs d'autrefois apparaissent au vieillard qu'entourent les cygnes-fantômes, se découpent, là, sous l'eau limpide, groupés autour du fier Munster de Strasbourg pointant sa flèche vers l'infini... La vision dure toute la nuit pour le vieillard du Tœnnikel. La lune, plus pâle que les cygnes blancs, baigne de ses clartés d'argent la vision heureuse. Puis, au jour, tout disparaît, et le Rhin, le Rhin allemand, reprend sa place, tandis que la mer — la mer d'une nuit — semble s'être comme évaporée au premier chant du coq, au premier rayon d'aurore...

Telle est la légende que nous dit M. P. Kauffmann, et que précise son pinceau. Le vieillard, en sa barque, rêve parmi les cygnes, frères de celui qui mène Lohengrin. Et nous, nous rêvons, comme lui, à la nuit de Noël qui nous rendra, dans une vision heureuse, le Munster à la pierre rouge, avec ses vierges folles et ses vierges sages, mais surmonté, là-haut, dans l'air libre, au haut de la flèche que j'atteignais jadis en bravant le vertige pour déchiffrer le nom de Gœthe gravé par lui ; oui surmonté d'un drapeau aux trois couleurs qui ne sera pas le tricolore allemand !...

Ah! rêves du vieillard du Tœnnikel ! rêves de notre jeunesse meurtrie !... Je ferme à regret ce beau numéro du *Figaro de Noël 1899* plein d'émotions et riche

d'images, et je songe aux Noëls d'autrefois, aux Noëls des heures d'enfance. Et j'imagine que la France, la chère France, toujours un peu enfant malgré tant d'années, tant de blessures et tant d'épreuves, pourrait bien, dans la nuit de Noël qui va venir, avoir aussi sa vision consolante, celle qui, pendant quelques heures, sous la clarté lunaire, charme le regard étonné du vieillard d'Alsace...

Fantômes de gloire, spectres de nos espoirs ! Il y a cependant des joies encore et des espoirs pour les générations qui grandissent. Les petits ont raison de mettre, comme nous autrefois, leurs souliers dans l'âtre. Quelque jour, le Bonhomme Noël y déposera l'oubli de nos haines, avec un lambeau d'espérance. Et l'humanité pourra avoir en main, après tant de siècles, ce jouet, fabuleux qu'on lui promet toujours qu'elle aperçoit parfois dans la lune, qui disparaît, à l'aube frileuse, comme la vision du Tœnnikel, et qui s'appelle le *Bonheur* !

Et le Paris intellectuel a eu son joujou, qui est une réception académique. Nous aurons donc fini l'année sur d'agréables discours. Il est intéressant de voir combien le théâtre, tout ce qui touche au théâtre, a d'attrait pour le public. Jamais demandes de billets n'auront été plus nombreuses que pour la réception de M. Lavedan. Une répétition générale ne serait pas pas plus courue.

C'est que, lorsqu'il s'agit de coulisses, de comédies, d'actrices, la curiosité s'avive. Et l'ombre de Desclée

et l'image souriante d'Hortense Schneider se mêleront à l'assemblée, venant sourire une dernière fois à Meilhac. Je chercherai, dans l'auditoire, celle qui fut la belle Hélène et la Grande-Duchesse et la Périchole. Sera-t-elle là, Hortense Schneider? (1) Lorsque M. Paul Bourget prononça l'éloge d'Alexandre Dumas fils et qu'il parla de la *Dame aux Camélias*, il n'eut garde d'oublier la comédienne qui avait incarné Marguerite Gautier. Mme Eugénie Doche eut un souvenir dans la harangue comme elle aura son image dans le monument qu'achève, pour la place Malesherbes, M. de Saint-Marceaux.

Entendrons-nous parler de celle qui fut *Froufrou*? Aimée Desclée aura-t-elle sa citation à l'ordre du jour? Elle le mériterait, certes, et l'incomparable créatrice de ce rôle si vivant, si moderne et si vrai — que le docteur Gilles de la Tourette en ouvrant son cours, l'autre matin, à la Salpêtrière, présentait scientifiquement comme un type singulièrement exact et bien observé d'hystérie mondaine — la femme qui fit, la première, applaudir *Froufrou* aurait bien gagné une parcelle de la glorification du maître.

Alexandre Dumas fils disait de cette idéale créature — qui eût joué comme personne la Nora de *Maison de poupée* d'Ibsen, cette Nora que la créatrice, Mme Agnès Sorma, baronne Minotto, la grande artiste allemande,

(1) Elle y était. Et son sourire fut charmant qui souligna les malices exquises de M. Lavedan. Elle y était et, chose piquante, elle y fut placée à côté d'un prêtre. La Périchole frôlant un abbé! Elle y était et M. Ludovic Halévy lui présenta à la fin de la séance, M. de Voguë, qui pourrait ajouter un chapitre pareil à ses beaux livres: *Illusions du temps présent. Réveil des ombres.*

vient de faire applaudir à Paris : « Desclée ? c'était une revenante. »

Et M. Ludovic Halévy a noté ce *portrait parlé* de Desclée fait par des Dumas en une de ces causeries qu'il eût fallu recueillir, car elles éclataient de traits hardis et d'idées personnelles.

« Desclée ? — c'est Dumas qui parle — Desclée était arrivée à faire de sa nature réelle et de sa nature factice une troisième nature. C'était un singulier mélange de sincérité et de ruse, de naïveté et de rouerie. Elle n'avait d'ailleurs aucun talent. Elle a joué le *Demi-Monde*. Mole, flasque, incolore, n'importe qui, n'importe quoi... Elle part, court la province, l'étranger. Personne n'y pensait plus. Je la retrouve à Bruxelles en 1868. Je suis très frappé. Montigny ne voulait pas l'engager. Je la lui impose. Il la prend à six mille francs par an. Elle joue *Diane de Lys*, *Froufrou*, la *Princesse Georges*, la *Visite de noces*. La voilà au premier rang, à sa place. Et, ravie sans doute ? Pas le moins du monde. Ce qui était effrayant chez Desclée c'est qu'elle n'avait aucun amour de son art. C'était une créature morte dont il fallait faire des évocations. On la tirait de son tombeau, on la traînait sur la scène. Si elle ne se ranimait, c'était avec une violence terrible, elle était galvanisée... Si elle ne se ranimait pas, elle ne donnait rien, absolument rien. Il y avait des choses mortes dans son jeu à côté de choses admirables. Elle était nulle ou sublime. Vous vous la rappelez ? Verdâtre, olivâtre, pas de sang dans les veines, absolument insensible au froid, l'habitude de la tombe. Elle sortait de scène en sueur, montait dans sa loge,

ouvrait sa fenêtre, en plein hiver, se déshabillait et restait là, demi-nue, dans un courant d'air glacé. On lui disait : « Vous êtes folle, vous vous tuerez ! » Me tuer ! Ah ! c'est déjà fait ! » Elle avait raison. Elle n'était plus une créature vivante. C'était une Étrusque. Elle était morte depuis quatre mille ans ! »

Quelle évocation ! C'est extraordinaire. Mais où Dumas se trompait, c'est lorsqu'il disait que cette admirable femme n'avait aucun amour de son art. Allons donc ! si elle était « morte » selon le mot de Dumas, c'est que son art, précisément, l'avait un peu tuée. Il suffit de lire ses lettres pour s'en convaincre. La pauvre femme avait eu de ces crève-cœur que l'air des coulisses, chargé de microbes, envenime. Froufrou ! Pauvre Froufrou ! J'aurais aimé à l'entendre louer en pleine Académie française.

Et voilà qu'en notre Paris une troupe allemande, une comédienne du Deutscher-Theater, vient donner une pièce d'Ibsen, et que le public l'écoute et que cette remarquable Mme Agnès Sorma, dont nous parlait à Kristiania l'auteur de *Maison de poupée*, retrouve le succès qu'elle eut à Berlin. Une étude de femme telle que cette Nora, la Froufrou scandinave, et une artiste d'un talent supérieur, c'est, comme disait M. Thiers, ce qui nous divise le moins. En ces mêmes loges de la Renaissance, où la colonie italienne est venue entendre Eleonora Duse et Ermete Novelli, où de jolies Espagnoles applaudissaient Maria Guerrero de leurs éventails frappés sur leurs petites mains, de

blondes Allemandes ont acclamé la tarentelle de Nora, et je songeais à ce passage de Stendhal où, à propos de certaines représentations d'*Hamlet*, données, sept ou huit ans après Waterloo, par des acteurs anglais, Beyle raconte qu'il y eut scandale, les jeunes gens soulignant de rires narquois et de cris comiques : « *Quoine ! quoine ! quoine !* » les passages où Hamlet ou Polonius parlait de *the queen*. « Ce Shakspeare, disait alors un critique, n'est qu'un aide de camp déguisé du duc de Wellington. »

On a pu voir à cette représentation de Mme Sorma ce que c'est vraiment qu'une actrice. Acteur, action. Il ne suffit pas de bien dire ; il faut que l'être tout entier joue la comédie. Les yeux parlent, le visage sourit ou pâlit, tout palpite. C'est à la fois de l'art très simple et du très grand art. Henrik Ibsen avait raison, quand il me parlait de sa Nora allemande, avec une expression de reconnaissante et fine bonhomie.

Les événements et les morts se pressent ainsi en cette fin de l'an. C'est hier, à peine, me semble-t-il, qu'à l'inauguration de la statue du duc d'Aumale, à Chantilly, le général Guioth, maigre et élégant en sa petite taille, posait sur le velours rouge de la tribune improvisée son chapeau à plumes blanches et saluait à la fois l'œuvre de Gérôme et la statue de son ancien général. Il y eut à la fin de son discours des paroles touchantes à propos du plafond que le duc avait voulu laisser inachevé, dans l'espoir d'y pouvoir réinscrire, un

jour, les noms des provinces perdues, et le général Guioth jeta fièrement ce mot : *Espérance !*

Quand il eut achevé, le duc de Chartres, en le remerciant, lui dit, souriant :

— Vous avez bien parlé de la vie et des soldats du duc d'Aumale; vous n'avez oublié que le général Guioth !

Le duc d'Aumale contait volontiers que c'était son aide de camp, le colonel ou commandant Guioth, qui, dans les fontes de la selle d'un officier d'état-major, avait retrouvé la dépêche envoyée par le maréchal Bazaine de Metz à Paris, et qui n'était jamais parvenue au maréchal de Mac-Mahon. C'était de l'histoire intime et tragique. — Il y a là un coin sombre, mystérieux, que le général Guioth eût éclairci.

Et l'histoire n'est jamais achevée, elle est toujours à refaire. Elle se refait même et se répète volontiers. « Le 2 décembre, Napoléon *créa un anniversaire* », dit, par exemple, M. Lavedan en son discours de réception. C'est légèrement parler d'un gros drame. Les anniversaires se succèdent, du reste, et voilà que notre ami M. Édouard Noël publie un livre, à moi dédié, qu'il intitule *Brumaire*, une suite de scène historiques dialoguées dans le genre de le *Ligue* de Vitet, ou des *Soirées de Neuilly*. Il y a un mois, tout juste, un peu plus d'un mois, le 9 novembre, que le centenaire du 18 Brumaire pouvait être célébré. Un mois ! un siècle ! Et de ce remarquable livre, décisif, M. Noël a tiré une pièce de théâtre qui sera donnée au Vaudeville, sous ce même titre *Brumaire*, et l'auteur n'a qu'une crainte, c'est que lorsque M. Porel l'aura montée on

ne voie dans sa comédie une manifestation césarienne.

Il a consulté là-dessus un homme politique d'un esprit supérieur, très pénétrant, très artiste et dont les opinions, sur ce point, ne peuvent être mises en doute, et M. Léon Bourgeois — c'est le conseiller éminent qu'a choisi l'auteur de *Brumaire* — lui a répondu par une lettre qui mérite d'être conservée, surtout à la date, à l'heure historique où nous sommes, à ce *tournant de l'histoire*, comme on dit :

Mon cher ami,

Certainement, j'ai lu votre livre et j'y ai pris un véritable intérêt. Par tant de points ces scènes d'il y a cent ans évoquent celles de nos jours ! Entre cette fin de siècle et l'autre, tant de rapprochements s'imposent à nos esprits, tant de leçons qu'on ne devrait jamais oublier se dégagent de ces journées dont vous avez écrit l'histoire en traits nets et profonds, où les contemporains n'ont vu que l'aurore d'une période de gloire alors que la pauvre patrie en devait voir sortir, à deux reprises, la défaite, la ruine et le démembrement.

Non, vous n'avez pas écrit un livre césarien. Vous avez avec une impartialité parfois cruelle, sûrement dessiné toutes ces figures : auteurs, comparses, dupes ou victimes du drame de Brumaire, gouvernants imbéciles ou corrompus, diplomates ou financiers sans vergogne, généraux oublieux des pures gloires républicaines, et vous avez montré leurs égoïsmes prompts à la servitude s'offrant logiquement au Maître, au plus prodigieux représentant de la force égoïste — *du Moi* — qui ait paru sur terre.

Si l'on sait lire votre livre on y trouvera, dans un raccourci saisissant, toutes les leçons, toutes les prophéties nécessaires.

... Saura-t-on le lire?

Je l'espère et c'est pourquoi je vous souhaite pour *Brumaire* le grand succès que méritent la conscience et l'art de son auteur.

Croyez-moi, mon cher ami, bien cordialement à vous.

LÉON BOURGEOIS.

Et c'est là-dessus, oui, c'est sur ce tableau en raccourci de 1799 que je finirai cette dernière page de

l'année, avec un salut au siècle nouveau et à l'espoir de l'apaisement rêvé, de la concorde et du bonheur, de la paix sociale, de la paix humaine, de la fin de la misère et de la haine : — les beaux songes ! — On peut bien en faire des songes, devant une année qui s'ouvre sur tant de menaces, sans doute, mais aussi sur tant de promesses !

Le dix-neuvième siècle aura été, disait Gladstone, le *siècle des ouvriers*. Que le vingtième siècle soit celui de l'Idée souveraine ! Paix sur toute la terre aux hommes de bonne volonté. Et au gui l'an neuf ! Au gui le Siècle Nouveau !

XXXIX

LA VIE A PARIS

31 décembre 1899.

J'aime Paris, comme l'aimait Montagne, jusqu'en ses verrues. J'aurais pu vivre à Vienne autrefois, lorsque la capitale autrichienne, que n'avait point gâtée encore la mégalomanie monumentale, était une sorte de Paris plus intime, chantant et joyeux avec ses violons au fond des *Kneiperz* et ses valses improvisées sous les grands arbres du Prater.

J'aurais pu vivre à Londres dans le mouvement formidable de la grande ville noire où l'individu se sent tellement perdu, roulé par l'*anonymat*, qu'il éprouve une sensation exquise de liberté absolue. Mais je n'aurais vraiment vécu de la vie que j'aime qu'à Paris, dans ce Paris dont on peut tout dire et dont on peut médire à son gré, mais qui a la grande vertu des êtres faits pour être aimés et qui, avant tout, par-dessous tout, est amusant.

— Quelles qualités trouvez-vous donc à Giangur-

golo? demande l'Archiduc Pompeo à celle qu'il aime.

— La plus séduisante de toutes, répond la princesse Lidia : Giangurgolo m'amuse!

Je raisonne — ou déraisonne — comme la princesse Lidia, et Paris est comme Giangurgolo : il me divertit. Et, ce divertissement, il me le donne, il nous le donne à tous, par ses défauts aussi bien que par ses qualités, par ses fièvres, ses folies, ses *emballements*, la joie qu'il a de casser ses joujoux et de faire danser les grelots de sa marotte. « La ville de boue et de fumée » dont parlait Jean-Jacques dans une boutade morose, est aussi une ville d'atmosphère heureuse et de poussière d'or. Un ambassadeur annamite qui la visitait et qui l'a chantée en trente-six quatrains fort choisis, le lettré Nguyen-Trong-Hiep, dit Kun-Giang-Uan-Minh-Tien-Daihoc-og, déclarait que c'est la plus belle ville de l'Europe et nos moindres becs de gaz lui semblaient les étoiles de son ciel d'Asie, du ciel de ses dieux.

S'il me fallait choisir entre ces deux opinions également excessives, je pencherais pour celle du poète annamite et je laisserais Rousseau maudire à son gré nos fumées. Non pas que l'optimisme invétéré soit mon fait. L'optimisme n'est un état d'âme que pour les indifférents ou les sots ; mais il peut être une consolation aux tristesses inévitables, une sorte de baume, de *baume tranquille* à nos blessures. « Il me plaît non pas de me plaindre que les roses aient des épines, mais de me réjouir que les épines, aient des roses », disait, en un quatrain que j'oublie, Alphonse Karr, volontiers misanthrope à ses heures.

Donc si la vie à Paris a ses *amers*, elle a ses cor-

diaux aussi. Il s'agit de savoir seulement où les prendre. Il faut connaître l'art de se consoler des uns et de se contenter des autres. Il faut bien étudier Paris pour bien l'aimer.

Suivre dans sa fièvre, ses élans, ses curiosités, ses caprices, ses sottises ou ses héroïmes, *la Vie à Paris*, c'est, du reste, ce qui est à la fois le labeur le plus attirant et le plus décevant. C'est, à un âge où la barbe grisonne, continuer la chasse aux papillons. Mais c'est charmant et, à tout prendre, c'est faire, au jour le jour et sans prétention, aux heures très matinales que me laisse le labeur du jour, œuvre d'historien. Songez à la valeur du livre qui nous conterait aujourd'hui, et par le menu et *de visu*, la vie à Athènes! Rome a eu ses satiriques, ses chroniqueurs aussi. Je voudrais qu'elle nous eût laissé un recueil de causeries, *la Vie à Rome*. Les instantanés n'étaient pas inventés. On le regretterait toujours si M. Gaston Boissier n'avait pas réparé tout cela.

Nous ne serons plus là quand on relira nos chroniques, mais cette menue monnaie de l'histoire aura peut-être dans l'avenir la valeur artistique d'une petite médaille de Roty, de cette pièce nouvelle qui, matériellement, vaut dix sous, et esthétiquement est sans prix. Je ne voudrais pas louer trop fort le chroniqueur, cependant, à qui le dédaigne, il pourrait répondre comme le vieux poète à l'ironique *Marquise* : Qui sait? auprès des races futures, vous

... ne passerez pour *exquise*
Qu'autant que je l'aurai dit!

Une année de Paris — prise au hasard — c'est le résumé de l'histoire du monde. Nous avons beau nous insulter, nous injurier, nous diffamer, les étrangers savent bien que nous nous calomnions et ils continuent à nous suivre dans nos gestes, fussent-ils épileptiformes, et à nous imiter dans nos modes. Giangurgolo est si amusant ! Cette obsédante affaire Dreyfus n'a aussi profondément intéressé et passionné l'étranger que parce qu'elle avait Paris pour théâtre. Imaginez le procès Dreyfus instruit à Berlin ou à Pétersbourg, on n'en parlerait même pas.

Ce *diantre* de Paris (comme Mme de Sévigné disait ce *diantre* de Rhône) est encore le point de mire de tout un univers qui souvent fait mine de le mépriser et qui l'envie. Que de pamphlets entassés contre la *Babylone moderne!* Babylone sourit. Babylone répond en haussant les épaules et dit aux diverses patries de ses détracteurs :

— Babylone vous-mêmes !...

Giangurgolo continue à rire son bonnet sur l'oreille et ses grelots en mains.

Et voilà pourquoi j'ai plaisir à raconter au jour le jour — entre deux de ces innombrables lettres administratives — *la vie à Paris* et pourquoi mes feuillets de papier vert et libre me consolent du papier à en-tête officiel. C'est à Auguste Villemot que je dois ce titre et le fin moraliste, le chroniqueur narquois, a laissé deux volumes, publiés par Hetzel jadis, qui sont des modèles de causerie bonhomme — ou bonne fille.

La Vie à Paris, de Villemot, deux in-18 délicieux où l'on trouvera, versé dans un flacon de cristal de

forme bourgeoise, un extrait de cette essence de *parisine* dont parlait Roqueplan.

Et si Paris disparaissait, emporté par quelque cataclysme, on en retrouverait l'esprit dans ces volumes d'une bonne grâce sans façon qui sont comme les observations familières d'un bonhomme Franklin boulevardier.

Amuse-nous donc toujours, Giangurgolo, et la princesse Lidia continuera à t'adorer!...

Pour moi, Paris est mon charme, mon spectacle de tous les jours, ma ville préférée, la ville unique, à vrai dire, et — béni soit le sort! — c'est vivre deux fois que de vivre à Paris et de la vie à Paris.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

C

G

M

S

W

Y

Z

8294 99. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.



104. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.